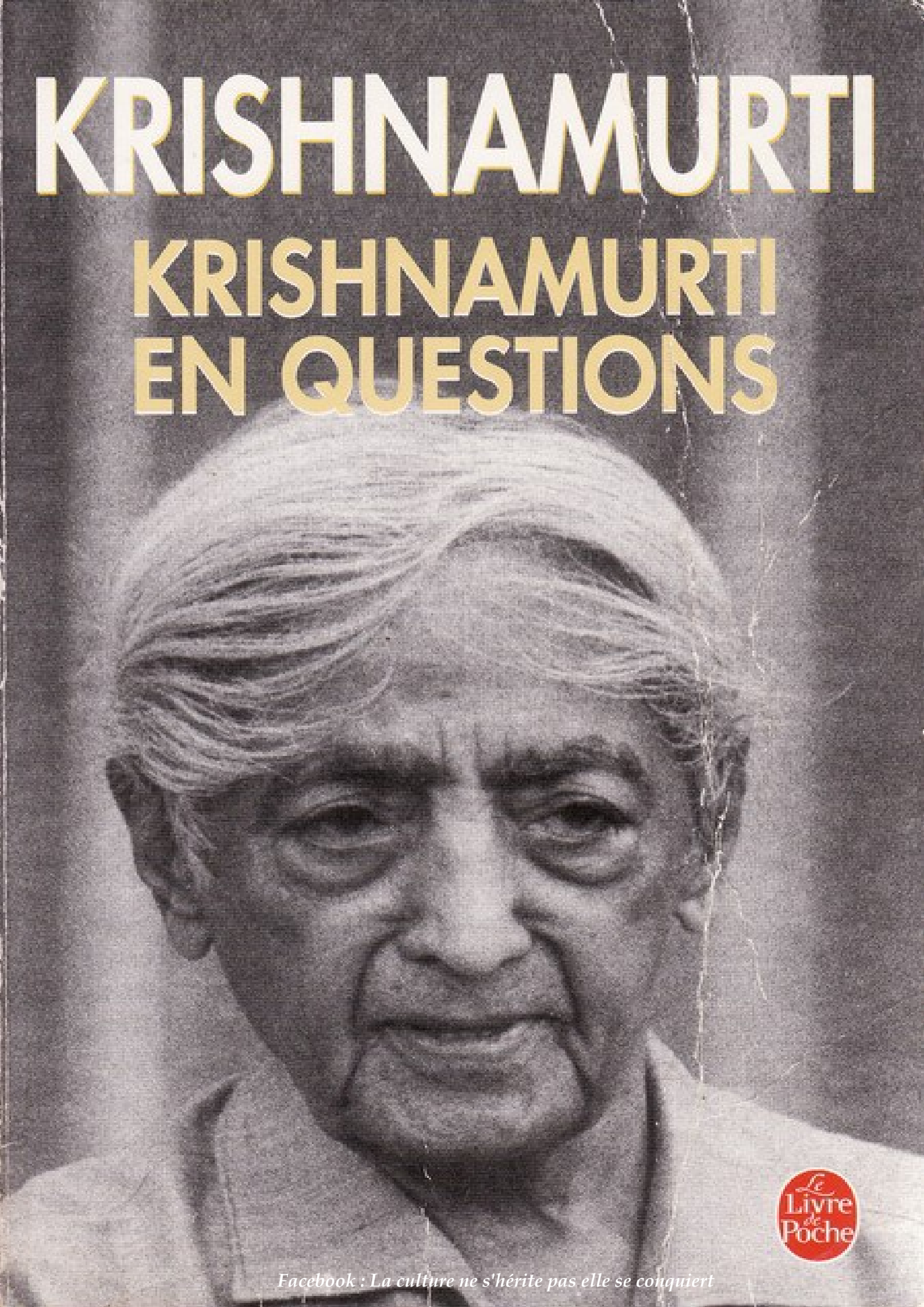
KRISHNAMURTI

KRISHNAMURTI EN QUESTIONS



Le Livre de Poche

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jiddu Krishnamurti

Krishnamurti En Questions

Traduit de l'anglais par Colette Joyeux

Aux Éditions Stock (1998).

Nous sommes des êtres humains, et non de simples étiquettes.

Krishnamurti, Colombo, le 13 janvier 1957.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Avertissement au lecteur

« Avant d'entamer le dialogue, je crois qu'il convient de bien préciser ce que nous entendons par discussion. Il s'agit à mes yeux d'un processus de découverte impliquant que l'on s'expose aux faits. Autrement dit, dans la discussion, je vais à la découverte de moi-même, de mes habitudes de pensée, du mode de conception qui m'est propre, de mes réactions, de ma façon de raisonner, non seulement sur le plan intellectuel, mais au niveau le plus intime... J'ai le sentiment que, si nous pouvions faire preuve de sérieux ne serait-ce qu'une heure, et creuser vraiment jusqu'au plus profond de nous-mêmes, nous serions en mesure de libérer, sans aucune action délibérée de la volonté, une certaine qualité d'énergie, de cette énergie perpétuellement en éveil, et qui est au-delà de la pensée. ».

J. Krishnamurti

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quatrième de Couverture

J. Krishnamurti (1895-1986) est l'un des maîtres spirituels les plus estimés du XXe siècle. Son enseignement, qui souligne avec passion la valeur, la beauté et l'immensité de la vie, a été pour beaucoup une grande source d'inspiration. Ses œuvres figurent au programme des facultés de philosophie, psychologie et sciences de l'éducation de plus d'une centaine d'universités et de collèges américains. Au cours des vingt dernières années de sa vie, Krishnamurti a participé à de nombreuses discussions avec des scientifiques (Jonathan Salk, David Bohm), des spécialistes du bouddhisme (Walpola Rahula, Chögyam Trungpa Rimpoché), des philosophes, des artistes et des écrivains (Renée Weber, Iris Murdoch, Pupul Jayakar, Bernard Levin), et un prêtre jésuite (Eugène Schallert). Ces conversations, rassemblées dans le présent volume, témoignent de l'acuité, de l'ampleur et de la profondeur de sa perception de la vie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Avant-propos par David Skitt

Krishnamurti (1895-1986), tant par sa vie que par son enseignement, a fait l'objet d'immenses controverses. Adulé par les uns comme le nouveau Messie, le Maître du XX ème siècle, l'« Instructeur du monde », il n'est, pour les autres, qu'un simple mortel, certes hors de commun, mais néanmoins faillible. Nombre de ses proches ont été touchés, émus, voire bouleversés au plus profond d'eux-même, par cette aura de sacré et d'amour inconditionnel qui émanait de sa personne. Ces impressions furent largement partagées, bien qu'un petit nombre de personnes, s'estimant gravement lésées, ou trompées, aient eu à son égard des réactions ambivalentes et douloureuses. Sa personnalité est restée en un certain sens une énigme, y compris pour ceux qui le côtoyèrent pendant des années. Mais quoi qu'il en soit du mystère, peut-être inévitable, lié à sa personne, il reste les livres, les vidéos et les enregistrements pour témoigner de la passion avec laquelle Krishnamurti, pendant plus d'un demi-siècle, a défendu l'idée selon laquelle les problèmes auxquels nous sommes confrontés requièrent une transformation radicale de la conscience humaine.

Demandait-il l'impossible ? Krishnamurti a-t-il lui même subi pareille transformation ? Et dans ce cas, en quoi cela nous concerne-t-il ?

Le présent ouvrage présente quatorze conversations, ayant émaillé les vingt dernières années de la vie de Krishnamurti, et au cours desquelles ces questions furent abordées. Parmi les interlocuteurs, des scientifiques, un éminent spécialiste des questions bouddhistes, des philosophes, des artistes et un prêtre jésuite. Aucun d'entre eux ne pourrait être qualifié d'inconditionnel de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti, mais tous étaient désireux de s'enquérir, de clarifier les choses, et de lancer des défis – ce à quoi Krishnamurti, de son vivant, avait sans cesse encouragé ses auditeurs et ses lecteurs – avec des succès divers.

Une question en particulier résonne à travers tout ce livre : les êtres humains sont-ils capables de vivre sans conflit ? Au fil de ces dialogues, Krishnamurti affirme que la chose n'est possible que si l'on perçoit que tout conflit extérieur, qu'il soit individuel, ou collectif comme en cas de guerre, a sa source dans le conflit intérieur présent en chacun de nous. La racine d'un tel conflit est la primauté accordée à tort à ce qui devrait être plutôt qu'à ce qui est – tant en nous-même que chez autrui. En d'autres termes, les idéaux et les objectifs finissent insidieusement par avoir plus d'attraits que l'observation et la compréhension des faits. En règle générale, si le fait – c'est à dire l'événement tel qu'il est – nous déplaît, nous avons tendance à lui résister, à le fuir, ou à le refouler. Mais cette « fuite devant le fait », selon l'expression de Krishnamurti, est dangereuse. En réagissant de la sorte, explique-t-il, nous déclenchons, par un effet de clivage à partir de l'expérience vécue, le sentiment – fictif mais extrêmement fort – d'un « moi » où l'« observateur » se dissocie de l'« observé ». Ce moi séparateur, qui est une invention de la pensée fondée sur une expérience forcément limitée – sorte de marionnette mentale – est à ses yeux la racine de toute violence, tant entre individus qu'entre nations. Et ce problème, affirme-t-il, n'affecte pas seulement une poignée de déséquilibrés : c'est l'humanité tout entière qui s'y trouve piégée.

Les multiples implications de cette notion clé, difficile à cerner – celle de « l'observateur et l'observé » – qui ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sont ici que brièvement effleurées, font l'objet d'un débat approfondi avec le Professeur David Bohm, membre de la Royal Society, qui, à l'instar de nombreux physiciens, est aussi philosophe.

Que pouvons-nous donc faire ? Au lieu de définir un plan d'action, Krishnamurti invite l'auditeur à « rester en présence de ce qui est » – c'est à dire des événements de sa propre existence – en s'abstenant de tout jugement , afin de découvrir si l'expérience vécue se dévoile alors, révélant ainsi sa pleine signification. Cette attitude nous permet, souligne Krishnamurti, d'explorer non seulement notre propre conscience, mais la conscience humaine dans sa globalité. Il ne s'agit en rien d'une introspection « névrotique, bancale, égotiste », mais au contraire d'une observation sans observateur – exempte de tout mouvement de la pensée, de tout étiquetage, de toute justification ou condamnation, de tout désir de changer l'état des choses, mais en revanche empreinte d'affectation, d'intérêt, d'attention. Il ne s'agit pas non plus d'une quelconque notion d'ordre mystique ou surnaturel. À l'issue d'une conversation avec Asit Chandmal et David Bohm, Krishnamurti cite en exemple la réaction qui fut la sienne au moment de la mort de son frère Nytia : « Il n'y eut pas le moindre mouvement d'évitement devant le sentiment de choc, de souffrance... Krishnamurti ne chercha nul réconfort... Il n'existe aucun autre fait que celui-là. ». Une autre dimension de l'esprit peut alors entrer en jeu. Cette difficulté que nous pouvons avoir à « rester en présence » de l'expérience vécue est évoquée au cours de la conversation entre Krishnamurti et Renée Weber, professeur de philosophie de nationalité américaine.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est un bon exemple de la façon dont l'enseignement de Krishnamurti touche ce qui est le coeur même du type d'expériences que nous traversons tous. Il nous propose, plutôt que de subir ces expériences, de les soumettre à un regard critique. Dans son dialogue avec Bernard Levin, il fustige les dogmes et les croyances, en quoi il voit des obstacles à la compréhension. Ce n'est qu'en examinant les choses et en faisant l'expérience – afin de voir si ce qui est dit est vrai ou faux – que nous pouvons découvrir la vérité par nos propres moyens. Toute autre approche dans l'évaluation de la réalité, telle que la foi accordée à l'autorité ou aux écritures, revient, selon lui, à faire de nous des « êtres de seconde main ».

La réponse à l'ultime question posée dans cet ouvrage est sans ambiguïté : Krishnamurti a toujours refusé d'endosser un statut de modèle; c'est ainsi qu'il déclarait, dans une causerie de 1983 : « l'orateur parle en son nom propre, et pas au nom d'un tiers quelconque. Peut-être s'illusionne-t-il, peut-être prétend-il être ceci ou cela. Peut-être... qui sait. Il faut donc être très sceptique : doutez, questionnez... ». Non content de récuser ce rôle de modèle, il soutenait même que toute quête d'exemplarité – que lui-même ou qui que ce soit d'autre soit investi d'un tel rôle – avait des effets psychologiques dévastateurs. Germe de dépendance puérile, source de conformisme, d'où découle ce sentiment transitoire, mais qui se révèle faux à terme, d'une sécurité ancrée dans l'autorité d'un autre, une telle attitude « atrophie le cerveau ». Elle est aussi facteur de division sur le plan religieux, et, souvent, politique, puisque la prolifération de telles figures emblématiques crée inévitablement pour les « fidèles » une barrière entre « eux » et « nous ». Et, à l'exemple de nos conflits

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

intérieurs, cette sourde sujétion dilapide l'énergie qui nous est nécessaire pour explorer toujours plus avant une réalité sans cesse mouvante, et répondre avec une fraîcheur toujours renouvelée à cette réalité – à l'essence même de la vie.

Dans la plupart de ces conversations, toutes ces questions, y compris celle de la mort, que Krishnamurti évoque avec l'auteur dramatique et producteur de radio Ronald Eyre, sont abordées avec une passion et un humour que cette sélection de dialogues s'efforce d'illustrer, sans y parvenir toujours adéquatement.

Ce que dit Krishnamurti est-il dans la lignée des religions et philosophies orientales, donc étranger aux modes de pensée de l'occident ? Le lecteur pourra trouver réponse à cela dans les conversations avec Walpola Rahula, éminent spécialiste des questions bouddhistes, et Eugène Schallert, prêtre jésuite, Ceux qui cherchent à enfermer Krishnamurti dans la catégorie des « mystiques orientaux » risquent d'être surpris. De fait, les préoccupations de Krishnamurti et celles qui sous-tendent la pensée occidentale se font écho. Ainsi que le souligne Iris Murdoch, le débat sur l'être et le devenir est depuis toujours d'actualité dans la philosophie occidentale, et c'est à la lumière de Platon qu'elle cherche à élucider certains arguments de Krishnamurti. Lorsque Thomas Hobbes dit : « Quiconque regarde en lui-même connaîtra les pensées et les passions de tous les autres hommes », cela nous évoque une autre remarque de Krishnamurti disant : « Je suis le monde. ». On pourrait aisément citer d'autres exemples.

Certains philosophes occidentaux ont, en un sens, abordé la question de l'ego sous un angle assez proche de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

celui de Krishnamurti, mais sans jamais atteindre – ce n'est que justice de le souligner – la force et l'amplitude des implications que Krishnamurti tire de notre vécu quotidien. Lorsque Wittgenstein dit que « sensations personnelles et ego participent solidairement d'une même image, et c'est ensemble qu'ils perdurent ou s'effacent », certains lecteurs ne verront là guère de différence avec l'idée que « l'observateur n'est autre que la chose observée ». Des philosophes tels que Hume et Ryle, et bien d'autres encore, se sont longuement penchés sur le caractère élusif du « je ». Cependant, en dépit de tout ce déploiement d'activité intellectuelle, il n'existe encore à ce jour aucun consensus philosophique ni psychologique sur l'identité et la conscience individuelles. Et d'autre part, c'est jusqu'ici en vain que les spécialistes en neurosciences ont cherché à isoler un « homoncule » ou un « centre de contrôle » au sein du cerveau.

Krishnamurti, tranchant dans le vif de tout le fatras de visions divergentes et conflictuelles à propos de l'ego, réussit-il à cerner avec précision ce qui est du ressort de la pensée, et ce qui lui échappe ? Le lecteur pourra le découvrir lui-même. Mais de toute façon, l'auteur nous invite, par une démarche radicale et libératrice, à faire place nette, à écarter toutes les notions soutenues sur ce sujet, sans preuves fiables à l'appui, par les « autorités » religieuses, les philosophes, les psychologues, les gourous, et par tant d'autres – y compris lui-même. Le monde appelle de ses voeux une nouvelle culture, où nous cesserions d'être « de seconde main » pour décider au contraire de « partir nous-même à la découverte ». C'est avec Pupul Jayakar, qui fut l'amie et le conseiller culturel d'Indira Gandhi, que Krishnamurti explore tout ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'impliquerait l'avènement d'une telle culture.

Le vocabulaire, l'ampleur des sujets abordés dans ces conversations risquent d'intimider peut-être le lecteur novice. S'agit-il de philosophie, de psychologie ou de religion ? Ou les trois à la fois ? Krishnamurti lui-même répugnait à mettre des étiquettes sur les sujets traités. Hostile aux ordres du jour rigides, il restait toujours absolument libre d'aborder la condition humaine sous tous ses horizons, quels qu'ils fussent. Pour Krishnamurti, toute vision religieuse de la vie est inséparable d'une remise en cause – qu'il s'agisse de savoir s'il est erroné d'appliquer au plan psychologique notre modèle biologique d'évolution, ou si l'on peut valablement assimiler l'ordinateur au cerveau humain. Pour lui, ce ne sont pas là des questions accessoires, mais des problèmes cruciaux qui, loin d'être un simple objet de débat intellectuel, ont une incidence directe sur la qualité de notre existence.

Krishnamurti décida, très tôt dans la vie, de ne pas recourir à un vocabulaire spécialisé. Il emploie donc des mots simples pour décrire des états d'esprit souvent complexes. Il y a évidemment à cela nombre d'avantages, mais le lecteur est aussi parfois obligé de « décoder » en quelque sorte ce langage. Krishnamurti est parfois amené à redéfinir les mots : par exemple, la « passion » est décrite comme étant « une énergie soutenue dans laquelle n'intervient aucun mouvement de la pensée »; et, selon le contexte, le terme de « savoir » (knowledge) est souvent employé dans une acceptation psychologique pour décrire nos penchants et nos aversions, nos croyances, nos préjugés, les a priori que nous entretenons à propos des autres et de nous-même. Le mot « conflit » désigne presque toujours nos conflits intérieurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais en même temps, son vocabulaire est fluide, et constamment soumis à révision. Tout en étant toujours soucieux de définir ses termes, il sait nous mettre en garde contre les définitions, si facilement susceptibles de conditionner et de fausser le mode de fonctionnement de notre pensée. Il ne cesse de nous rappeler que « le mot n'est pas la chose, la description n'est pas l'objet décrit ». Les mots, utilisés à bon escient, ne sont qu'un fil directeur, un indice sur la voie de vérités qui doivent avant tout être vécues.

Bien que krishnamurti ne cesse de souligner la nécessité de commencer « au niveau le plus proche » – autrement dit nous-même – pour pouvoir « aller très loin », il apparaîtra comme une évidence, dès la première conversation avec Jonas Salk, qu'il considérait chaque cas individuel comme indissociable d'une « vue planétaire », pourrait-on dire, de la condition humaine. De plus en plus conscients de notre interdépendance au niveau de la planète tant sur le plan commercial que monétaire, nous avons instauré des organismes tels que le Fonds Monétaire International, nous avons perçu la nécessité d'organiser des conférences mondiales sur l'environnement et la population, comme nous avons compris qu'en matière de météorologie, pour un pays donné, la fiabilité des prévisions dépendait d'une couverture du réseau satellite à l'échelon mondial. Krishnamurti nous ouvre les yeux sur une réalité plus essentielle : il nous offre une description universelle, aisément vérifiable, de la façon dont fonctionne l'esprit des êtres humains, où qu'ils soient, ainsi que de notre capital psychologique commun. Pour lui, l'action juste, dans quelque domaine que ce soit, découle nécessairement de la compréhension de notre esprit. Cela

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

suppose aussi, à ses yeux, de comprendre en quoi il est névrotique de s'accrocher à une croyance religieuse, une identité nationale, et de voir l'apartheid psychologique qui en découle met gravement en péril la survie de l'humanité.

Krishnamurti a su, semble-t-il, prendre le recul suffisant pour se faire une vision d'ensemble, à la fois individuelle et planétaire, de l'humanité. La question qui se pose alors est la suivante : une organisation, de quelque type que ce soit, et si bien intentionnée soit-elle, est-elle à même de réussir, si nous ne faisons pas, nous aussi, la démarche ? Ne mettons-nous pas sans cesse la charrue avant les boeufs ? Et sommes-nous capable d'agir autrement ? Si nous nous posons sérieusement ces questions, que se passera-t-il ?

Les causeries et dialogues de Krishnamurti forment un corpus de quelques quarante volumes, dont la plupart ont été traduits dans les langues les plus couramment pratiquées dans le monde. Le CD-ROM couvrant l'enseignement dispensé entre 1933 et 1986 – les années antérieures étant, selon ses propres termes, encore « inégales » – représente l'équivalent de deux cents ouvrages de taille moyenne. Le reste des documents – retranscriptions, enregistrements, lettres, etc. représenterait encore une centaines de volumes. Quel a été l'impact d'un tel déferlement ? Quelqu'un a-t-il été transformé de manière radicale ?

À la première question, Krishnamurti répondit lui-même, à New York, dans les années quatre-vingt – et selon lui, cet impact a été « très mince ». Quant à la seconde question, il déclara, peu de temps avant sa mort, que personne n'avait atteint cette conscience dont il avait parlé, ajoutant toutefois : « mais peut-être y arriveront-ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans une certaine mesure, s'ils vivent les enseignements. »

Certains d'entre nous vont alors sans doute reléguer ce livre dans un coin obscur de la bibliothèque, non sans un soupir de regret. En définitive, c'était trop difficile, voilà tout ! Pourtant, toutes les questions que soulève Krishnamurti ne s'effacent pas si facilement. Lorsqu'il dit : « L'intelligence consiste à comprendre ce qu'est l'amour », ou encore : « Affrontez l'inconnu sans défense », cela vous reste en mémoire. Rien ne sert d'épier alentour, en quête d'un signe (lequel au juste ?) nous faisant espérer qu'un autre « y est arrivé », qu'un autre a fondamentalement changé – ce ne serait qu'une manière furtive, un brin roublarde, de vouloir éluder notre propre rôle.

Ce n'est qu'après avoir fait tout ce que nous pouvions pour mettre à l'épreuve et appliquer ce que dit Krishnamurti que l'on est en mesure de juger s'il demande l'impossible. Tel est le dilemme devant lequel il nous place.

On pourrait expliquer le « message » de Krishnamurti comme étant un immense et incessant questionnement sur la nature de l'esprit humain. Mais la valeur de toutes les explications, y compris celle-ci, est vouée à s'estomper avec le temps. Comme il le dit lui-même, « sachons clairement où finissent les explications et où commencent la perception et l'expérimentation réelles. Les explications ont leurs limites; le reste du voyage, c'est tout seul que vous devez l'entreprendre ».

par David Skitt

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quelles sont vos préoccupations essentielles?

Ojai, le 7 mars 1983

Jonas Salk, éminent biologiste, père du vaccin contre la poliomyélite, est directeur de l'Institut d'études biologiques de San Diego (Californie) qui porte son nom.

Krishnamurti : De quoi allons-nous parler ?

Jonas Salk : J'aimerais que vous me disiez ce qui fait l'objet de votre intérêt principal, de vos préoccupations essentielles.

Krishnamurti : C'est assez difficile à exprimer en mots, mais face à l'évolution du monde, je crois que tout individu sérieux ne peut que se sentir préoccupé par l'avenir, concerné par ce qu'il va advenir de l'humanité. Surtout ceux qui ont des enfants : quel avenir leur est promis ? Les hommes vont-ils retomber dans les mêmes vieux schémas – ceux qu'ils suivent depuis un million d'années, peu ou prou ? Ou bien un changement fondamental va-t-il affecter leur psyché, toute leur conscience ? La vraie question est là : il ne s'agit pas de savoir si la guerre sera atomique ou conventionnelle, mais si les hommes sont fatalement voués à s'opposer entre eux.

Jonas Salk : Oui, mais je suis sûr que vous avez un avis à ce sujet.

Krishnamurti : Je ne sais pas si j'ai un avis. J'ai beaucoup observé, j'ai discuté avec de nombreux interlocuteurs au cours de ma vie, et il n'y en a que très peu qui soient réellement concernés, réellement désireux de découvrir s'il existe un autre mode de vie possible, une relation, une intercommunication qui soient globales, où

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'on s'achopperait plus sur l'obstacle de la langue, du langage, des divisions religieuses et politiques et toutes ces sornettes, mais où l'on essaierait de découvrir s'il nous est possible de vivre en paix sur cette terre, sans passer notre temps à nous entre-tuer. Je crois que tel est le vrai problème auquel nous sommes aujourd'hui confrontés. Et nous croyons que la crise est au-dehors, alors que c'est en nous qu'elle a lieu, au sein même de notre conscience.

Jonas Salk : Cela revient à dire que nous sommes à présent en position de face-à-face avec nous-mêmes.

Krishnamurti : Effectivement, c'est un face-à-face avec nous-mêmes et notre relation au monde, tant sur le plan extérieur qu'intérieur.

Jonas Salk : Fondamentalement, le problème auquel nous sommes confrontés est celui de la relation – notre relation envers nous-mêmes et notre relation aux autres, et j'irai même jusqu'à y inclure notre relation au monde et au cosmos. Nous sommes réellement confrontés à l'éternelle question du sens de notre vie.

Krishnamurti : Oui, c'est exact. Soit nous donnons un sens à notre vie d'un point de vue intellectuel, en nous fixant des buts à atteindre – et tout prend un tour trop artificiel, dénué de naturel –, soit nous comprenons l'ensemble des structures de notre propre ego. Nous avons fait des avancées technologiques fabuleuses – les réalisations actuelles, comme vous le savez, sont fantastiques – mais d'un autre côté, dans le domaine psychologique, nous avons à peine bougé. Nous n'avons pas changé d'un iota depuis des lustres.

Jonas Salk : Au point même d'avoir mis au point ce que nous appelons l'intelligence artificielle, sans admettre que la priorité est d'apprendre à mettre à profit notre propre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

intelligence naturelle.

Krishnamurti : Mais l'avons-nous, cette intelligence naturelle, ou l'avons-nous détruite ?

Jonas Salk : Elle est innée, et nous la détruisons en chaque individu, au fur et à mesure que les êtres apparaissent. Mais je crois que nous possédons cette intelligence naturelle à la naissance.

Krishnamurti : Je souhaiterais vivement remettre en question cette idée selon laquelle nous serions à la naissance dotés d'une intelligence naturelle.

Jonas Salk : Nous naissons avec un potentiel, une aptitude à cette intelligence, de même que nous avons à la naissance une aptitude au langage. Mais il faut que cette faculté soit exercée, activée, développée au fil des expériences de notre vie. Et c'est pourquoi il est indispensable que nous comprenions quelles sont les conditions et les circonstances qui sont selon moi propices à la pleine expression de ce potentiel.

Krishnamurti : Dès lors que nous sommes conditionnés…

Jonas Salk : Nous sommes toujours, par nature, conditionnables.

Krishnamurti : Mais nous est-il possible de nous déconditionner, ou bien la situation est-elle immuable ?

Jonas Salk : Vous voulez savoir s'il est possible de déconditionner l'individu qui a subi un conditionnement ?

Krishnamurti : L'individu – conditionné par la société, le langage, le climat, la littérature, par la presse et par tous les facteurs qui l'ont modelé, impressionné, influencé – peut-il jamais se dégager de ce conditionnement ?

Jonas Salk : C'est extrêmement difficile, car il a naturellement tendance à se figer, se rigidifier, c'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pourquoi nous devons être attentifs à la jeunesse, à chaque génération nouvelle qui fait son entrée dans la société, et se trouve façonnée par ce contexte. L'occasion nous est offerte d'exercer sur des esprits neufs et encore malléables une influence plus saine.

Krishnamurti : Puis-je me permettre de faire état des contacts fréquents que j'ai eus avec de nombreux jeunes – des milliers en fait ? Entre cinq et douze ans, ils paraissent intelligents, curieux, éveillés, pleins d'énergie, de vitalité et de beauté. Passé cet âge, leurs parents, la société, les journaux, leurs propres camarades, leur famille sont à l'origine d'une espèce de noyade dont ils ressortent tellement laids, tellement retors. Vous savez bien que l'ensemble de l'espèce humaine est devenue ainsi. Est-il donc possible de donner à ces jeunes une éducation différente ?

Jonas Salk : Oui, je le crois. J'ai souligné, dans un texte récent, la nécessité d'une éducation qui ait un effet immunisateur. J'ai recours à cette analogie de l'immunisation contre une maladie invalidante. Dans le cas présent, c'est à une atteinte de l'esprit que je songe – et pas seulement à une atteinte du corps.

Krishnamurti : Pourrions-nous creuser un peu la question ? Qu'est-ce au juste qui endommage l'esprit, sur un plan fondamental et non superficiel ? Si je puis me permettre la question – serait-ce essentiellement le savoir ?

Jonas Salk : Un faux savoir.

Krishnamurti : J'emploie le mot savoir, qu'il soit juste ou faux, au sens de savoir psychologique. Abstraction faite du savoir académique, des connaissances scientifiques, de la technologie informatique, etc. – tout cela mis à part, le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

savoir a-t-il été d'aucune aide à l'humanité sur le plan intérieur ?

Jonas Salk : Faites-vous allusion au type de savoir issu de l'expérience vécue ?

Krishnamurti : Oui, ce genre de savoir n'est autre, après tout, qu'une accumulation d'expériences.

Jonas Salk : Je ne vois guère que deux types de savoir : d'une part, un corpus de connaissances acquises, disons par exemple, par la voie de la science, et de l'autre, le savoir issu de l'expérience humaine.

Krishnamurti : L'expérience humaine – prenons simplement l'expérience humaine. Cela fait probablement quelque dix mille ans que nous faisons la guerre. Autrefois, on tuait à coup de flèches ou de bâton – deux ou trois cents personnes à la fois tout au plus. Aujourd'hui la guerre fait des millions de victimes.

Jonas Salk : On a beaucoup gagné en efficacité.

Krishnamurti : Oui, là-haut dans les nuages, on ne voit même pas qui on tue. Peut-être sa propre famille, ses propres amis. Cette expérience millénaire de la guerre a-t-elle appris à l'homme a ne pas tuer ?

Jonas Salk : En tout cas, elle m'a appris quelque chose, car à mes yeux la guerre n'a aucun sens, et de plus en plus de gens prennent conscience de l'absurdité de ce type de comportement.

Krishnamurti : Mais il aura fallu dix mille ans ! Vous me suivez ?

Jonas Salk : Oui, je vous suis.

Krishnamurti : Il faut impérativement se demander si vraiment nous avons appris quoi que ce soit, ou si ce n'est qu'un simple effet de hasard. Après quelque dix mille ans, les êtres humains n'ont toujours pas appris cette chose

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toute simple : ne tuez jamais personne, car – bonté divine ! – cela revient à vous tuer vous-même, à tuer votre avenir. Et cette leçon-là reste encore à apprendre.

Jonas Salk : Certains d'entre nous l'ont apprise, mais pas tous.

Krishnamurti : Bien sûr, il y a des exceptions. Oublions-les – les exceptions, elles seront toujours là, fort heureusement.

Jonas Salk : Heureusement – et c'est un point essentiel.

Krishnamurti : Mais la majorité, ceux qui votent pour la guerre, qui élisent les présidents, les premiers ministres, et j'en passe, ceux-là n'ont rien appris du tout : ils vont détruire l'humanité.

Jonas Salk : La destruction ultime n'a pas encore eu lieu. Mais vous avez tout à fait raison, nous devons prendre conscience de ce nouveau danger, et il faut que quelque chose en nous bouge à présent.

Krishnamurti : J'aimerais, monsieur, que nous approfondissions cette question, car je me demande vraiment si l'expérience a appris quoi que ce soit à l'homme, sinon à être plus violent, plus égoïste, plus imbu de son propre ego, plus préoccupé de lui-même et de son petit clan, de sa petite famille, ou que sais-je encore. La conscience tribale, encensée au fil du temps sous forme de conscience nationale, est en passe de nous détruire. Et donc, si dix mille ans – à quelque chose près – n'ont pas suffi à apprendre à l'homme à cesser de tuer, c'est que quelque chose ne va pas.

Jonas Salk : J'aimerais faire une suggestion quant à la manière d'aborder cette question. Je la considérerais volontiers d'un point de vue évolutionniste : disons que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

notre évolution couvre un certain laps de temps, et au cours de cette période, l'exception à laquelle vous avez fait allusion précédemment est susceptible de devenir la règle. Comment cette mutation pourrait-elle avoir lieu ? Pourtant il faut qu'elle se produise, sinon tout débat sera inutile – il sera trop tard.

Krishnamurti : C'est évident.

Jonas Salk : Nous sommes actuellement face à une crise. Cette crise est imminente, elle ne cesse de se rapprocher de nous.

Krishnamurti : Oui, c'est ce que nous disions.

Jonas Salk : Il en ressort que nous risquons fort de devoir entrer dans l'arène nous-mêmes en toute conscience. Et étant pleinement conscients du danger, des risques encourus, il est indispensable d'entreprendre un effort, d'inventer de nouveaux moyens susceptibles de déclencher une prise de conscience au niveau mondial, quelles qu'en soient les difficultés.

Krishnamurti : Je comprends tout cela, monsieur. J'ai parlé à de nombreux responsables politiques, et leur argument, c'est que vous et d'autres personnalités comme vous doivent entrer dans l'arène. Mais réfléchissons une minute : c'est toujours la crise que nous voulons résoudre, jamais les causes à l'origine de la crise. Lorsque la crise éclate, un seul réflexe nous anime – il faut régler la crise, peu importe le passé, il faut simplement régler la crise.

Jonas Salk : Et c'est une erreur.

Krishnamurti : Mais c'est ce que tout le monde fait.

Jonas Salk : Oui, je comprends. Et c'est la raison pour laquelle on a tant besoin de la sagesse de gens comme vous, qui voient le futur, qui voient « le message inscrit sur le mur », et qui agiront avant que le mur ne commence à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'écrouler.

Krishnamurti : C'est bien pourquoi je dis : ne faudrait-il pas s'attaquer aux causes de tout ceci ? Au lieu de dire simplement : la crise est là, il faut la résoudre.

Jonas Salk : Oui, je suis de votre avis.

Krishnamurti : C'est pourtant le discours que tiennent tous les politiciens. La cause de tout ceci – c'est une évidence pour moi – est le désir de vivre en sécurité, en étant protégé, sécurisé sur le plan intérieur. Je me divise – la division prend forme de famille, puis de petit groupe, et ainsi de suite.

Jonas Salk : Mais nous allons découvrir que nous ne formons tous qu'une seule et même famille.

Krishnamurti : Ah !

Jonas Salk : Et c'est le souci que nous aurons des autres au sein de cette famille qui sera notre meilleur gage de sécurité. Les souffrances infligées aux autres n'auront guère d'intérêt pour nous, car nous serons menacés au même titre qu'eux – et telle est bien la situation actuelle.

Krishnamurti : Mais – j'insiste là-dessus – nous n'avons tiré aucune leçon de la souffrance, et l'atrocité des guerres ne nous a rien appris. Alors, qu'est-ce qui nous fera changer, et apprendre ? Quels sont les facteurs en jeu, à quelle profondeur jouent-ils ? Pourquoi nous autres humains, qui vivons depuis si longtemps sur cette planète, sommes-nous en train de détruire cette pauvre Terre, pourquoi nous détruisons-nous les uns les autres ? Quelle est la cause de tout ceci ? Au lieu de spéculer sur les causes, demandons-nous quelle est la véritable cause de cette situation, la vraie racine en l'homme. Faute de réponse à cette question, nous continuerons sur la même voie pour le restant de nos jours.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jonas Salk : C'est tout à fait exact. Vous vous interrogez donc sur la cause.

Krishnamurti : Ou la relation de cause à effet qui a amené l'humanité à cette crise actuelle.

Jonas Salk : Selon moi, la guerre est un processus dans lequel s'engagent des hommes qui cherchent à répondre à une nécessité de survie lorsqu'il se sentent menacés, lorsqu'ils ont intérêt à faire la guerre. Mais quand vient le temps où il n'y a plus rien à gagner et tout à perdre, cela peut nous amener à y réfléchir à deux fois.

Krishnamurti : Mais nous avons perdu, monsieur. Vous comprenez ? Chaque guerre est une guerre perdue. Pourquoi n'avons-nous pas appris cette leçon ? Les historiens, tous les grands érudits l'ont écrit, pourtant l'homme est resté tribal, mesquin, égocentrique. Alors, qu'est-ce qui peut le faire changer ? Le changement doit être immédiat, et non graduel, étalé dans l'avenir, car le temps pourrait bien être l'ennemi de l'homme, l'évolution est peut-être bien l'ennemi.

Jonas Salk : L'ennemi, dites-vous ? Mais elle est sans doute l'unique solution.

Krishnamurti : Si l'homme n'a pas encore compris, après toute cette souffrance, et s'il continue sur la même voie...

Jonas Salk : Il n'a pas encore suffisamment évolué. Les conditions n'ont pas, jusqu'ici, été favorables à la résolution des problèmes responsables du déclenchement des guerres.

Krishnamurti : Mais monsieur, si nous avons des enfants, quel est leur avenir ? La guerre ? Et comment fait-on, en tant que parent, pour percevoir cela ? Comment le percevoir ? Comment s'éveiller à tout ce qui se passe, le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réaliser, et prendre conscience de la façon dont nos enfants sont partie prenante dans tous ces événements ? Et si rien ne change, cette situation se poursuivra indéfiniment.

Jonas Salk : Le changement est donc impératif. Mais comment le susciter ?

Krishnamurti : C'est là toute ma question. Le changement est impératif, mais s'il dépend de l'évolution, c'est-à-dire du temps avec tout ce que cela suppose, nous courons à l'anéantissement.

Jonas Salk : Je crois que nous devons absolument accélérer de façon consciente et délibérée le processus d'évolution. Jusqu'ici, notre évolution s'est opérée de manière inconsciente, ce qui nous a amenés à la situation que vous venez de décrire. Il faut donc que se produise un changement d'un autre ordre, qui s'opérerait au sein même de notre conscience, et où nous mettrions en œuvre notre intelligence.

Krishnamurti : Tout à fait d'accord. Je pose donc la question : quelle est la cause de toute cette situation ? Si je peux découvrir la cause, ou les multiples causes, à l'origine de l'état actuel dans lequel se trouvent les êtres humains, alors je peux m'y attaquer.

Jonas Salk : Puis-je me permettre de suggérer un autre angle d'approche ? Partons de l'hypothèse que les causes responsables de la situation actuelle vont persister, sauf dans le cas d'une intervention extérieure faisant changer le cours des choses. Je suggérerais qu'on puisse peut-être prendre en compte ce que les êtres humains ont en eux d'éléments positifs, et renforcer ceux-ci ?

Krishnamurti : Cela suppose du temps.

Jonas Salk : Mais tout ce qui est d'ordre humain

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'inscrit dans le temps. Ma suggestion serait d'accélérer le temps, de le raccourcir, afin de ne pas laisser au temps et au hasard seuls le soin d'intervenir dans notre évolution à venir, mais de faire en sorte que nous devenions co-responsables de cette évolution.

Krishnamurti : Je comprends. J'en viens donc à une question peut-être sans réponse – je crois pourtant qu'il y en a une – et qui est la suivante : le temps peut-il être aboli ? Or les raisonnements actuellement en vigueur reviennent à dire : accordez-moi quelques jours de répit avant de me massacrer ! Et je dois mettre à profit ces quelques jours de sursis pour changer.

Jonas Salk : Le temps s'abolit, selon moi, au sens où le passé prend fin et le futur commence.

Krishnamurti : Ce qui signifie quoi ? Pour que le passé prenne fin, ce qui est une chose infiniment complexe, il faut que cessent la mémoire, le savoir, le désir et l'espoir – il faut que tout cela s'achève.

Jonas Salk : Permettez-moi d'illustrer la façon dont une chose s'achève et une autre, nouvelle, commence. Lorsqu'on s'est aperçu que la Terre n'était pas plate mais ronde, notre perception des choses a changé. Le même changement s'est produit lorsqu'on a constaté que c'était la Terre qui tournait autour du Soleil et non l'inverse.

Krishnamurti : Ma question est la suivante : le temps est-il un ennemi ou un allié ? Le cerveau humain a des capacités techniques infinies, mais nous n'appliquons pas, semble-t-il, ces aptitudes extraordinaires à notre sphère intérieure.

Jonas Salk : Restons axés sur ce point, car c'est une question cruciale, j'en suis bien d'accord.

Krishnamurti : Oui, c'est bien ce que je dis. Si nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pouvions focaliser là cette formidable énergie, nous changerions instantanément.

Jonas Salk : Instantanément - vous avez raison.

Krishnamurti : Qu'est-ce qui peut faire en sorte que l'homme oriente cette capacité, focalise cette énergie sur ce seul point - le contenu de sa conscience ? Ni la souffrance, ni une meilleure communication ne lui ont été d'aucune aide; le fait est que rien ne lui a été d'aucune aide - ni Dieu, ni les religions, ni de meilleurs chefs d'État, ni les derniers gourous en vogue - rien de tout cela.

Jonas Salk : C'est juste.

Krishnamurti : Alors, puis-je balayer tout cela, et ne plus dépendre de qui que ce soit - savants, docteurs, ou psychologues -, ne plus dépendre de personne ?

Jonas Salk : Vous dites, en fait, qu'on n'a pas encore inventé le moyen permettant d'accomplir ce à quoi vous songez.

Krishnamurti : Je ne pense pas qu'il s'agisse de moyen : le moyen est la fin.

Jonas Salk : Je souscris à cela.

Krishnamurti : Donc, ne cherchez pas le moyen : constatez simplement que ces gens, loin de vous aider, vous ont écarté du droit chemin. Laissez-les tomber.

Jonas Salk : Le moyen n'est pas du côté de ces gens-là. Car ils ne servent nullement les fins dont nous parlons.

Krishnamurti : Le moyen, ce n'est pas l'autorité extérieure, c'est donc vers l'intérieur qu'il faut se tourner. Cela exige - bien que je n'aime guère employer ce mot - un immense courage. Cela suppose de faire face tout seul, sans dépendre de quoi que ce soit, sans être attaché à quoi que ce soit. Et qui est capable d'un tel exploit ? Rien qu'une ou deux personnes ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jonas Salk : Là est le défi.

Krishnamurti : C'est ce qui me fait dire : de grâce, réveillez-vous, ouvrez les yeux sur cette question-là - pas sur celle du moyen ou de la fin.

Jonas Salk : Je pense, comme vous, que la solution est de ce côté-là, et que c'est peut-être l'une des situations les plus difficiles que les êtres humains aient jamais affrontées. C'est pourquoi la tâche incombe aux derniers venus. Le plus facile est déjà accompli; par exemple nous savons manipuler l'intelligence artificielle, mais c'est au détriment du développement de notre propre intelligence. Ce qui est compréhensible, puisque nous sommes en un sens et la cause et l'effet.

Krishnamurti : La cause devient effet, et l'effet devient cause, et ainsi de suite, nous sommes prisonniers de cet enchaînement.

Jonas Salk : Oui ; mais puisque nous en sommes au point où l'espèce humaine peut disparaître à jamais, il me semble que la seule invention - si je peux me permettre ce terme - que nous appelons de nos vœux, c'est de trouver le moyen de juguler délibérément en nous-mêmes tous les facteurs, toutes les conditions et toutes les circonstances qui ont jusqu'ici abouti à la guerre.

Krishnamurti : Je me demande - peut-être est-ce sans aucun rapport, mais... - vous savez combien le monde est enclin au plaisir. Cela saute aux yeux en Amérique plus que partout ailleurs, ce penchant pour le plaisir, ce goût du sport, cette perpétuelle soif de distractions. À l'école, les enfants ont envie de s'amuser, pas d'apprendre. Allez en Orient, et vous verrez que là-bas, les enfants ont envie d'apprendre.

Jonas Salk : Apprendre peut aussi être un plaisir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, bien sûr, mais l'homme a tendance à perpétuer les plaisirs qu'il a découverts. Apparemment, ainsi va le processus historique : le plaisir est là, que ce soit au sein de l'Église, avec la messe, et tout ce cirque organisé au nom de la religion, ou sur le terrain de football – tout cela existe depuis l'Antiquité. Que des spécialistes soient chargés de nous distraire, voilà qui pourrait bien être l'un de nos problèmes. Vous savez bien, tout cet univers de professionnels du spectacle. Tous les magazines ne sont qu'une forme de distraction, avec par-ci, par-là quelques bons articles. Ce qui mène l'homme, ce n'est donc pas seulement la fuite devant la peur, mais la soif de plaisir. Les deux vont de pair, comme les deux faces d'une même médaille. Mais nous oublions l'une – la peur – au profit de l'autre – la quête du plaisir. C'est peut-être l'une des raisons qui font que la crise est imminente.

Jonas Salk : Ce ne sera pas le premier cas d'extinction d'une espèce. Je crois que nous devons nous demander si certaines cultures ou certaines sociétés ont plus de chances de perdurer que d'autres, et possèdent les caractéristiques et les attributs nécessaires pour venir à bout des problèmes et des faiblesses que vous avez soulignés. J'ai l'impression que vous prophétisez une ère d'énormes difficultés et d'énormes dangers. Et vous soulignez les différences qui existent parmi les peuples, les cultures, et les individus – dont certains pourraient être les êtres d'exception qui survivront et se perpétueront après l'holocauste.

Krishnamurti : Ce qui signifierait qu'une ou deux personnes, ou une demi-douzaine, survivraient à tout ce chaos. Non, je ne peux pas admettre cela.

Jonas Salk : Je ne suis pas non plus en faveur d'un tel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

scénario. Je ne fais que brosser un tableau de la situation à l'aide de projections qualitatives et quantitatives, pour que les gens prennent conscience de leurs responsabilités quant à cet avenir.

Krishnamurti : Monsieur, la responsabilité n'implique pas seulement votre petite famille : vous êtes responsable, en tant qu'être humain, de tout le reste de l'humanité.

Jonas Salk : Je crois vous avoir déjà cité le titre d'une conférence que j'ai donnée en Inde, et qui était : « Sommes-nous aujourd'hui de bons ancêtres pour demain ? » Nous avons une responsabilité en tant qu'ancêtres à venir. Je partage entièrement vos positions. Plus vite nous prendrons conscience de tout ceci, plus vite nous engagerons une action consciente pour contrer cette menace imminente, et mieux cela vaudra.

Krishnamurti : Je voudrais une fois de plus souligner qu'il y a des exceptions, mais l'immense majorité de ceux qui n'ont pas approfondi ces problèmes sont précisément ceux qui élisent les gouverneurs, les présidents, les premiers ministres ou les dirigeants totalitaires qui ne connaissent que la répression. Étant donné que la majorité élit ce genre d'hommes, ou que quelques individus monopolisent le pouvoir et l'imposent aux autres, nous sommes à leur merci, nous sommes entre leurs mains, et même les êtres les plus. exceptionnels subissent cette loi. Certes, on ne leur a pas encore dit : « Vous n'avez plus le droit de prendre la parole ici, ou de publier ici, ne venez plus ici » , mais un beau jour cela peut arriver. En même temps, il y a cette soif de sécurité, ce besoin de trouver un havre de paix quelque part.

Jonas Salk : Iriez-vous jusqu'à dire que les gouvernants, les leaders actuels manquent en quelque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sorte de sagesse ?

Krishnamurti : Ah ! Cela, monsieur, c'est une évidence.

Jonas Salk : Diriez-vous qu'il en existe quelques-uns ayant la sagesse requise pour diriger et pour guider ?

Krishnamurti : Pas lorsque les populations souhaitent massivement être guidées par un personnage qu'elles élisent, ou par des régimes tyranniques qu'elles n'ont pas choisis. Ma vraie question est celle-ci : comment faire, pour un homme, un être humain, qui n'est plus un « individu » – car pour moi, il n'existe pas d'individualité, nous sommes tous des êtres humains, nous sommes l'humanité…

Jonas Salk : Effectivement, nous faisons tous partie de l'espèce humaine, nous somme des cellules d'humanité.

Krishnamurti : Nous sommes l'humanité : cette conscience qui est la nôtre ne m'appartient pas en propre, c'est l'esprit humain, le cœur humain, l'amour humain. Tout cela est propre à l'humanité. Et en valorisant, comme c'est le cas aujourd'hui, l'individu, l'épanouissement individuel, on aura beau faire – et vous le savez bien –, cela détruit toute relation humaine.

Jonas Salk : Oui, ce point est fondamental.

Krishnamurti : Il n'y a dans tout cela ni amour, ni compassion. Rien que d'énormes masses qui suivent une trajectoire sans issue, et qui, pour les diriger, élisent les gens « extraordinaires » que nous connaissons. Je veux souligner que ce phénomène n'a cessé de se répéter, siècle après siècle. Et, à moins d'être profondément sérieux, on finit par laisser tomber, on renonce. Plusieurs personnes de ma connaissance m'ont dit : « Ne soyez pas stupide, vous ne pouvez pas changer l'homme, partez, renoncez. Retirez-vous dans l'Himalaya pour y mendier, y vivre et y

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mourir. » Mais je ne vois pas les choses de cette façon-là.

Jonas Salk : Moi non plus.

Krishnamurti : Bien sûr que non. Tout le monde estime la situation désespérée. Pour moi, je ne la vois ni comme étant désespérée ni comme étant prometteuse. J'ai toujours dit que les choses sont ce qu'elles sont, et que ce sont les gens qui doivent changer.

Jonas Salk : C'est la réalité.

Krishnamurti : Et le changement doit être instantané.

Jonas Salk : Exactement. Bien, puisque nous sommes d'accord là-dessus, où cela nous mène-t-il ?

Krishnamurti : Je ne peux pas aller très loin si je ne commence pas tout près. Le « tout près », c'est ce dont nous parlons.

Jonas Salk : D'accord, partons de là – de là où nous sommes, d'ici même. Que faisons-nous ?

Krishnamurti : Si je ne commence pas à partir d'ici même, mais de là-bas, je ne peux rien faire. Je commence donc ici même. Et je demande : qui est ce « moi » qui déploie tant d'efforts, qui se bat pour tout cela ? Qui est le « je », qui est l'ego ? Qu'est-ce qui me pousse à agir de la sorte, à réagir comme je le fais ? Vous suivez ?

Jonas Salk : Oh oui, je vous suis parfaitement.

Krishnamurti : Ainsi, je commence à me voir vraiment, pas de manière théorique, mais à travers le miroir des relations que j'entretiens, avec ma femme, avec mes amis; je vois comment j'agis, comment je pense, et dans cette relation, je commence à voir ce que je suis.

Jonas Salk : Oui, on ne se voit qu'à travers le reflet que nous renvoie l'autre.

Krishnamurti : À travers la relation. Elle peut être empreinte d'affection, de colère, de jalousie. Je découvre,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans tout cela, la créature monstrueuse qui se cache en moi - y compris l'idée selon laquelle il y a en moi quelque chose de hautement spirituel : je commence donc à faire des découvertes. Je découvre les illusions et les mensonges dans lesquels a vécu l'homme. Et dans cette relation, je vois que si je veux changer je brise le miroir. Ce qui signifie que je mets en pièces tout le contenu de ma conscience. Et de tout cela, de ce contenu réduit en miettes, jaillit peut-être l'amour, la compassion, l'intelligence. Il n'est d'autre intelligence que celle de la compassion.

Jonas Salk : Alors, puisque nous sommes d'accord sur ce que pourrait être l'ultime solution, et sur le fait que c'est ici et maintenant qu'il nous faut commencer...

Krishnamurti : Oui, c'est tout de suite qu'il faut changer, il ne faut pas laisser l'évolution tout ralentir.

Jonas Salk : L'évolution peut commencer maintenant.

Krishnamurti : Oui, si vous voulez, on peut le dire en ces termes. L'évolution au sens où à partir de tout ceci, on arrive à quelque chose qui échappe à toute projection de la pensée.

Jonas Salk : Quand je dis que l'évolution peut commencer maintenant, je parle d'un phénomène de mutation.

Krishnamurti : Une mutation — je suis d'accord. La mutation, ce n'est pas la même chose que l'évolution.

Jonas Salk : Mais j'ajouterai un autre facteur, que je crois important. Je crois que d'autres voient aussi le monde de la même manière que vous et moi : nous ne sommes pas les seuls à voir les problèmes et à pressentir les solutions dont vous parlez. Disons qu'il s'agit d'individus exceptionnels, sortant de l'ordinaire. On peut même les définir comme des êtres hors norme, des espèces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de mutants, en quelque sorte.

Krishnamurti : Des monstres, des aberrations de la nature ! (Rires.)

Jonas Salk : Si vous voulez. Ils ont quelque chose de curieux, de différent des autres. Peut-on les regrouper, peut-on les sélectionner ? Vont-ils se choisir mutuellement, et se rassembler ?

Krishnamurti : Ils ne se choisiront pas mais, oui, ils se rassembleront.

Jonas Salk : J'entends par regroupement le fait qu'ils se reconnaissent d'instinct, que quelque chose les pousse les uns vers les autres, une espèce de mécanisme sélectif spontané. Pouvez-vous imaginer que cela puisse faire une quelconque différence ?

Krishnamurti : Peut-être un petit peu.

Jonas Salk : Pouvez-vous imaginer quoi que ce soit d'autre qui serait susceptible de faire la différence ?

Krishnamurti : Ce n'est pas une question d'imagination. Ne pourrions-nous plutôt dire les choses ainsi : la mort a été et reste l'un des facteurs essentiels de notre existence. Nous évitons depuis toujours de la regarder en face, parce que ce qu'elle est nous effraie. Nous nous accrochons à tout ce qui nous est connu, familier, et au moment de mourir nous ne voulons pas lâcher prise. Nous ne pouvons pas tout emporter avec nous, mais... etc., etc. C'est dès à présent qu'il faut mourir à tout ce à quoi je tiens. Il faut mourir, au lieu de dire : « Que se passera-t-il si je meurs, y a-t-il une autre récompense à la clé ? » Car si la vie et la mort ne vont pas de pair...

Jonas Salk : Oui, la mort fait partie de la vie.

Krishnamurti : La mort fait partie de la vie. Mais très peu d'entre nous vont dans ce sens-là.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jonas Salk : Je suis d'accord. Nous faisons ici allusion à ces mêmes individus hors norme.

Krishnamurti : Et ces individus hors norme – je ne suis ni optimiste ni pessimiste, je ne fais qu'examiner les faits – ont-ils influencé l'humanité?

Jonas Salk : Pas suffisamment, pas encore. Mais je prétends que si nous agissons consciemment et de propos délibéré, nous pouvons hâter les choses.

Krishnamurti : Mais une action consciente et délibérée peut n'être une fois de plus qu'un prolongement de l'égocentrisme.

Jonas Salk : Cette part-là de notre conditionnement, il ne faut pas l'admettre. Elle doit être exclue. Tout doit être axé sur l'espèce humaine, sur son humanité. Il faut que cesse cette focalisation sur l'ego à laquelle vous faites sans cesse allusion. Voilà ce que sera le phénomène de mutation.

Krishnamurti : Oui. La fin de l'égocentrisme. Vous savez que les moines, les nonnes ou les sannyasis de l'Inde ont essayé d'y parvenir par la méditation, en entrant dans les ordres, en renonçant au monde. Je me souviens d'un jour, au Cachemire, où je cheminais derrière un groupe d'une douzaine de moines. La région était superbe – d'un côté une rivière, et des fleurs, des oiseaux, un ciel d'un bleu extraordinaire. Tout respirait la joie, la terre resplendissait d'allégresse. Pourtant jamais à aucun moment les moines ne levèrent la tête. Ils gardaient les yeux baissés, répétant des mots sanscrits – que je n'arrivai pas saisir – et rien d'autre. Ils s'étaient mis des œillères, disant : « Là est la sécurité. » Nous avons fait de même dans le domaine religieux et politique. On peut se duper soi-même énormément. L'illusion est l'un de nos moteurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jonas Salk : L'illusion, et le déni, le refus, la négation.

Krishnamurti : En fait, jamais nous ne partons du doute, comme dans le bouddhisme et l'hindouisme. Le doute est un moteur d'action extraordinaire. Mais nous n'y avons pas recours, nous ne mettons pas en doute tout ce qui nous entoure.

Jonas Salk : C'est pourtant très malsain. Il importe de douter sainement, nous devons remettre les choses en cause plutôt que d'accepter des réponses toutes faites.

Krishnamurti : Faire preuve de scepticisme, bien sûr. Personne d'autre que moi ne peut résoudre mes problèmes. Je dois les résoudre moi-même. Donc, il ne faut pas susciter de problèmes. Sans entrer ici dans les détails, disons que l'esprit qui est entraîné à résoudre des problèmes ne cesse d'en rencontrer. Mais si l'esprit n'est pas entraîné, rodé à résoudre des problèmes, alors il est affranchi de tout problème. Il peut faire face aux problèmes, mais il est essentiellement libre.

Jonas Salk : En somme, certains cerveaux, certains esprits créent des problèmes, et d'autres les résolvent. La question que vous posez maintenant est la suivante : sommes-nous capables de résoudre l'ultime problème auquel nous sommes confrontés – autrement dit pouvons-nous perdurer en tant qu'espèce ? Ou allons-nous nous détruire ?

Krishnamurti : Oui, c'est pourquoi j'ai introduit précédemment la question de la mort – le fait de mourir à toutes les choses que j'ai accumulées sur le plan psychologique.

Jonas Salk : Nous devons accepter de mourir à toutes les choses du passé qui ont perdu leur validité, pour laisser éclore toutes les choses nouvelles, indispensables à un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avenir neuf. Le passé doit cesser – je suis tout à fait d'accord là-dessus. La guerre doit cesser.

Krishnamurti : Le cerveau doit, bien sûr, enregistrer – mais notre cerveau enregistre sans désemparer. Il enregistre sans cesse, puis il repasse l'enregistrement.

Jonas Salk : Il enregistre constamment, et il identifie, il reconnaît sans cesse. Il réexamine ce qu'il connaît déjà. Nous devons, au point où nous en sommes aujourd'hui, reconnaître les événements qui ont marqué le passé, et prendre conscience qu'une nouvelle voie s'impose.

Krishnamurti : Ce qui signifie qu'il ne faut pas enregistrer. Pourquoi le devrais-je ? Le langage mis à part (entre autres exceptions), pourquoi devrais-je enregistrer le moindre élément d'ordre psychologique ? Supposons que vous m'ayez blessé. Vous m'avez lancé des mots violents : pourquoi devrais-je les enregistrer ?

Jonas Salk : Je reléguerais cela dans la « boîte à oubli ».

Krishnamurti : Non, pourquoi devrais-je l'enregistrer ? Ou alors, si par exemple quelqu'un me flatte, pourquoi l'enregistrer? Réagir toujours selon les mêmes vieux schémas – quel ennui !

Jonas Salk : Les choses s'enregistrent d'elles-mêmes, mais il faut les reléguer.

Krishnamurti : Non, attention : la question est de savoir s'il est possible ou non de ne rien enregistrer du tout – sur le plan psychologique, s'entend, bien sûr pas lorsqu'il faut mémoriser une technique, celle de la conduite automobile, par exemple – mais il s'agit de savoir si l'on peut ne rien enregistrer du tout psychologiquement.

Jonas Salk : Y parvenez-vous ?

Krishnamurti : Oh, mais oui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jonas Salk : Il faut pouvoir faire la différence entre ce que vous enregistrez et ce que vous n'enregistrez pas.

Krishnamurti : La mémoire est sélective.

Jonas Salk : Oui, c'est justement pourquoi j'ai mis dans mes propos une pointe d'humour : la sélection s'opère en engrangeant certaines choses dans la mémoire, alors que d'autres vont dans la « boîte à oubli ». Nous faisons un choix sélectif.

Krishnamurti : Pour conduire une voiture ou parler une langue étrangère, je dois enregistrer une technique. Si je dois acquérir un savoir-faire, je suis obligé de l'enregistrer. Dans le monde matériel, je dois enregistrer ce qu'il faut faire pour me rendre d'ici jusqu'à mon domicile, ou jusqu'à Paris : tout cela, toutes les diverses tâches à accomplir doivent être enregistrées. Mais, je vous le demande, pourquoi devrions-nous enregistrer des événements psychologiques qui vont ensuite enfler l'ego, le « moi », développer notre activité égocentrique, avec tout ce que cela suppose ?

Jonas Salk : Attardons-nous un peu sur cette question, qui semble être le point crucial de tout votre propos, comme ce que suppose cette notion de « juguler délibérément » nos tendances à laquelle j'ai précédemment fait allusion. Je crois que nous parlons du même type de phénomène – peut-être avons-nous besoin de nous libérer des expériences de notre vie qui nous laissent un arrière-goût de rancœur, ou qui rendent difficile tout rapprochement, tout contact avec ceux qui nous ont fait du mal dans le passé. Et nous le constatons aujourd'hui au niveau des nations, ou entre groupes religieux ou autres, qui sont incapables de pardonner à la génération présente – qui est hors de cause – des actes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

perpétrés à des époques antérieures de l'histoire.

Krishnamurti : Exactement.

Jonas Salk : Nous commençons donc à cerner cette question que j'ai déjà posée : que devons-nous faire, que pourrions-nous faire, là, maintenant, pour venir à bout de cet enchaînement de causes et d'effets que nous voulons éviter, et que vous avez identifiés comme étant psychologiques, et présents au sein même de l'esprit humain?

Krishnamurti : Je dirais tout d'abord qu'il ne faut s'identifier à rien – ni à un groupe, ni à un pays, ni à un Dieu, ni à des idéologies. Ne vous identifiez à rien. Parce que ce à quoi vous vous identifiez – votre pays, votre Dieu, vos conclusions, votre expérience, vos préjugés – doit ensuite être protégé. Cette identification est une forme d'activité égocentrique.

Jonas Salk : Admettons, à simple titre d'exemple, qu'il existe en nous un besoin d'établir des liens avec les choses, ou les uns avec les autres. C'est la base de toute religion – le sens originel de « religion » est lier, relier – donc cette nécessité d'un lien de relation existe chez les êtres humains. Pourtant il peut leur arriver de nouer des liens nocifs, qui sont en fait de l'autodestruction. Pouvons-nous donc nous tourner vers des types de relation qui, si on les cultive, nous permettraient de renoncer à celles qui sont actuellement nocives ? Par exemple, la relation la plus essentielle est notre rapport à nous-mêmes, pas dans un sens égoïste, mais dans le sens de la relation que nous instaurons avec nous-mêmes en tant que membres de l'espèce humaine, et de notre relation aux autres.

Krishnamurti : Autrement dit ma relation en tant qu'être humain concerne tout le reste de l'humanité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Attendez un peu... Toute relation suppose deux pôles : ma relation avec vous, avec autrui. Mais je suis l'humanité, je ne suis pas séparé, pas distinct de mon frère des antipodes.

Jonas Salk : En effet.

Krishnamurti : Je suis l'humanité. Donc, si j'ai en moi cette qualité d'amour, j'ai instauré une relation, la relation existe.

Jonas Salk : Je crois qu'une telle chose existe effectivement. Je crois que vous l'avez en vous, et vos frères là-bas aux antipodes l'ont aussi, cette chose existe dans tous les pays du monde, mais on nous inculque aussi la haine. On nous apprend à nous haïr les uns les autres. À nous séparer de l'autre.

Krishnamurti : Non seulement on nous inculque tout cela, mais n'y a-t-il pas en nous ce sentiment de possessivité qui est source de sécurité et de plaisir ? Je possède mes biens, je possède ma femme, je possède mes enfants, je possède mon Dieu. Ce que j'essaie de dire, c'est que ce processus d'isolement qui nous habite est si fort que nous sommes dans l'incapacité de nous entraîner à y échapper. C'est pourquoi je vous dis : il faut voir le fait – à savoir que vous et le reste de l'humanité ne font qu'un; je vous en conjure, voyez-le !

Jonas Salk : Vous dites, en fait, que nous sommes des êtres à la fois individualisés et reliés au reste de l'humanité.

Krishnamurti : Non, je dis que vous n'êtes pas un individu. Votre pensée ne vous appartient pas en propre, votre conscience non plus, car tous les êtres humains souffrent, tous passent par de terribles épreuves, des bouleversements, des angoisses, des tortures; tous les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

êtres humains aux quatre coins du monde en passent par là. Nous sommes donc des êtres humains; alors, au lieu de dire : « Je suis un être humain distinct qui est lié à d'autres êtres humains », disons : « Je suis l'humanité tout entière ». Et si je vois ce fait, je ne tuerai jamais personne.

Jonas Salk : Quel contraste frappant avec qui se passe aujourd'hui !

Krishnamurti : Ce qui se passe aujourd'hui ? Je suis un individu, je dois satisfaire mes propres désirs, mes besoins, mes instincts, que sais-je encore, et c'est de là que vient le chaos.

Jonas Salk : Nous cherchons donc à nous transformer, à passer d'un état à un autre.

Krishnamurti : Mais on ne peut pas se transformer.

Jonas Salk : Bon, alors que peut-on faire ?

Krishnamurti : Changer, subir une mutation. On ne peut pas passer d'une forme à une autre. Il vous faut donc voir cette vérité – à savoir que vous êtes l'humanité tout entière. Et alors, monsieur, quand vous le voyez, que vous le sentez – permettez-moi l'expression – dans vos tripes, dans vos veines, alors tout votre comportement, tout votre mode de vie change. La relation que vous instaurez alors ne concerne pas deux images en lutte l'une contre l'autre. C'est une relation vivante, sensible, pleine, inondée de beauté. Mais nous voici à nouveau revenus à l'exception.

Jonas Salk : Mais ces exceptions, elles existent. Alors, regardons-les de plus près.

Krishnamurti : Supposons, monsieur, que vous soyez l'une de ces exceptions – posons cette hypothèse. Quelle relation y a-t-il entre vous et moi qui ne suis qu'une personne ordinaire ? Y a-t-il même relation ?

Jonas Salk : Nous sommes de la même espèce.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, mais vous êtes sorti du rang, vous êtes une exception. C'est de cela que nous parlons. Vous êtes une exception et moi pas – d'accord ? Quelle relation avez-vous avec moi ? En existe-t-il une ? Ou bien vous êtes en dehors, et vous essayez de m'aider.

Jonas Salk : Non, je suis en relation avec vous, et j'ai envers vous une responsabilité parce que votre bien-être influencera le mien. Votre bien-être et le mien se confondent.

Krishnamurti : Mais vous êtes une exception, psychologiquement vous n'accumulez rien. Vous êtes « hors catégorie », alors que moi je ne cesse d'engranger des choses, avec toutes les conséquences que vous savez. Le gouffre qui sépare le prisonnier de la liberté est immense. La prison où je suis, je l'ai bâtie de mes propres mains, et les politiciens, les écritures et tout ce qui s'ensuit m'ont prêté main forte. Je suis en prison, et pas vous : vous, vous êtes libre. Et je voudrais tant vous ressembler.

Jonas Salk : J'aimerais vous aider à vous libérer.

Krishnamurti : Quel rôle jouez-vous dans la relation ? L'homme de bon secours ? Ou au contraire, faites-vous preuve de compassion réelle – pas une compassion qui s'adresse à moi, mais une flamme, un parfum, bref toute la beauté, la vitalité et l'intelligence de la compassion, de l'amour ? L'effet en sera beaucoup plus grand que votre décision de me venir en aide.

Jonas Salk : Nous sommes complètement d'accord sur ce point. C'est ainsi que je conçois l'exceptionnel. Je constate que les individus d'exception possèdent cette qualité de compassion.

Krishnamurti : Et la compassion ne saurait être élaborée par la pensée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jonas Salk : Elle existe, un point c'est tout.

Krishnamurti : Mais comment peut-elle exister si j'ai la haine au coeur, si je veux tuer quelqu'un, si je me lamente sur mon sort ? Il faut être affranchi de tout cela pour que naisse cette « autre chose ».

Jonas Salk : Je reviens à présent à ces êtres exceptionnels, qui font l'objet de toute mon attention. Ces êtres-là ont-ils de la haine au fond du cœur ?

Krishnamurti : Mais monsieur, c'est comme le soleil, le soleil n'est ni à vous ni à moi. Nous le partageons. Mais dès l'instant où c'est mon soleil, tout devient si puéril. Donc, vous ne pouvez qu'être comme le soleil, me donner la compassion, l'amour, l'intelligence, et rien d'autre – sans jamais dire : « Faites ceci, ne faites pas cela » – car sinon je tombe dans le piège que nous tendent toutes les religions, toutes les Églises. La liberté, monsieur, cela veut dire être sorti de la prison – la prison où l'humanité s'est enfermée elle-même. Et vous qui êtes libres, soyez simplement là. C'est tout. Il n'y a rien d'autre que vous puissiez faire.

Jonas Salk : Ce que vous dites là me paraît extrêmement positif, extrêmement important et d'une grande portée. Si j'entends bien, vous dites qu'il y a des gens, qu'il existe un groupe d'individus qui possèdent ces qualités propres à susciter quelque chose qui pourrait aider toute l'humanité.

Krishnamurti : Mais, voyez-vous, tant de notions ont cours – je ne m'y attarderai pas, cela nous éloignerait trop du sujet – selon lesquelles il existe des gens qui sont là pour aider [1] les autres (et non pour les guider), des gens qui vous disent ce qu'il faut faire, que l'on tombe très vite dans l'absurde. Alors qu'il s'agit simplement d'être comme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le soleil, comme l'astre solaire diffusant la lumière. On s'assoit au soleil si l'on en a envie; dans le cas contraire, on reste à l'ombre.

Jonas Salk : Voilà donc de quel genre d'illumination il est question.

Krishnamurti : Voilà effectivement ce qu'est l'illumination.

Ojai, le 7 mars 1983

1 ↑ Krishnamurti évoque ici l'attitude adoptée par les gourous, les Leaders religieux, les maîtres spirituels, tous cherchant à agir sur les autres, à les influencer, leur montrer la voie. L'être d'exception – Krishnamurti ne se nomme pas – ne fait rien d'autre qu'être ce qu'il est : amour, compassion, lumière – et ne s'impose pas. (N.d.T)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Votre message ne rejoint-il pas celui du Bouddha?

Brockwood Park, le 22 juin 1978

Walpola rahula, éminent spécialiste du bouddhisme, dont l'autorité est internationalement reconnue, est l'auteur de l'article sur le bouddhisme dans l'Encyclopédie Britannica.
David Bohm, membre de la Royal Society et professeur de physique théorique ait Birbeck College de l'Université de Londres.
G. Narayan :, ancien directeur de l'École de Rishi Valley, qui dépend de la Fondation Krishnamurti en Inde.
Irnigard schloegel, spécialiste du bouddhisme.

Walpola rahula : J'ai suivi votre enseignement - si vous me permettez cette expression - depuis mon plus jeune âge. J'ai lu la plupart de vos ouvrages avec grand intérêt, et il y a longtemps que j'avais envie d'avoir cette discussion avec vous.

Pour toute personne connaissant assez bien le bouddhisme, votre enseignement, loin de sembler nouveau, a des accents familiers. Ce que le Bouddha enseigna voici deux mille cinq cents ans, vous l'enseignez aujourd'hui dans un nouveau langage, dans un nouveau style, sous des dehors nouveaux. Il m'arrive fréquemment, au fil de mes lectures, d'annoter le texte dans la marge et de comparer vos propos et ceux du Bouddha, je cite même parfois dans la marge le chapitre et le vers, ou le texte - non seulement le texte de l'enseignement original du Bouddha, mais aussi les idées émises par les philosophes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bouddhistes qui lui succédèrent - et vous les exprimez pratiquement de manière identique. J'ai été surpris de constater avec quelle clarté et de quelle manière splendide vous les exprimiez.

Je souhaite donc tout d'abord mentionner brièvement quelques points communs aux deux enseignements - le votre et celui du Bouddha. Par exemple, le Bouddha n'admettait pas l'idée d'un Dieu-créateur régnant sur le monde et punissant ou récompensant chacun en fonction de ses actes. Vous ne l'admettez pas non plus, je crois. Le Bouddha n'admettait pas la vieille notion védique, brahmanique, de l'existence d'une âme ou atman - éternelle, permanente ; je crois que vous récusez aussi cette notion.

L'enseignement du Bouddha part de l'idée que la vie est un parcours émaillé de difficultés, de peines, de conflits, de souffrances - ce que, dans vos livres, vous soulignez sans cesse. Le Bouddha dit également que la cause de tous ces conflits, de toutes ces souffrances est l'égoïsme né de la fausse perception que j'ai de mon ego, de mon atman. Je crois que vous le dites aussi.

Selon le Bouddha, lorsqu'on s'est affranchi du désir, de l'attachement, qu'on est libéré de l'ego, on est délivré de toute souffrance et de tout conflit. Et si ma mémoire est bonne, vous dites quelque part que la liberté consiste à s'affranchir de tout attachement. C'est exactement ce qu'enseignait le Bouddha : il faut se libérer de tout attachement, sans faire de distinction entre les formes d'attachement bonnes ou mauvaises - cette distinction, valable, bien sûr, pour la vie quotidienne, s'efface en ultime analyse.

Vient ensuite la perception de la vérité, la réalisation de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la vérité, c'est-à-dire le fait de voir les choses telles qu'elles sont : si l'on y arrive, on perçoit la réalité, on voit la vérité, on échappe au conflit. C'est, me semble-t-il, ce que vous avez dit à maintes reprises - par exemple dans La Vérité et l'Événement. Cela correspond dans la pensée bouddhiste aux notions de samvrti-satya, ou vérité conventionnelle, et de paramartha-satya, ou vérité absolue ou ultime. Et l'on ne peut voir l'ultime vérité, la vérité absolue, sans voir d'abord la vérité conventionnelle ou relative. Telle est l'attitude bouddhiste. Et je crois que vous dites la même chose.

À un niveau plus commun, mais néanmoins capital, vous ne cessez de dire qu'il ne faut jamais être dépendant d'une autorité - ni celle d'une personne ni celle d'un enseignement. C'est par soi-même qu'il faut voir les choses, en prendre conscience. Cela rejoint un aspect très connu de l'enseignement du Bouddha, selon lequel il ne faut jamais admettre une chose sur la foi de ce qu'en disent la religion, les écritures, un maître ou un gourou : il ne faut y souscrire que si l'on en constate la vérité; si l'on voit qu'elle est fausse, ou mauvaise, il faut la rejeter.

Au cours d'une discussion très intéressante que vous avez eue avec Swami Venkatesananda, aux questions que celui-ci vous posait sur l'importance des gourous, vous répondiez toujours : « Que peut faire un gourou? C'est à vous d'agir, le gourou ne peut pas vous sauver. » C'est exactement l'attitude bouddhiste - le refus de l'autorité. Après avoir pris connaissance de tout le contenu de cette discussion dans L'Éveil de l'intelligence, j'ai noté que le Bouddha tenait des propos identiques, résumés en deux vers du Dhammapada : certes le Bouddha enseigne, mais c'est à vous que l'effort incombe. C'est écrit dans le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dhammapada, que vous avez lu autrefois dans votre jeunesse.

Une autre chose essentielle est l'importance que vous donnez à la vigilance, à l'attention. La vigilance est un élément important de l'enseignement bouddhiste. J'ai été très surpris d'apprendre, en lisant le Mahaparinibbanasutra, qui relate le dernier mois de l'existence du Bouddha, que partout où il faisait halte pour s'adresser à ses disciples, il disait toujours : « Soyez attentifs, cultivez la vigilance, l'attention. » C'est ce qu'on appelle la présence de la vigilance. C'est aussi l'un des points clés de votre enseignement que j'apprécie beaucoup et auquel je souscris.

Un autre élément très intéressant est la façon dont vous insistez constamment sur l'impermanence. C'est l'une des notions fondamentales de l'enseignement du Bouddha : tout est impermanent, il n'existe rien qui soit permanent. Et dans l'ouvrage intitulé Se libérer du connu, vous dites qu'il est extrêmement important de percevoir que rien n'est permanent - car ce n'est qu'alors que l'esprit est libre. Tout cela est en parfait accord avec les Quatre Nobles Vérités du Bouddha.

Il y a un autre point sur lequel votre enseignement et celui du Bouddha se rejoignent. Vous dites - dans Se libérer du connu, je crois - que la vraie voie n'est pas la discipline et la maîtrise extérieure, mais qu'une existence indisciplinée n'a elle non plus aucune valeur. En lisant cela, je notai ces mots dans la marge : « Un brahmane lui demandant un jour : "Comment avez-vous pu atteindre de tels sommets spirituels, en vertu de quels préceptes, par quelle discipline, quel savoir?", le Bouddha répondit : "Ce n'est ni par le savoir, ni par la discipline, ni par les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

préceptes - mais pas non plus sans eux." » Ce qui compte, c'est cela : pas avec ces bases-là, mais pas non plus sans elles. C'est exactement ce que vous dites : vous condamnez l'esclavage de la discipline - mais une existence sans aucune discipline est dénuée de valeur. C'est exactement la même chose dans le bouddhisme zen : il n'y a pas de « bouddhisme zen»: zen et bouddhisme ne font qu'un. Dans le zen, la soumission aveugle à la discipline est considérée comme une forme d'attachement, et fermement condamnée, et pourtant nulle autre secte bouddhiste n'attache une telle importance à la discipline.

Bien d'autre sujets s'offrent à la discussion, mais je tenais à souligner d'emblée l'accord profond qui existe sur les points évoqués, et l'absence de conflit entre vous et le Bouddha. Bien sûr, ainsi que vous le dites, vous n'êtes pas bouddhiste.

Krishnamurti : Non, monsieur, en effet.

Walpola rahula : Quant à moi, je ne sais même pas ce que je suis, c'est sans importance. Mais la différence entre votre enseignement et celui du Bouddha est très mince, simplement, vous dites la même chose d'une manière qui est si fascinante pour l'homme d'aujourd'hui, et l'homme de demain. J'aimerais savoir à présent ce que vous pensez de tout cela.

Krishnamurti : Avec tout le respect que je vous dois, puis-je vous demander pourquoi vous établissez des comparaisons ?

Walpola rahula : Parce que lorsque je lis vos ouvrages en spécialiste du bouddhisme que je suis, rodé à l'étude des textes bouddhistes, je constate sans cesse ces similitudes.

Krishnamurti : Oui, mais - si je puis me permettre la question - en quoi est-il nécessaire de comparer?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Walpola rahula : Ce n'est nullement nécessaire.

Krishnamurti : Si vous n'étiez pas un spécialiste du bouddhisme, de tous ces soutras, de tous ces discours du Bouddha, si vous n'aviez pas étudié à fond le bouddhisme, quelle impression auriez-vous de mes ouvrages, sans cet arrière-plan dont vous disposez?

Walpola rahula : Je suis incapable de vous le dire, car cet arrière-plan est pour moi une seconde nature. C'est un conditionnement; nous en avons tous un. Je ne peux donc pas répondre à votre question car j'ignore quelle serait alors la situation.

Krishnamurti : Alors, si vous permettez, monsieur - j'espère que vous ne m'en voudrez pas...

Walpola rahula : Mais non, voyons, pas du tout...

Krishnamurti : ... le savoir acquis conditionne-t-il les êtres humains - le fait d'avoir connaissance des Écritures, des propos tenus par les saints, etc., de toute la gamme des livres dits sacrés - tout cela est-il d'aucune aide pour l'humanité ?

Walpola rahula : Les écritures ainsi que toutes nos connaissances conditionnent l'homme, cela ne fait pas le moindre doute. Mais je dirais que le savoir n'est pas absolument nécessaire. Ainsi que le Bouddha l'a souligné de façon très claire, si l'on veut traverser la rivière et qu'il n'y ait pas de pont, on construit un radeau pour franchir la rivière. Mais si, une fois sur l'autre rive, l'on se dit : « Ce radeau m'a rendu un fier service, m'a été très utile; je ne peux pas le laisser là, je vais l'emporter sur mon dos », - cette fois on agit mal. Il faudrait évidemment dire : « Ce radeau m'a été très utile, grâce à lui j'ai pu traverser la rivière, mais à présent je n'en ai plus besoin, je vais le laisser là, il servira à d'autres. » Cette attitude vaut

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

également pour le savoir et l'apprentissage des connaissances. Le Bouddha disait que les enseignements eux-mêmes, et jusqu'aux vertus mêmes, les vertus dites morales, sont comme le radeau et n'ont qu'une valeur conditionnée et relative.

Krishnamurti : J'aimerais remettre tout cela en question. Certes, je ne mets pas en doute ce que vous dites, mais j'aimerais remettre en cause l'idée que le savoir ait la faculté de libérer l'esprit.

Walpola rahula : Je ne pense pas le que le savoir soit libérateur.

Krishnamurti : Non, en effet ; en revanche la qualité, la force, l'impression de capacité, de valeur qu'il procure, ce sentiment de savoir, le poids des connaissances - cela ne renforce-t-il pas notre ego ?

Walpola rahula : Certainement.

Krishnamurti : Le savoir conditionne-t-il réellement l'homme ? Disons les choses ainsi : pour nous tous, assurément, le terme de « savoir» signifie l'accumulation d'informations, d'expériences, de faits d'ordre divers, de théories et de principes, incluant passé et présent - et c'est tout ce bagage que nous appelons le savoir. Le passé peut-il nous être d'aucun secours ? Car le savoir, c'est le passé.

Walpola rahula : Tout ce passé, tout ce savoir disparaissent à l'instant même où l'on perçoit la vérité.

Krishnamurti : Mais un esprit encombré de connaissances est-il capable de voir la vérité ?

Walpola rahula : Évidemment, si l'esprit est trop encombré, s'il étouffe, s'il croule sous le savoir...

Krishnamurti : C'est généralement le cas. Dans la plupart des cas l'esprit est saturé de savoir - paralysé. J'entends par là qu'il est accablé, écrasé par un trop-plein

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de savoir. Un tel esprit peut-il saisir ce qu'est la vérité ? Ou faut-il au contraire qu'il soit libéré du savoir?

Walpola rahula : Pour voir la vérité, l'esprit doit être libéré de tout savoir.

Krishnamurti : Oui ; dans ce cas, pourquoi accumuler des connaissances pour y renoncer ensuite, et chercher enfin la vérité ? Est-ce que vous me suivez ?

Walpola rahula : Eh bien, je crois que dans la vie de tous les jours, la plupart des événements ont leur utilité au début. Par exemple, le jeune écolier n'arrive à écrire que guidé par les rayures du cahier; aujourd'hui je peux m'en passer.

Krishnamurti : Attendez, monsieur : là-dessus, je suis d'accord. Quand on est à l'école ou à l'université, on a besoin d'une certaine aide - les lignes, par exemple - mais le commencement, qui peut conditionner l'avenir à mesure qu'on grandit, n'est-il pas d'une extrême importance ? Comprenez-vous ce que je dis? Je ne sais pas si je suis assez clair. La liberté se situe-t-elle à la fin ou au commencement ?

Walpola rahula : La liberté n'a ni commencement ni fin.

Krishnamurti : Diriez-vous que la liberté est limitée par le savoir ?

Walpola rahula : La liberté n'est pas limitée par le savoir, mais il se peut qu'un faux savoir, mal acquis et mal appliqué puisse faire obstacle à la liberté.

Krishnamurti : Non, l'accumulation du savoir, ce n'est ni bien ni mal, ni juste ni faux. Je peux commettre de mauvaises actions et m'en repentir, ou continuer à les perpétrer, et cela fait encore partie de mon savoir. Mais ma question est celle-ci : le savoir mène-t-il à la liberté ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comme vous le dites, la discipline est nécessaire au début. Mais à mesure que l'on prend de l'âge, que l'on mûrit, que l'on acquiert des aptitudes, et ainsi de suite, cette discipline ne conditionne-t-elle pas l'esprit, de sorte qu'il n'arrive plus à renoncer à la discipline telle qu'on l'entend généralement?

Walpola rahula : Oui, je comprends. Vous admettez que la discipline, dans un premier temps, à un certain niveau, soit nécessaire.

Krishnamurti : Je me pose la question, monsieur. En disant cela, je ne veux pas dire que j'en doute fort, ou que je considère la discipline comme n'étant pas nécessaire, mais je remets les choses en question afin de m'en enquérir.

Walpola rahula : Je dirais qu'elle est nécessaire à un certain niveau, mais si on ne peut plus jamais s'en passer, alors là... J'exprime un point de vue bouddhiste. Dans le bouddhisme, il y a deux étapes en ce qui concerne le Chemin : pour ceux qui sont sur le Chemin mais qui ne sont pas encore arrivés au bout, il y a des disciplines, des préceptes, et toutes ces notions de bien et de mal, de juste et de faux. Mais pour l' arhat, celui qui a réalisé la vérité, la discipline n'a plus lieu d'être car il a transcendé tout cela.

Krishnamurti : Oui, je comprends.

Walpola rahula : Cela fait partie des réalités de la vie.

Krishnamurti : Que je remets en cause.

Walpola rahula : Pour moi il n'y a pas le moindre doute.

Krishnamurti : Dans ce cas, notre enquête s'arrête là.

Walpola rahula : Mais non, pas du tout.

Krishnamurti : Voyons : nous sommes en train de parler du savoir; nous nous demandons s'il est utile ou nécessaire, comme une barque pour traverser le fleuve. Je

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

veux m'interroger sur ce fait ou sur la comparaison qui l'illustre, pour voir si c'est la vérité - s'il possède cette qualité de vérité -, disons les choses ainsi pour l'instant.

Walpola rahula : Parlez-vous de la comparaison ou de l'enseignement?

Krishnamurti : Mais de l'ensemble. Ce qui signifie, monsieur... ce qui suppose d'accepter la notion d'évolution.

Walpola rahula : Oui, on l'accepte.

Krishnamurti : Dans l'évolution, on avance graduellement, pas à pas, jusqu'à ce qu'enfin le but soit atteint. D'abord la discipline, la maîtrise de soi, l'effort, et à mesure que mes capacités, mon énergie, ma force augmentent, abandonne tout cela, et je poursuis mon chemin.

Walpola rahula : Il n'y a aucun projet ainsi tracé d'avance, aucun plan établi.

Krishnamurti : Non, je ne dis pas qu'il y ait un plan établi. Je m'interroge, je veux savoir si ce mouvement, si ce progrès existent vraiment.

Walpola rahula : À votre avis ?

Krishnamurti : À mon avis ? Non.

Irnigard schloegel : Je suis tout à fait d'accord avec vous, je n'arrive pas à croire que ce progrès existe.

Walpola rahula : Oui, c'est exact : ce progrès-là n'existe pas.

Krishnamurti : Nous devons explorer cette question avec beaucoup d'attention car toute la tradition religieuse, qu'elle soit bouddhiste, hindoue, ou chrétienne, toutes les attitudes religieuses et non religieuses sont imbriquées dans le temps, dans l'évolution : je vais devenir meilleur, je vais être bon, je finirai un jour par resplendir de bonté. N'est-ce pas? Et je dis que tout cela est basé sur un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mensonge. Désolé d'être aussi abrupt.

Irnigard schloegel : Je suis entièrement d'accord, tout simplement parce que, jusqu'à preuve du contraire, nous savons depuis toujours - depuis l'aube de l'humanité - que nous devons être bons. Si les voies que nous évoquons étaient la solution, nous aurions déjà tous suffisamment progressé pour ne plus en être au niveau où nous en sommes encore actuellement !

Krishnamurti : Mais avons-nous fait le moindre progrès ?

Irnigard schloegel : Justement, non, nous n'avons pas progressé - ou si peu.

Krishnamurti : Nous avons sans doute progressé techniquement, scientifiquement, dans le domaine de l'hygiène et autres, mais pas sur le plan intérieur, psychologique : nous sommes tels que nous étions dix mille ans en arrière - ou dans un passé encore plus lointain.

Irnigard schloegel : Donc, le fait de savoir que nous devons faire le bien, et d'avoir élaboré tant de systèmes dans le but de trouver la voie, n'a pas réussi à nous rendre bons. Selon moi, il y a en nous tous un obstacle spécifique, et puisque la plupart d'entre nous, au fond de leur cœur, ont envie d'être bons mais sans y parvenir, l'enjeu, me semble-t-il, c'est de trouver comment franchir cet obstacle.

Krishnamurti : Nous avons admis le concept d'évolution. L'évolution biologique, elle, est bien réelle. Mais nous avons transféré la notion d'évolution, qui est une réalité biologique, dans la sphère psychologique, et nous croyons notre évolution psychologique inscrite dans l'avenir.

Walpola rahula : Non, je ne crois pas que telle soit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

notre position.

Krishnamurti : Pourtant, lorsque vous parlez de progresser « graduellement », c'est bien ce que cela signifie.

Walpola rahula : Non. Je ne dis pas « graduellement ». Je ne dis pas cela. La réalisation de la vérité, la rencontre de la vérité, ou la vision de la vérité, n'obéit à aucun plan précis, aucun projet fixé.

Krishnamurti : Elle se situe hors du temps.

Walpola rahula : Exactement. Elle est hors du temps.

Krishnamurti : Ce qui n'est pas du tout la même chose que de dire que mon esprit - qui a évolué au fil des siècles, des millénaires, qui est conditionné par le temps, qui est synonyme d'évolution, d'acquisition d'un savoir de plus en plus large - nous révélera l'extraordinaire vérité.

Walpola rahula : Ce n'est pas ce savoir-là qui nous révélera la vérité.

Krishnamurti : Alors, pourquoi devrais-je accumuler un savoir?

Walpola rahula : Mais comment peut-on l'éviter?

Krishnamurti : Il faut l'éviter psychologiquement, pas technologiquement.

Walpola rahula : Mais même psychologiquement, comment est-ce possible ?

Krishnamurti : Ah, cela, c'est autre chose.

Walpola rahula : Oui : comment fait-on ? Puisqu'on est conditionné.

Krishnamurti :Attendez un instant. Creusons encore un peu la question. Biologiquement, physiquement, dès l'enfance et jusqu'à un certain âge, en passant par l'adolescence, la maturité, etc., nous évoluons, c'est un fait. Mais le fait que nous devions nécessairement progresser

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

psychologiquement est-il un fait avéré ou une simple supposition de notre part? Ce qui signifie, psychologiquement, qu' à la fin, j'atteindrai la vérité, ou que la vérité se manifestera si je prépare le terrain.

Walpola rahula : Non, c'est une conclusion erronée, un point de vue erroné : la réalisation de la vérité c'est une révolution, pas une évolution.

Krishnamurti : L'esprit peut-il être psychologiquement libéré de toute idée de progrès ?

Walpola rahula : Oui, il le peut en effet.

Krishnamurti : Non, pas « il le peut »: il le doit.

Walpola rahula : Mais c'est ce que j'ai dit — la révolution n'est pas une évolution, un processus graduel.

Krishnamurti : Peut-il donc y avoir une révolution psychologique ?

Walpola rahula : Oui, certainement.

Krishnamurti : Ce qui signifie quoi ? Plus de temps.

Walpola rahula : Le temps en est exclu.

Krishnamurti : Pourtant, toutes les religions, tous les textes sacrés, ceux de l'Islam comme les autres, ont affirmé qu'il fallait passer par certains systèmes.

Walpola rahula : Mais pas le bouddhisme.

Krishnamurti : Attendez un instant. Je ne vais même pas faire allusion au bouddhisme, que je connais peu, n'ayant rien lu à ce sujet, sauf dans mon enfance, mais ces notions me sont sorties de l'esprit... Lorsque vous dites qu'il faut d'abord se plier à une discipline, pour finalement l'abandonner...

Walpola rahula : Non, ce n'est pas ce que je dis. Ce n'est pas ainsi que je perçois les choses, et Bouddha non plus.

Krishnamurti : Ne m'en veuillez pas, mais je peux me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tromper.

Walpola rahula : Je dois vous poser une question : comment la réalisation de la vérité advient-elle ?

Krishnamurti : Ah ! Mais cela, c'est une tout autre affaire.

Walpola rahula : Je dis, donc, que nous sommes conditionnés, et que cet état de fait, personne ne peut nous le montrer. La révolution consiste à voir qu'on est conditionné. Dès que ce fait est perçu, le temps n'a plus cours, c'est une révolution complète, et c'est cela la vérité.

Krishnamurti : Supposez que l'on soit conditionné à suivre le schéma de l'évolution : j'ai été, je suis, je serai. C'est cela, l'évolution, non?

Walpola rahula : Hier j'ai commis une mauvaise action, mais aujourd'hui j'apprends à en voir la laideur et à m'en délivrer, et demain j'en serai affranchi. Telle est notre attitude d'ensemble, telle est la structure psychologique de notre être. C'est un fait qui se manifeste quotidiennement.

Walpola rahula : Mais percevons-nous cela? Notre compréhension peut n'être que verbale, intellectuelle.

Krishnamurti : Non, je ne parle pas en termes intellectuels ou purement verbaux, je veux vraiment dire que cette structure est un fait : j' essaierai toujours d'être bon.

Walpola rahula : Mais la question n'est pas d' essayer d'être bon.

Krishnamurti : Non, monsieur, pas selon le Bouddha, pas d'après les Écritures, mais l'homme ordinaire, dans sa vie quotidienne, dit : « Je ne suis pas aussi bon qu'il le faudrait - mais donnez-moi seulement un ou deux jours de plus, où un ou deux ans - et je finirai par être formidablement bon. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Walpola rahula : Effectivement presque tout le monde a cette attitude.

Krishnamurti : Presque tout le monde. Mais attendez un instant. Tel est notre conditionnement - les chrétiens, les bouddhistes, le monde entier est conditionné par cette idée, sans doute issue du progrès biologique, mais qui s'est insinuée dans la sphère psychologique.

Walpola rahula : Oui, la formule est heureuse.

Krishnamurti : Donc, comment un homme ou une femme peuvent-ils casser ce schéma, sans faire intervenir le temps? Comprenez-vous ma question?

Walpola rahula : Oui ; il ne peut le faire qu'en voyant les faits.

Krishnamurti : Non, car je suis incapable de les voir si je suis piégé dans ce sacré progrès, qui est tellement hideux. Vous dites que la solution consiste à voir, et moi je dis que je ne vois rien.

Walpola rahula : Dans ce cas, tout est dit : vous ne voyez rien.

Krishnamurti : Non, mais je veux explorer cette question, monsieur. Autrement dit : pourquoi avons-nous - sur le plan psychologique - accordé une telle importance au «progrès» ?

Irnigard schloegel : Ce qui compte pour moi, personnellement, est moins l'étude théorique du bouddhisme que la pratique. Et je me suis rendu compte que pour l'ex-scientifique occidentale que je suis la réponse la plus satisfaisante de l'enseignement bouddhiste était l'idée que le responsable de mon propre aveuglement, l'obstacle, n'était autre que moi-même. Tant que je suis là, avec mon lourd bagage de conditionnement, je ne peux ni voir ni agir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Cela ne m'aide en rien. Vous dites que tout cela, vous l'avez appris.

Irnigard schloegel : Je l'ai effectivement appris, mais comme on apprend à jouer du piano, plutôt que comme un sujet d'étude.

Krishnamurti : Mais là encore, l'apprentissage du piano suppose une pratique. Alors, en définitive, de quoi parlons-nous ?

G. Narayan : Il semble qu'il y ait ici un problème. Le savoir jouit d'une certaine fascination, d'un certain pouvoir : on accumule un savoir, bouddhique ou scientifique, et cela procure un étrange sentiment de liberté - liberté qui n'est cependant pas réelle - dans la sphère de la réalité conventionnelle. Et après de longues années d'étude, on s'aperçoit qu'il est très difficile d'en sortir, car il a fallu vingt ans ou plus pour arriver à ce stade, alors on y tient - pourtant il ne possède pas cette qualité propre à ce que l'on pourrait qualifier de vérité. Apparemment, le problème, quelle que soit la pratique concernée, c'est qu'à force de pratique, on parvient à un résultat, qui relève de la réalité conventionnelle, et qui exerce un certain pouvoir, une certaine fascination, et confère certaines aptitudes, peut-être même une certaine clarté de vision.

Walpola rahula : Et c'est ce qui fait qu'on s'y attache.

G. Narayan : Oui, et s'en détacher est beaucoup plus difficile que pour celui qui est encore novice, et qui n'ayant pas tout ce capital de connaissances, voit peut-être les choses de manière plus directe que celui qui a acquis une grande sagesse.

Walpola rahula : Tout dépend de l'individu, il ne faut pas généraliser.

Krishnamurti : Je me permettrai de signaler que cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

généralisation s'avère exacte en règle générale. Mais revenons à nos moutons. Ce sur quoi nous butons tous, c'est cette idée de progrès, n'est-ce pas ?

Walpola rahula : Nous venions de tomber d'accord sur un point, à savoir que l'humanité admet le fait que le progrès soit une évolution graduelle. Comme vous l'avez dit, cette vérité étant admise sur le plan biologique, avec preuves à l'appui, la même théorie a été étendue à la sphère psychologique. Nous étions tous d'avis que telle est la position d'ensemble de l'humanité.

Krishnamurti : Mais cette position, est-ce la vérité? J'ai admis l'existence d'un progrès au sens d'une évolution biologique, et j'ai graduellement fait glisser ce concept dans la sphère psychologique de l'existence. Mais est-ce bien la vérité ?

Walpola rahula : Je vois à présent l'objet de votre questionnement. Je ne crois pas que la position en cause soit la vérité.

Krishnamurti : Par conséquent, je renonce à toute idée de discipline.

Walpola rahula : J'aurais plutôt tendance à dire que ce renoncement ne résout rien... car s'il se fait consciemment...

Krishnamurti : Non, monsieur, un instant, je vous prie. Je vois la démarche des êtres humains, qui a consisté à passer de la sphère biologique à la sphère psychologique, pour inventer ensuite cette notion selon laquelle on finit un jour par accéder à la divinité, ou à l'illumination, par atteindre Brahma, ou que sais-je encore - le nirvana, le paradis ou l'enfer. Si vous voyez tout cela, de manière réelle et non théorique - alors, ça y est, c'est terminé.

Walpola rahula : Absolument, c'est ce que nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'arrêtons pas de dire.

Krishnamurti : Alors, d'un point de vue psychologique, pourquoi devrais-je acquérir cette connaissance des écritures, ou de telle ou telle chose ?

Walpola rahula : Rien ne le justifie.

Krishnamurti : Dans ce cas, pourquoi est-ce que j'étudie l'enseignement de Bouddha?

Walpola rahula : Mais nous sommes conditionnés, ainsi que je l'ai dit.

David Bohm : Pourrais-je poser une question : admettez-vous le fait que vous êtes conditionnés ?

Krishnamurti : Le professeur Bohm demande si nous admettons que nous sommes effectivement conditionnés.

Walpola rahula : J'ignore si vous l'admettez ou non, mais moi je l'admets. Vivre dans le temps, c'est être conditionné.

David Bohm : Je tiens à souligner une chose : je crois que Krishnaji [1] a mentionné, tout au moins au cours de certaines de nos discussions, que n'ayant pas subi dès l'origine de conditionnement profond, il disposait grâce à cela d'une certaine lucidité de vision hors du commun.

Krishnamurti : Je vous en prie, cessez de faire allusion à ma personne - je suis peut-être une monstruosité biologique -, oubliez-moi donc et revenons à notre question : pouvons-nous admettre comme une vérité que le progrès, dans le domaine psychologique, n'existe pas - l'admettre comme étant une vérité authentique, et non comme une abstraction? Vous comprenez?

Walpola rahula : Je comprends.

Krishnamurti : Il s'agit de l'accepter en tant que vérité, et non de dire qu'on « en accepte l'idée »; car l'idée n'est pas la vérité. Alors, en tant qu'êtres humains, est-ce que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nous percevons la vérité - ou la fausseté - de nos actes ?

Walpola rahula : Vous voulez parler des êtres humains en général ?

Krishnamurti : Oui, à l'échelle du monde entier.

Walpola rahula : Non, ils ne perçoivent pas cette vérité.

Krishnamurti : Donc lorsqu'on leur dit d'apprendre toujours plus, de lire ceci, de lire cela, les Écritures, l'enseignement du Bouddha ou du Christ (à supposer qu'il ait existé), et ainsi de suite, il sont imprégnés de cet instinct d'accumulation qui les aidera à grimper, à se propulser jusqu'au paradis.

David Bohm : Lorsque nous disons que nous sommes tous conditionnés, comment faisons-nous pour le savoir? Telle est la question que je me pose.

Krishnamurti : Le professeur Bohm veut savoir si tous les êtres humains sont conditionnés.

David Bohm : Je voudrais souligner une chose : si nous disons que tous les êtres humains sont conditionnés, on pourrait envisager deux réactions possibles, dont l'une consisterait à accumuler une somme de connaissances au sujet de notre conditionnement, par l'observation de l'expérience qui est commune à l'humanité, nous amenant à constater que les gens sont généralement conditionnés. La seconde consistant à dire : y a-t-il une façon plus directe de nous apercevoir que nous sommes tous conditionnés ? Voilà où je voulais en venir.

Krishnamurti : Mais quelle utilité cela a-t-il ici ? Cette approche directe existe peut-être, mais peut-être pas.

David Bohm : Ce que je voudrais souligner, c'est que si nous disons que nous sommes tous conditionnés, je crois qu'il n'y a plus rien à faire, sinon suivre une forme de discipline ou une approche graduelle. Autrement dit, on

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

entame son conditionnement.

Krishnamurti : Pas forcément, je ne vois pas les choses ainsi.

David Bohm : Essayons de pousser l'argument. C'est ainsi que je vois les implications du problème soulevé : si nous sommes tous conditionnés dès le départ...

Krishnamurti : ... ce qui est le cas.

David Bohm : ... alors, quelle peut être pour nous « l'étape suivante » ?

Walpola rahula : Mais il n'y a pas d'« étape suivante ».

David Bohm : Comment être libre de tout conditionnement alors même qu'on agit - quel que soit l'acte en question ?

Walpola rahula : Être affranchi de tout conditionnement, cela consiste à voir les choses en toute lucidité.

David Bohm : Je réitère ma question : comment fait-on pour «voir»?

Walpola rahula : Bien sûr, nombre de gens ont essayé diverses voies.

Krishnamurti : Non, pas question de voies diverses. Dès que le mot «voie» est prononcé, on est déjà conditionné à suivre cette «voie».

Walpola rahula : C'est ce que je dis. Et vous participez aussi à ce conditionnement, vos propos conditionnent l'auditoire. Chercher à déconditionner l'esprit, c'est aussi le conditionner.

Krishnamurti : Non, je conteste cette affirmation - je conteste que les propos de K. conditionnent l'esprit - l'esprit étant à la fois le cerveau, les pensées, les sentiments, tout ce qui constitue la vie psychologique de l'homme. Je conteste cela, je le mets catégoriquement en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

doute, Il me semble - si je puis me permettre - que nous nous éloignons du sujet central.

Walpola rahula : La question est : comment fait-on pour « voir» - c'est bien cela?

Krishnamurti : Non, monsieur, non. Il n'y a pas de comment. Voyons d'abord ce simple fait : est-ce que je perçois le fait qu'en tant qu'être humain, je suis représentatif de toute l'humanité - je suis un être humain, par conséquent je représente tout le genre humain. D'accord?

Irnigard schloegel : De manière individuelle.

Krishnamurti : Non : en tant qu'être humain, je vous représente tous, je représente le monde entier, parce que je souffre, je traverse des épreuves atroces, etc. au même titre que tous les autres hommes. Puis-je donc, en qualité d'être humain, me rendre compte que l'humanité a fait un faux pas lorsqu'elle a fait glisser les mêmes concepts de la sphère biologique à la sphère psychologique ? Dans la sphère biologique - où l'on passe du plus petit au plus grand, de la roue à l'avion à réaction, et ainsi de suite -là, il y a effectivement progrès. Suis-je conscient, en tant qu'être humain, du tort que les hommes ont causé, pour avoir ainsi extrapolé, et glissé d'un domaine à l'autre? Est-ce que je le vois, aussi clairement que je vois cette table ? Ou bien est-ce que je dis : « Oui, j'admets cette théorie, cette idée » - auquel cas nous sommes perdus. Car la théorie, l'idée sont de l'ordre du savoir.

Irnigard schloegel : Mais si je vois les choses aussi clairement que cette table, alors il ne s'agit plus d'une théorie.

Krishnamurti : C'est alors un fait. Mais dès qu'on s'éloigne du fait, on tombe dans la théorie, le savoir, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

course au savoir. On s'éloigne de plus en plus du fait. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Walpola rahula : Oui, je crois que les choses se passent bien ainsi.

Krishnamurti : Que voulez-vous dire ? Que c'est ainsi que les hommes s'écartent des faits?

Walpola rahula : Que c'est ainsi qu'ils se font piéger.

Krishnamurti : Oui, le progrès biologique est un fait incontestable, n'est-ce pas ? L'arbrisseau devient un arbre gigantesque, le bébé un enfant puis un adolescent. Mais nous avons appliqué ces concepts, valides dans ce plan-là, à un autre plan - psychologique, cette fois - et admis comme un fait avéré que nous progressions, ce qui est une démarche fausse. Je me demande si mes explications sont claires ?

David Bohm : Selon vous, tout ceci fait partie du conditionnement ?

Krishnamurti : Non, laissons de côté le conditionnement - je ne veux pas entrer le détail pour l'instant. Mais pourquoi avons-nous appliqué à la sphère psychologique le principe de progrès biologique, qui est un fait? Nous l'avons fait, indiscutablement, mais pourquoi ?

Irnigard schloegel : C'est parce que j'ai envie de devenir.

Krishnamurti : Autrement dit, vous avez besoin de satisfaction, de sécurité, de certitude, d'un sentiment d'accomplissement.

Irnigard schloegel : Et le manque se greffe là-dessus.

Krishnamurti : Mais pourquoi, alors, l'être humain ne se rend-il pas compte de ce qu'il fait - réellement compte, et pas théoriquement ?

Irnigard schloegel : L'être humain ordinaire?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Vous, moi, X ou Y.

Irnigard schloegel : Je n'ai pas envie de voir, cela me fait peur.

Krishnamurti : Voilà pourquoi vous vivez dans l'illusion.

Irnigard schloegel : Mais naturellement.

Krishnamurti : Pourquoi ?

Irnigard schloegel : Je veux être quelque chose qu'en même temps je crains et refuse de voir. Là est le clivage.

Krishnamurti : Non, madame, lorsqu'on voit ce qu'on a fait, la peur s'évanouit.

Irnigard schloegel : Mais le fait est qu'en général, je ne le vois pas.

Krishnamurti : Pourquoi ?

Irnigard schloegel : Je ne sais pas pourquoi - j'ai dans l'idée que c'est par peur.

Krishnamurti : Quand on parle de la peur, on entre dans un tout autre domaine. Je voudrais simplement savoir pourquoi les êtres humains ont agi de la sorte et jouent ce jeu depuis des millénaires. Pourquoi cette existence, basée sur de fausses structures - et puis un beau jour on vient vous dire qu'il ne faut pas être égoïste, qu'il faut être comme ceci, comme cela, et ainsi de suite - pourquoi?

Irnigard schloegel : Nous avons tous des tendances irrationnelles très fortes.

Krishnamurti : Je doute que la raison soit là. C'est plutôt parce que nous vivons non pas avec les faits, mais avec les idées et le savoir.

Walpola rahula : Incontestablement.

Krishnamurti : Le fait est que l'évolution biologique existe, mais il n'existe pas d'évolution psychologique. Voilà

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pourquoi nous accordons une telle importance au savoir, aux idées, aux théories, à la philosophie, avec tout ce que cela suppose.

Walpola rahula : Vous n'envisagez pas du tout qu'il puisse aussi y avoir un certain progrès, une certaine évolution sur le plan psychologique ?

Krishnamurti : Non.

Walpola rahula : Mais prenez le cas d'un individu ayant un lourd casier judiciaire - menteur, voleur, etc. : on peut lui expliquer certaines choses, des choses élémentaires, des choses fondamentales, et il change - conventionnellement parlant -, il devient meilleur, il cesse de voler, de mentir, d'avoir envie de tuer.

Krishnamurti : Un terroriste, par exemple.

Walpola rahula : Oui, un homme de ce genre peut changer.

Krishnamurti : Un homme qui est mauvais - je mets «mauvais» entre guillemets - comme les terroristes qui sévissent aux quatre coins du monde, quel avenir a-t-il ? C'est cela, votre question?

Walpola rahula : N'êtes-vous pas d'avis qu'on peut expliquer à un criminel de cet acabit en quoi sa conduite est mauvaise ? Et soit parce qu'il comprend ce que vous avez dit, soit parce qu'il engage sa propre réflexion, soit à cause de votre influence personnelle, il se transforme, il change.

Krishnamurti : Je ne suis pas sûr, monsieur, qu'il soit réellement possible de parler à un criminel, au vrai sens du terme.

Walpola rahula : Cela, je l'ignore.

Krishnamurti : On peut le calmer, le récompenser d'une manière ou d'une autre, mais l'individu qui a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vraiment le crime ancré dans l'esprit va-t-il jamais prêter l'oreille à un discours sensé ? Le terroriste - vous écoutera-t-il, écoutera-t-il la voix du bon sens ? Bien sûr que non.

Walpola rahula : C'est impossible à dire. Je n'en sais rien. Je n'ai pas d'avis définitif. Mais tant que je n'aurai pas de preuves suffisantes, je ne pourrai pas me prononcer.

Krishnamurti : Moi non plus je n'ai pas de preuves, mais on voit bien ce qui se passe.

Walpola rahula : Ce qui se passe, c'est qu'il y a des terroristes et que nous ignorons si certains d'entre eux se sont amendés. Nous n'avons pas de preuves.

Krishnamurti : Mais c'est bien là toute ma question, voyez-vous - celle de l'évolution qui changerait celui qui est mauvais en homme juste et bon.

Walpola rahula : Dans le sens ordinaire, au sens conventionnel, de tels cas se produisent assurément, on ne peut pas le nier.

Krishnamurti : Oui, nous le savons, nous avons des exemples à la douzaine.

Walpola rahula : N'en tenons-nous aucun compte?

Krishnamurti : Un instant, monsieur. Un individu foncièrement mauvais, menteur, cruel, etc., finit probablement un jour par s'apercevoir qu'il est sur la mauvaise voie, et par dire : « Je vais changer, je vais devenir quelqu'un de bien », mais cela n'a rien à voir avec le bien. Le bien ne naît pas du mal.

Walpola rahula : Non, certainement pas.

Krishnamurti : Donc, le « mauvais» (entre guillemets) ne peut jamais devenir bon (sans guillemets). Le bien n'est pas l'opposé du mal.

Walpola rahula : À ce niveau-là, si.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Non, à aucun niveau.

Walpola rahula : Je ne suis pas d'accord.

G. Narayan : Disons les choses ainsi : au niveau conventionnel, celui qui est mauvais devient bon. Je crois qu'on pourrait qualifier cela de «progrès psychologique ». Nous sommes ainsi faits, l'esprit humain est ainsi fait.

Krishnamurti : Bien sûr; vous portez du jaune, moi du marron : les contraires s'opposent, comme le jour et la nuit, et la femme, etc. Mais la peur, à quoi s'oppose-,-elle ? Et le bien a-t-il un contraire ? L'amour est-il opposé de la haine ? L'opposé, le contraire impliquent la dualité.

Walpola rahula : Je dirais que nous parlons en termes dualistes.

Krishnamurti : Toute forme de langage est dualiste.

Walpola rahula : Mais personne - ni vous, ni moi - ne peut parler sans avoir une approche dualiste.

Krishnamurti : Oui, cela permet de comparer. Mais je ne parle pas de cela.

Walpola rahula : En ce moment, c'est de l'absolu, de l'ultime dont vous voulez parler... mais lorsque nous parlons du bien et du mal, nous tenons un discours dualiste.

Krishnamurti : C'est pourquoi je veux m'en éloigner. Le bien n'est jamais l'opposé du mal. De quoi est-il donc question lorsqu'on dit : « Je vais évoluer, changer, échapper à mon conditionnement, qui est une mauvaise chose, pour m'en libérer, ce qui est une bonne chose»? La liberté est donc l'opposé de mon conditionnement -par conséquent ce n'est pas la liberté, mais une liberté ayant pour origine mon conditionnement, qui est une prison dont je veux m'échapper. Or la vraie liberté n'est pas une réaction face à ce conditionnement qui m'emprisonne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Walpola rahula : J'ai du mal à vous suivre.

Krishnamurti : Monsieur, pourrions-nous réfléchir un instant sur cette question : l'amour est-il le contraire de la haine ?

Walpola rahula : La seule chose qu'on puisse dire, c'est que là où il y a amour, il n'y a pas de haine.

Krishnamurti : Non, ma question est autre : je demande si la haine est le contraire de l'amour, de l'affection. Si c'est oui, alors dans cet amour, dans cette affection, il y a de la haine, puisqu'il sont issus de la haine, de leur contraire. Tous les contraires naissent de ce qui leur est opposé. Non?

Walpola rahula : Je n'en sais rien. C'est vous qui le dites.

Krishnamurti : Mais monsieur, c'est un fait. Regardez : par exemple, j'ai peur, donc pour dissiper ma peur je cultive le courage. Pour colmater la peur, je prends un verre, ou autre chose, avec tout ce que cela suppose. Et en fin de compte, je me dis très courageux. Puis on décerne des médailles à ces héros - ceux des guerres mais aussi tous les autres. C'est parce qu'ils ont peur qu'ils partent tuer «par devoir», ou se livrent à d'autres prouesses, et ils deviennent ainsi des modèles de courage, des héros.

Walpola rahula : Mais le courage, ce n'est pas cela.

Krishnamurti : Je dis que tout ce qui naît de son propre contraire contient celui-ci.

Walpola rahula : Comment cela?

Krishnamurti : Si quelqu'un qui vous hait se dit : «je dois aimer», cet amour-là éclôt sur fond de haine. C'est parce que cet homme sait ce qu'est la haine qu'il dit : «Je ne dois pas être comme ceci, je dois être comme cela » - cela étant l'opposé de ceci. Par conséquent, « cela »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

contient « ceci ».

Walpola rahula : Mais je ne sais pas s'ils sont l'opposé l'un de l' autre.

Krishnamurti : Mais c'est ainsi que nous vivons. C'est ainsi que nous agissons. J'ai des désirs sexuels? Il ne faut pas : alors je fais voeu de célibat (je parle ici à simple titre d'exemple); donc, on fait voeu de célibat, celui-ci étant l'opposé du désir. Et l'on se fait piéger dans ce nœud étroit des contraires. Or c'est l'existence même de ce nœud que je mets en doute. Je ne crois pas qu'il existe : nous l'avons inventé, mais en réalité il n'existe pas. Je ne fais rien d'autre qu'avancer une explication; je vous en prie, ne souscrivez pas d'emblée à quoi que ce soit.

Irnigard schloegel : Je considère personnellement, et ce à titre d'hypothèse de travail, que ce nœud de contraires a un effet humanisant et que nul n'y échappe.

Krishnamurti : Oh non, il n'a aucune vertu humanisante. C'est comme si l'on disait : «L'entité tribale que j'étais autrefois est aujourd'hui une nation, et finira par devenir internationale» : c'est toujours du tribalisme.

David Bohm : Voulez-vous dire qu'il n'existe aucun progrès authentique ? Pourtant, autrefois les hommes étaient dans l'ensemble beaucoup plus barbares qu'aujourd'hui - iriez-vous jusqu'à dire qu'en réalité cela ne compte guère ?

Krishnamurti : Nous sommes toujours barbares.

David Bohm : Oui, c'est vrai, mais aux dires de certains nous le sommes moins que par le passé.

Krishnamurti : « Moins » barbares - sans plus.

David Bohm : Essayons de mettre les choses au clair : diriez-vous que c'est sans importance, que c'est insignifiant?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Non, mais quand je dis que je suis meilleur qu'hier, cela n'a aucun sens.

David Bohm : Je crois qu'il faut clarifier cela.

Walpola rahula : En termes relatifs, dualistes, je n'admets pas ce fait, je ne le vois pas. Mais en termes absolus, ultimes, là c'est différent.

Krishnamurti : Non, ne dites pas cela - je récuse ce terme d'« ultime ». C'est la vie de tous les jours qui me donne à voir comment naît cette opposition des contraires, et non une « ultime analyse » en fin de parcours. Admettons que je sois cupide. C'est un fait. J'essaie de parvenir à l'état contraire, qui est donc un «non-fait»; mais si, au lieu de cela, je demeure en présence du fait de ma cupidité, je peux alors agir sur elle dans l'instant. Il n'y a plus de contraire. La non-violence est l'opposé de la violence, c'est un idéal abstrait. La non-violence est donc un « non-fait ». Le seul fait concret, c'est celui de la violence. Les faits réels, je peux les affronter, mais pas les « non-faits ».

Walpola rahula : Où voulez-vous en venir ?

Krishnamurti : À ceci : la dualité n'existe pas, même dans la vie de tous les jours. C'est une invention de philosophes, d'intellectuels, d'utopistes, d'idéalistes selon lesquels les contraires existent, et il faut donc lutter contre. Le seul fait avéré, c'est que je suis violent - c'est tout - laissez-moi régler ce problème. Et pour le régler, n'inventez pas la non-violence !

Irnigard schloegel : La question est donc à présent de savoir comment je vais régler le problème, ayant admis le fait que je suis violent.

Krishnamurti : Il n'y a rien à admettre : c'est un fait.

Irnigard schloegel : ... ayant donc vu le fait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Alors, on peut avancer; je vais vous montrer : je dois m'observer sur le vif, en pleine action, et lucidement. Or j'évite les faits et je me réfugie dans le non-fait. C'est exactement ce qui se passe partout dans le monde. Donc, ne fuyez pas, demeurez en présence du fait. En êtes-vous capables ?

Irnigard schloegel : La question serait plutôt : est-ce possible ? Oui, mais nous en avons rarement envie.

Krishnamurti : Bien sûr que cela vous est possible. Quand un danger vous menace, vous dites : « C'est dangereux, je vais donc me tenir à l'écart. » Le danger, c'est de fuir les faits : voilà, tout est dit, c'est fini, on cesse de fuir. Cela ne veut pas dire qu'il faille se livrer à une pratique, s'entraîner à ne pas fuir : on ne fuit pas, c'est tout. Je crois que ce sont les gourous, les philosophes qui ont inventé la fuite. Désolé.

Walpola rahula : Au contraire, toute fuite est exclue, la description de la situation est donc erronée.

Krishnamurti : Non, monsieur.

Walpola rahula : Mais on ne peut pas fuir !

Krishnamurti : Non, je dis simplement : « Ne fuyez pas, et alors vous verrez.» Au lieu de cela nous disons : « Je n'y vois rien, parce que je suis empêtré dans tout cela. »

Walpola rahula : Ah, je vois ce que vous voulez dire, je le vois tout à fait.

Krishnamurti : Il n'y a donc pas dualité.

Walpola rahula : Où cela?

Krishnamurti : Là, en ce moment même, au quotidien - pas « un jour, à la fin, au moment ultime ».

Walpola rahula : Mais qu'est-ce que la dualité?

Krishnamurti : La dualité c'est l'affrontement des contraires. La violence et la non-violence. Comme vous le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

savez, l'Inde a une longue pratique de la non-violence, qui est un non-sens. Seule existe la violence, à moi d'en venir à bout. Que les êtres humains s'occupent de la violence, plutôt que d'un idéal de non-violence.

Walpola rahula : Je suis d'accord : si on voit le fait, il faut le régler.

Krishnamurti : Il n'y a donc pas de progrès.

Walpola rahula : Ce n'est qu'un mot, auquel on peut de toute façon avoir recours.

Krishnamurti : Non, en aucune façon. Car lorsque j'ai un idéal, pour l'atteindre, il me faut du temps. D'accord? Par conséquent je vais évoluer, en vue d'atteindre ce but. Point d'idéaux, donc : tenons-nous-en aux faits.

Walpola rahula : Quelle différence cela fait-il ? Sommes-nous en désaccord? Nous admettons tous que seuls comptent les faits.

Krishnamurti : Ce qui signifie, monsieur, que pour voir les faits, le temps n'est pas nécessaire.

Walpola rahula : Absolument pas nécessaire.

Krishnamurti : Si donc le temps n'est pas nécessaire, je suis à même de voir le fait, là maintenant.

Walpola rahula : Oui, effectivement.

Krishnamurti : Vous pouvez le voir là, tout de suite. Alors pourquoi ne le voyez-vous pas ?

Walpola rahula : Pourquoi? Cela, c'est une autre question.

Krishnamurti : Non, ne dites pas que c'est une autre question.

David Bohm : Si cette notion que le temps n'est pas nécessaire vous paraît digne d'intérêt, nous pourrions peut-être éclaircir le problème dès à présent.

Walpola rahula : Oui, car cela ne veut pas dire que tous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les êtres humains puissent « voir » de la sorte, certains en sont capables.

Krishnamurti : Non, si je peux le faire, vous aussi.

Walpola rahula : Je ne crois pas, je ne suis pas d'accord avec vous.

Krishnamurti : Ce n'est pas une question d'accord ou de désaccord. Lorsque nos idéaux sont loin de la réalité, pour les atteindre, il faut du temps. Pour progresser, je dois maîtriser un savoir. Tout cela entre en jeu. D'accord? Pouvez-vous donc renoncer à tout idéal ?

Walpola rahula : C'est possible.

Krishnamurti : Ah non ! Dès l'instant où vous employez le mot « possible », le temps entre en jeu.

Walpola rahula : Je veux dire : voir les faits est possible.

Krishnamurti : Alors faites-le tout de suite - pardonnez-moi, monsieur, je ne voudrais pas vous brusquer, mais dès que vous dites que c'est « possible », vous vous éloignez déjà.

Walpola rahula : Ce que je veux dire, et il faut bien que je le dise, c'est que ce n'est pas à la portée de tous.

Krishnamurti : Qu'en savez-vous?

Walpola rahula : C'est un fait.

Krishnamurti : Non, je refuse d'admettre cela.

Irnigard schloegel : Peut-être pourrais-je citer un exemple concret. Si je suis tout en haut d'un plongeoir surplombant une piscine, que je ne sache pas nager, et qu'on me dise : « Vas-y, saute ! Reste parfaitement détendu, et l'eau te portera » ; c'est la pure vérité, seule la peur m'empêche de nager. À mon avis, le problème est là. Bien sûr que nous sommes capables de sauter le pas, cela n'a rien de difficile, s'il n'y avait cette peur fondamentale,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui résiste à la raison, et qui nous pousse à fuir devant l'obstacle.

Krishnamurti : Pardonnez-moi, mais je ne parle pas de cela, nous ne disons pas cela. Mais si l'on se rend compte qu'on est cupide, pourquoi inventons-nous une « non-cupidité » ?

Irnigard schloegel : Je n'en sais rien; c'est d'une telle évidence pour moi que si je suis cupide, eh bien je suis cupide - un point, c'est tout.

Krishnamurti : Mais pourquoi y opposons-nous un contraire? Toutes les religions nous disent qu'il ne faut pas être cupide, tous les philosophes de quelque valeur nous disent de ne pas l'être - cela, ou autre chose. Ou alors on nous dit que si nous sommes cupides, nous n'irons pas au ciel. De tout temps, par l'intermédiaire de la tradition, des saints, de toutes sortes de manières, on a cultivé cette notion de contraire. Je la réfute : je dis que «cela» n'est autre qu'une fuite devant « ceci ».

Irnigard schloegel : C'est bien une fuite. Ou, au mieux, un évitement.

Krishnamurti : C'est une fuite face à « ceci », d'accord ? Et cela ne résoudra pas le problème. Donc, pour le régler, pour le dissiper, je ne peux pas avoir un pied ici et l'autre là. Je dois avoir les deux pieds ici.

Irnigard schloegel : Et si j'ai les deux pieds ici ?

Krishnamurti : Attendez, c'est une image, ce n'est qu'une image. Alors, je ne suis donc plus en présence d'un contraire qui sous-entend le temps, et la panoplie du progrès, de la pratique, des efforts, du devenir.

Irnigard schloegel : Je vois donc lucidement que je suis cupide, ou violent.

Krishnamurti : Il nous faut à présent aborder une tout

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

autre question. L'être humain est-il capable de s'affranchir de son avidité maintenant - pas « un jour, finalement », mais maintenant : là est toute la question. Cela ne m'intéresse pas, voyez-vous, de cesser d'être cupide dans une autre vie - à quoi bon? - ou après-demain : c'est tout de suite que je veux être libéré de toute souffrance, de toute douleur. Je cesse donc d'avoir des idéaux. D'accord, monsieur? Il ne me reste plus que ce fait : je suis cupide. Qu'est-ce que la cupidité? Le mot même est une condamnation en soi. Ce mot hante mon esprit depuis des siècles, c'est une condamnation du fait sans appel. En disant : « Je suis cupide» , je l'ai condamné d'avance. Au lieu de cela, puis-je regarder le fait - mais sans le mot, sans toutes les connotations, le contenu, la tradition qui y sont liés? Regardez-le, c'est tout. Vous ne pourrez ni comprendre dans toute sa profondeur le sentiment de cupidité, ni vous en libérer, si vous êtes prisonnier des mots. Alors, tandis que je me concentre de tout mon être sur la cupidité, je ne tombe pas dans le piège, et je n'emploie pas le terme de « cupidité ». d'accord Le sentiment de cupidité existe-t-il en dehors du mot qui le désigne? Peut-on les dissocier?

Irnigard schloegel : Non. Mais je vous en prie, poursuivez.

Krishnamurti : Mon esprit, qui regorge de mots dont il devient prisonnier, est-il capable d'observer la cupidité sans se référer au mot?

Walpola rahula : C'est cela, la vraie vision du fait.

Krishnamurti : Ce n'est que là, ce n'est qu'à ce moment-là que je vois le fait.

Walpola rahula : Oui, quand je fais abstraction du mot.

Krishnamurti : Là réside la difficulté. Je veux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

m'affranchir de la cupidité parce que tout en moi - le sang qui coule dans mes veines, mes traditions, mon éducation - me dit que je dois me délivrer de cette horreur. Je fais donc des efforts pour m'en libérer. D'accord? (Dieu merci, je n'ai pas été élevé selon ces principes.) Donc, je me dis que je n'ai rien d'autre que le fait - le fait étant que je suis cupide. Je veux comprendre la nature et la structure de ce mot, de ce sentiment. Ce sentiment, quel est-il ? Quelle en est la structure ? Est-ce une réminiscence ? Si c'en est une, je la regarde, cette cupidité actuelle, à la lumière des réminiscences passées. Ces échos du passé m'ont dit de la condamner. Puis je la regarder sans référence à ces réminiscences passées ?

Je vais approfondir un peu, car en effet, la réminiscence passée, en condamnant la cupidité, la renforce par là même. En présence de quelque chose de nouveau, je ne condamne pas. Mais cette chose neuve étant devenue vieille sous l'influence des souvenirs, de la mémoire, de l'expérience, je la condamne. Puis-je donc la regarder en faisant abstraction du mot, sans l'associer au mot? Nul besoin pour ce faire d'une discipline, d'une pratique, ou d'un guide. Une seule question se pose : cette chose, puis-je la regarder sans l'intermédiaire du mot? Cet arbre, cette femme, ce ciel, ce paradis, puis-je les regarder sans intrusion du mot? Mais s'il survient quelqu'un qui déclare : « Je vais vous montrer comment faire », alors je suis perdu. Donner la « marche à suivre » c'est ce que font les livres sacrés - désolé de le dire ! - ainsi que tous les gourous, les évêques et les papes - pour ne citer qu'eux !

Brockwood Park, le 22 juin 1978

↑ Le suffixe -ji est en Inde une marque de respect et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'affection. (N.d.T.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comment voir la suprême réalité ?

San Diego, le 17 février 1972

Le père Eugène Schallert, était membre de la Compagnie de Jésus et professeur de sociologie à l'Université de San Fransisco.

Eugène Schallert : Peut-être devrions-nous tout d'abord examiner ensemble ce qu'est, dans le monde où nous vivons, la découverte de la réalité suprême, et comment nous apprenons à percevoir cette réalité suprême.

Krishnamurti : Pour pouvoir saisir en toute lucidité et dans toute sa complexité le problème de l'humain, au sens politique, religieux, social, et en y incluant la morale, et aussi ce sentiment d'une « autre dimension » - si l'on peut user d'un tel terme - pourrait-on dire qu'il faut disposer d'une liberté qui soit totale?

Eugène Schallert : Oui, je ne vois pas comment il serait possible d'explorer valablement le monde dans lequel nous vivons sans cette conscience de notre propre liberté intérieure. Si nous nous sentons brimés, limités dans notre approche des problèmes sociaux, économiques et moraux - et tout particulièrement des problèmes politiques - alors notre exploration se fait sur des bases dénuées d'authenticité - or celle-ci est le fondement même de la liberté.

Krishnamurti : Certes, mais la plupart des religions, des cultures, que ce soit en Asie, en Inde, en Europe ou en Amérique, conditionnent les esprits dans une large mesure. On se rend compte en voyageant des soins extraordinaires que déploie chaque pays, chaque culture,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en vue de façonner les esprits.

Eugène Schallert : Je suppose que la fonction de la culture est de façonner l'esprit - à mon avis, avec une efficacité douteuse -, mais la culture a pour fonction, entre autres, de faire tampon entre l'individu et les dimensions écrasantes de l'existence humaine. Je crois qu'en un sens les cultures cherchent à adoucir les choses, les rendre abordables, « faisables » en quelque sorte.

Krishnamurti : Oui ; mais je songeais en fait à la façon dont le monde est divisé, sur le plan politique, social, moral et surtout dans le domaine religieux, qui devrait être le trait d'union entre les cultures. C'est là qu'on voit combien les religions ont divisé le genre humain.

Eugène Schallert : C'est tout à fait exact.

Krishnamurti : Catholiques, protestants, hindous, musulmans, tous se disent en quête d'une seule et même chose.

Eugène Schallert : Oui, et dans le cadre de chaque religion, quelle qu'elle soit, il existe de fortes tendances à la division - tel sous-groupe s'opposant à tel autre...

Krishnamurti : Bien sûr.

Eugène Schallert : ... et c'est apparemment comme une.seconde nature.

Krishnamurti : La liberté c'est donc le refus de tout conditionnement exercé par une culture, ou une faction religieuse ou politique.

Eugène Schallert : Je crois qu'en un sens la liberté absolue est l'élimination d'un tel conditionnement. La lutte pour la liberté consiste précisément à s'efforcer de briser, de miner, ou d'attaquer tout ce qui sous-tend ces différents processus de conditionnement. Ils concernent chaque être humain, chaque fleur, chaque animal, et ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui nous incombe, dans cette quête de la liberté, c'est justement de trouver moyen de franchir la barrière qui nous sépare de l'ultime réalité.

Krishnamurti : Qu'entendons-nous par conditionnement - je me le demande?

Eugène Schallert : Le conditionnement, comme vous le savez, a pris des formes diverses selon les cultures, au fil de l'histoire et à travers l'espace. Par exemple, le conditionnement propre à l'Occident contemporain est l'héritage d'un esprit de mieux en mieux éclairé par un ensemble de processus rationnels et logiques - qui ont été fructueux en un sens, puisque sans eux, nous n'aurions pas, pour nous filmer, des caméras de télévision comme celles-ci. En même temps, il n'est pas exclu qu'avec ces caméras, nous ne voyions rien. J'ai l'impression que le facteur essentiel de conditionnement, dans le monde actuel, c'est tout cet ensemble de pensées, de catégories, de concepts ou d'échafaudages d'idées - que j'appelle des fantasmes - qui agitent les gens, et auxquels ils attribuent une sorte de réalité.

Krishnamurti : Certes, monsieur, mais tous ces conditionnements ne divisent-ils pas l'homme?

Eugène Schallert : Oui, c'est incontestable. Et le clivage est à la fois en l'homme, et au-dehors.

Krishnamurti : Donc, si nous nous sentons concernés par la paix, la fin de la guerre, si nous voulons vivre dans un monde où doivent cesser cette terrible violence, cette division, cette cruauté et autres fléaux, il me semble que le rôle de tout homme se souciant sérieusement de religion - car à mes yeux la religion est l'unique facteur d'unité entre les hommes...

Eugène Schallert : Oui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : ... et non la politique, l'économie et ainsi de suite. Mais loin de rassembler les hommes, les religions n'ont su que les séparer.

Eugène Schallert : Je ne suis pas sûr que cela soit tout à fait exact. Je crois que les cultures ont toujours défini la religion comme étant une force d'union. Mais nous manquons cruellement d'exemples historiques prouvant qu'elle ait jamais réussi à l'être.

Krishnamurti : Effectivement.

Eugène Schallert : C'est peut-être inhérent aux dimensions limitées qu'a toute religion, ou à l'incapacité des hommes de religion à transcender leurs propres concepts, mythes, légendes ou dogmes religieux - peu importe la dénomination. Et je crois qu'il existe en fait un fondement unitaire plus profond.

Krishnamurti : On ne peut pas accéder au niveau profond si l'on n'est pas dégagé de la gangue extérieure. Je veux dire par là que mon esprit ne pourra jamais aller très, très loin s'il n'est pas libéré des croyances et des dogmes.

Eugène Schallert : Je crois que c'est vrai en un sens. Je pense que l'homme doit avoir en lui un sentiment, une conscience, une expérience, quelque chose, une perception de sa propre liberté intérieure, avant de pouvoir être animé à proprement parler d'un sens religieux - avant que les divers systèmes religieux puissent faire sens pour lui en tant que systèmes d'analyse. Il faut qu'il trouve le moyen d'être pleinement humain et libre avant de pou-voir même envisager d'être religieux. Or c'est exactement le contraire qui s'est produit.

Krishnamurti : Oui, c'est bien ce que nous disons : il faut voir le monde actuel tel qu'il est réellement, et non théoriquement, voir la réalité effective des divisions, des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

guerres, je la violence omniprésente comme une réalité - voilà quel est à mes yeux cet esprit religieux seul capable d'apporter aux êtres humains la véritable unité.

Eugène Schallert : Je dirais plutôt que c'est cet esprit - « humain », ou doué de « vision » - qui peut prétendre à atteindre en quelque sort », un certain état d'allégresse qui, plutôt que d'agir comme un stimulus, serait partie prenante de l'être même - et c'est cela qui est en mesure de rassembler les hommes, ou de mettre fin aux conflits que nous connaissons à l'heure actuelle.

Krishnamurti : Pourrions-nous aborder cette question en demandant : qu'est-ce qui divise l'humanité, qu'est-ce qui divise les hommes ?

Eugène Schallert : Je crois que c'est, en définitive, notre « humanitude ».

Krishnamurti : Que voulez-vous dire par là?

Eugène Schallert : Il me semble que c'est notre tendance à nous considérer d'abord en tant qu'hommes, en tant qu'humains, plutôt qu'en tant qu'êtres, qui nous sépare de l'univers au sein duquel nous vivons - de l'arbre, de la fleur, du coucher de soleil, de la mer, du lac, du fleuve, de l'animal, du poisson, de l'oiseau - et finit par nous séparer les uns des autres.

Krishnamurti : Nous sommes effectivement séparés les uns des autres.

Eugène Schallert : Oui. voilà ce qui finit par arriver.

Krishnamurti : Et cette situation est encore renforcée par l'effet séparateur des religions. Et j'en arrive à cette question : peut-on accéder à la réalité, à la vérité, par l'intermédiaire d'une religion particulière? Ou l'accès à la réalité, la perception de la vérité ne sont-ils possibles que lorsque les religions organisées, les croyances et la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

propagande ont complètement disparu de la scène ?

Eugène Schallert : Je ne suis pas sûr qu'il faille dire que tout cela doit disparaître complètement, pour quantité de raisons qui sont postérieures au phénomène de l'humanité, ou simplement au phénomène de base de l'existence. Si nous voulons aborder cette question de la vérité, qui est, je pense, une question de compréhension, de perception, il faut bien aborder la question de l'être, ainsi que toute la dynamique interne et le caractère évolutif de l'existence. Si nous ne nous attaquons pas à ce niveau-là dès le départ, la valeur éventuelle de l'enseignement qu'offrent à l'homme les diverses religions nous échappera. Si ces enseignements sont sans rapport avec l'existence, l'être, la perception, la compréhension, l'amour, ou la cessation des conflits d'ordre négatif, alors ils n'ont aucun intérêt pour l'homme. Ils sont sans importance.

Krishnamurti : Je suis d'accord, mais le fait n'en demeure pas moins - il suffit d'ouvrir les yeux - que si l'on naît hindou ou musulman, que l'on est conditionné par cela, par cette culture, par ces schémas de conduite, par toute une série de croyances imposées, soigneusement cultivées par les divers ordres religieux - sanctions et écritures à l'appui - avec tout ce que cela suppose, tandis qu'un autre est conditionné par la foi chrétienne, il n'existe aucun point de rencontre, sauf d'ordre conceptuel.

Eugène Schallert : Knshnaji, voulez-vous dire que pour qu'un homme puisse simplement être libre, il va lui falloir non seulement s'affranchir des doctrines, dogmes ou mythes politiques, culturels et sociaux, mais aussi - mais surtout - des doctrines, dogmes ou mythes religieux auxquels il est associé en tant qu'homme religieux?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Exactement. Parce que, voyez-vous, la chose la plus importante dans l'existence, en définitive, c'est l'unité, l'harmonie entre les hommes. Et cela ne peut se produire que s'il existe en chacun une harmonie intérieure; et cette harmonie est impossible s'il y a la moindre forme de division, interne ou externe, au-dehors ou au-dedans. Si, sur le plan extérieur, il y a des divisions politiques, géographiques, nationales, le conflit est inévitable ; et s'il y a division interne, cela ne peut donner lieu qu'à d'énormes conflits, s'exprimant sous forme de, violence, de cruauté, d'agressivité, et ainsi de suite. Les êtres humains sont élevés ainsi. Et c'est ainsi qu'hindous et musulmans s'affrontent sans cesse - ou Juifs et Arabes, Américains et Russes - vous me suivez ?

Eugène Schallert : Ce qui nous préoccupe ici n'est pas tant l'idée d'une harmonie qui serait imposée aux homme de l'extérieur...

Krishnamurti : Oh non !

Eugène Schallert : ... ou une dysharmonie imposée aux hommes de l'extérieur. Mes mains fonctionnent en parfaite harmonie l'une avec l'autre, mes doigts bougent de même, et mes yeux bougent en harmonie avec mes mains. Mais il se peut qu'un conflit agite mon esprit, ou qu'il y ait conflit entre mon esprit et mes sentiments, dans la mesure où j'ai intériorisé certains concepts, ou certaines idées qui sont alors source de conflit.

Krishnamurti : C'est juste.

Eugène Schallert : Ce que je dois découvrir, pour pouvoir être libre, c'est si effectivement l'harmonie règne en moi ; et si je veux ne faire qu'un avec vous, je dois faire en sorte de découvrir - ma main va m'y aider - ce que cela signifie que de faire partie de quelque chose. Car ma main,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle, vit déjà en harmonie avec mon bras et tout mon corps - et avec vous. Mais c'est mon esprit qui suscite ces étranges dualités.

Krishnamurti : Mais c'est bien là le problème, monsieur. Toutes ces dualités créées artificiellement? Avant toute chose, parce que vous êtes protestant, et moi catholique, ou parce que je suis capitaliste, et vous communiste ? Se créent-elles artificiellement parce que chaque société défend ses intérêts, que chaque groupe a sa propre forme de sécurité ? Ou bien la division se crée-t-elle en nous, à partir du « moi » et du « non-moi » ? Comprenez-vous ce que je veux dire?

Eugène Schallert : Oui, je comprends.

Krishnamurti : Le « moi », c'est mon ego, mon égoïsme, mes ambitions, ma cupidité, mon envie, et cela vous isole, vous exclut de ce champ-là.

Eugène Schallert : En fait, plus l'individu est conscient de son égocentrisme, de sa cupidité, de son ambition, ou - si l'on se place sous un autre angle - de sa sécurité ou même de sa paix au niveau superficiel, moins il a conscience de son être intérieur qui en réalité fait déjà un avec vous, même s'il ne s'en rend pas compte.

Krishnamurti : Un instant, monsieur, attention : nous sommes là en terrain dangereux. Car la religion hindoue, comme la plupart des religions, affirme que l'harmonie existe en nous, que la réalité y est présente, et qu'il suffit d'éliminer les couches successives de corruption, d'hypocrisie, de stupidité qui sont en nous, pour parvenir graduellement au point où l'harmonie, qui était déjà présente, s'installe fermement en nous.

Eugène Schallert : Je ne crois pas que les hindous aient le monopole de cette façon de penser...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Non, bien sûr que non !

Eugène Schallert : ... nous autres catholiques avons Je même problème. (Rires.)

Krishnamurti : Le même problème, évidemment !

Eugène Schallert : Je crois que ce qu'il nous faut affronter, c'est une découverte. Une découverte en matière de perception, de compréhension, d'existence, de confiance - il faut affronter toutes ces notions fondamentales, en faire la découverte. Je ne crois pas que la voie de la découverte passe par l'élimination de couches successives, qu'il s'agisse de couches de corruption, de bien ou de mal, cela ne nous mènera à aucune découverte. Ce n'est pas en se dérobant à la notion de mal ou en ignorant sa présence en soi que l'on parvient à la connaissance de soi. L'essentiel, me semble-t-il, est d'avoir un esprit qui soit à la fois pénétrant, compatissant, ouvert et libre.

Krishnamurti : Certes, mais comment l'acquiert-on? Avec tout le mal inculqué par notre éducation ou dans lequel baigne notre existence, est-il possible d'éliminer tout cela, et ce sans effort? Pour l'instant, nous sommes dans l'effort et la distorsion.

Eugène Schallert : C'est vrai, j'en suis convaincu. Les choses devraient se faire sans effort - sans activité, sans Évidemment, sans trop de discours - mais certainement pas sans un énorme déploiement d'énergie.

Krishnamurti : Cette énergie ne peut survenir qu'en l'absence d'effort.

Eugène Schallert : Elle ne peut survenir qu'en l'absence d'effort - précisément.

Krishnamurti : En l'absence de toute friction, l'énergie vous est donnée à profusion !

Eugène Schallert : Exactement : les frictions détruisent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'énergie, la dissipent.

Krishnamurti : La friction existe lorsqu'il y a séparation...

Eugène Schallert : C'est exact.

Krishnamurti : ... entre ce qui est bien et mal, entre ce que l'on qualifie de bien ou de mal. Si j'essaie de faire le bien, alors je suis cause de friction. Le problème, en réalité, est de savoir comment faire pour disposer de cette énergie qui surgit lorsqu'il n'existe aucun conflit. Et il faut une énergie immense pour découvrir ce qu'est la vérité.

Eugène Schallert : Ou ce qu'est le bien. Je crois que si l'on aborde le bien au sens où vous l'entendez ici - « on essaie de faire le bien » - c'est à des codes, à des lois, à des notions de rectitude morale, en somme, que l'on a affaire.

Krishnamurti : Ce n'est pas cela que je veux dire. Le bien ne fleurit que dans la liberté, et pas parmi les lois, les sanctions religieuses, les croyances religieuses.

Eugène Schallert : Ni les contingences politiques ou économiques.

Krishnamurti : Évidemment.

Eugène Schallert : C'est incontestable. Donc, si nous voulons découvrir le sens profond de la liberté et du bien, et aussi de l'existence, il nous faut admettre que l'une des raisons qui nous en empêche, c'est cette étrange tendance que nous avons à rester en permanence à la surface des choses.

Krishnamurti : En effet.

Eugène Schallert : Nous restons bloqués sur nos positions de départ.

Krishnamurti : Pourrions-nous examiner la question ? Supposons que vous et moi ne sachions rien du tout, que nous soyons sans religion.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Eugène Schallert : Que nous n'ayons aucune idéologie définie.

Krishnamurti : Non, pas la moindre. Je n'ai ni dogme ni croyance - rien. Et je veux découvrir comment vivre une vie juste, faire le bien - non, pas « trouver comment » être un homme bon -, je veux simplement être un homme juste et bon.

Eugène Schallert : D'accord.

Krishnamurti : Pour ce faire, je dois m'enquérir, observer. Or l'observation n'est possible qu'en l'absence de toute division.

Eugène Schallert : L'observation, c'est ce qui élimine les divisions.

Krishnamurti : Oui, quand mon esprit est capable d'observer sans division, alors je perçois les choses, alors il y a perception réelle.

Eugène Schallert : Toute perception dépassant l'examen de concepts, de systèmes de pensées, ou l'observation de processus mentaux, nous met en contact avec une vérité, et l'être, la vérité et le bien sont une seule et même chose.

Krishnamurti : De toute évidence.

Eugène Schallert : On peut donc se demander pourquoi il faut toujours que je considère la vérité comme étant associée à la notion de logique d'un système…

Krishnamurti : Bien sûr.

Eugène Schallert : … plutôt que de la considérer comme étant associée à mon être même. S'il me faut d'une manière ou d'une autre parcelliser mon univers - nous avons parlé des formes de dualité - pour concevoir, comme nous le faisons ou l'avons souvent fait dans la religion catholique, la dualité entre corps et âme…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : ... et entre bien et mal.

Eugène Schallert : ... et entre bien et mal, incarnés sous telle ou telle forme - si donc il nous faut toujours penser selon ces termes-là, jamais nous ne saurons ce que veut dire être bon et juste, être un homme de vérité, ou tout simplement ce qu'être veut dire.

Krishnamurti : Oui, c'est tout à fait exact.

Eugène Schallert : Je crois que tout le problème est là, et comme vous l'avez dit, nous avons derrière nous tant de siècles de conditionnement culturel de tous ordres que cela ne facilite pas les choses.

Krishnamurti : Et les êtres humains baignent dès leur enfance dans ce mode de vie dualiste.

Eugène Schallert : Oui, et nous réussirions peut-être mieux si nous n'étions plus obnubilés par la dualité sous ses formes les plus manifestes - comme le bien et mal, le profane et sacré, le juste et le faux, la vérité et l'erreur.

Krishnamurti : Je suis tout à fait d'accord là-dessus.

Eugène Schallert : Au lieu de nous attacher à ces formes de dualité, nous trouverions moyen de nous attaquer à la division qui nous est la plus néfaste, celle qui existe entre vous et moi, ou entre homme et femme.

Krishnamurti : Oui, la dualité entre vous et moi. Quelle est donc la racine de tout cela ? Quelle est la source de cette division : moi et vous ? Nous et eux. Politiquement, religieusement. Vous me suivez ?

Eugène Schallert : La source ne peut pas être en nous puisque nous ne faisons qu'un - comme les doigts de ma main.

Krishnamurti : Monsieur, lorsque nous disons que nous ne faisons qu'un, c'est une supposition. J'ignore que je fais partie d'un tout. Ce n'est que lorsque la division

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cesse que je peux le constater - et à ce moment-là, ce n'est plus nécessaire. Il y a une unité. Je veux approfondir un peu cela parce que, à en croire la façon dont les gens vivent, tout ce qui compte, c'est : vous et moi, mon Dieu et votre Dieu, mon pays et votre pays, ma doctrine... (rires) - vous me suivez? C'est moi et vous, moi et vous, et rien d'autre. Or le « moi » est une entité conditionnée.

Eugène Schallert : En effet, le « moi » est une entité conditionnée.

Krishnamurti : Avançons pas à pas : le « moi » est l'entité conditionnée élaborée, entretenue par la culture, la société, la religion, l'activité intellectuelle, la vie de l'esprit. Ce « moi » qui est égoïste, ce « moi » qui se met en colère, qui est violent, ce « moi » qui dit que je vous aime, que je ne vous aime pas, c'est tout cela qui constitue le « moi ». Ce « moi » est la racine de la séparation.

Eugène Schallert : Incontestablement. En fait, la terminologie même que vous employez illustre bien votre pensée. Le mot « moi » est un pronom correspondant à la fonction d'objet. Dès l'instant où je deviens un objet d'observation, là-bas, à l'extérieur, je ne verrai jamais rien de réel, car là-bas, justement je n'y suis pas ! Dès lors que j'ai fait de la liberté une chose à atteindre, quelque part, là-bas, jamais je n'atteindrai la liberté. Dès lors que la liberté est pour moi un objet extérieur que quelqu'un va me donner, jamais ne réussirai à l'atteindre.

Krishnamurti : Toutes les formes d'autorité, toutes ces choses-là, on peut les écarter. Reste ce « vous et moi ». Tant que cette division existera, il y aura forcément conflit entre vous et moi.

Eugène Schallert : C'est incontestable.

Krishnamurti : Et le conflit n'est pas seulement entre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vous et moi, il est aussi en moi.

Eugène Schallert : À partir du moment où l'on s'est placé en position d'objet, on n'échappe pas au conflit interne.

Krishnamurti : Je veux donc découvrir si ce « moi » peut cesser d'exister, de sorte que - non, « de sorte que » ne va pas -, je veux savoir s'il peut simplement cesser d'exister.

Eugène Schallert : Oui, parce que si le « moi » prend fin, cela exclut évidemment toute suite en forme de « de sorte que ».

Krishnamurti : Alors, est-il possible de vider complètement l'esprit de ce « moi » - non seulement au niveau conscient, mais aussi au niveau des racines inconscientes de l'être ?

Eugène Schallert : Je crois que non seulement c'est possible, mais c'est le prix qu'il faut payer pour exister, pour être bon, pour être vrai, ou simplement pour être, pour vivre. Le prix à payer pour vivre, c'est de nous débarrasser de l'essence même de l'ego.

Krishnamurti : Existe-t-il un procédé, un système, une méthode permettant d'éliminer le « moi » ?

Eugène Schallert : Non, je ne pense pas qu'il existe de procédé ni de méthode.

Krishnamurti : Il n'y a donc pas de choix : l'action doit être instantanée! Sur ce point, nous devons être très clairs. Toutes les religions ont soutenu l'idée d'un processus graduel. Tout le système de l'évolution, vu sous l'angle psychologique, est un processus graduel. Si l'on dit - et pour moi c'est une réalité - qu'il ne peut en aucun cas s'agir d'un tel processus, qui suppose le temps, le degré, la progressivité, alors il n'y a plus qu'un seul problème :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comment mettre fin au « moi » de manière instantanée.

Eugène Schallert : Autrement dit, détruire le monstre d'un seul coup.

Krishnamurti : Instantanément !

Eugène Schallert : Oui, c'est ce qu'il faut faire, incontestablement. Nous devons détruire l'essence même de l'ego.

Krishnamurti : Non, je ne dirais pas qu'il faut le détruire : il faut que le « moi » cesse - lui et toute cette accumulation d'expériences, de dogmes, de choses diverses qu'il a engrangées consciemment et inconsciemment. Tout ce contenu peut-il être évacué? Pas grâce à des efforts, pas par moi. Car si c'est moi qui l'évacué, le « moi » est toujours là. Ou si je l'évacué grâce à mes efforts, le « moi » est là, encore et toujours. Le « moi » demeure.

Eugène Schallert : Oui, de toute évidence ce n'est ni une activité de l'esprit ni une activité de la volonté, ni une activité du sentiment ou du corps qui peut m'aider à voir vraiment.

Krishnamurti : A voir vraiment, oui.

Eugène Schallert : Et notre préoccupation principale en ce monde étant de faire, de posséder et d'agir, nous ne menons pas une réflexion profonde afin de comprendre ce qui se passe antérieurement à l'action, à la possession. Or il est, semble-t-il, de notre responsabilité, de jeter un regard en arrière, et de voir qu'il existe une vision antérieure au fait de voir - dans les deux acceptions du terme - de même que l'amour est là avant que l'on ait conscience d'aimer, et de même, bien sûr, que l'être est présent avant que l'on ait conscience d'être. La question remonte-t-elle assez loin en arrière, assez profond?

Krishnamurti : Un instant, monsieur. Là est toute la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

difficulté, parce que le « moi » est présent à la fois au niveau conscient et dans les couches les plus secrètes de notre conscience. L'esprit conscient est-il en mesure d'examiner le « moi » inconscient? Ou le « moi » est-il le contenu de la conscience ?

Eugène Schallert : Non, l'être individuel transcende le contenu de la conscience. Il se peut que le « moi » soit le contenu de la conscience, mais il n'est pas le « je », l'être individuel et le « moi » ne sont pas confondus.

Krishnamurti : Attendez : j'inclus dans le « moi » l'être individuel, l'ego, tous les concepts par lesquels je me définis moi-même : la partie supérieure, la partie inférieure de notre être, l'âme - c'est tout cela qui constitue le contenu de ma conscience, qui constitue le « je », qui constitue l'ego, c'est-à-dire le « moi ».

Eugène Schallert : Tout cela constitue le « moi », oui. J'admets que cela constitue ce moi objectif que je peux examiner, analyser, observer, comparer, et qui peut m'amener à entrer violemment en conflit avec autrui. Cette somme d'éléments que vous incluez dans le terme de « moi » nous renseigne sur une histoire, sur une multiplicité de relations actuelles, mais ne donne toujours pas accès à la réalité.

Krishnamurti : Non ; la réalité ne peut être atteinte - ou plutôt elle ne peut pas éclore - si le « moi » est présent.

Eugène Schallert : Ainsi, comme je l'ai déjà dit, tant que je persisterai dans ce face-à-face entre « moi » et « vous », la réalité ne pourra pas éclore, et jamais la liberté ne verra le jour.

Krishnamurti : Le contenu de ma conscience, c'est donc le « moi » : mon ego, ma personne, mes concepts, mes pensées, mes ambitions, mon avidité - c'est tout cela qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

constitue le « moi ». Ma nation, mon désir de sécurité, de plaisir, de sexe, mon désir de faire telle chose ou telle autre. C'est tout cela, le contenu de ma conscience. Tant que ce contenu demeure, il y a inévitablement séparation entre vous et moi, entre le bien et le mal, et de là vient toute cette division. Or, nous disons que l'évacuation de tout ce contenu n'est pas un processus dépendant du temps.

Eugène Schallert : Et qu'elle ne relève pas non plus d'une méthodologie.

Krishnamurti : C'est cela - aucune méthodologie n'entre enjeu. Mais alors, que faire? Examinons la question. En lui accordant tout le temps qu'il faut, car elle est capitale. La plupart des gens disent qu'il faut pratiquer, faire des efforts, d'immenses efforts, qu'il faut mener une vie disciplinée, étroitement contrôlée, maîtrisée - vous savez bien ?

Eugène Schallert : (en riant) : Oui, tout cela ne m'est que trop familier.

Krishnamurti : Tout cela est à bannir.

Eugène Schallert : À ce jour, tout cela s'est avéré inutile.

Krishnamurti : Alors, comment évacuer ce contenu d'un seul trait, en quelque sorte ?

Eugène Schallert : Je dirais - et nous pourrions développer ensemble le sujet - que ce contenu ne peut en aucun cas être évacué par un acte négatif de répudiation du contenu.

Krishnamurti : Non, c'est évident.

Eugène Schallert : Cette solution est une impasse.

Krishnamurti : Évidemment. Nier ce contenu est une opération de camouflage. On renferme - mais il est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toujours là.

Eugène Schallert : On a simplement fait semblant.

Krishnamurti : Oui. Et il faut bien voir cela. Il faut être rigoureusement honnête avec soi-même, sinon tout n'est que mensonge, illusion.

Eugène Schallert : Effectivement.

Krishnamurti : Je vois donc clairement, en toute logique, que le « moi », c'est la malignité même qui habite le monde.

Eugène Schallert : Cette constatation, c'est moins à la logique qu'à la simple intuition que je la dois.

Krishnamurti : Je suis d'accord.

Eugène Schallert : Elle ne résulte pas d'un acte discursif, elle n'est pas dialectique…

Krishnamurti : Non, bien entendu, elle n'est ni analytique, ni discursive. On la voit, c'est tout. Si un être humain est égoïste, quelle que soit sa place sur l'échelon politique, son égoïsme et ses effets destructeurs nous sont perceptibles. La question est donc la suivante : comment évacuer tout ce contenu, de sorte que l'esprit soit réellement à la fois vide et actif et par conséquent apte à percevoir ?

Eugène Schallert : Il est peu probable que ce contenu puisse être purement et simplement évacué. Mais je crois qu'il est possible le remettre en perspective ou d'en voir les insuffisances ou l'inadéquation, grâce à une simple démarche de vision énergiquement lucide. C'est pourquoi j'ai dit dès le début que tant que mon regard s'en tient aux vérités transmises par une religion donnée, quelle qu'elle soit, ce n'est pas la vérité elle-même que je découvre. Le moyen pour moi de découvrir la valeur toute relative des vérités proférées par les religions, c'est précisément de voir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la vérité elle-même. La vérité en soi, mais pas en tant qu'objet.

Krishnamurti : En effet, l'esprit ne peut pas percevoir la vérité s'il y a division. J'insiste là-dessus.

Eugène Schallert : Dès qu'il y a division, de quelque nature que ce soit…

Krishnamurti : C'est fini!

Eugène Schallert : … on se situe alors sur un plan catégorique, et l'on ne verra rien.

Krishnamurti : D'où ma question : l'esprit peut-il se vider de son contenu? Un instant monsieur, cette question est vraiment… vous suivez?

Eugène Schallert : Je vous suis parfaitement, et je crois que vous êtes en train d'inventer une nouvelle méthodologie.

Krishnamurti : Ah, non ! Je ne suis pas en train d'inventer une nouvelle méthodologie. Je ne crois pas aux méthodes ! Car elles sont à mon avis mécaniques et destructrices au plus haut point.

Eugène Schallert : Mais cela étant dit, vous revenez à l'argument selon lequel si l'esprit veut vraiment être en mesure de voir, il doit se vider de tout contenu. N'est-ce pas là une méthode ?

Krishnamurti : Mais non !

Eugène Schallert : Mais en quoi cela n'en est-il pas une ?

Krishnamurti : Je vais vous l'expliquer. Ce n'est pas une méthode, parce que, ainsi que nous l'avons dit, tant qu'il y a division, il y a nécessairement conflit. Il en va ainsi sur le plan politique, sur le plan religieux. Nous disons que la division existe en raison du « moi », qui n'est autre que le contenu de ma conscience, et que l'unité s'obtient en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vidant l'esprit de ce contenu. Je vois cela en tant que fait - et pas suite à une démarche logique, conceptuelle. Je constate ce qui se passe dans le monde - j'en vois toute l'absurdité, toute la cruauté, et c'est cette perception-là qui vide l'esprit de tout son contenu. L'acte même de percevoir est l'acte par lequel l'esprit se vide.

Eugène Schallert : Vous suggérez donc que la perception du caractère inopportun, voire nocif du contenu de la conscience ou du « moi », ou que la perception de l'absence de véracité du « moi », est en soi la découverte de l'être.

Krishnamurti : Exactement.

Eugène Schallert : Je crois qu'il faut approfondir cela, parce que je me demande si cette perception, loin d'être négative, ne serait pas, au contraire, tout à fait positive. C'est simplement la vision des choses telles qu'elles sont - cette vision ne concernerait pas forcément moi ou vous au sens objectif : cette table, ou ma main, ou n'importe quoi d'autre - y compris moi ou vous au sens objectif - pourraient me permettre de percevoir l'inadéquation de choses telles que le contenu de la conscience. C'est donc vraisemblablement à la fois grâce à un déploiement assez intense d'énergie intellectuelle, ou plutôt personnelle, et en raison même de ce déploiement, que la nature des choses devient visible. Le recours aux concepts n'est que du gâchis, et c'est en même temps une solution de facilité - nous sommes d'accord là-dessus. C'est si facile de créer des concepts. Je soutiens qu'il est plus facile de voir, tout simplement, avant de recourir aux concepts.

Krishnamurti : Bien sûr. Il faut voir !

Eugène Schallert : Voir, tout simplement.

Krishnamurti : Oui, mais il n'y a de perception que si

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette perception ne passe pas par une image.

Eugène Schallert : Il n'y a pas perception si celle-ci s'effectue par l'intermédiaire d'une image. Je crois que c'est très vrai.

Krishnamurti : Or, l'esprit a en lui certaines images.

Eugène Schallert : Il en est littéralement truffé !

Krishnamurti : (en riant) : Exactement, il est truffé d'images ! J'ai une certaine image de vous, et vous de moi. Ces images s'élaborent au travers des contacts, des relations, des propos tenus, des blessures reçues ou infligées - c'est bien connu. L'image se façonne, elle est là. Elle est mémoire, souvenir. Les cellules cérébrales elles-mêmes sont le résidu de la mémoire qui forme l'image. Le problème est donc celui-ci : la mémoire, autrement dit le savoir, est nécessaire pour pouvoir fonctionner dans les domaines techniques ; pour rentrer chez moi, à pied ou en voiture, j'ai besoin de faire appel à ma mémoire. La mémoire sous forme de savoir a donc sa place légitime, mais le savoir sous forme d'image n'a droit à aucune place dans les relations que nouent les hommes entre eux.

Eugène Schallert : Je pense tout de même que nous sommes en train d'éluder le problème. Car je crois que ce que vous avez dit à propos de la mémoire est, comme vous le soulignez, extrêmement important, mais je ne pense pas que mémoire, ni l'élimination de la mémoire...

Krishnamurti : Ah non, je ne n'ai pas dit...

Eugène Schallert : ... ni la conscience, ni l'élimination du contenu de la conscience soit la solution du problème. Je crois que la question qui s'impose est celle-ci : comment se fait-il que vous, Krishnaji - et je ne parle pas là de méthodologie - vous ayez « vu » ? Ou comment se fait-il que vous ayez cette faculté de vision? Je sais que vous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'avez. Et ne procédez pas par élimination pour me décrire comment s'effectue cette vision !

Krishnamurti : Je vais vous dire comment j'ai fait pour « voir » : c'est simple - on voit, c'est tout !

Eugène Schallert : Oui, mais supposez que vous disiez à une personne n'ayant pas vécu cette expérience : « on voit, tout simplement », et je n'arrête pas moi-même de dire cela : « on voit, tout simplement » - les gens vous rétorquent : « mais comment? » Si nous voulons apprendre aux autres, il faut bien prendre en compte cette demande. « Laisse-moi te prendre par la main et je t'apprendrai à voir. »

Krishnamurti : Je vais vous expliquer. Je crois que c'est assez simple. Il faut tout d'abord voir ce qu'est le monde, voir tout ce qui nous entoure - le voir sans parti pris.

Eugène Schallert : Effectivement, je crois qu'ici notre terminologie peut être un obstacle. Et si, au lieu de dire qu'il faut commencer par voir « ce qu'est le monde », nous disions simplement « Il faut voir le monde » ? Sans préoccupation de nature ou de catégorie.

Krishnamurti : Voilà, c'est cela. Voir le monde. Voir le monde tel qu'il est. Ne pas le traduire en termes de concepts qui nous soient propres.

Eugène Schallert : Pourrais-je dire, alors, qu'il faut voir le monde tel qu'il est, « pris en flagrant délit »?

Krishnamurti : (en riant) : Oui, si vous voulez.

Eugène Schallert : Cette image est-elle d'aucune aide? Nous nous efforçons, en fait...

Krishnamurti : Il faut voir le monde tel qu'il est ! Et c'est impossible si chacun l'interprète en fonction de sa propre terminologie, de ses propres systèmes de pensée, de son propre tempérament, de ses propres préjugés. Il faut le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

voir tel qu'il est, violent, brutal, ou que sais-je encore.

Eugène Schallert : Ou bon et beau.

Krishnamurti : Peu importe, mais le voir tel qu'il est. Êtes-vous capable de le regarder ainsi ? Autrement dit, de regarder un arbre sans image préalable de l'arbre, abstraction faite de toute description, de toute description botanique, toute dénomination et autres références du même ordre? Ne rien faire sinon regarder l'arbre.

Eugène Schallert : Une fois qu'on a découvert - et dans le monde où nous vivons, la chose est malaisée - la simple expérience consistant à voir l'arbre hors de toute référence à sa « qualité d'arbre » ou à sa nature propre, ou, comme vous le dites, à ses critères botaniques, ou autres, quelle est alors, selon vous, l'étape suivante dans notre démarche de « vision » ?

Krishnamurti : Je dois ensuite me voir tel que je suis.

Eugène Schallert : Derrière le contenu de ma propre conscience.

Krishnamurti : Non, pas derrière : il faut voir ce contenu en entier. Or je n'en suis qu'au début ! Je dois me voir tel que je suis - autrement dit me connaître moi-même. Je dois observer ma propre réalité, sans la qualifier d'horrible, de magnifique, sans m'émouvoir. En étant simplement attentif à tous les mouvements conscients et inconscients de mon être. Je commence avec l'arbre, mais sans que ce soit un processus méthodique. Je vois tout cela. Comme je dois me voir aussi, voir l'hypocrisie, les illusions que je me crée - est-ce que vous me suivez ? Voir tout cela. Être vigilant. Observer sans le moindre choix - observer simplement. Me connaître. Sans relâche, d'instant en instant.

Eugène Schallert : Mais d'une façon qui ne soit pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

analytique.

Krishnamurti : Bien sûr. Mais notre esprit est rodé à l'analyse. Je dois donc me demander, dans la foulée, pourquoi j'analyse. Constater que j'agis ainsi, voir la futilité, l'absurdité, le danger d'une telle attitude ! Que se passe-t-il alors ? Par cette constatation, on voit les choses telles qu'elles sont, on prend acte de la réalité effective.

Eugène Schallert : Je serais tenté de dire que, lorsque nous débattons de tout ceci, même s'il est question de cette perception de la globalité du moi, sous tous ses aspects, positifs et négatifs, même si l'on saisit la futilité d'une approche analytique de certaines dimensions de notre être, - cela n'empêche pas qu'on puisse dire à la fin : « Oui, mais moi, jusqu'ici, je n'ai toujours rien vu ».

Krishnamurti : Oui, bien sûr.

Eugène Schallert : En effet, à ce stade, je n'ai toujours rien vu. Tout ce que j'ai vu, ce sont les systèmes d'analyse dont je me suis servi pour me décortiquer en mille morceaux.

Krishnamurti : D'où ma question : peut-on regarder l'arbre en dehors de tout savoir ?

Eugène Schallert : Sans conditionnement préalable.

Krishnamurti : Oui, sans ce conditionnement antérieur. Peut-on regarder une fleur sans le moindre mot ?

Eugène Schallert : Je comprends qu'il faut faire en sorte d'être capable de regarder ce que nous sommes. Je dois pouvoir vous regarder, vous, Krishnamurti, sans faire référence à ce mot, à ce nom de Krishnamurti. Sinon, jamais je ne vous verrai vraiment.

Krishnamurti : C'est exact.

Eugène Schallert : C'est tout à fait vrai. Ainsi, une fois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que j'ai appris, grâce à la réflexion, que je dois faire en sorte de vous voir sans même recourir au mot...

Krishnamurti : Ni à rien qui soit de l'ordre du mot, de la forme, de l'image ou du contenu de cette image.

Eugène Schallert : Quelle que soit l'allusion contenue dans le mot, je ne dois pas m'y référer.

Krishnamurti : Ce qui requiert une extrême vigilance. Une vigilance qui fait que l'on ne rectifie rien, que l'on ne dit pas : « Je dois », « je ne dois pas ». On observe, c'est tout.

Eugène Schallert : Quand vous employez le terme « observer » - une fois de plus, je pense qu'en tant que porteurs d'un message, nous devons faire attention aux mots que nous employons...

Krishnamurti : Vigilance ou autre - peu importe le terme employé.

Eugène Schallert : Le terme d'observation a cette connotation d'objet extérieur que l'on place là, sous un microscope, afin de l'étudier à la manière d'un savant. Je ne crois pas que c'est cela que nous voulons apprendre aux gens.

Krishnamurti : Non, évidemment.

Eugène Schallert : Pourriez-vous donc, Krishnaji, revenir au terme de vigilance ?

Krishnamurti : Il s'agit d'être vigilant, de prendre conscience des choses, d'en avoir une conscience sans choix.

Eugène Schallert : Une conscience sans choix - très bien.

Krishnamurti : Avoir la conscience sans choix de la manière dualiste, analytique, conceptuelle que nous avons de vivre. Qu'on en soit conscient, mais sans chercher à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

corriger, ou à dire que c'est bien - qu'on en ait simplement conscience. Et en période de crise, nous en avons intensément conscience.

Eugène Schallert : Il est à mon sens un autre problème qui précède celui-ci d'un cheveu : quel type de questions ouvrira ma conscience à ce que vous êtes, sans pour autant que j'aie recours, comme je le fais constamment, aux classifications, aux stéréotypes, à toutes ces autres images bizarres ? Existe-t-il un quelconque moyen par lequel je pourrais m'adresser à vous, par le canal de certains mots - et non d'idées -, des mots ne s'apparentant en rien aux idées, mais qui apprendraient à tous - à moi, à vous, à quiconque - qu'il existe en vous quelque chose qui a beaucoup plus d'importance, de valeur que votre nom, votre nature, votre contenu ou votre conscience, ou ce qu'il y a en vous de bien ou de mal? Quels mots emploieriez-vous, si vous vouliez transmettre votre message à quelqu'un de jeune - ou de vieux, car nous avons tous le même problème - afin de faire comprendre d'une manière non rationnelle - ou, mieux, pré-rationnelle - que vous êtes plus que votre nom ne le laisse supposer ?

Krishnamurti : Je ne dirais pas cela, je parlerais plutôt d'une conscience sans choix. Parce que le fait de choisir - et des choix, nous en faisons tous - est l'une de nos principales sources de conflit.

Eugène Schallert : Et nous associons étrangement la notion de choix à celle de liberté - ce qui est absurde, puisque le choix est l'antithèse de la liberté !

Krishnamurti : Exactement !

Eugène Schallert : Donc, il faut être librement conscient...

Krishnamurti : Librement, c'est-à-dire sans notion de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

choix.

Eugène Schallert : ... oui, librement, sans notion de choix. Supposons dans ce cas qu'on vous dise : « Mais moi, monsieur, je ne comprends pas tout à fait ce que vous entendez par conscience sans choix, pouvez-vous m'éclairer? »

Krishnamurti : Je vais vous expliquer. En premier lieu, tout choix implique une dualité; et le choix s'impose à un certain niveau : je choisis ce tapis plutôt que celui-là. À ce niveau-là, le choix est nécessaire. Mais lorsque le choix intervient dans votre perception de vous-même, il implique une dualité, un effort.

Eugène Schallert : Le choix implique une conscience très développée des limites.

Krishnamurti : Oui. Le choix implique aussi le conformisme.

Eugène Schallert : Effectivement, le choix suppose de se conformer aux diverses formes de conditionnement culturel.

Krishnamurti : Qui dit conformisme dit imitation, d'où conflits accrus, efforts d'accomplissement. Il faut donc saisir non seulement les connotations verbales du terme, mais ses résonances, sa portée sur le plan intérieur. Il me faut donc comprendre la pleine signification du choix, l'appréhender intégralement.

Eugène Schallert : Puis-je essayer de traduire les choses autrement? Diriez-vous que cette conscience sans choix signifie que j'ai plus ou moins conscience du fait que vous êtes présent à mon moi intime, et tout choix me devient superflu ? Le choix est hors de propos, le choix est abstrait, le choix est de l'ordre de la classification. Lorsque, vous ayant « vu », je ne me sens obligé ni de vous choisir,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ni de choisir de vous apprécier ou de vous aimer - quand je sens que la situation échappe à toute notion de choix, diriez-vous alors que j'ai de vous une conscience sans choix ?

Krishnamurti : Oui, mais, monsieur, dans l'amour, y a-t-il choix ? Si j'aime, y a-t-il choix ?

Eugène Schallert : Dans l'amour, le choix n'intervient pas.

Krishnamurti : Non, précisément. Le choix est un processus intellectuel. Je vais l'expliquer autant que nous le permet la discussion, en creusant la question au maximum. Mais voyez-en bien l'importance. Être conscient, avoir conscience - qu'est-ce que cela signifie? Avoir conscience des choses qui nous entourent, et aussi des choses intimes, de ce qui se passe à l'intérieur de nous, de nos mobiles, de nos angoisses. Il faut, je le répète, avoir de tout cela une conscience sans choix.

Observez, regardez, écoutez. Que votre vigilance échappe à tout mouvement de la pensée. La pensée, c'est l'image, la pensée, c'est le mot. Ce qu'il faut, c'est observer sans que la pensée vienne vous pousser dans une quelconque direction. Observer, c'est tout.

Eugène Schallert : Je crois que l'expression précédemment employée - « être conscient » - convient mieux. Car c'est un acte existentiel plutôt qu'un acte intellectuel ou émotionnel.

Krishnamurti : Bien entendu.

Eugène Schallert : Nous devons donc - je dois donc, en définitive, prendre conscience, avoir une sorte de conscience précognitive de votre présence.

Krishnamurti : Être conscient, c'est cela.

Eugène Schallert : Et cette conscience précède le choix

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et le rend caduc.

Krishnamurti : Oui. Il n'y a aucun choix à faire, il n'y a qu'à être conscient.

Eugène Schallert : C'est cela, et que nul choix n'intervienne dans cette conscience.

Krishnamurti : Et c'est de là que découle une conscience du « moi », la conscience de toute l'hypocrisie de ce mouvement du « moi » et du « vous ».

Eugène Schallert : Là, vous revenez en arrière. Nous avons déjà...

Krishnamurti : Je sais, c'est exprès que j'y reviens. Je suis remonté en arrière pour que nous saisissions bien le rapport existant. Elle est donc là, cette qualité propre à l'esprit qui est délivré du « moi » ; il n'y a donc plus séparation. Je ne dis pas que « nous ne faisons qu'un », lis c'est lorsque cette conscience sans choix est à l'œuvre que nous découvrons l'unité comme chose vivante, et non comme objet conceptuel.

Eugène Schallert : Oui.

|- | valign="top" | | valign="top" style="text-align: justify;" | --- La conversation se poursuit plus tard dans la journée.

Eugène Schallert : Vous avez dit que pour parvenir à cette faculté de perception dont nous avons discuté, il fallait parvenir à un état de libre attention, de vigilance sans choix par rapport à autrui. Peut-être pourrions-nous dire que l'on accorde à l'autre une attention sans faille, sans partage ?

Krishnamurti : Oui.

Eugène Schallert : Et avant d'entamer l'étape suivante, pourrais-je dire que nous ne cherchons pas vraiment de réponse à la question: qu'est-ce que « voir »? Nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cherchons plutôt à passer tout de suite à l'acte de « voir », n'est-ce pas ?

Krishnamurti : Y a-t-il une réponse, monsieur, lorsqu'il y a perception réelle - effective - de ce qui est?

Eugène Schallert : Non, la perception n'est pas une réponse.

Krishnamurti : Mais lorsqu'il y a perception de ce qui est - dans le monde et en moi - cette perception, qui n'est pas un concept abstrait mais la perception réelle du fait que le monde et moi ne faisons qu'un, qu'il n'y a aucune division entre le monde et moi, que je suis le monde... Alors la perception a lieu. Que se passe-t-il dans cette perception? C'est bien ce que vous voulez savoir?

Eugène Schallert : Oui, le mot lui-même est d'un emploi difficile, car, en un sens, nous prenons comme un fait acquis ce que nous sommes les uns à l'égard des autres, ainsi que nos oppositions, et notre univers, et c'est pour cela, je le crois, que la simple perception nous est devenue à ce point difficile, si ce n'est impossible.

Krishnamurti : Oui, c'est très juste.

Eugène Schallert : Mais dès lors qu'on est capable de faire face, et de dire que ce qui nous intéresse vraiment, c'est cette simple perception qui est antérieure à toute espèce de savoir rationnel, logique, à tous nos a priori, à tous nos préjugés - cette perception dont ne sont pas issus nos préjugés...

Krishnamurti : ... disons plutôt qu'il n'y a pas perception s'il y a préjugé.

Eugène Schallert : L' a priori, c'est précisément ce qui rend toute perception impossible - je refuse alors de vous percevoir.

Krishnamurti : Bien sûr, j'élève des barrières,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

religieuses, politiques, ou que sais-je encore.

Eugène Schallert : Or, s'il est exact que cette part de mon être qui est nécessaire dans l'acte de voir, dans cette perception, ce n'est pas « moi »...

Krishnamurti : Oui, c'est bien cela.

Eugène Schallert : ... et que ce qui est nécessaire de votre côté ce n'est pas « vous », alors, lorsque nous parlons de perception, n'est-il pas, en un certain sens, question d'unité, ou de vérité?

Krishnamurti : Je préférerais ne pas aborder cette question pour l'instant. Pour moi, il s'agit de voir que je suis le monde, ou de voir - et peu importe que je sois hindou, bouddhiste ou chrétien - que nous sommes tous identiques : psychologiquement parlant, nous sommes tous en état de confusion, de conflit, de détresse, de souffrance, accompagnés d'un sentiment de solitude, de désespoir. Tel est le terreau commun à toute l'humanité. Intervient la perception de tout cela : que se passe-t-il donc lorsque intervient cette perception ?

Eugène Schallert : C'est ce que nous essayons d'explorer et d'expliquer - mais sans l'expliquer !

Krishnamurti : C'est ce que nous allons examiner ensemble. Prenons le cas où il y a perception de la souffrance. Mon père, mon frère, mon père meurt. En règle générale, je cherche à fuir. Parce que je n'arrive pas à faire face à ce sentiment de danger, de solitude, de désespoir immenses, je cherche à le fuir à travers l'idéologie, les concepts, bref de toutes sortes de manières. Si l'on veut percevoir cette fuite en avant - la percevoir simplement, sans chercher à y faire échec ni à la contrôler, sans dire « il ne faut pas » - il suffit alors de percevoir, là encore sans aucune notion de choix, le fait que l'on est en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

train de fuir, et la fuite s'arrête net. Tout élan de fuite est une perte d'énergie. En fuyant, vous avez bloqué l'énergie, et la perception met fin à son gaspillage. Vous disposez alors d'un regain d'énergie. Lorsque vous cessez de fuir, vous êtes confronté à ce qui est. Lorsque vous perdez quelqu'un, c'est la mort, la solitude, le désespoir. On est précisément face à ce qui est, et là encore il y a perception de ce qui est.

Eugène Schallert : Je crois que je vois où vous voulez en venir. D'après vous, lorsque je perçois votre souffrance, ce n'est pas elle que je perçois, car elle n'a pas d'existence propre : c'est vous en tant qu'être déchiré par la séparation que je perçois en fait, la source de votre souffrance, c'est le fait d'être séparé de votre père. Et quand a lieu cette perception du lien entre souffrance et séparation...

Krishnamurti : Non, monsieur, pas encore. Le fait, c'est que j'ai perdu quelqu'un. Le fait, c'est qu'il n'est plus que cendres, qu'il a disparu à jamais, et que j'éprouve un immense sentiment de solitude. Le fait est là : je suis seul, tout sentiment de relation, de sécurité est exclu. Je suis au bout du rouleau.

Eugène Schallert : On dit souvent, en pareilles circonstances, qu'on a une impression de vide.

Krishnamurti : Oui, on prend conscience du vide, de la solitude, du désespoir. Mais je dis que lorsqu'on ne fuit pas, l'énergie est préservée; lorsque je fais face à la peur que j'ai de la solitude, l'énergie reste intacte. Je fais face, en toute conscience. Je suis attentif, présent à cette peur de la solitude.

Eugène Schallert : Mais comment peut-on être totalement attentif à celui que l'on a tout simplement perdu à jamais?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Je l'ai perdu à jamais. Mais examinons maintenant l'état de cet esprit confronté à la perte. Cet esprit qui dit : « J'ai tout perdu. Je suis éperdu de souffrance. » Et la peur est là. Cette peur, regardez-la en face : ne la fuyez pas, ne l'étouffez pas sous votre courage, ou par d'autres moyens. Percevez cette peur - ayez d'elle une conscience sans choix. Et cette conscience même va dissiper la peur. Elle disparaît vraiment, et vous disposez alors d'une énergie accrue.

Eugène Schallert : Oui, et nous avons tous connu ces circonstances où l'on voit que la peur désarme la peur.

Krishnamurti : Alors, pourquoi la souffrance? Qu'est-ce que la souffrance - de l'apitoiement sur soi-même?

Eugène Schallert : Tout compte fait, s'il y entre de l'angoisse ou de la peur, il faut bien appeler cela de l'apitoiement.

Krishnamurti : Oui. Mais s'apitoyer sur son sort, qu'est-ce que cela signifie? Sinon que le « moi » compte plus que celui qui est mort.

Eugène Schallert : L'attention qu'on lui portait n'était donc pas sans partage.

Krishnamurti : En fait, jamais je n'ai vraiment aimé cet homme.

Eugène Schallert : Exactement.

Krishnamurti : Mon enfant, je ne l'aimais pas. Ma femme, mon mari, ma sœur - jamais je ne les ai aimés. Dans cet état de vigilance, on découvre que l'amour n'a jamais existé.

Eugène Schallert : La découverte d'une souffrance associée au chagrin, à la séparation ou à la peur s'accompagne de la découverte que l'amour est toujours resté limité, à supposer même qu'il ait existé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Non, pas limité - je n'en ai jamais eu ! Il m'était impossible d'aimer ! L'amour, c'est tout autre chose. Il y a donc maintenant cette énergie immense. Vous suivez, monsieur? Plus de fuite, plus de peur, plus de souci ni d'apitoiement sur mon sort, mes angoisses. De ce sentiment de souffrance jaillit cette énergie débordante qui est l'amour vrai.

Eugène Schallert : Oui, l'amour authentique. Nous avons donc découvert que lorsqu'on tourne vers l'autre une attention sans faille...

Krishnamurti : Ah, non ! L'objet de mon attention n'est pas le défunt, ce n'est pas mon père, mon fils, mon frère mort. Non, ce qui retient mon attention, c'est l'état de mon esprit, l'esprit qui dit : « Je souffre. »

Eugène Schallert : Oui, mais nous nous efforcions d'examiner ce que signifie « je souffre » dans le contexte de la signification de l'attention sans choix.

Krishnamurti : Effectivement, et je m'aperçois que l'amour, c'est l'attention totale, absolue...

Eugène Schallert : L'amour est attention totale.

Krishnamurti : ... sans aucune division. C'est extrêmement important - car, vous le savez bien, pour nous l'amour est synonyme de plaisir, de sexe, de peur, de possessivité, de domination, d'agressivité - est-ce que vous me suivez? Ce mot, nous l'employons pour couvrir toutes sortes de notions - l'amour de Dieu, de l'humanité, de la nation... la liste n'est pas close. Tout cela n'étant que l 'amour de l'intérêt que je me porte.

Eugène Schallert : Tout cela revient à n'aimer que soi.

Krishnamurti : Évidemment.

Eugène Schallert : Cet amour, en fait, c'est à « moi » qu'il s'adresse, et non à celui qui est censé en être l'objet...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, exactement : ce n'est pas de l'amour. C'est une découverte capitale. Il faut beaucoup d'honnêteté pour dire: « Je n'ai jamais aimé personne, je faisais semblant, j'ai exploité l'autre, j'ai fait des concessions, mais le fait est que je n'ai jamais su ce qu'aimer veut dire. » Il faut une grande honnêteté, monsieur, pour pouvoir dire : « Je croyais aimer, mais je n'ai jamais rencontré l'amour. » Or voici que je tombe enfin sur quelque chose de réel - autrement dit j'ai observé ce qui est, et dès lors je bouge, j'avance. J'ai conscience de ce qui est, et elle bouge, cette conscience. C'est une chose vivante - et non figée dans les conclusions toutes faites.

Eugène Schallert : Mais comment se fait-il qu'en voulant expliquer le problème de l'attention sans faille ou sans choix, ou simplement la perception, nous ayons débouché tout naturellement - pas vraiment de manière logique, mais tout naturellement - sur une autre question, celle de l'opposition entre l'amour authentique et l'amour factice, frauduleux ou conditionné ? Il doit y avoir quelque ? chose de si proche entre l'acte d'aimer et la vision lucide des choses que l'on peut glisser de l'un à l'autre, sans changer vraiment de sujet. Et à mesure que l'on avance - non, le terme est inadéquat...

Krishnamurti : En effet.

Eugène Schallert : ... à mesure que l'on prend conscience, que se développe cette attention sans faille, cette conscience ! sans choix...

Krishnamurti : Puis-je vous suggérer d'éviter ce terme - se développer -, qui implique une notion de temps ? Disons plutôt : soyez conscient - prenez conscience du tapis sur le sol votre chambre, de sa couleur, de sa forme, de ses contours - ayez conscience de tout cela.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ne dites pas : « J'aime, je n'aime pas, c'est bien, c'est mal. » Ayez simplement conscience des choses. C'est de là que jaillit alors la flamme de l'attention, si l'on peut la nommer ainsi.

Eugène Schallert : Mais cela ne revient-il pas à dire sous une autre : forme ce que vous avez dit précédemment : « Ayez , conscience de l'autre, du tapis, de l'arbre, de l'univers I où vous vivez » ? Transposé ensuite à un autre niveau de perception, vous passez à : « Aimez le tapis, aimez l'arbre, aimez l'univers » - vous ne faites plus de différence entre conscience, attention sans faille, et amour infaillible, inconditionnel.

Krishnamurti : C'est lorsqu'on est conscient de cette manière-là qu'il y a cette qualité d'amour. Il devient alors superflu de dire ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas : il est là, voilà tout ! Il en va de même pour le parfum d'une fleur : il est là, c'est tout !

Eugène Schallert : Ce ne sont pas les deux faces d'une médaille, mais une seule et même médaille.

Krishnamurti : Oui, une seule et même médaille.

Eugène Schallert : Sans avers ni revers. Ainsi donc, une perception indivise et sans choix, et un amour dénué de toute notion de choix sont forcément une seule et même chose.

Krishnamurti : Oui, en effet. Mais le problème, voyez-vous, c'est que cette chose nous fait tellement envie que nous perdons de vue la fibre authentique, la vraie beauté de la chose.

Eugène Schallert : Supposons qu'on veuille pousser la discussion un cran plus loin et dire que, d'après nos constatations, voir et aimer sont synonymes. Pourrions-nous aller encore plus loin, et dire qu'en somme, être, c'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la même chose que voir et aimer ?

Krishnamurti : Mais qu'entendez-vous par « être »? Tout le monde dit : « Je suis. » Les jeunes d'aujourd'hui disent tous : « Je veux vivre ma vie, être pleinement. » Qu'est-ce que cela veut dire ?

Eugène Schallert : Pas grand-chose, à mon avis. Cela veut dire être actif, je pense.

Krishnamurti : Et rien de plus.

Eugène Schallert : Ou être possessif.

Krishnamurti : Oui, être possessif, être en colère, être violent : « je suis » - voilà ce que je suis.

Eugène Schallert : L'expression « être » est donc associée à la notion d'une activité qui ne peut que découler en droite ligne de cette énergie intérieure - voilà ce que signifie « être ».

Krishnamurti : Exactement. D'où la question de savoir si l'homme est susceptible d'aucun véritable changement. C'est là, semble-t-il, l'une des questions majeures qui se pose au monde d'aujourd'hui. Il faut que l'être humain change dans sa structure et sa nature mêmes.

Eugène Schallert : Mais lorsqu'on emploie des termes tels que « structure » et « nature », cela évoque pour moi des systèmes, des catégories.

Krishnamurti : Non, la structure est prise au sens de manière de vivre.

Eugène Schallert : L'homme peut-il vivre différemment, donc?

Krishnamurti : Oui, la question concerne son mode de vie, son abominable mesquinerie, sa violence - bref toute la situation que vous connaissez bien.

Eugène Schallert : Je dirais que les perspectives de changement sont sans espoir, si l'on se borne à créer de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nouveaux systèmes en remplacement des anciens.

Krishnamurti : Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

Eugène Schallert : Si, d'un autre côté, la question qui se pose est celle d'un changement intérieur et non extérieur, s'il s'agit de savoir si les hommes sont capables d'effectuer ce changement, de passer de « faire » à « être », du semblant d'amour à l'amour, d'une perception morcelée à la vraie perception, s'il s'agit de changer en ce sens, je poserais la question : « des hommes capables de faire cela, y en a-t-il vraiment? » Mais oui, il y en a. Vous l'avez fait, je l'ai fait. Des hommes qui en sont capables, cela existe.

Krishnamurti : En fait, l'homme vit depuis toujours au sein d'une telle violence, d'une telle hypocrisie, de telles illusions, de tels mensonges... Si j'ai un fils ou un frère, je me préoccupe de son sort, je suis responsable. Ce qui m'incombe n'est pas de le changer, mais de percevoir quelles responsabilités j'ai envers lui. Je ne lui demande pas de m'imiter ou de me prendre pour modèle - ce qui est absurde - ou d'adhérer à mes croyances - je récuse tout cela. Ce qui m'amène à dire : « Voyons, dites-le-moi, comment l'être humain peut-il changer - sans obéir à des schémas particuliers - de manière à susciter une révolution psychologique totale ? »

Eugène Schallert : S'il fallait commencer quelque part, Krishnaji, je crois que c'est par vous que je commencerais. Non parce que j'estime que vous ayez besoin d'un quelconque changement - loin de moi cette pensée - ni parce que je pense que vous avez envie changer, mais parce que je crois que ce que vous voulez, c'est apprendre aux autres, partager. La compréhension et l'amour vous ont apporté tant de joie...

Krishnamurti : Oui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Eugène Schallert : ... que cette joie en vous rejaillit alentour. Si vous vouliez faire comprendre à quelqu'un qu'il y a plus à voir que ne le laissent supposer les apparences, et que ce « plus » n'est pas affaire de quantité, mais d'intensité, de profondeur, je souhaiterais peut-être de votre part un seul changement : ne pourriez-vous pas, lorsque vous parlez du monde et de ses conflits, de ses tensions, de ses violences et de son hypocrisie, aborder aussi (vous l'avez fait, j'en suis sûr, mais vous n'en parlez pas) une double question : non seulement celle de la persistance des conflits intérieurs ou extérieurs, mais aussi la question de la persistance de la joie intérieure.

Krishnamurti : Permettez-moi de vous arrêter un instant, monsieur.

Eugène Schallert : Cette notion, on la sent toujours présente dans vos propos, mais elle n'est jamais exprimée.

Krishnamurti : Quand survient la joie ? Quand je ne la cherche pas, c'est là qu'elle surgit. Je ne dois pas chercher à la cultiver; l'esprit ne doit pas non plus courir après.

Eugène Schallert : C'est vrai, l'esprit ne saurait courtiser la joie.

Krishnamurti : Il faut donc comprendre ce qu'est le plaisir et ce qu'est la joie. C'est là où nous confondons...

Eugène Schallert : Où nous confondons les niveaux, oui.

Krishnamurti : Il est beaucoup plus important de comprendre le plaisir que la joie. Parce que le plaisir, nous le voulons, nous le recherchons. Tout est pour nous objet de plaisir. L'ensemble des structures morales, sociales a pour base cet énorme plaisir. Et le plaisir engendre la peur, l'insécurité et tout ce que cela suppose. En comprenant le plaisir, voilà que surgit soudain cette « autre chose ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Inutile d'en parler: elle jaillit, spontanée comme l'eau des fontaines. Inutile même de lui donner un nom -joie, extase ou que sais-je.

Eugène Schallert : Voulez-vous dire, alors, qu'en comprenant la peur ou le plaisir, ou les deux, on rencontre la mort? Une mort qui met un terme à cette dissipation d'énergie qui nous empêche d'être joyeux?

Krishnamurti : C'est exact.

Eugène Schallert : ... qui nous empêche de voir, d'aimer, ou tout simplement d'être - cela revient au même.

Krishnamurti : Voyez-vous, il faut passer par la négation pour que le positif soit. Mais affirmer le positif, c'est nier le réel.

Eugène Schallert : Mais comme nous l'avons déjà dit, notre souci n'est pas de régler négativement les questions de catégories, ou simplement la question de la perception. Nous voulons, par une approche « en négatif », éliminer tous les obstacles, tels que le plaisir par exemple, parce que si l'on ne renie pas le plaisir, on ne sera jamais joyeux, alors que lorsqu'on est dans la joie, cela peut aussi être tout à fait plaisant.

Krishnamurti : Mieux vaut ne pas en parler, car à peine a-t-on pris conscience de sa joie qu'elle s'en va. Tout comme quand on est heureux ; dès qu'on dit : « Que je suis heureux ! » cela ne veut plus rien dire.

Eugène Schallert : Oui, parce qu'on a rationalisé sa joie, on l'a rangée dans une catégorie; elle cesse alors d'être un état pour devenir un objet de spéculation. En même temps, puisque nous poussons notre enquête aussi loin que possible - que nous examinons en quoi consistent la vision lucide, la compréhension et l'amour, ou cette fameuse attention sans faille -, puisque nous creusons

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette question de la joie, et avons découvert qu'on ne peut l'atteindre autrement qu'en abordant négativement la peur ou le plaisir...

Krishnamurti : En comprenant le plaisir, et toute sa nature, en entier.

Eugène Schallert : ... alors nous devons nous demander ceci : si nous ne sommes pas ici à deux doigts de découvrir ce que c'est que de percevoir vraiment, aimer vraiment, exister vraiment, je suppose, alors, que nous finirons bien par en venir à la question de savoir si nous sommes des êtres distincts, ou ne faisant qu'un. Car nous voulons découvrir ce qu'il en est de cette unité entre vous et le monde, entre vous et moi. Cela, nous voulons le découvrir. Comme nous venons de le constater, la perception, l'amour et la conscience de ce que nous sommes sont indispensables, de même qu'on doit voir en toute lucidité ce qu'il convient de faire pour se débarrasser de tout ce qui fait obstacle à cette expérience qui est l'une des expériences ou des réalités les plus passionnantes qui soient, la réalité d'être, tout simplement : je suis - cela suffit amplement, je n'ai besoin de rien d'autre pour être, je suis là, c'est tout. Quelle serait, d'après vous, l'étape suivante? - sans qu'il soit question de procédés ni de méthode.

Krishnamurti : Une étape qui partirait d'où ?

Eugène Schallert : De cette attention sans faille dont nous avons déjà parlé, et de cet amour, dont nous avons dit qu'il était identique à l'attention sans choix, et aussi de l'être, qui, nous l'avons découvert, ne diffère en rien de l'amour, de la perception et de la compréhension; et nous essayons maintenant de poursuivre votre expérience de... - je n'aime pas employer ce terme d'« unité » car cela nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fait brûler trop d'étapes. Alors, que fait-on ensuite ? Une fois qu'on a su voir, aimer et être, alors que...

Krishnamurti : Ce qui se passe après ? Mais on vit !

Eugène Schallert : On vit - autrement dit vivre est synonyme d'aimer dans le vrai sens du terme ?

Krishnamurti : Cela signifie aussi, bien sûr, comprendre la mort, car pour aimer il faut mourir.

Eugène Schallert : Oui, cela ne fait aucun doute.

Krishnamurti : Il faut donc explorer, comprendre le sens de la mort, en prendre conscience. Sans cela, il n'y a pas d'amour.

Eugène Schallert : Mais cela ne risque-t-il pas de prendre des allures de fiction, car qui peut nous dire ce qu'est véritablement la mort?

Krishnamurti : Nous allons le découvrir.

Eugène Schallert : Bon, très bien.

Krishnamurti : Ce que je veux dire, c'est que je refuse les explications qu'on m'en donne, parce que cela signifie s'en remettre à une autorité.

Eugène Schallert : La seule autorité valable en la matière étant celle des morts qui, eux, ne parlent pas !

Krishnamurti : Il n'y a pas que cela. Tout le monde asiatique croit en la réincarnation, comme vous le savez, et dans le monde chrétien, c'est la résurrection. Pour découvrir ce qu'est la mort, il faut chercher à savoir s'il existe en moi quelque chose de permanent qui se réincarne, une part de moi-même qui renaît, qui ressuscite ; il faut se demander s'il existe quoi que ce soit de permanent. Est-ce le cas? Non, rien n'est permanent. Les tapis qui recouvrent cette pièce disparaîtront un jour (rires). Toutes les structures, tous les outils technologiques, toutes les choses élaborées par l'homme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sont en perpétuel changement.

Eugène Schallert : Mais vous ne suggérez pas que la permanence soit dans la mesure ? Vous êtes né un jour, vous avez vécu un certain temps, vous mourrez un jour, et ce parcours va vous demander encore un certain nombre d'années.

Krishnamurti : Vingt ans, trente ans, peu importe le nombre.

Eugène Schallert : Qu'est-ce qui a une réalité ? Est-ce la mesure de temps, ou est-ce vous ?

Krishnamurti : Non, je ne parle pas en termes de mesure.

Eugène Schallert : Mais si cette mesure n'est pas réelle, mais qu'elle soit extérieure à vous, dans ce cas avons-nous le droit de dire que vous cessez simplement d'exister?

Krishnamurti : J'y viens, nous allons y venir. Comme vous le savez, tout le monde grec antique pensait en termes de mesure, et tout le monde occidental est fondé sur la notion de mesure. Alors que d'après les Orientaux toute notion de mesure n'est qu'une illusion, et ils ont exploré d'autres formes de... (rires)

Eugène Schallert : ... mesure.

Krishnamurti : D'autres formes de mesure, qu'il qualifient d'incommensurables. Or moi je dis, monsieur, que la vie, telle que nous la vivons aujourd'hui, n'est que conflit, Ce que nous appelons l'amour est en fait une quête du plaisir. Ce que nous appelons la mort n'est autre qu'une fuite, une peur, une terreur face à elle. Et c'est à l'effroi intense de cette fin ultime que nous devons la théorie de la réincarnation et diverses autres théories, qui nous apportent un immense réconfort, une immense satisfaction. Or, tout cela n'est pas une réponse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Eugène Schallert : Non, cela nous empêche de voir la réalité.

Krishnamurti : Alors, il faut renier tout cela. Que nous reste-t-il alors ? Il faut savoir comprendre la mort. Qu'est-ce que la mort ? Il y a la mort physique. Elle ne nous trouble pas. Nous en faisons tous le constat, tout autour de nous. Mais ce qui tracasse les êtres humains, c'est la mort psychologique, la fin du « moi », ce « moi » qui dit : « Cette maison est à moi, c'est ma propriété, c'est ma femme, mon mari, mon savoir - et tout cela, je vais le perdre. » Et je refuse de le perdre. Le connu est plus attrayant que l'inconnu, l'inconnu est à l'origine de la peur.

Eugène Schallert : Dans un univers rationnel.

Krishnamurti : Il faut donc que je comprenne ce que signifie la mort. Signifie-t-elle qu'il existe une entité permanente? Qu'on appellerait - mais peu importe le nom - l'âme, ou, comme les hindous, l'atman ? Une entité permanente qui ne meurt jamais, mais qui évolue, qui ressuscite, ou se réincarne par la suite. Une telle entité existe-t-elle ? Il ne s'agit ni de théoriser, ni de soutenir des hypothèses tendant à prouver qu'elle existe ou non, mais d'éprouver par nous-mêmes l'existence ou l'inexistence de cette entité, de ce « moi » qui décrète que je dois survivre, et donc disposer de vies futures, que ce soit au ciel ou - peu importe. Existe-t-elle, cette entité - qui, psychologiquement parlant, a été élaborée par la pensée sous forme de « moi » ?

Eugène Schallert : Je n'arrive pas à concevoir qu'il existe une entité permanente associée à ce que nous appelons le « moi ».

Krishnamurti : Non, évidemment. Alors, existe-t-il un « moi » permanent en dehors de cette formation mentale ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Eugène Schallert : Mais pouvons-nous alors poser la question suivante : en dehors de cette formation mentale, y a-t-il en moi quelque chose d'incommensurable?

Krishnamurti : Ah mais, dès l'instant où vous dites que le « moi » est incommensurable, alors voilà que « je » suis de retour.

Eugène Schallert : Oui, désolé, je rectifie : en dehors de ce qui constitue mon être tout en n'étant pas le moi?

Krishnamurti : Je vais le découvrir.

Eugène Schallert : Oui, c'est cela qu'il faut explorer.

Krishnamurti : Il faut découvrir si oui ou non l'incommensurable existe. Il ne suffit pas de dire qu'il existe ou non. Nous devons, notre esprit doit passer les faits au crible. Donc, il n'existe pas de soi permanent, pas de soi supérieur ou inférieur, aucune permanence. Dans ce cas, qu'est-ce que la mort ? Physiquement, biologiquement, elle existe.

Eugène Schallert : Cela, nous le comprenons tous, nous en sommes perpétuellement témoins.

Krishnamurti : Tout a une fin. Ce que l'on craint de perdre, c'est tout ce que nous avons accumulé sur le plan psychologique, sous forme de relations, d'images, de connaissances, de fonctions diverses. Tout cela forme le « moi », qui va évoluer, devenir au fil du temps de plus en plus parfait jusqu'au jour où il accède enfin au « paradis » - le nom importe peu. Or, nous voyons bien que tout cela est faux. Alors, qu'est-ce donc que la mort?

Eugène Schallert : Vous suggérez donc qu'il soit possible de découvrir la signification des termes de la rubrique « vie » en examinant ceux de la rubrique « mort » ?

Krishnamurti : Les deux sont liés.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Eugène Schallert : Oui, il y a incontestablement un lien. Et la plupart des spécialistes, que ce soit en histoire des religions ou en religions comparées, ont effectivement dit que pour vivre, il fallait mourir.

Krishnamurti : Je ne lis ni ces ouvrages, ni rien d'autre sur ces sujets. Que pour vivre il faille mourir, c'est un fait réel ; ce qui signifie qu'il faut mourir chaque jour à tout ce qu'on a accumulé pendant la journée, de sorte qu'à la fin de chaque jour, l'esprit retrouve chaque fois une fraîcheur nouvelle.

Eugène Schallert : Oui ; mais si nous voulons poursuivre la question de la vie considérée dans l'optique de la mort, pour en arriver finalement à l'examen de la mort ultime, celle qui voit la désintégration du corps dans le tombeau...

Krishnamurti : Le corps a son importance - il faut en prendre soin, s'en occuper - inutile d'insister là-dessus.

Eugène Schallert : Mais l'enterrer quand la mort est venue.

Krishnamurti : S'en débarrasser, l'enterrer. Le brûler, c'est plus simple ! (Rire.)

Eugène Schallert : Mais supposez qu'on veuille savoir ce qui se passe quand on meurt, afin de savoir ce qui se passe quand on vit.

Krishnamurti : Alors je dois tout d'abord comprendre ce que signifie vivre - et non mourir. La vie, telle que nous la vivons, n'est qu'agitation, chaos, désordre, c'est un fouillis où se mêlent toutes sortes d'idéaux, de conclusions, de concepts. Or, si l'ordre reste absent de ce fouillis, je ne peux pas comprendre ce qu'est la mort, car la mort, c'est l'ordre absolu.

Eugène Schallert : Que voulez-vous dire au juste :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'ordre, pour moi, serait donc une chose imposée du dehors ?

Krishnamurti : Je vais y venir. La mort, donc, est l'ordre parfait parce qu'elle met fin au désordre.

Eugène Schallert : D'accord, je comprends.

Krishnamurti : Il faut donc mettre fin au désordre de ma vie. Et la fin du désordre, c'est la prise de conscience - sans choix - de ce qu'est le désordre. Or qu'est-ce que le désordre ? Mes croyances, mes dieux, ma patrie, mon point de vue sur ce qui est meilleur, etc. - vous me suivez ? - toute cette terrible violence. Il faut voir les faits tels qu'ils sont, et quand vous les avez vus, sans vous en dissocier, l'énergie vous vient - mais nous en avons déjà parlé. Alors, dans cet acte de perception même, est l'ordre, c'est-à-dire l'harmonie. Cela étant donc établi - établi au sens où la chose est perçue, réalisée, où l'on fait corps avec elle - alors la mort et l'ordre ne sont pas dissociés. Ils vont de pair. L'ordre signifie la fin, la cessation du désordre.

Eugène Schallert : Oui. Et l'ordre signifie la conscience de votre présence en moi ou de ma présence en vous, ou du fait que nous ne sommes qu'un. Mais nous devons creuser plus avant la question de cette prise de conscience, de cette attention sans faille, de cet amour réciproque dans lequel la notion d'autre que soi est éliminée. Pour l'instant, la dualité est là.

Krishnamurti : Voyez-vous, monsieur, « vous et moi » - cela n'existe pas. Je ne suis pas vous et vous n'êtes pas moi, certes. Mais elle existe bien, cette qualité de conscience sans choix, d'attention aiguë dans laquelle le « moi » et le « vous » cessent. Ne parlez pas pour autant d'unité. Car l'unité implique la division.

Eugène Schallert : Oh, mais vous employez maintenant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« unité » dans l'acception mathématique du terme. L'unité a pour moi le même sens que l'attention sans faille. Elle ne signifie pas, ne présuppose pas une division.

Krishnamurti : L'objet de notre discussion, c'est le sens de la vie, l'amour et de la mort. En d'autres termes, la fin du désordre, c'est la fin de la mort. Il y a en cela une grande beauté. Et dans cet état-là, il n'y a plus de « vous et moi », plus aucune division. Alors, dans cet état, vous pourrez découvrir ce qu'est l'incommensurable.

Ce n'est qu'alors que vous pouvez le découvrir, pas avant, car jusqu'à ce moment-là, tout n'est que spéculations, ou affirmations péremptoires selon lesquelles l'incommensurable existe, ou Dieu n'existe pas - ou l'inverse. Tout cela est sans valeur. Ce n'est que lorsque vient cet ordre absolu - mathématique, en somme - du désordre, sans pour autant en être le contre-projet obligé, ce n'est qu'alors que vous découvrez - que l'esprit découvre - si l'incommensurable est une réalité ou non. Personne ne peut répondre oui ou non à cela. Parce que si vous ne le voyez pas, s'il n'y a pas perception réelle de l'incommensurable, alors on en reste au niveau des concepts. Et la plupart des religions ne vivent que de concepts.

Eugène Schallert : Et si nous approfondissions cette question de l'ordre, qui est l'étape suivante, si nous disions que la paix, l'harmonie - comme l'harmonie dans le fonctionnement de mes doigts, ou l'harmonie de ce dialogue entre vous et moi - que cette paix, donc, ou cette harmonie, est la tranquillité qu'on associe à l'ordre ? Et si l'on allait jusqu'à se demander si pour nous ordre signifie simplement qualité d'ordre, sens de l'ordre, ou quelque chose d'autre?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Ah, cette qualité d'ordre-là, toutes les maîtresses de maison l'ont!

Eugène Schallert : Oui, et il peut y avoir en elles un formidable chaos coexistant avec cet ordre-là.

Krishnamurti : Nous ne parlons pas seulement d'ordre extérieur, mais de cet ordre intime, profond.

Eugène Schallert : Oui, mais est-ce que cet ordre intérieur, cet ordre qui s'instaure au plus profond de nous - pourrais-je parler d'ordonnancement plutôt que d'ordre... ?

Krishnamurti : L'ordonnancement ?... Je ne vois pas très bien...

Eugène Schallert : L'ordonnancement de l'un par rapport à l'autre, d'où toute division est alors exclue.

Krishnamurti : Si ce que nous entendons par « ordre », c'est le sentiment d'absence de conflit, de toute notion de supériorité ou de comparaison entre vous et moi, de toute ambition, de toute avidité - si telle est la véritable qualité d'un esprit qui n'a que faire de toutes ces billevesées stupides - alors effectivement, l'ordre, c'est bien cela.

Eugène Schallert : Alors, cet ordre, cette paix, cette tranquillité, c'est la plénitude de l'énergie plutôt que son absence. Ce n'est pas l'activité. C'est de l'énergie à foison, c'est donc dynamique.

Krishnamurti : Oui - c'est indispensable, n'est-ce pas? Autrement dit, quand cet ordre absolu est présent, l'esprit n'est plus en proie au conflit, et il a de l'énergie à profusion.

Eugène Schallert : Et au fur et à mesure de la relation que nous avons nouée, qu'avons-nous fait, vous ou moi, qui favorise l'accès à cet ordre?

Krishnamurti : Mais on n'y accède pas ! L'ordre naît spontanément de la conscience sans choix que l'on a du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désordre.

Eugène Schallert : Il est certes vrai que nombre de gens n'accèdent jamais à l'ordre - mais nous avons aussi soulevé la question suivante : pouvons-nous changer le désordre en ordre, la mort en vie, la haine en amour, la cécité en clairvoyance ? Telles sont les questions que nous avons examinées, et nous n'avons pas répondu à la question : ce changement est-il possible ?

Krishnamurti : Disons que j'écoute, ou que vous écoutez les propos qui sont tenus ici. Votre attention est totale, ce n'est pas en tant que catholique ou autre que vous êtes attentif. Dans cet état d'attention il s'opère une transformation : vous cessez d'être hindou, bouddhiste, ceci ou cela. C'en est fini de tout cela, et vous voilà devenu un être complètement neuf Alors vous en parlez partout où vous allez - vous me suivez ? Vous agissez : tout en étant étranger, extérieur au monde, vous l'influencez. Mais vous êtes en dehors de lui, vous lui êtes étranger.

Eugène Schallert : Diriez-vous que plus notre conversation nous rapproche de la vérité, et moins vous avez conscience du fait que je suis prêtre catholique? Cela compte-t-il?

Krishnamurti : Pas le moins du monde. Mais tout dépend de vous.

Eugène Schallert : Et il m'est indifférent que vous soyez prêtre ou non. Je n'y ai même pas songé tant l'attention que je vous prête est inconditionnelle.

Krishnamurti : Pourtant cela n'est pas toujours indifférent : par exemple, j'ai rencontré en Inde des hindous qui, m'ayant rendu visite, m'ont dit: « Pourquoi ne portez-vous pas la robe de sannyasi ? » Vous savez bien, la robe de moine. J'ai répondu: « Mais pourquoi le ferais-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

je? - Comme preuve que vous êtes retiré de ce monde. »

À quoi j'ai répondu : « Je n'ai rien à prouver à qui que ce soit. Cette révélation m'est donnée - c'est déjà suffisant. Si vous avez envie de venir m'écouter, faites-le, mais ne vous arrêtez pas à mes vêtements, à mes gestes, à mon visage, tout cela n'a aucune importance. » Mais pour eux, si, car ils s'en servent comme d'une plateforme à partir de laquelle on peut attaquer, distraire, prendre. Mais si je fuis les plates-formes, ainsi que toute appartenance à quoi que ce soit, pourquoi serais-je obligé de porter une chemise à col, ou sans col, ou ne pas porter de chemise du tout?

Eugène Schallert : Au fur et à mesure que nous creusons la question du sens de la vie et la mort, de l'être et du non-être, de l'amour et de la haine, il nous faut en même temps creuser la question de l'appartenance : qu'est-ce qu'appartenir? Si vous me demandiez, par exemple: « Appartenez-vous à l'Église catholique? » je répondrais : « Bien sûr que non », parce que je ne peux en aucun cas être un objet possédé par quiconque.

Krishnamurti : Tout à fait.

Eugène Schallert : Et l'Église catholique n'est pas non plus un objet dont je serais le possesseur, j'éviterais donc le terme d'« appartenir ». Mais si nous entretenions une relation empreinte d'amour, pourrais-je dire : « Vous êtes mon ami ? »

Krishnamurti : Oui.

Eugène Schallert : Non, je ne pourrais pas dire cela, car cela sous-entendrait une appartenance !

Krishnamurti : Je vois ce que vous voulez dire.

Eugène Schallert : Je ne pourrais pas dire que vous êtes mon ami. Nous n'arrêtons pas de dire cela, mais le mot « mon » déforme ce que nous voyons...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Mais pourquoi donc appartenons-nous à quoi que ce soit, je me le demande.

Eugène Schallert : Je crois que nous ne le pouvons pas : si nous sommes libres, c'est que nous ne sommes pas esclaves, donc nous n'appartenons à rien.

Krishnamurti : C'est le principal.

Eugène Schallert : Les relations possessives n'ont pas lieu d'être.

Krishnamurti : Il ne faut appartenir à aucun groupe spirituel ou religieux organisé, ni à un parti, ou que sais-je encore, parce que cela favorise la division.

Eugène Schallert : Si je suis, ou si je suis libre - ce qui revient au même - alors je ne peux en aucun cas être possédé par quiconque, je n'appartiens à rien ni personne. L'expression même n'a pas de sens.

Krishnamurti : N'appartenir à rien ni à personne signifie être seul face aux événements.

Eugène Schallert : L'appartenance va à l'encontre de tout ce que nous disons constamment: « n'appartenir à rien ni à personne » - tel est le prix à payer si l'on veut être, aimer et voir.

Krishnamurti : Oui, mais cela suppose de n'appartenir à aucune des structures instaurées par les êtres humains.

Eugène Schallert : En effet.

Krishnamurti : Cela veut dire qu'il faut rester seul, à l'écart de tous ces fatras, ne pas y adhérer. Quand on possède l'ordre, monsieur, on n'appartient pas au désordre.

Eugène Schallert : Je crois que nous approchons du but lorsque nous disons que mourir, c'est vivre sans appartenir à rien.

Krishnamurti : S'agit-il l'a d'un concept ou d'une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réalité?

Eugène Schallert : Non, c'est une expérience, une réalité. En effet.

Krishnamurti : Si la chose est réelle, c'est une réalité brûlante ! Elle brûle tout ce qui est faux.

Eugène Schallert : Oui, j'en fais la constatation. Et nous en faisons sans cesse l'expérience, bien sûr. D'après moi, si l'on sait dominer la peur de la mort, on devient capable de comprendre et de vivre en disposant de cette énergie à profusion dont nous parlons. Je crois que de la même manière, si l'on parvient à dépasser cette question de l'appartenance, ou du besoin de posséder, on peut aborder la question de l'être. Et je me demande si c'est synonyme d'être seul.

Krishnamurti : Le risque qu'il y a à être : voilà ce qu'il faut examiner. Être - qu'est-ce au juste? On peut classer cela sous différentes rubriques. Mais la rubrique n'est pas l'être.

Eugène Schallert : Mais lorsque nous avons soulevé la question de l'être, puis celle de la mort et de l'appartenance, vous avez pourtant dit : « Être, c'est être seul et... »

Krishnamurti : Mais monsieur, si je meurs au conditionnement qui a fait de moi un hindou, comment pourrais-je encore être hindou ? Cela n'a pas de sens !

Eugène Schallert : Très bien, mais une fois que j'ai renoncé à...

Krishnamurti : Voyez ce qui se passe alors, monsieur : je rejette, j'abandonne les oripeaux de l'hindouisme, ou du catholicisme, etc. - et que se passe-t-il ? Je suis devenu un étranger. Étranger au sens où j'ai beau dire que je vous aime, je n'en suis pas moins un étranger, parce qu'il existe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un état de désordre qui est la patrie commune des êtres humains, et celui qui la quitte devient un étranger -il n'y appartient plus, c'est tout.

Eugène Schallert : Incontestablement. Ou alors, il n'en a pas le sentiment, ou bien le mot même d'appartenance lui brûle les lèvres - ce qui est mon cas.

Krishnamurti : Toujours est-il que la relation est rompue.

Eugène Schallert : La relation n'existe plus.

Krishnamurti : Quand il n'y a plus de relation entre le désordre et l'ordre, quel est donc l'état de l'esprit qui a quitté ce désordre ?

Eugène Schallert : Vous avez suggéré que cet état où est l'esprit était un état de solitude.

Krishnamurti : On est seul en ce sens que l'esprit n'est pas contaminé, qu'il est véritablement innocent. Innocent ou en d'autres termes insensible aux blessures. Le mot signifie à l'origine « à l'abri des blessures ». L'innocent peut vivre en ce monde, mais il n'en fait pas partie.

Eugène Schallert : Le monde étant pris au sens de conflit, de chaos.

Krishnamurti : Oui, toute la pagaille ambiante. Cet état-là est absolument indispensable si l'on veut en savoir plus - ce « plus » n'étant pas d'ordre quantitatif -, il est en fait absolument essentiel pour pouvoir découvrir si l'incommensurable existe ou non.

Eugène Schallert : Oui, c'est vrai, je le crois ; et en un certain sens, c'est en étant seul que l'on découvre ce que c'est que de voir, d'aimer et d'être. On se dissocie ainsi du désordre.

Krishnamurti : C'est en observant le désordre, en en prenant conscience, sans faire le moindre choix, que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

survient l'ordre. Plus d'appartenance - et l'ordre est là.

Eugène Schallert : Oui. Au fil de notre questionnement sur la signification de l'ordre - ou de l'harmonie, de la tranquillité - nous sommes toujours tombés sur la même réponse - l'ordre, avant toute chose, c'est être, c'est aimer, c'est voir.

Krishnamurti : L'ordre, monsieur, est l'une des choses les plus extraordinaires, parce qu'il est toujours neuf. Il ne se soumet pas aux schémas établis, c'est une chose vivante. La vertu est une chose vivante. Elle ne consiste pas à dire : « Je suis vertueux. » Il ne faut jamais dire que l'on est vertueux, car si on le dit, c'est qu'on ne l'est pas. La vertu est vivante, comme les eaux d'un fleuve, elle déborde de vie, et c'est ainsi que dans cet état survient quelque chose qui est au-delà de toute mesure.

Eugène Schallert : Et c'est à ce moment-là que l'on découvre l'incommensurable.

Krishnamurti : Oui - mais on ne le découvre pas : il est là. Voyez-vous, les mots « découverte » et « expérience » sont des expressions plutôt malvenues : en effet, la plupart des êtres humains meurent d'envie de faire de grandes expériences, tant leur existence est bancale, mesquine, minée par l'angoisse; alors ils disent : « En fait d'expériences, juste ciel, j'attends nettement mieux, et plus ! » D'où cette vogue des groupes de méditation et autres, alors qu'il faut d'abord mettre de l'ordre dans sa propre vie, et c'est ensuite qu'advient cette chose qui transcende toute mesure.

Eugène Schallert : Donc, si nous poursuivons la question de l'incommensurable...

Krishnamurti : Cette chose-là, on ne peut pas la poursuivre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Eugène Schallert : Ni la découvrir. Bien, j'y suis. On ne peut ni la poursuivre, ni la découvrir, ni la décrire comme une « expérience » - laissons tout cela de côté. Lorsqu'on la rencontre un jour, par hasard...

Krishnamurti : Il faut laisser la porte ouverte, monsieur.

Eugène Schallert : Laisser la porte ouverte.

Krishnamurti : Et laisser entrer le soleil. S'il entre, tant mieux, s'il n'entre pas, ce n'est pas grave. Mais dès qu'on veut le saisir, la porte se referme.

Eugène Schallert : Je vois : cette quête même est...

Krishnamurti : Alors, la quête même de la vérité ferme le passage, bloque l'accès à la vérité.

San Diego, le 17 février 1972

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quel avenir pour l'humanité?

Brockwood Park, le 11 juin 1983

David Bohm, physicien, membre de la Royal Society.

Krishnamurti : Il m'a paru opportun que nous parlions ensemble de l'avenir de l'humanité. Il suffit d'observer la situation actuelle pour voir que le monde est devenu extrêmement dangereux. Il y a partout des terroristes, des guerres, des divisions raciales et nationales, certains dictateurs sont prêts à détruire ce monde - et j'en passe... Sur le plan religieux aussi, il existe des clivages extrêmes.

David Bohm : Sans compter la crise économique et la crise écologique.

Krishnamurti : Il semble que les problèmes ne cessent de se multiplier. Quel est donc l'avenir de l'humanité? Quel avenir se profile non seulement pour la génération actuelle mais pour les générations à venir ?

David Bohm : Cet avenir paraît bien sombre.

Krishnamurti : Oui, et si vous et moi étions encore très jeunes, et au courant de la situation, que ferions-nous ? Quelle serait notre réaction ? Quelle serait notre vie, comment la gagnerions-nous, et ainsi de suite ?

David Bohm : J'y ai souvent songé - la question étant : « Si c'était à refaire, opterais-je de nouveau pour la science? » Et je n'en suis pas du tout certain aujourd'hui car la science semble être sans effet sur la crise...

Krishnamurti : Oui, on dirait même qu'elle contribue à...

David Bohm : ... à l'aggraver. La science pourrait améliorer les choses, mais il n'en est rien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Alors, que feriez-vous ? Moi, je crois que continuerais à faire ce que je fais.

David Bohm : Pour vous, ce serait facile.

Krishnamurti : Effectivement, pour moi ce serait facile. Voyez-vous, je ne pense pas en termes d'évolution.

David Bohm : Je m'attendais à ce que nous abordions cette question.

Krishnamurti : Je ne crois pas du tout qu'il existe aucune évolution psychologique.

David Bohm : Nous en avons souvent parlé, je comprends donc ce que vous dites jusqu'à un certain point. Mais à mon avis, ceux qui ne sont pas familiarisés avec ce sujet ne vont pas comprendre.

Krishnamurti : Nous examinerons donc l'ensemble du sujet, si vous voulez. Mais pourquoi donc sommes-nous préoccupés par l'avenir? L'avenir tout entier n'est autre que maintenant.

David Bohm : En un sens, oui, l'avenir est ici et maintenant, mais nous devons l'expliquer clairement, car cela va à l'encontre de toute une tradition de pensée.

Krishnamurti : Oui, je sais. L'humanité pense en termes d'évolution, de continuité, et ainsi de suite.

David Bohm : Peut-être pourrions-nous aborder la question autrement. À l'époque actuelle, l'évolution semble être le mode de pensée le plus naturel. J'aimerais donc vous demander : « Qu'avez-vous à redire au fait de penser en termes d'évolution? » Le mot même a, bien entendu, une multitude de sens.

Krishnamurti : C'est d'un point de vue psychologique que nous nous plaçons, bien sûr.

David Bohm : Oui. Mais réglons d'abord la question au niveau physique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Un gland se transforme immanquablement en chêne.

David Bohm : Oui, mais l'évolution concerne aussi l'espèce -passant, par exemple de la plante à l'animal, puis à l'homme.

Krishnamurti : Oui, il nous a fallu un million d'années pour devenir ce que nous sommes.

David Bohm : Vous ne mettez pas en doute la réalité de ce processus ?

Krishnamurti : Non, il a réellement eu lieu.

David Bohm : Et il se poursuit vraisemblablement. C'est un processus avéré.

Krishnamurti : C'est cela, l'évolution - un processus avéré, naturel - bien entendu.

David Bohm : Il s'inscrit dans le temps : on est donc dans une zone où le passé, le présent et le futur sont importants.

Krishnamurti : Oui, de toute évidence. Il me faut du temps pour apprendre une langue que je ne connais pas.

David Bohm : Il faut aussi du temps pour que le cerveau s'améliore. Peu volumineux au début, il a grossi de façon régulière, et cela a pris un million d'années.

Krishnamurti : Oui, et il devient aussi de plus en plus complexe. Tout cela nécessite du temps, c'est un mouvement dans l'espace et le temps.

David Bohm : Vous admettez donc le temps physique et le temps neurophysiologique.

Krishnamurti : Absolument ! Tout homme sensé ferait de même.

David Bohm : La plupart des gens admettent aussi l'existence d'un temps psychologique, qu'ils appellent temps mental.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, c'est cela notre propos - savoir s'il existe ou non un «demain psychologique », une évolution psychologique.

David Bohm : À première vue, la question va paraître bizarre, je le crains. Je suis apparemment capable de me souvenir d'hier, et d'anticiper ce que sera demain. L'événement s'étant répété de multiples fois, on sait qu'un jour succède à l'autre. J'ai donc une expérience effective du temps - entre hier et demain -, d'accord?

Krishnamurti : Bien sûr, c'est assez simple.

David Bohm : Alors, que niez-vous ?

Krishnamurti : Je nie le devenir, l'idée qu'un jour je deviendrai meilleur.

David Bohm : Mais on peut considérer cela de deux manières. On peut d'une part se demander : vais-je devenir meilleur par choix délibéré, parce que je m'y efforce ? Certains, d'autre part, ont le sentiment que l'évolution est une espèce de processus naturel, inévitable, qui nous emporte comme un courant irrésistible, et que nous sommes peut-être en train de changer en mieux ou en pire, à moins qu'il ne s'agisse de quelque chose d'autre.

Krishnamurti : Sur le plan psychologique.

David Bohm : Oui, et ce changement prend du temps, mais n'est peut-être pas dû aux efforts que je fais pour devenir meilleur : c'est peut-être le cas, mais peut-être pas, les avis sur ce point sont partagés. Mais niez-vous qu'il y ait une sorte d'évolution psychologique similaire à l'évolution biologique naturelle?

Krishnamurti : En effet, je le nie.

David Bohm : Pourquoi le niez-vous ?

Krishnamurti : Demandons-nous d'abord ce qu'est la psyché, le « moi », l'ego - qu'en est-il au juste ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

David Bohm : Le mot « psyché » a de nombreux sens. Cela peut vouloir dire l'esprit, par exemple. Voulez-vous dire que l'ego, c'est la même chose ?

Krishnamurti : Je parle de l'ego, du « moi ».

David Bohm : Bien. Mais certains voient en l'évolution un processus à l'issue duquel le « moi » sera transcendé pour accéder alors à un niveau supérieur. Ce qui soulève deux questions. L'une étant: le « moi » va-t-il jamais s'améliorer? Et l'autre : supposons qu'on veuille transcender le « moi » - serait-ce réalisable dans le plan temporel ?

Krishnamurti : Non, c'est irréalisable dans le plan temporel.

David Bohm : Certes, mais il faut que nous expliquions clairement pourquoi c'est impossible.

Krishnamurti : Je vais - ou plutôt nous allons - y venir. Qu'est-ce que le « moi »? Si le terme « psyché » a une telle diversité de sens, le « moi », lui, n'est autre que l'ensemble du mouvement que crée la pensée.

David Bohm : Pourquoi dites-vous cela ?

Krishnamurti : Le moi, c'est la conscience, ma conscience, le « moi » c'est mon nom, ma forme et toutes les expériences que j'ai vécues, tous mes souvenirs, etc. La structure même du « moi » est entièrement bâtie par la pensée.

David Bohm : Voilà encore des notions qui risquent pour certains d'être difficiles à admettre.

Krishnamurti : Bien sûr, d'où notre discussion.

David Bohm : Essayons de préciser les choses. En effet, l'expérience première, le sentiment premier que j'ai du « moi » c'est qu'il est doté d'une existence indépendante, autonome, et que c'est ce « moi » qui pense.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Le « moi » est-il indépendant de ma pensée ?

David Bohm : Ma première impression, en fait, c'est que le « moi » existe indépendamment de ma pensée, et que c'est lui qui pense.

Krishnamurti : Oui.

David Bohm : Tout comme je suis là, tout comme je bouge mon bras ou ma tête - de même, je pense. Est-ce une illusion ?

Krishnamurti : Non, parce que, lorsque je bouge mon bras, il y a une intention - autrement dit ce qui vient en premier, ; c'est le mouvement de la pensée. C'est lui qui fait bouger mon bras, et tout le reste. Ce que j'affirme - mais je reste ouvert à la discussion - c'est que la pensée est la base de tout cela.

David Bohm : Oui, vous soutenez que l'ensemble du « moi » et de ses actions sont issus de la pensée. Mais la pensée telle que vous l'entendez n'est pas exclusivement intellectuelle.

Krishnamurti : Non, bien sûr que non. La pensée, c'est le mouvement qui englobe l'expérience, le savoir et la mémoire. C'est tout ce mouvement-là.

David Bohm : J'ai l'impression que vous entendez par là la globalité de la conscience.

Krishnamurti : Oui, exactement - la conscience globale.

David Bohm : Et vous dites que ce mouvement n'est autre que le « moi », c'est bien cela ?

Krishnamurti : Le contenu global de cette conscience, c'est le « moi ». Le « moi » n'est pas distinct de ma conscience.

David Bohm : Je crois qu'on peut dire, en effet, que je suis ma conscience, car si je ne suis pas conscient, je

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'existe plus. La conscience se limite-t-elle à que ce que vous venez de décrire, et qui comprend les pensées, les perceptions, les intentions ?

Krishnamurti : ... les intentions, les aspirations...

David Bohm : ... les souvenirs...

Krishnamurti : ... les souvenirs, les croyances, les dogmes, les rituels en vigueur, bref c'est tout cela - c'est comme un ordinateur qui a été programmé.

David Bohm : Oui, chacun admettra volontiers que la conscience contient assurément tout cela, mais de nombreuses personnes estiment que la conscience ne se limite pas là, mais va sans doute au-delà.

Krishnamurti : Voyons cela de plus près. Le contenu de notre conscience est ce qui constitue celle-ci.

David Bohm : Je crois que cela mérite quelques éclaircissements. Le sens ordinaire de « contenu » est tout à fait différent. Si l'on dit qu'un verre a de l'eau pour contenu, le verre est une chose, l'eau en est une autre. Le verre contient l'eau, le mot « contenu » supposerait donc la présence d'un contenant.

Krishnamurti : Je vous l'accorde. La conscience est donc faite de tout ce qu'elle a mémorisé, croyances, dogmes, rituels, nationalités, peurs, plaisirs, souffrances.

David Bohm : Oui. Mais si tout cela n'existait pas, n'y aurait-il pas de conscience ?

Krishnamurti : Pas sous la forme que nous connaissons.

David Bohm : Mais y aurait-il tout de même une forme de conscience ?

Krishnamurti : Une forme tout à fait différente.

David Bohm : Alors, selon moi, ce vous voulez dire, en fait, c'est que la conscience, telle que nous la connaissons,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est faite de...

Krishnamurti : ... est le résultat des multiples activités de la pensée. C'est la pensée qui a formé ma conscience : cette foule de réactions, de réponses, de souvenirs, de nuances et de subtilités extraordinairement complexes - voilà ce qu'est la conscience, ce qui constitue la conscience.

David Bohm : Telle que nous la connaissons.

Krishnamurti : Oui, telle que nous la connaissons. Reste à savoir si cette conscience a un futur.

David Bohm : A-t-elle un passé ?

Krishnamurti : Bien sûr : les souvenirs, la mémoire.

David Bohm : La mémoire, effectivement. Pourquoi dites-vous, en revanche, qu'elle n'a pas de futur?

Krishnamurti : Si elle en a un, ce sera une chose du même ordre. Les mêmes activités, les mêmes pensées, certes modifiées, mais le schéma se répétera sans cesse.

David Bohm : Vous pensez donc que la pensée ne peut que répéter ?

Krishnamurti : Oui.

David Bohm : Pourtant, on a l'impression que la pensée peut développer des idées nouvelles, par exemple.

Krishnamurti : Mais la pensée est limitée, car le savoir est limité - si l'on veut bien admettre que le savoir reste toujours limité.

David Bohm : Pourquoi dites-vous que le savoir est toujours limité ?

Krishnamurti : Parce que vous, en tant que scientifique, vous ne cessez d'expérimenter, d'ajouter au savoir, de chercher. Vous ajoutez au savoir existant, et après vous un autre y ajoutera encore. Le savoir, qui est le fruit de l'expérience, est limité.

David Bohm : Certains le contestent. Ils caressent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'espoir d'arriver à la connaissance parfaite ou absolue des lois de la nature.

Krishnamurti : Les lois de la nature ne sont pas celles de l'être humain.

David Bohm : Voulez-vous donc restreindre notre discussion au savoir touchant l'être humain?

Krishnamurti : Bien sûr, c'est tout ce dont nous pouvons parler.

David Bohm : D'accord. Nous disons donc que l'homme ne peut pas parvenir à une connaissance illimitée de la psyché ? Est-ce bien là ce que vous voulez dire ? Il reste toujours une part d'inconnu.

Krishnamurti : Oui, il y a toujours autre chose, quelque chose qu'on ne connaît pas. Donc, dès lors qu'on admet que le savoir est limité, alors la pensée est limitée.

David Bohm : Oui, la pensée dépend du savoir, et le savoir ne peut pas tout couvrir. Donc la pensée ne pourra pas faire face à tous les événements.

Krishnamurti : Exactement. C'est pourtant ce que les politiciens, et d'autres, essaient de faire. Ils croient que la pensée peut résoudre tous les problèmes.

David Bohm : Il est cependant clair que dans le cas des politiciens ce savoir est fort limité. Et quand on ne dispose pas du savoir requis pour traiter un problème, on sème la confusion.

Krishnamurti : Donc, la pensée étant limitée, notre conscience, qui a été élaborée par la pensée, est limitée.

David Bohm : Pouvez-vous être tout à fait clair ? Cela signifie donc que nous ne pouvons que rester dans le même cercle.

Krishnamurti : C'est cela, le même cercle.

David Bohm : Mais, voyez-vous, si l'on compare avec la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

science, certains pourraient rétorquer qu'en dépit de cette limitation du savoir, je découvre sans cesse.

Krishnamurti : Vos découvertes s'ajoutent aux autres, mais restent limitées.

David Bohm : Oui, elles restent limitées. Précisément. Je crois que l'une des idées à l'arrière-plan de l'approche scientifique c'est que, bien que le savoir reste limité, je peux malgré tout faire des découvertes, et rester en prise avec le réel.

Krishnamurti : Mais cela aussi est limité.

David Bohm : Mes découvertes sont limitées, et il y toujours l'inconnu que je n'ai pas découvert.

Krishnamurti : C'est ce que je dis. L'inconnu, l'illimité ne peut être capturé par la pensée, car la pensée en elle-même est limitée. Donc, vous et moi sommes-nous tous deux d'accord là-dessus, et non contents d'être d'accord, percevons-nous cela comme un fait ?

David Bohm : Nous pourrions insister encore sur un point, à savoir que la pensée est limitée, en dépit des très fortes prédispositions, de très fortes convictions, de très fortes tendances à croire que la pensée peut tout.

Krishnamurti : Pourtant il n'en est rien. Regardez ce qu'elle a fait subir au monde !

David Bohm : Oui, j'admets qu'elle ait fait des choses abominables, mais cela ne prouve pas qu'elle ait toujours tort. On pourrait toujours accuser les responsables de l'avoir mal utilisée.

Krishnamurti : Je sais, c'est une bonne vieille recette ! Mais c'est en essence que la pensée est limitée, par conséquent tout ce qu'elle fait est limité.

David Bohm : Et vous la dites limitée de manière très sérieuse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, elle l'est, de manière très, très grave.

David Bohm : Cette manière, pourrions-nous la préciser?

Krishnamurti : Elle se manifeste par tout ce qui se passe dans le monde. Les idéaux totalitaires sont une invention de la pensée.

David Bohm : Oui, nous pourrions dire que ce qualificatif même de « totalitaire » signifie que ces idéaux voulaient couvrir tous les domaines en totalité, mais ils n'y sont pas parvenus - alors tout s'est effondré.

Krishnamurti : Et l'effondrement continue.

David Bohm : Mais il y a aussi ceux qui disent ne pas être totalitaires.

Krishnamurti : Mais la pensée des démocrates, des républicains et des idéalistes, etc. est elle aussi limitée.

David Bohm : Oui, limitée d'une manière qui est...

Krishnamurti : ... destructrice.

David Bohm : ... très grave et très destructrice. Comment pourrions-nous expliciter cela? Je pourrais dire, par exemple: « D'accord, ma pensée est limitée, mais ce n'est vraisemblablement pas si grave que cela. » Pourquoi est-ce si important?

Krishnamurti : C'est relativement simple - toute action, puisqu'elle découle d'une pensée limitée, ne peut qu'engendrer le conflit. Les divisions géographiques de l'humanité sous forme de nationalités, les divisions religieuses et autres ont fait d'énormes ravages dans le monde.

David Bohm : Oui, voyons en quoi cela est lié à la limitation de la pensée. Mon savoir est limité : comment cela m'amène-t-il à diviser le monde ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Ne sommes-nous pas en quête de sécurité ? Ayant cru trouver une sécurité dans la famille, la tribu, le nationalisme, nous en avons déduit qu'il y avait une sécurité dans la division.

David Bohm : Oui, c'est sans doute ainsi que tout a commencé, prenons l'exemple de la tribu. On est en proie à un sentiment d'insécurité, et l'on se dit : « Au sein de la tribu, je me sens à l'abri. » C'est une conclusion. Je crois en savoir assez pour être rassuré - or je suis loin d'en savoir assez. D'autres événements, dont je ne savais rien, viennent ébranler gravement cette sécurité. D'autres tribus arrivent.

Krishnamurti : Non, c'est la division elle-même qui crée l'insécurité.

David Bohm : Elle y contribue - mais ce que je veux dire, c'est que je n'en sais pas suffisamment pour savoir cela, je ne le vois pas.

Krishnamurti : On ne voit pas la situation parce qu'on n'a pas une vision assez globale du monde.

David Bohm : Toujours est-il que la pensée qui s'est donné pour but la sécurité s'efforce d'avoir connaissance de tout ce qui est important. Et dès que c'est fait, elle se dit : « Voilà ce qui va m'assurer la sécurité » - pourtant il y a des quantités de choses qu'elle ignore ; mais ce qu'elle ne sait pas, C'est que cette pensée même est facteur de division. Elle va donc diviser, parce que je délimite une zone comme étant une zone sûre, séparée d'une autre zone.

Krishnamurti : Si la pensée divise, c'est parce qu'elle est elle-même divisée. Tout ce qui est limité ne peut qu'être source de conflit : c'est inévitable.

David Bohm : Voulez-vous dire que toute pensée qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est...

Krishnamurti : Si je dis être un individu, cela est limité. Je m'intéresse à moi-même - tout cela est très limité.

David Bohm : Oui, mais ici il faut être très clair. Si je dis : « Voici une table » - qui donc est limitée - il n'y a aucun conflit - n'est-ce pas ?

Krishnamurti : Non, dans ce cas-là il n'y en a pas.

David Bohm : Mais si je dis: « C'est moi », ce « moi » est source de conflit.

Krishnamurti : Le « moi » et une entité qui divise.

David Bohm : Essayons de mieux voir pourquoi.

Krishnamurti : Parce que cette entité sépare, divise, ne s'intéresse qu'à elle-même ; et le « moi », lorsqu'il s'identifie à plus grand que lui, la nation par exemple, continue à diviser.

David Bohm : En somme, je m'identifie pour des raisons de sécurité, ainsi je sais que je vous suis diamétralement opposé, et je me protège. Ce qui crée une division entre vous et moi.

Krishnamurti : ... entre nous et eux, et ainsi de suite.

David Bohm : Entre nous et eux, effectivement. Tout cela provient des limitations de ma pensée, car je ne comprends pas que nous sommes étroitement liés, que nous sommes en contact étroit.

Krishnamurti : Nous sommes des êtres humains.

David Bohm : Oui, nous sommes tous des êtres humains.

Krishnamurti : Les êtres humains ont tous plus ou moins les mêmes problèmes.

David Bohm : Mais cela, je ne l'ai pas compris. Mon savoir est limité, je crois que nous pouvons créer des différences afin de nous protéger - me protéger moi et pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les autres. Mais ce faisant, je crée une instabilité, une insécurité.

Krishnamurti : C'est cela, vous suscitez l'insécurité. Donc, si nous voyons cela, pas simplement au niveau intellectuel ou verbal, mais si nous sentons vraiment que nous sommes l'humanité tout entière, alors notre responsabilité devient immense.

David Bohm : Peut-on faire quoi que ce soit à propos de cette responsabilité ?

Krishnamurti : Ou je participe à toute cette pagaille, ou je reste à l'écart. Autrement dit la paix, l'ordre doivent régner à l'intérieur de soi-même. Je vais y venir - je brûle les étapes !

David Bohm : Je crois que nous avons soulevé un point capital. Nous disons que toute l'humanité, que tous les hommes ne font qu'un ; donc, créer des divisions à ce niveau est...

Krishnamurti : ... chose dangereuse.

David Bohm : Oui, alors que la division entre moi et la table ne présente aucun danger, parce que la table et moi ne sommes pas un. Mais l'humanité n'a pas conscience qu'elle ne fait qu'un.

Krishnamurti : Pourquoi, mais pourquoi donc ?

David Bohm : Approfondissons cela. C'est un point crucial. Visiblement, si elle ne s'en rend pas compte, c'est en raison des multiples divisions existantes, non seulement entre nations et religions, mais entre un individu et un autre.

Krishnamurti : Mais pourquoi cette division ?

David Bohm : La première raison, en tout cas à l'époque contemporaine, est la croyance, qui n'était peut-être pas aussi solidement ancrée autrefois, en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'individualité de chaque être humain.

Krishnamurti : C'est justement cela que je conteste. Je conteste catégoriquement que nous soyons des individus.

David Bohm : C'est une grosse question, parce que...

Krishnamurti : Bien sûr. Nous venons de le dire : cette conscience qui est « moi » est semblable à celle de tous les autres hommes. Ils souffrent tous, ils ont tous peur, ils sont tous dans l'insécurité, ils ont leur dieux et leurs rituels particuliers, tous issus de la pensée.

David Bohm : Effectivement, mais je crois que cela mérite quelques explications. Il y a là deux questions. La première, c'est que tout le monde n'a pas le sentiment d'être semblable aux autres - la plupart croient pouvoir se distinguer de manière unique.

Krishnamurti : Qu'entendez-vous par là? Qu'ils se distinguent par leurs actions ?

David Bohm : Cela peut prendre des aspects divers. Par exemple, une nation peut s'estimer plus douée que les autres dans certains domaines, ou une personne sait faire quelque chose de spécial, ou a une qualité particulière.

Krishnamurti : Bien sûr : vous êtes plus intellectuel que moi. Un autre est plus doué pour telle chose ou telle autre.

David Bohm : Il peut s'enorgueillir de ses capacités, ou des avantages dont il jouit.

Krishnamurti : Mais cela mis à part, nous sommes tous essentiellement identiques.

David Bohm : Selon vous, toutes les différences que vous venez de décrire sont...

Krishnamurti : ... superficielles.

David Bohm : Alors, quels sont les facteurs de base communs?

Krishnamurti : La peur, la souffrance, l'angoisse, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

solitude, toutes les vicissitudes communes à l'humanité.

David Bohm : Mais certains sont sans doute persuadés que l'essentiel, ce sont les grands accomplissements de l'humanité.

Krishnamurti : Qu'avons-nous accompli ?

David Bohm : Par exemple, on peut être fier des réussites humaines dans le domaine de la science, de l'art, de la culture et de la technologie.

Krishnamurti : Nous avons des réussites indéniables à notre actif dans tous ces domaines ; notre technologie couvre un vaste domaine, dont celui de la communication, des voyages, de la chirurgie…

David Bohm : Tout cela est remarquable à bien des égards.

Krishnamurti : Sans aucun doute. Mais qu'en est-il de nos accomplissements psychologiques ?

David Bohm : Vous dites que psychologiquement parlant, aucun de ces accomplissements ne nous a affectés ?

Krishnamurti : Oui, c'est exact.

David Bohm : Et la question psychologique est plus importante qu'aucune autre, car si elle n'est pas réglée, le reste devient dangereux.

Krishnamurti : Si nous sommes limités psychologiquement, alors tout ce que nous ferons sera limité, et la technologie sera alors utilisée par notre psyché limitée.

David Bohm : Oui, ce qui commande tout, c'est cette psyché limitée, et non les systèmes rationnels de la technologie, et en fait la technologie devient alors un instrument…

Krishnamurti : … dangereux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

David Bohm : Le premier point, c'est donc que la psyché est au cœur du problème, et si elle n'est pas en ordre, le reste ne sert à rien.

Krishnamurti : Mais si la maison est en ordre...

David Bohm : La seconde question est celle-ci : bien que nous disions que notre psyché souffre de certains désordres, ou d'un manque d'ordre qui nous affecte tous, mais qu'il se peut que nous ayons tous d'autres potentialités, est-il vrai que nous ne fassions qu'un? Même si nous nous ressemblons tous, cela ne veut pas dire que nous soyons tous identiques, que nous ne fassions qu'un.

Krishnamurti : Nous avons dit que notre conscience reposait sur un fondement commun à tous et qui nous sert de base.

David Bohm : Oui, mais le fait que les corps humains se ressemblent ne prouve pas qu'ils soient identiques.

Krishnamurti : Bien sûr que non : votre corps est différent du mien.

David Bohm : Oui, nous vivons chacun dans un espace différent, au sein d'une entité distincte, et ainsi de suite. Mais ce que vous voulez dire, je crois, c'est que la conscience n'est pas une entité individuelle...

Krishnamurti : C'est cela.

David Bohm : ... le corps, lui, est une entité jouissant d'une certaine individualité.

Krishnamurti : Cela semble évident.

David Bohm : Sans doute, mais je pense...

Krishnamurti : Votre corps est différent du mien, nous ne portons pas le même nom.

David Bohm : Effectivement, nous sommes différents - bien que faits du même matériau, nos corps sont différents, ils ne sont pas interchangeables, les protéines

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de l'un pourraient ne pas être compatibles avec celles de l'autre. Mais nombre de gens sont persuadés qu'il en va de même pour l'esprit, disant par exemple qu'il existe entre les individus un sorte de chimie de sympathie ou d'antipathie.

Krishnamurti : Mais si l'on creuse la question un peu plus profond, on s'aperçoit que la conscience est également partagée par tous les êtres humains.

David Bohm : Oui, mais on a l'impression que notre conscience est individuelle et qu'elle nous est communiquée en quelque sorte...

Krishnamurti : Je crois que c'est une illusion ; car nous nous accrochons à quelque chose qui n'est pas vrai.

David Bohm : Voulez-vous dire que l'humanité possède une conscience unique ?

Krishnamurti : Oui, la conscience humaine ne fait qu'un.

David Bohm : C'est un tout. C'est très important car la question cruciale, c'est de savoir si elle est multiple ou unique.

Krishnamurti : Oui.

David Bohm : On pourrait envisager des consciences multiples qui communiquent entre elles et forment ensuite une unité plus large. Ou pensez-vous que dès les toutes premières origines, la conscience est un tout ?

Krishnamurti : Elle ne fait qu'un dès l'origine.

David Bohm : Et le sentiment d'une séparation est une illusion - c'est ça?

Krishnamurti : C'est ce que je ne cesse de répéter. Cela semble pourtant si sensé ; c'est la position inverse qui est insensée.

David Bohm : Mais on n'a généralement pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'impression, en tout cas pas sur le coup, que la notion d'une existence séparée soit insensée, parce qu'on glisse, par extrapolation, du corps à l'esprit, et on conclut qu'il est tout à fait logique de dire que mon corps est distinct du vôtre - et que mon corps a en lui mon esprit. Voulez-vous donc dire que l'esprit ne se situe pas à l'intérieur du corps?

Krishnamurti : Cela, c'est une tout autre question. Patience - finissons-en d'abord avec la première. En pensant que nous sommes des individus psychiquement distincts, nous avons plongé le monde dans une colossale pagaille - voilà ce que nous avons fait.

David Bohm : Effectivement, si nous nous croyons séparés alors qu'il n'en est rien, la pagaille ne peut qu'être colossale, de toute évidence !

Krishnamurti : Et c'est ce qui se passe. Chacun pense qu'il lui faut agir à sa guise, se réaliser. Et c'est dans cette situation de séparation qu'il lutte pour accéder à la paix, à la sécurité - sécurité et paix qu'une telle situation interdit absolument.

David Bohm : Le pourquoi de cette situation tient dans l'absence de séparation réelle : si la séparation était bien réelle, ce déploiement d'efforts serait logique. Mais si l'on entreprend de séparer ce qui ne peut pas l'être, le résultat ne peut être que le chaos.

Krishnamurti : Exactement.

David Bohm : Les choses sont claires à présent, mais je crois que les gens ne verront pas clairement et immédiatement que la conscience humaine forme un tout indissociable.

Krishnamurti : Oui, un tout indissociable, c'est parfaitement exact.

David Bohm : Le simple fait d'envisager cette notion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

soulève de nombreuses questions, mais je ne sais pas si nous les avons suffisamment approfondies. Prenons celle-ci, par exemple : pourquoi nous croyons-nous distincts les uns des autres ?

Krishnamurti : Pourquoi est-ce que je me crois distinct? Parce que tel est mon conditionnement.

David Bohm : Oui, mais qu'est-ce qui nous a poussés à adopter un conditionnement aussi stupide ?

Krishnamurti : Cela remonte à l'enfance: « C'est à moi, c'est mon jouet, pas le tien. »

David Bohm : Mais si ma première réaction est de dire que c'est à moi parce que je me perçois comme un individu séparé. Ce qui n'est pas clair, c'est comment l'esprit, qui ne faisait qu'un, en est arrivé à l'illusion que tout est morcelé en multiples fragments.

Krishnamurti : Je pense que c'est, là encore, l'activité de la pensée qui est en cause. La pensée par sa nature même est fragmentaire et tend à diviser, et cela explique que je sois un fragment.

David Bohm : La pensée crée sens cesse en nous l'impression d'être des fragments. Par exemple, dès lors qu'on décide d'instaurer une nation, on se dissocie forcément des autres nations, dont on se croit séparé, et il en découle toute une série choses, de conséquences diverses, qui font qu'à la fin la séparation semble dotée d'une réalité indépendante. Nous avons tous une langue distincte, un drapeau distinct, et que sais-je encore, et nous délimitons des frontières. Au bout d'un certain temps, la séparation devient si évidente qu'on oublie comment les choses ont commencé, on fait comme si la situation existait depuis toujours, et l'on se contente de continuer sur les mêmes bases.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Bien sûr. C'est pourquoi je crois que dès lors qu'on saisit la nature de la pensée, sa structure, son mode de fonctionnement, ce qui en est la source, et qu'on voit, par voie de conséquence, qu'elle est toujours limitée, si l'on a véritablement vu cela, alors...

David Bohm : Quelle est la source de la pensée, est-ce la mémoire ?

Krishnamurti : La mémoire, le souvenir du passé, autrement dit le savoir, qui est lui-même issu de l'expérience - or l'expérience est toujours limitée.

David Bohm : Mais la pensée, cela inclut aussi, évidemment, la tendance qui nous pousse à avancer, à raisonner logiquement, à tenir compte des découvertes, des intuitions.

Krishnamurti : Et, comme nous l'avons dit auparavant, la pensée, c'est le temps.

David Bohm : Oui, c'est exact ; la pensée, c'est le temps. Cela aussi requiert plus ample discussion, car, voyez-vous, notre expérience première nous suggère que le temps vient en premier, et que la pensée s'inscrit dans le temps.

Krishnamurti : Ah, non.

David Bohm : Prenons l'exemple du mouvement : s'il a lieu, le corps bouge, et cela demande du temps.

Krishnamurti : Aller d'un endroit à l'autre demande du temps ; apprendre une langue étrangère demande du temps ; peindre un tableau prend du temps.

David Bohm : Faire pousser une plante demande du temps. On dit aussi que penser prend du temps.

Krishnamurti : Voilà pourquoi nous pensons en termes de temps.

David Bohm : La première tentation serait de dire que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toute action prend du temps, et celle de penser ne fait pas exception. Or vous dites autre chose, à savoir que la pensée est le temps.

Krishnamurti : Effectivement, la pensée est le temps.

David Bohm : Psychiquement parlant, psychologiquement parlant - c'est bien cela? Comment faut-il comprendre cela? Le fait que la pensée soit le temps. C'est loin d'être évident, voyez-vous.

Krishnamurti : Préféreriez-vous dire que la pensée est mouvement et que le temps est mouvement ?

David Bohm : Le temps, en fait, est une chose mystérieuse, et les avis divergent à son sujet. Nous pourrions dire que le mouvement est indispensable au temps : j'arriverais à comprendre qu'il ne puisse pas y avoir de temps sans mouvement.

Krishnamurti : Le temps, c'est le mouvement, le temps n'est pas séparé du mouvement.

David Bohm : Je ne dis pas qu'il soit séparé, mais dire que le temps est le mouvement... - si nous disions que temps et mouvement ne font qu'un...

Krishnamurti : Oui, c'est ce que nous disons.

David Bohm : Oui, ils sont indissociables. Cela semble assez clair. Mais il y a le mouvement physique, qui signifie temps physique - d'accord?

Krishnamurti : Le temps physique - la chaleur et le froid, et aussi l'obscurité et la lumière, le lever et le coucher de soleil, tout cela...

David Bohm : Et les saisons, oui. Et puis il y a le mouvement de la pensée. Cela soulève la question de la nature de la pensée. La pensée n'est-elle en somme rien d'autre qu'un mouvement du système nerveux, au sein du cerveau ? Diriez-vous cela ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui.

David Bohm : De l'avis de certains, la pensée inclut, certes, le mouvement du système nerveux, mais il se pourrait qu'il existe quelque chose qui la transcende.

Krishnamurti : Le temps, c'est quoi, en réalité? Le temps, c'est l'espoir.

David Bohm : Psychologiquement parlant.

Krishnamurti : Oui ; pour l'instant, je parle uniquement d'un point de vue psychologique. L'espoir, c'est le temps, le devenir, c'est le temps, l'accomplissement, c'est le temps. Prenons la question du devenir : je veux devenir quelque chose, sur le plan psychologique - devenir non-violent, par exemple. C'est une parfaite illusion.

David Bohm : Nous comprenons que ce soit illusoire, mais la raison pour laquelle c'est effectivement une illusion, c'est qu'il n'existe pas de temps de cet ordre-là. C'est bien cela ?

Krishnamurti : Oui. Les êtres humains sont violents : et de nombreuses personnes, Tolstoï et d'autres, en Inde par exemple, ont beaucoup parlé de la non-violence. Mais le fait, c'est que nous sommes violents, et que la non-violence n'est pas une réalité effective. C'est pourtant cela que nous voulons devenir.

David Bohm : Oui, mais là encore, c'est un prolongement du genre de pensée que nous appliquons aux choses matérielles. Si vous voyez un désert, il est réel, et vous dites que l'oasis n'a aucune réalité, pourtant elle est présente à votre esprit, cette oasis qui naîtra quand vous aurez amené l'eau jusque-là. Nous disons donc que nous sommes capables d'élaborer des projets pour un avenir dans lequel le désert deviendra fertile. C'est là qu'il faut

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faire attention: nous disons en effet que nous sommes violents, mais que nous ne pouvons pas, en élaborant un projet similaire, devenir non violents. Mais pourquoi ?

Krishnamurti : Pourquoi? Parce que l'état de non-violence ne peut pas coexister avec la violence. Il n'est qu'un idéal.

David Bohm : Il faut éclaircir cette notion, parce que, selon la même logique, l'état de fertilité et le désert s'excluent mutuellement. Je crois que ce que vous voulez dire, c'est que dans le cas de l'esprit, dès lors qu'on est violent, la non-violence n'a pas de sens.

Krishnamurti : Le seul état réel, c'est la violence - et nul autre.

David Bohm : Tout est là : tout mouvement vers un autre état est illusoire.

Krishnamurti : Oui, tous les idéaux sont psychologiquement illusoires. L'idéal consistant à vouloir construire un magnifique pont, en revanche, n'est pas illusoire. On peut faire des projets autour d'un pont, mais avoir des idéaux d'ordre psychologique...

David Bohm : Oui, si l'on est violent et que l'on continue à l'être tout en s'efforçant d'être non-violent...

Krishnamurti : . . cela n'a aucun sens, et pourtant cette notion a pris une telle importance. Je conteste donc le devenir, qu'il consiste à voir dans ce qui est un idéal à atteindre, ou une réalité à fuir.

David Bohm : Oui, ce qui devrait être remplace ce qui est. Mais dire que devenir - au sens de progresser sur le plan personnel - n'a absolument pas le moindre sens, c'est...

Krishnamurti : Oh, mais cette idée de progrès personnel est tellement affreuse ! Ce qui est à la source de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout cela, nous l'affirmons, c'est le mouvement de la pensée sous forme de temps. Dès lors que, sur le plan psychologique, nous donnons une importance au temps, tous les idéaux tels que la non-violence, le désir d'accéder à un état supérieur et ainsi de suite, deviennent totalement illusoires.

David Bohm : Oui, quand vous parlez du mouvement de la pensée sous forme de temps, il me semble que le temps est illusoire.

Krishnamurti : Oui.

David Bohm : Nous le percevons sous forme de temps, mais cette forme de temps n'est pas réelle.

Krishnamurti : D'où la question que nous avons posée : qu'est-ce que le temps? Il me faut du temps pour aller d'ici à là. Si je veux devenir ingénieur, je dois étudier, cela prend du temps. Ce même mouvement, nous le reportons sur la psyché, en disant : il me faut du temps pour devenir bon, pour atteindre l'éveil.

David Bohm : Oui, et cela est invariablement source de conflit. Une part de vous s'oppose à l'autre. Donc, ce mouvement qui vous fait dire : « Il me faut du temps » crée une division dans votre psyché. Une division entre observateur et observé.

Krishnamurti : Oui, c'est exact. Or nous disons que l'observateur est la chose observée.

David Bohm : Et donc, psychologiquement parlant, le temps n'existe pas.

Krishnamurti : C'est cela. Le penseur est la pensée, il n'existe pas de penseur en dehors de la pensée.

David Bohm : Tout ce que vous dites semble très raisonnable, mais je crois, voyez-vous, que cela va tellement à rencontre de nos traditions habituelles que,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'une manière générale, les gens auront d'extrêmes difficultés à comprendre vraiment…

Krishnamurti : Bien sûr, la plupart d'entre eux veulent une vie sans histoires : « Qu'on me laisse continuer en restant pareil à moi-même, pour l'amour du ciel, laissez-moi tranquille ! »

David Bohm : Oui, tel est le résultat de tous ces conflits qui, à force, rendent les gens méfiants.

Krishnamurti : Mais les conflits irrésolus ou éludés n'en existent pas moins, que cela nous plaise ou non. Toute la question est donc là : est-il possible de vivre une vie sans conflit?

David Bohm : Oui, c'est ce que sous-entendent nos propos antérieurs. La source du conflit est la pensée ou le savoir, ou le passé.

Krishnamurti : Exactement. La question qui nous vient alors est celle-ci : est-il possible de transcender la pensée ? Ou est-il possible de mettre fin au savoir ? Je me place sur le plan psychologique, pas…

David Bohm : Oui, le savoir concernant les objets matériels et les choses du même ordre - le savoir scientifique - continuera.

Krishnamurti : Absolument, cela doit continuer.

David Bohm : Mais ce qui, selon vous, doit cesser d'exister, c'est ce que vous appelez la connaissance de soi - c'est bien cela ?

Krishnamurti : Oui.

David Bohm : D'autre part, on a souvent dit, et vous avez dit vous-même que la connaissance de soi était très importante.

Krishnamurti : Certes la connaissance de soi est importante, mais si j'ai besoin de temps pour me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comprendre, si je dis que je finirai un jour pas me comprendre par l'observation, l'analyse, l'examen minutieux de mes rapports avec les autres, et ainsi de suite, le temps est impliqué dans tout cela. Or ce que je dis, c'est qu'il existe une autre manière d'aborder tout cela sans faire intervenir le temps - c'est-à-dire quand l'observateur est l'observé. Dans cette observation, il n'y a pas de temps.

David Bohm : Pourrions-nous creuser un peu la question ? Vous dites, par exemple, qu'il n'y a pas de temps, mais vous êtes tout de même en mesure de vous rappeler que vous étiez ailleurs il y a une heure. Dans quel sens peut-on dire alors qu'il n'y a pas de temps?

Krishnamurti : Le temps, c'est la division, de même que la pensée, c'est la division. Voilà pourquoi la pensée, c'est le temps.

David Bohm : Le temps est une succession de divisions entre passé, présent et futur.

Krishnamurti : La pensée divise de la même manière. La pensée est donc le temps. Ou le temps est la pensée.

David Bohm : Oui... mais cela n'est pas exactement la conséquence logique de ce que vous avez dit.

Krishnamurti : Examinons cela de plus près.

David Bohm : À première vue, tout porte à croire que la pensée effectue toutes sortes de divisions, à l'aide de décimètres ou d'autres accessoires, et qu'elle crée également les intervalles de temps qui scandent passé, présent et futur. Mais il n'en résulte pas forcément que la pensée soit le temps.

Krishnamurti : Écoutez : nous avons dit que le temps était un mouvement. La pensée est aussi une succession de mouvements. Les deux sont donc un mouvement.

David Bohm : Bon, d'accord. La pensée est, on le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

suppose, un mouvement du système nerveux et...

Krishnamurti : En fait, c'est un mouvement de devenir. Je parle toujours d'un point de vue psychologique.

David Bohm : Mais chaque fois que vous pensez, il y a aussi un mouvement du sang, des nerfs, etc. Alors, quand nous parlons de mouvement psychologique, s'agit-il pour vous d'un simple changement de contenu ? Quel est ce mouvement, et qu'est-ce qui est en mouvement?

Krishnamurti : Regardez : je suis ceci, et psychologiquement, j'essaie de devenir quelque chose d'autre.

David Bohm : Ce mouvement a donc lieu dans le contenu de votre pensée ?

Krishnamurti : Oui. Donc, dire: « Je suis ceci et j'essaie de devenir cela », signifie qu'alors je suis en mouvement. Ou en tous cas j'ai l'impression d'être en mouvement.

Krishnamurti : Disons, par exemple, que je suis avide. L'avidité et un mouvement.

David Bohm : Quel genre de mouvement ?

Krishnamurti : Obtenir, vouloir toujours plus - c'est un mouvement.

David Bohm : D'accord.

Krishnamurti : Et supposons que je trouve ce mouvement pénible. Alors je m'efforce de cesser d'être avide. Cet effort pour ne plus être avide et un mouvement du temps, c'est un devenir.

David Bohm : Oui, mais l'avidité elle-même était un devenir.

Krishnamurti : Bien sûr. Est-il donc possible - cela, c'est la vraie question - est-il possible de ne pas devenir ? Psychologiquement parlant.

David Bohm : Cela supposerait, semble-t-il, que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

psychologiquement, on ne soit rien. En d'autres termes, si vous vous définissez d'une quelconque manière, alors...

Krishnamurti : Non, nous le ferons dans quelques instants.

David Bohm : Je me suis mal exprimé : si je me définis en fonction de mon avidité, si je dis que je suis avide, que je suis ceci ou cela, dans ce cas j'ai envie soit de devenir autre, soit de rester comme je suis - d'accord?

Krishnamurti : Mais suis-je capable de rester tel que je suis? Puis-je demeurer en présence de l'avidité - pas de la non-avidité? Et l'avidité n'est pas différente de moi: l'avidité, c'est moi.

David Bohm : Oui, cela mérite des éclaircissements - la manière ordinaire de concevoir les choses est que j'existe, avec pour alternative d'être avide ou pas.

Krishnamurti : Bien sûr.

David Bohm : Et ce sont là des attributs qui peuvent ou non être les miens.

Krishnamurti : Mais ces attributs ne sont autres que moi.

David Bohm : Une fois de plus, cette idée va tout à fait à rencontre du langage commun et de l'expérience commune.

Krishnamurti : Évidemment.

David Bohm : Nous disons donc, à rencontre des idées reçues, que je suis mes propres attributs, ce qui sous-entend que la pensée, la notion d'attribution crée le « moi » - n'est-ce pas ? Le sentiment du « moi ».

Krishnamurti : Mais cet ensemble de qualités, d'attributs, de vertus, de jugements, de conclusions et d'opinions - c'est tout cela qui constitue le « moi ».

David Bohm : Encore faut-il le percevoir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

immédiatement comme une évidence.

Krishnamurti : Tout le problème est là : il faut percevoir la totalité du mouvement de manière instantanée. Là se pose alors la question de la perception : est-il possible de percevoir - la question risque de paraître un peu bizarre, voire loufoque, pourtant il n'en est rien -, est-il donc possible de percevoir sans aucun mouvement de la mémoire? De percevoir les choses directement, sans qu'il entre dans cette perception le moindre mot, la moindre réaction, le moindre souvenir ?

David Bohm : C'est une énorme question, car la mémoire ne cesse d'intervenir dans la perception. Cela soulèverait la question de découvrir ce qui serait susceptible d'empêcher la mémoire d'entrer dans la perception.

Krishnamurti : Rien ne peut l'en empêcher. Mais si l'on voit que l'activité de la mémoire est limitée, la perception même de ces limites nous permet de sortir de ce cadre pour entrer dans une autre dimension.

David Bohm : Cela supposerait, à ce qu'il me semble, que l'on perçoive tout l'ensemble des limitations de la mémoire.

Krishnamurti : Oui, et pas seulement une fraction.

David Bohm : Certaines formes de limitation de la mémoire sont aisément repérables, mais dans de nombreux cas c'est loin d'être évident. Par exemple, nombre de nos réactions, parmi les moins évidentes, sont vraisemblablement inscrites dans notre mémoire sans que nous les éprouvions comme telles. Supposons, par exemple, que j'aie la perception d'un « moi » présentement doté d'une existence réelle, et non issu de la mémoire - comme c'est communément le cas. Et supposons que je

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

veuille devenir moins avide : c'est sur un plan réel que je vis en même temps et l'expérience de l'avidité, et le désir de devenir. Tout cela a beau découler directement de la mémoire, je dis cependant que c'est « moi » qui me souviens, et pas, à l'inverse, que c'est la mémoire qui crée ce « moi ».

Krishnamurti : Tout se résume en une question, en fait : l'humanité peut-elle vivre sans conflit? On en revient essentiellement à cela. La paix est-elle possible sur cette terre? Jamais les activités de la pensée ne sont porteuses de paix.

David Bohm : Oui, il semble bien en effet, d'après tout ce qui a été dit, que l'activité de la pensée ne puisse en aucun cas être un gage de paix ; psychologiquement parlant, elle est, de manière inhérente, un gage de conflit.

Krishnamurti : Si cette chose-là était vraiment perçue une bonne fois, toutes nos activités prendraient un tour radicalement différent.

David Bohm : Voulez-vous dire qu'il y a une activité autre que la pensée, au-delà de la pensée? Qui, outre le fait qu'elle transcende la pensée, ne requiert aucune coopération de sa part ? Et que cette chose-là persiste quand la pensée est absente ?

Krishnamurti : C'est cela, la vraie question. Nous avons souvent soulevé cette question de savoir s'il existe quelque chose qui transcende la pensée. Pas quelque chose de saint, de sacré - je ne parle pas de cela. Notre question est celle-ci : existe-t-il une activité qui ne soit pas touchée par la pensée ? Et nous disons que oui. Et que cette activité est la forme suprême d'intelligence.

David Bohm : Nous venons d'introduire la notion d'intelligence.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Je sais - j'ai fait exprès de l'introduire ! L'intelligence n'est donc pas l'activité d'une pensée habile, rusée.

David Bohm : Mais l'intelligence peut se servir de la pensée, comme vous l'avez dit à maintes reprises.

Krishnamurti : Oui, l'intelligence peut se servir de la pensée.

David Bohm : La pensée peut être l'intelligence en marche -pourrait-on utiliser cette formule ?

Krishnamurti : Oui.

David Bohm : Mais elle pourrait être la mémoire en marche ?

Krishnamurti : Voilà, c'est cela : ou bien, effectivement, la pensée est une action issue de la mémoire, et cette dernière étant limitée, il s'ensuit que la pensée est limitée, et l'activité qui lui est propre est porteuse de conflit.

David Bohm : Je crois que cela recoupe ce qu'on dit des ordinateurs. Chaque ordinateur dépend forcément en définitive d'une forme de mémoire, introduite en lui, programmée. Et cela ne peut être que limité - n'est-ce pas?

Krishnamurti : Naturellement.

David Bohm : Donc lorsque nous fonctionnons à partir de la mémoire, nous ne sommes guère différents d'un ordinateur - ou plutôt l'inverse, peut-être, l'ordinateur n'est guère différent de nous !

Krishnamurti : Je dirais qu'un hindou a été programmé pendant cinq mille ans pour devenir hindou, comme dans ce pays on est programmé pour être britannique, catholique ou protestant. Nous sommes donc tous programmés dans une certaine mesure.

David Bohm : Oui, mais vous introduisez à présent cette notion d'une intelligence vierge de tout programme :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

peut-être est-elle créative ?

Krishnamurti : Exactement. Cette intelligence n'a rien à voir avec la mémoire et le savoir.

David Bohm : Elle peut agir au sein de la mémoire et du savoir mais n'a rien à voir avec eux.

Krishnamurti : Elle peut agir à travers la mémoire, etc. C'est exact. Alors, comment faire pour savoir si cette intelligence a une réalité effective, et n'est pas le fruit d'une imagination romanesque et stupide ? Comment le découvrir? Pour y parvenir, il faut approfondir toute cette question de la souffrance, et déterminer s'il peut être mis fin à la souffrance. Tant que persisteront la souffrance, la peur, la quête du plaisir, l'amour ne pourra jamais exister.

David Bohm : Tout ceci soulève de nombreuses questions. Le premier point, c'est que la souffrance, le plaisir, la peur, la colère, la violence et la cupidité sont tous des réponses de la mémoire. Ils n'ont rien à voir avec l'intelligence.

Krishnamurti : En effet, ils font tous partie de la pensée et de la mémoire.

David Bohm : Tant qu'ils continuent à être présents, il me semble que l'intelligence ne peut être à l'œuvre ni dans la pensée ni à travers elle.

Krishnamurti : Exactement, il faut donc être libéré de la souffrance.

David Bohm : C'est là le point clé.

Krishnamurti : La question est à la fois très sérieuse et très profonde : est-il possible de mettre fin à la souffrance, autrement dit au « moi » ?

David Bohm : Au risque de nous répéter, l'impression la plus répandue, c'est que « moi », j'existe bel et bien, et ou bien « je » souffre, ou bien « je » jouis des choses - à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moins que ce ne soit l'inverse. Or je crois que d'après vous, la souffrance naît de la pensée, elle est la pensée.

Krishnamurti : Elle passe par l'identification, l'attachement.

David Bohm : Mais ce qui souffre, qu'est-ce au juste? La mémoire, me semble-t-il, est susceptible d'induire du plaisir, et quand cela ne marche pas, elle induit de la douleur, de la souffrance.

Krishnamurti : Il n'y a pas que cela. La souffrance est bien plus complexe, n'est-ce pas? Qu'est-ce que la souffrance? Ce terme signifie qu'on a mal, qu'on a du chagrin, qu'on se sent perdu, complètement seul.

David Bohm : Il me semble le terme de douleur ne suffit pas : il s'agit d'une espèce de douleur totale, envahissante.

Krishnamurti : La souffrance, c'est perdre quelqu'un.

David Bohm : Ou quelque chose de très important.

Krishnamurti : Oui, bien sûr. La souffrance, c'est la disparition de ma femme, de mon fils, de mon frère, ou que sais-je encore - et ce sentiment de solitude désespérée.

David Bohm : Ou le simple fait de voir l'état dans lequel est tombé notre monde - où plus rien n'a de sens.

Krishnamurti : Et cette immense souffrance dont les guerres sont responsables ! Et cela dure depuis des milliers d'années. C'est pourquoi je dis que nous continuons à suivre les mêmes schémas vieux de cinq mille ans ou plus.

David Bohm : Oui, et il apparaît très clairement que la violence et la haine allant de pair avec la guerre ne peuvent qu'interférer avec l'intelligence.

Krishnamurti : De toute évidence.

David Bohm : Mais certaines personnes ont vécu la souffrance comme une purification - comme la flamme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans un creuset.

Krishnamurti : Je sais ; la souffrance nous permettrait selon eux d'apprendre, de nous purifier, grâce à elle notre ego ; s'évanouit, est dissous. En fait il n'en est rien. Tant de gens ont subi d'immenses souffrances, en raison de toutes ces guerres et du caractère destructeur des gouvernements, du chômage et de l'ignorance...

David Bohm : ... l'ignorance de la maladie, de la douleur, de tout. Mais qu'est-ce en réalité que la souffrance ? Pourquoi détruit-elle ou bloque-t-elle l'intelligence? Que se passe-t-il réellement ?

Krishnamurti : La souffrance est un choc - je souffre, j'ai mal : là est l'essence même du « moi ».

David Bohm : Oui, le problème avec la souffrance, c'est que c'est le « moi » qui souffre, et que ce « moi » ne cesse de se lamenter sur son sort en quelque sorte.

Krishnamurti : Ma souffrance est différente de votre souffrance.

David Bohm : D'où un isolement, une forme d'illusion.

Krishnamurti : Nous ne percevons pas que la souffrance est communément partagée par l'humanité tout entière.

David Bohm : Oui - mais supposons qu'on le perçoive effectivement ?

Krishnamurti : Alors je commence à m'interroger sur ce qu'est la souffrance. Ce n'est pas ma souffrance.

David Bohm : C'est important. Pour comprendre la nature de la souffrance, je dois abandonner l'idée que c'est ma souffrance, car tant que je crois cela, j'ai une notion illusoire de toute la question.

Krishnamurti : Et jamais ne pourrai y mettre fin.

David Bohm : Quand on est en présence d'une illusion,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

on ne peut rien y faire. Mais revenons en arrière, voulez-vous ? Pourquoi la souffrance nous appartient-elle à tous ? À première vue, il semble que ma rage de dents, mon mal à l'estomac ou la perte d'un être cher, bref quel que soit l'événement malheureux, c'est à moi qu'il arrive, et pendant ce temps l'autre est parfaitement heureux.

Krishnamurti : Certes, il est heureux, mais il souffre aussi à sa façon.

David Bohm : Pour l'instant il n'en a pas conscience, mais il a aussi ses problèmes.

Krishnamurti : La souffrance est commune à toute l'humanité.

David Bohm : Mais le fait qu'elle soit commune ne suffit pas pour qu'elle forme un tout indivisible.

Krishnamurti : Pourtant c'est un fait.

David Bohm : Vous dites que la souffrance de l'humanité est un tout, unique et indivisible ?

Krishnamurti : Oui, c'est ce que nous venons de dire.

David Bohm : Comme la conscience humaine, qui est elle aussi un tout ?

Krishnamurti : Oui, exactement.

David Bohm : Alors, quand quelqu'un souffre, c'est toute l'humanité qui souffre.

Krishnamurti : Le problème, c'est que nous souffrons depuis la nuit des temps, et que nous n'avons toujours pas résolu le problème.

David Bohm : Parce que, d'après ce que vous avez dit, nous traitons la souffrance comme si elle était individuelle ou restreinte à un petit groupe, alors que c'est une illusion. Et vouloir s'en prendre à une illusion ne peut rien résoudre.

Krishnamurti : La pensée ne peut rien résoudre sur le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plan psychologique.

David Bohm : Parce qu'on peut dire que la pensée se divise elle-même. Elle est limitée, et s'avère incapable de voir que la souffrance est un tout. Et elle la divise : ainsi naissent ma souffrance et votre souffrance.

Krishnamurti : C'est exact.

David Bohm : Et cela crée une illusion qui ne peut que multiplier les souffrances. Il me semble aussi que l'affirmation selon laquelle la souffrance de l'humanité est un tout est inséparable de celle disant que la conscience humaine est un tout.

Krishnamurti : Monsieur, le monde, c'est moi, je suis le monde.

David Bohm : Vous avez souvent dit cela.

Krishnamurti : Oui, mais nous avons divisé le monde en Terre britannique, Terre française, et j'en passe !

David Bohm : Le monde - qu'entendez-vous par là? L'univers physique? L'univers social?

Krishnamurti : Essentiellement l'univers social, l'univers psychologique.

David Bohm : Nous disons donc que l'univers social, le monde de l'humanité, est un tout ; alors, quand je dis que je suis le monde, qu'est-ce que cela veut dire?

Krishnamurti : Que le monde n'est pas distinct de moi.

David Bohm : Le monde et moi ne faisons qu'un, nous sommes inséparables.

Krishnamurti : Oui. Et tout ce qu'exige l'appréhension de ce fait constitue la vraie méditation ; il ne s'agit pas de simples paroles, mais d'une vraie réalité. Je suis responsable de mon frère.

David Bohm : De nombreuses religions ont dit cela.

Krishnamurti : Mais ce ne sont que des mots, que l'on

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ne met pas en pratique, auxquels on ne croit pas du fond du cœur.

David Bohm : Ceux qui le font sont une minorité, mais c'est loin d'être la règle générale.

Krishnamurti : J'ignore si quiconque l'a fait - en tous cas pas nous, les êtres humains. En réalité, nos religions y ont fait obstacle !

David Bohm : À cause de leurs divisions, et parce que chacune d'elles a ses propres croyances, sa propre organisation ?

Krishnamurti : Et ses propres dieux, ses propres sauveurs - bien sûr! Alors, tout cela étant, cette intelligence est-elle réelle? Comprenez-vous ma question? Ou n'est-elle qu'une forme de projection illusoire qui, nous l'espérons, résoudra nos problèmes? Pour moi, ce n'est pas une illusion, mais une réalité vraie. Car la fin de toute souffrance est synonyme d'amour.

David Bohm : Avant de poursuivre, éclaircissons un point concernant le « moi ». Vous venez de dire « pour moi c'est une réalité ». En un certain sens donc, il semblerait pourtant que par cette expression vous définissiez un individu. Est-ce exact ?

Krishnamurti : Oui, j'emploie le mot « je » comme moyen de communication.

David Bohm : Mais qu'est-ce que cela signifie? Disons qu'il y a deux personnes, « A » qui est d'accord avec vous, et « B » qui ne l'est pas. Cela crée selon toute vraisemblance une division entre « A » et « B ».

Krishnamurti : Oui, mais c'est « B » qui la crée.

David Bohm : Pourquoi?

Krishnamurti : Quelle relation y a-t-il entre eux deux ?

David Bohm : Certes c'est « B » qui crée la division en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

disant : « Je suis un individu distinct », mais la confusion risque de s'accroître dans l'esprit de « B » quand « A » dit: « Moi, je vois les choses autrement » - n'est-ce pas?

Krishnamurti : Là est le problème de toute relation - non ? Vous, vous avez conscience de n'être pas séparé, et d'avoir ce sentiment d'amour et de compassion - moi je ne l'ai pas. Loin d'approfondir la question, je ne l'ai même pas saisie. Quelle relation pouvez-vous avoir avec moi ? Une relation à sens unique - de vous à moi. Mais moi je n'ai aucune relation avec vous.

David Bohm : Oui, je crois qu'on pourrait dire que celui qui n'a pas réellement vu cela vit quasiment, sur le plan psychologique, dans un monde rêvé, et ce monde du rêve est sans relation aucune avec le monde éveillé.

Krishnamurti : C'est exact.

David Bohm : Mais celui qui est éveillé peut peut-être au moins réveiller l'autre !

Krishnamurti : Vous êtes éveillé, moi pas : dans ce cas la relation que vous avez avec moi est très claire. Mais moi, je n'en ai aucune avec vous, je ne peux pas. Moi je tiens à la division, vous pas.

David Bohm : Oui, il faut bien le dire, d'une certaine manière la conscience de l'humanité s'est divisée ; bien que ne faisant qu'un, elle s'est divisée à cause de la pensée. Voilà pourquoi nous sommes dans cette situation.

Krishnamurti : La raison est là : tous les problèmes que connaît l'humanité actuelle, dans le domaine psychologique comme dans d'autres, sont le résultat de la pensée. Et nous persistons à suivre les mêmes schémas de pensée, or la pensée ne résoudra jamais aucun de ces problèmes. Mais il existe un autre type d'instrument, qui est l'intelligence.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

David Bohm : Cela nous amène à un sujet entièrement différent ; vous avez également mentionné l'amour et la compassion.

Krishnamurti : Sans l'amour et la compassion il n'y a pas d'intelligence. Et l'on ne peut pas avoir de compassion si l'on est attaché à une religion quelconque, comme un animal est attaché à un piquet.

David Bohm : Et dès lors que votre ego est menacé, il ne peut pas...

Krishnamurti : Mais bien sûr ! Mais voyez-vous, l'ego se camoufle derrière ...

David Bohm : ... d'autres choses, telles que de nobles idéaux.

Krishnamurti : Oui, il a d'immenses aptitudes de camouflage ! Quel avenir l'humanité a-t-elle donc devant elle? A en juger par ce dont nous sommes témoins, elle est promise à la destruction.

David Bohm : On dirait bien qu'elle en prend le chemin.

Krishnamurti : L'avenir est sombre, dangereux, menaçant, et si l'on a des enfants, quel avenir est le leur? Plonger dans ce monde, et en subir toutes les misères ? L'éducation prend alors toute son importance. Mais de nos jours, elle n'est rien d'autre qu'une accumulation de connaissances.

David Bohm : Tous les instruments inventés par l'homme l'ont été à des fins destructrices.

Krishnamurti : Absolument. Les hommes détruisent la nature - il ne reste pratiquement plus de tigres aujourd'hui.

David Bohm : La destruction touche aussi les forêts et les terres agricoles.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Personne n'a l'air de s'en préoccuper.

David Bohm : La plupart des gens s'immergent exclusivement dans des projets de sauvegarde égoïste, mais d'autres ont pour projet de sauver l'humanité. Je crois aussi que la tendance au désespoir vis-à-vis des événements actuels est implicite, en ce sens que les gens pensent qu'on ne peut rien y faire.

Krishnamurti : Oui, et s'ils pensent qu'on peut faire quelque chose, ils forment de petits clans, formulent de petites théories.

David Bohm : En fait, on a d'un côté ceux qui sont très sûrs d'eux et de ce qu'ils font, et de l'autre ceux qui...

Krishnamurti : Les premiers ministres sont en général très sûrs d'eux. Mais ils ne savent pas vraiment ce qu'ils font.

David Bohm : Mais la plupart des gens agissent sans grande certitude.

Krishnamurti : Je sais. Mais si vous êtes formidablement sûr de vous, cela peut me convaincre au point de rejoindre vos rangs. Quel est donc l'avenir de l'humanité? Je me demande si quelqu'un s'en soucie ? Ou si au contraire, chaque individu, chaque groupe, ne se préoccupe que de sa propre survie ?

David Bohm : Je crois que le principal souci a presque toujours été la survie de l'individu ou du groupe. L'histoire de l'humanité en atteste.

Krishnamurti : D'où les guerres perpétuelles, l'insécurité perpétuelle.

David Bohm : Mais, comme vous l'avez dit, tout cela résulte du fait que la pensée a commis l'erreur, sur des bases incomplètes, d'identifier l'individualité au groupe, et ainsi de suite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Monsieur, à la faveur des circonstances, vous écoutez tout ceci, vous êtes d'accord avec tout cela, vous en voyez la vérité. Mais ceux qui sont au pouvoir ne vont même pas vous écouter, ils ne cessent d'aggraver toujours plus la détresse ; le monde est devenu un lieu de plus en plus dangereux. Que vous et moi soyons d'accord sur une vérité - à quoi cela sert-il? Voilà ce que tout le monde dit : le fait de voir une chose dans toute sa vérité, à quoi cela sert-il, quel effet cela a-t-il ?

David Bohm : Il me semble que si nous pensons en termes d'effets, nous faisons entrer en scène cela même qui est secrètement responsable du problème - à savoir le temps. Autrement dit, notre première réaction sera de plonger tout de suite au cœur du problème, et de faire quelque chose pour dévier le cours des événements.

Krishnamurti : Et donc, de former une association, une fondation, une organisation - ou autre chose du même ordre.

David Bohm : En réalité, notre erreur consiste à croire qu'il faut absolument penser à des solutions, alors qu'une telle pensée est incomplète. Nous ne connaissons pas vraiment l'état actuel des choses ; les théories abondent, mais en fait on ne sait rien.

Krishnamurti : En effet, mais la question n'est pas là ; dans ce cas, en tant qu'être humain, qui ne fait qu'un avec tout le reste de l'humanité, quelles sont mes responsabilités, en dehors de toute notion d'impact ou autre ?

David Bohm : C'est vrai, il ne faut pas tabler sur les effets. Mais c'est le même cas que pour « A » et « B », où l'un voit et l'autre pas. Supposons que « A » voie une chose que la plupart des autres hommes ne voient pas. Il semble

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'on puisse dire alors qu'en quelque sorte l'humanité rêve, qu'elle est endormie.

Krishnamurti : Elle est en proie à une illusion.

David Bohm : Justement, si quelqu'un le voit, il lui incombe d'aider les autres à s'arracher au sommeil de l'illusion.

Krishnamurti : C'est juste. En fait, c'est l'éternel problème. Et voilà pourquoi les bouddhistes ont projeté cette idée du Bodhisattva, qui est compatissant, qui est l'essence même de la compassion, qui est prêt à sauver l'humanité. Qu'il existe un personnage capable de faire cela - l'idée est belle, et fort réjouissante. Mais dans le plan du réel, jamais nous ne ferons rien qui ne soit pour nous - tant psychologiquement que physiquement - confortable, gratifiant, sécurisant.

David Bohm : Or là est essentiellement la source de l'illusion.

Krishnamurti : Les autres, comment leur ouvrir les yeux ? Ils n'en ont ni le temps, ni l'énergie, ni même l'envie : ils ne cherchent qu'à se distraire. Comment faire en sorte que « X » ait de tout cela une vision si claire qu'il dise enfin : « Ça y est, j'ai compris, je vais me mettre au travail, je vois où sont mes responsabilités », etc. ? Je crois que la tragédie est là - dans la faille entre ceux qui voient et ceux qui ne voient pas.

Brockwood Park, le 11 juin 1983

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Brockwood Park, le 18 octobre 1984

Iris Murdoch, philosophe et romancière.

Iris Murdoch : J'ai de nombreuses questions à poser, je vais donc en choisir une comme point de départ.

Elle concerne le terme d'« expérience » qui s'applique parfois, dans vos écrits, à un événement qu'il nous faudrait d'une certaine façon savoir dépasser. Vous liez, semble-t-il, la notion d'expérience à celle de position préconçue, de dogme ou de croyance, nous empêchant d'accéder à un certain état d'être, que vous associez, lui, à la notion d'une existence dotée de facultés créatrices immédiates. Je ne saisis pas très bien. Il me semble impossible qu'on puisse entièrement...

Krishnamurti : ... effacer d'un trait toute expérience.

Iris Murdoch : Oui - qu'on puisse éluder l'expérience vécue, ne pas en tenir compte. J'aimerais conserver le terme d'« expérience » car vous lui attachez peut-être un sens spécifique. L'expression est extrêmement vaste, et décrit, semble-t-il, la continuité de la conscience qui est simplement propre à la condition humaine. Pourriez-vous nous en dire deux mots?

Krishnamurti : Je ne vois pas vraiment ce que vous entendez par expérience. On peut faire l'expérience de ce que l'on désire.

Iris Murdoch : Vous voulez dire en l'imaginant?

Krishnamurti : Oui. L'expérience peut être aussi fonction du conditionnement qui nous est propre. Si je suis un bouddhiste convaincu, je peux éprouver un état du même ordre que ceux que le Bouddha est censé avoir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vécus.

Iris Murdoch : Mais il s'agit dans ce cas d'une expérience très particulière, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Certes, mais je m'interroge simplement sur ce qu'on entend par expérience. Admettons que je sois en colère: dans cette expérience, y a-t-il une différence entre l'expérience vécue et celui qui la vit?

Iris Murdoch : C'est une question d'usage qui est assez délicate, car en anglais, le mot « expérience » décrit une notion relativement vague. Il peut soit décrire un événement transitoire, du genre: « Hier, j'ai fait une expérience étrange », soit désigner la continuité de notre conscience et notre relation au passé. Mais je crois que vous désignez sous ce terme quelque chose qui couvre en quelque sorte l'ensemble du passé. Je crois qu'à un certain moment, vous avez désigné le désir comme étant une expérience, alors que selon vous l'amour n'en est pas une.

Krishnamurti : L'amour ne peut en aucun cas être une expérience.

Iris Murdoch : Pourriez-vous expliquer la différence?

Krishnamurti : Pourrions-nous approfondir la question de l'identité réelle du sujet de l'expérience, qu'il s'agisse d'une expérience dont on a imaginé l'objet, ou de l'expérience de nos images ou de notre tradition passées?

Iris Murdoch : Vous posez la question de savoir qui vit l'expérience?

Krishnamurti : Oui, qui en est le sujet réel?

Iris Murdoch : C'est également une question difficile. Si on la posait à l'homme de la rue, il répondrait 1'« individu ».

Krishnamurti : Oui, « je » suis le sujet l'expérience.

Iris Murdoch : C'est à « moi » qu'appartiennent ces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

expériences.

Krishnamurti : J'ai été témoin d'un accident de voiture ce matin - c'est un exemple parmi la multitude d'expériences que je vis.

Iris Murdoch : Mais si l'on devait pousser la question un peu plus loin, au-delà de ce type de réponse, on en viendrait à dire qu'il faut distinguer deux types d'expériences: il y a d'une part l'expérience de ma vie passée, celle qui nous fait dire de quelqu'un: « C'est un homme d'expérience », et d'autre part l'expérience simplement vue sous l'aspect d'une continuité de ma conscience, dont les racines plongent dans le passé.

Krishnamurti : La continuité de notre conscience... Mais qu'entendez-vous par le terme de « conscience »?

Iris Murdoch : Disons, pour avancer dans l'argumentation, que la conscience varie peut-être selon les moments. La signification du mot « expérience » varierait donc, à mon sens, selon qu'il s'applique simplement à la vie ordinaire, ou à autre chose. Ou en d'autres termes, soit on impose en quelque sorte sa présence au monde, et l'on dit: « Je fais ceci, je fais cela » - telle serait alors la notion d'expérience. Mais il se pourrait aussi que l'expérience existe sans que l'on soit réellement présent.

Krishnamurti : Voilà, exactement. Sans la présence du sujet, y venir, et dire: « J'ai vécu ceci »?

Iris Murdoch : Je dirais qu'on a alors affaire à une expérience que je qualifierais d'impersonnelle ; la contemplation d'une grande œuvre d'art suscite parfois de telles réactions.

Krishnamurti : Oui.

Iris Murdoch : Je ne suis pas sûre qu'on puisse dire de même des réactions que suscite la présence d'un être cher.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je crois que les deux cas sont très différents. Qu'en pensez-vous?

Krishnamurti : Si vous le voulez bien, j'aimerais tout d'abord creuser la question de l'identité du sujet: toutes ces expériences, qui les vit? Qu'il s'agisse de choses ordinaires, ou des formes d'expériences les plus complexes, ou d'expériences dites spirituelles - qui est, à chaque fois, le sujet de l'expérience? Le sujet de l'expérience est-il distinct de l'expérience elle-même?

Iris Murdoch : En principe, on aurait tendance à dire que oui, partant du fait que l'on croit à une continuité de la personne, de l'individu.

Krishnamurti : Oui, c'est la position la plus répandue. Et c'est ce que nous allons remettre en cause en soulevant cette question: le penseur est-il différent de ses pensées?

Iris Murdoch : Là encore, la réponse classique serait oui, car on pourrait dire en effet: « Mes pensées ne sont gérées par nul autre que moi. » Ce qui sous-entend que c'est moi qui décide, c'est moi qui gère mes pensées.

Krishnamurti : Oui, mais ce « je », qui gère ses pensées, est-il différent d'elles? Certes, il peut les ordonner, les discipliner, les contrôler, dire: « C'est mal, il faut faire cela, il ne faut pas faire cela » - mais celui qui contrôle, qui discipline, qui met de l'ordre, est-il différent de ce qu'il met en ordre?

Iris Murdoch : Il faut bien distinguer ici si l'on se place ou non au niveau commun du langage: par exemple, un accusé, reconnu responsable d'un acte donné par un tribunal, ne peut pas prétendre soudain être quelqu'un d'autre. Cela, c'est le sens ordinaire de la continuité de la conscience de l'individu et de la perception de soi en tant que sujet. Mais cela mis à part, il n'est pas nécessaire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'être philosophe, ou de se placer d'un point de vue religieux pour penser qu'on est divisé, qu'il existe un clivage chez tout individu.

Krishnamurti : Voilà, c'est cela.

Iris Murdoch : Et qu'à certains moments, une partie de soi-même désapprouve l'autre.

Krishnamurti : Le processus dualiste... on en revient à la vieille question - le bien et le mal?

Iris Murdoch : Oui, rien ne saurait être plus fondamental ; ce qui est en cause, à mon sens, c'est la nature même du monde réel.

Krishnamurti : Je sais. Le monde réel n'est que division: nous avons dissocié le bien du mal, le penseur de la pensée, le sujet de l'expérience de l'expérience elle-même.

Iris Murdoch : Oui, il en résulte que si l'on se blâme pour un acte quelconque, on est divisé.

Krishnamurti : « Je ne dois pas », « je dois », « je veux devenir », etc.: dire cela équivaut à créer en soi une division. Permettez-moi de poser une fois de plus la question: le sujet de l'expérience est-il différent de l'expérience vécue? Le penseur est-il différent de ses pensées?

Iris Murdoch : S'il s'agit de passer au crible l'idée que je me fais de moi-même, je dirais - en laissant de côté la vision de bon sens, ordinairement admise - que la réponse à votre question est tantôt oui, tantôt non. En d'autres termes, tantôt on se juge de manière consciente, d'où une division, et tantôt il n'y a en nous qu'un seul et même être, en quelque sorte.

Krishnamurti : Un unique mouvement. Le sujet de l'expérience n'est-il pas, par conséquent, identique à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'expérience?

Iris Murdoch : C'est l'impression qu'on a parfois.

Krishnamurti : Donc, lorsqu'on dit: « Je suis envieux », il y a division ; dans ce cas, « je » cherche à contrôler ou rationaliser mon envie, à la justifier ou à l'étouffer, etc. mais le « je » est l'envie, il n'en est pas distinct

Iris Murdoch : Il l'est, et il ne l'est pas - telle est mon impression. D'après ce que j'ai pu lire et comprendre, vous dites en fait deux choses différentes dont je ne vois ni le lien, ni la connivence. L'une de ces deux idées, qui me plaît beaucoup, est celle-ci: si je pense, par exemple, que je suis envieux, le mot « envie » a des connotations négatives, je peux donc souhaiter ne plus être envieux. Voyant cela, je suis obligé de partir non pas d'une espèce d'être idéal qui n'existe pas, mais de ma propre personne, c'est-à-dire l'être envieux. Je suis parfaitement d'accord sur cette description des faits. Mais ensuite, vous dites aussi qu'aucune notion de progrès n'est impliquée ici - que je dois être bon, et non devenir bon, et que l'idée de devenir bon n'est en somme qu'une illusion.

Krishnamurti : C'est exact.

Iris Murdoch : Peut-être pourriez-vous être plus explicite ; il me semble, en effet, que dans le premier cas, vous suggérez que je doive partir d'un point très éloigné du but recherché - qui est de devenir non envieux. Dans le second cas, vous dites qu'il n'existe pas de processus de devenir.

Krishnamurti : Pour moi, le devenir psychologique n'existe absolument pas.

Iris Murdoch : C'est justement cela que je ne comprends pas.

Krishnamurti : Allons au fond du problème. Partons

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'abord du point suivant: nous avons établi une division entre le bien et le mal, aussi bien dans le monde qu'en nous-mêmes. D'accord?

Iris Murdoch : Mais vous ne soumettez pas l'argument à question, vous ne soulevez aucune objection?

Krishnamurti : Je ne le réfute pas, je ne fais qu'observer. Le mal est-il lié au bien, ou en est-il complètement isolé, de sorte qu'aucun lien n'existe entre eux? Si les deux sont liés, le bien fera alors toujours intrinsèquement partie du mal.

Iris Murdoch : Si vous voulez savoir mon avis là-dessus, je ne suis pas sûre d'être d'accord. Il me semble que notre conception du bien et du mal est diverse et multiple, ne croyez-vous pas? On peut les concevoir comme une sorte de spectre lumineux, avec à une extrémité le bien, à l'autre le mal.

Krishnamurti : Oui, on glisse graduellement jusqu'au mal.

Iris Murdoch : Il y a une continuité de degrés successifs. Mais on peut aussi concevoir le bien - si l'on y songe en termes de perfection - comme étant totalement étranger à notre univers.

Krishnamurti : Il ne s'agit pas de perfection - le bien, cela signifie pour moi être bon, intègre, sain, être un homme bien - c'est ce sens-là. que je lui donne.

Iris Murdoch : Dans ce cas, gardons la notion d'« homme bien ».

Krishnamurti : Le bien ainsi défini fait-il partie du mal? Le bien connaît-il le mal? Le bien est-il le résultat du mal? S'il en est le résultat, c'est qu'il en fait encore partie. Comme un enfant en train de naître fait encore partie de sa mère.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Iris Murdoch : Oui, certains disent que bien et mal sont deux pôles opposés qui existent en fonction l'un de l'autre.

Krishnamurti : Je pose la question: sont-ils opposés? Ou sans aucun lien l'un avec l'autre?

Iris Murdoch : Il y a une nette différence entre un homme « bien » et un homme « moche ». Ils sont, en ce sens-là, très différents. Mais d'un autre côté, chez un même être humain, tout est affaire de degré, et le bien et le mal ne sont pas toujours clairement identifiables.

Krishnamurti : Non, cela, je le conteste, et j'aimerais que nous discutions. Pour moi, le bien se dissocie radicalement du mal, de même que l'amour n'a aucun lien avec la haine.

Iris Murdoch : Oui. Bien que dans la condition trop faillible qui est celle de l'humanité ordinaire, l'amour soit souvent source de haine.

Krishnamurti : Bien sûr.

Iris Murdoch : Alors que selon vous, l'amour n'a rien à dire au sujet de la haine - le concept est entièrement différent.

Krishnamurti : Radicalement différent. L'amour n'a rien à exprimer à propos de la haine, il n'a aucun rapport avec elle, il ne l'englobe pas, ne l'inclut pas.

Iris Murdoch : Puis-je vous interrompre un instant et poser une question supplémentaire? Diriez-vous la même chose à propos de l'amour et du désir?

Krishnamurti : Oui.

Iris Murdoch : Contrairement au désir, l'amour est…

Krishnamurti : … une tout autre chose.

Iris Murdoch : Mais cette autre chose, comment nous advient-elle? Je pourrais même dire à présent: « Pourquoi devrais-je me sentir concerné? » Que dois-je faire à ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sujet?

Krishnamurti : C'est relativement simple: il y a un conflit - le désir engendre toujours des conflits, mais l'amour ne peut jamais engendrer de conflit. L'amour ignore le conflit, cette notion lui est étrangère.

Iris Murdoch : Vous employez le mot « amour » dans un sens idéal, qui est inhabituel.

Krishnamurti : Non, le cerveau est le centre même du désir, du sentiment, de l'angoisse, de la douleur, de la solitude. La conscience, c'est tout cela: les croyances, les peurs, la souffrance, la solitude, l'angoisse - c'est tout l'ensemble...

Iris Murdoch : ... de l'être psychologique.

Krishnamurti : Oui, toutes ces structures psychologiques, cette confusion. Voilà ce qu'est le cerveau. Et l'amour ne fait pas partie du cerveau, il est en dehors de tout cela.

Iris Murdoch : Oui, cela revient à dire, selon vous, qu'on ne vit pas l'expérience de l'amour de la même manière qu'on vit le désir.

Krishnamurti : Cette chose-là - l'amour - ne relève pas de l'expérience.

Iris Murdoch : Le langage ordinaire parle d'amour « jaloux ». Mais nous ne parlons pas de cet amour-là, mais d'un amour absolu - je n'arrive pas à trouver le mot juste. Supposons, par exemple, que j'aime tendrement quelqu'un, d'un amour qui soit « bon », et pas nocif, cela signifierait-il, d'après vous, que cet amour-là ne ferait partie d'aucun processus psychologique au sein de mon cerveau?

Krishnamurti : Non, je dirais plutôt: si, quand je dis que je vous aime, il y a la moindre nuance d'attachement,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de jalousie, la plus petite ombre de conflit, alors ce n'est pas l'amour authentique.

Iris Murdoch : Oui, je vois. J'ai reçu une éducation chrétienne, la vision chrétienne des choses reste donc en moi très prégnante, bien que je ne croie ni en Dieu ni en la divinité du Christ. Mais dans la foi chrétienne, il y a cette notion d'amour divin ou absolu, qui nous est en principe totalement inaccessible.

Krishnamurti : Je ne vois pas pourquoi. En effet, si je ne suis pas jaloux, jamais je ne vais le devenir. Lorsqu'il n'y a pas trace d'attachement à l'égard d'une autre personne, cela ne signifie pas absence d'amour.

Iris Murdoch : Mais dans ce qu'on qualifie en termes ordinaires d'amour vertueux, où l'amour de la personne aimée ne cause aucun mal à quiconque, et où l'on n'est ni possessif, ni déraisonnable, etc., il entre tout de même de l'attachement. Si l'être aimé vient à mourir, alors inévitablement...

Krishnamurti : Attention! Il s'agit là d'une autre question. Pourquoi nous attachons-nous à ce point aux choses? Si je tiens à cette maison...

Iris Murdoch : J'aurais tendance à voir sous un autre angle cette notion de désir. Je crois que devenir bon - pour reprendre cette expression que vous préféreriez sans doute exclure - consiste à purifier ses propres désirs, à avoir de « bons » désirs, à désirer quelque chose de bien. Lorsqu'on aime quelqu'un, il semblerait d'après moi que l'élément de désir soit présent.

Krishnamurti : Examinons donc le désir. Qu'est-ce que le désir?

Iris Murdoch : Là encore, on peut dire qu'il y a des désirs bas et des désirs nobles.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, mais quelle est l'origine, la naissance du désir? Pourquoi le désir a-t-il pris une part si extraordinairement importante dans notre vie?

Iris Murdoch : Le désir est certainement lié au futur.

Krishnamurti : En effet.

Iris Murdoch : Il est lié au temps.

Krishnamurti : Lié au temps - bien sûr.

Iris Murdoch : Car je désire une chose qui est absente. Par exemple, je peux avoir envie de devenir excessivement riche, ou d'étudier dans un certain domaine, et d'y exceller.

Krishnamurti : De devenir un bon pianiste.

Iris Murdoch : Ou bon en mathématiques, pour acquérir des connaissances.

Krishnamurti : Oui, bien sûr.

Iris Murdoch : Et je pourrais sans doute dire que j'aime le sujet choisi, que j'aime ce que j'étudie.

Krishnamurti : Non, ma question est: qu'est-ce que le désir? Comment naît-il? Pourquoi a-t-il une telle emprise sur nous? Un moine ou un sannyasi indien n'ont après tout qu'une seule idée en tête: étouffer ou transmuer le désir.

Iris Murdoch : Oui, le transmuter. Je pencherais pour le terme « transmuter ».

Krishnamurti : Transmuter le désir suppose qu'il y ait une entité qui opère cette transmutation.

Iris Murdoch : Oui, et il y a un processus de transmutation, et une discipline ou un entraînement à suivre, ou une chose de ce genre.

Krishnamurti : Ce qui n'est rien d'autre qu'une forme subtile de refoulement, une manière subtile de canaliser le désir, ou d'affirmer que le désir de Dieu est bon.

Iris Murdoch : Ou que le désir de richesse est mauvais.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Et que le désir de posséder est mauvais. La discussion ne concerne donc pas les objets du désir - qu'il s'agisse de Dieu, ou du pouvoir, ou de devenir riche, ou Premier ministre, mais la question: qu'est-ce que le désir? Comment prend-il forme en nous?

Iris Murdoch : Eh bien, s'il s'agit de savoir s'il peut y avoir amour sans désir, je ne suis pas sûre de la réponse. Si l'on songe à une forme d'amour parfait, la notion de désir aurait peut-être changé à tel point qu'il faudrait l'exclure. En revanche, à un niveau plus ordinaire, mais néanmoins « bon », si je désire acquérir une bonne éducation, ou une chose de cet ordre...

Krishnamurti : Oui, là, c'est une autre affaire.

Iris Murdoch : ... il y a alors une tension entre la situation existante et celle qui n'existe pas.

Krishnamurti : Mais ma question ne porte pas sur le désir de devenir quelqu'un de bien, ou un élève studieux, etc., mais sur le désir lui-même.

Iris Murdoch : Personnellement, j'éluderais ou je rejetterais la question, parce que je ne vois pas comment on pourrait expliquer ce qu'est le désir sans songer aux diverses formes qu'il prend.

Krishnamurti : Je dis que je désire une maison, que je désire ceci ou cela - les désirs sont tellement multiples! Mais quel est le mouvement du désir, quelle en est l'origine? Car nous avons refoulé, transmuté, éludé le désir, ou bien nous l'avons complètement maîtrisé. Mais là encore, qui est aux commandes? Qui décrète que tel désir est bon, tel désir mauvais, que tel autre est à conserver car il est utile, mais pas celui-là, et ainsi de suite? Pourtant il s'agit toujours de désir - désir de Dieu, désir d'argent, c'est toujours le désir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Iris Murdoch : Et même si on vous dit que l'un est bon et l'autre mauvais, vous rediriez encore que, malgré tout, c'est encore et toujours le désir?

Krishnamurti : Oui, c'est le désir en soi qu'il importe de comprendre - pas les bons ou les mauvais désirs.

Iris Murdoch : Je ne suis pas sûre que j'arriverais à le comprendre sans recourir à cette distinction. Mais changeons un peu d'optique: vos propos cachent quelque chose.

Krishnamurti : Mais vous venez vous-même de le dire à l'instant: le désir implique le temps.

Iris Murdoch : Oui. Entendu, je retire ce que je viens de dire et je change mon fusil d'épaule: disons que, selon moi, il se pourrait qu'il y ait une forme de désir qui n'implique pas le temps mais où l'on soit en union parfaite avec l'objet de son désir. On rencontre ce genre de notion dans le mysticisme chrétien, où celui qui désire Dieu et qui est uni à lui - non que je sache ce que cela signifie -voit son désir comblé se muer en parfait amour.

Krishnamurti : Oui, mais le désir, qu'il fasse dire à l'un: « Je dois devenir riche et puissant », ou qu'il incite l'autre à désirer Dieu, à vouloir s'unir à lui, est toujours le désir.

Iris Murdoch : Mais vous parlez du désir comme si c'était quelque chose que vous cherchez à dominer ou éliminer de la scène.

Krishnamurti : Non, je veux comprendre le mouvement, le processus, l'intolérable fardeau ou le plaisir qui sont associés au désir.

Iris Murdoch : Oui, car effectivement, ce n'est pas toujours un fardeau, n'est-ce pas? Par exemple, si vous avez faim et que vous savez qu'un bon repas vous attend, l'intention liée à ce désir est agréable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, c'est clair.

Iris Murdoch : Mais derrière vos propos, il y a quelque chose que je n'arrive pas à saisir.

Krishnamurti : Je vais y venir. Le désir n'existe que lorsqu'il y a identification avec la sensation.

Iris Murdoch : Par sensation, vous ne voulez pas dire...

Krishnamurti : Je vois une belle maison, j'en ai envie: le désir naît.

Iris Murdoch : Donc, selon vous, plutôt qu'un événement physique qui soit concomitant et réel, il n'y a en fait que des espèces d'images.

Krishnamurti : Les deux à la fois.

Iris Murdoch : Vous vous imaginez dans la maison, ou quelque chose dans ce goût-là.

Krishnamurti : Il y a d'abord la sensation, puis la pensée crée une image dans laquelle la maison m'appartient, et enfin le désir naît.

Iris Murdoch : Oui, je vois. Il y a donc un certain aspect sensoriel.

Krishnamurti : La pensée met en image cet aspect sensoriel.

Iris Murdoch : Mais si le désir porte, par exemple, sur les études qu'on se propose de faire, cela ne signifie pas qu'on y pense sans arrêt, ni que cela procure des sensations.

Krishnamurti : Bien sûr que non.

Iris Murdoch : Cela veut dire que la vie suit son cours, avec peut-être çà et là des moments où le désir est perçu comme une expérience sensorielle. On imagine la situation telle qu'elle pourrait être lorsque notre éducation aura progressé.

Krishnamurti : Dès que la sensation prend forme, sous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'impulsion de la pensée, elle se fait désir. C'est tout ce que je dis: je ne parle ni de bons, ni de mauvais désirs, mais du désir en soi.

Iris Murdoch : Mais vous dites que l'amour est différent du désir.

Krishnamurti : L'amour est différent, en effet: l'amour n'est pas le plaisir, l'amour n'est pas le désir.

Iris Murdoch : Oui, je vois. Cela nous amène à un autre sujet que je ne ferai que mentionner au passage: je m'intéresse aussi beaucoup à ce vous pensez de la motivation et de l'énergie ; je crois que le désir est une source d'énergie, et que tout désir sain est source d'une énergie saine. Mais revenons à l'idée selon laquelle l'amour serait différent: il me semble qu'il y a opposition entre d'une part un processus et d'autre part quelque chose qui n'est pas un processus.

Krishnamurti : L'amour n'est pas un processus.

Iris Murdoch : Ce n'est pas un processus. Et vous avez employé un terme - existence créatrice - qui est en rapport direct avec le présent. Est-ce que pour vous tout cela est étroitement lié à l'éclosion de l'amour et de la vérité?

Krishnamurti : Oui.

Iris Murdoch : Alors que le désir est une chose qui s'agite, là, à l'extérieur.

Krishnamurti : Que le désir s'agite ne signifie pas pour autant que l'amour soit statique.

Iris Murdoch : Non, le terme statique est sans doute inadéquat ici. Comment dire, alors?...

Krishnamurti : L'amour est vivant, et pas simplement...

Iris Murdoch : Il est créateur et...

Krishnamurti : Il n'est pas exclusif. Certes, je peux vous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aimer, vous, mais je suis aussi imprégné d'un sentiment l'amour qui ne s'identifie pas exclusivement à une personne.

Iris Murdoch : Mais le sentiment d'amour est tout à fait différent du sentiment de désir.

Krishnamurti : Naturellement.

Iris Murdoch : Vous n'excluez donc pas l'aspect sensoriel?

Krishnamurti : Non, attention, n'allons pas trop vite. Comme nous venons de le dire, le cerveau est impliqué dans tout le domaine des sens, des réactions, des actions, des réponses, des croyances, de la foi, de la peur - c'est tout cela qui constitue ce noyau, ce centre qui n'est autre que ma propre conscience. Le contenu de ma conscience, c'est tout cela: c'est Dieu, ou l'absence de Dieu, ce sont mes connaissances, mes échecs, mes dépressions, mes angoisses. Et il y a là une énorme part de confusion, de contradictions, de peur, et j'en passe. L'amour fait-il partie de tout cela?

Iris Murdoch : Je ne sais pas: dites-le-moi.

Krishnamurti : Personnellement, je crois que non.

Iris Murdoch : Mais dans ce cas, si la condition humaine existe, s'il existe un état d'être créatif - qui est l'amour - et qu'un individu ait l'occasion de vivre cela, voulez-vous dire qu'à ce moment-là, tout le matériau psychologique qu'a capitalisé cet individu, et dont il est fait, est en quelque sorte absent?

Krishnamurti : Oui, il est alors absent.

Iris Murdoch : Mais pourtant, il faut bien qu'il sache ce qu'est l'objet de son amour.

Krishnamurti : Non, attention. Vous aimer vous est une éventualité possible. Mais l'amour n'est pas exclusif, il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'est pas limité.

Iris Murdoch : Oui, mais il l'est sans l'être, car lorsqu'on aime une personne, on l'aime elle, et personne d'autre. Cela ne signifie pas qu'on exclue qui que ce soit.

Krishnamurti : L'amour n'est pas exclusif.

Iris Murdoch : Non, mais disons qu'il est sélectif. On ne peut pas aimer tout le monde. Dieu en est peut-être capable...

Krishnamurti : Non, je refuse d'attribuer l'amour à Dieu, ou à qui que ce soit...

Iris Murdoch : J'utilise le mot Dieu à titre illustratif. Peut-être y a-t-il un amour idéal.

Krishnamurti : Non, je n'emploierais pas le terme « idéal ». Je suis fermement opposé aux idées, aux idéaux et à toutes ces stupidités. Je vois clairement et sans équivoque possible que l'amour est sans lien avec la haine, avec la jalousie, qu'il est sans attaches. Il n'est ni le désir, ni le plaisir.

Iris Murdoch : Supposons que vous vous intéressiez à quelqu'un. Tant de personnes vous sollicitent, après tout.

Krishnamurti : J'ai pour elles de l'intérêt, de l'affection.

Iris Murdoch : Oui, mais ma question est celle-ci: croyez-vous qu'il y ait certains moments de notre vie - c'est difficile de trouver le mot juste - où l'on est l'expression même de l'amour, où l'on est l'amour même? Et devrait-il en être ainsi à chaque instant de notre vie?

Krishnamurti : Je ne suis pas du tout certain qu'il ne puisse pas être présent en permanence.

Iris Murdoch : Oui ; bien. Et vous pensez...

Krishnamurti : L'amour peut-il coexister avec des intérêts égoïstes? Voilà la vraie question.

Iris Murdoch : La réponse est non: ce serait un amour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

imparfait. Laissons donc de côté notre amour imparfait, qui n'est pas l'amour.

Krishnamurti : D'accord. Quand il y a intérêt personnel, l'autre forme d'amour peut-elle exister? Bien sûr que non, car l'intérêt personnel, c'est très, très petit.

Iris Murdoch : Puisque vous récusez le terme de « parfait » ou « idéal », j'emploierai dorénavant le mot amour dans le même sens que vous. Bien. L'amour, donc, exclut tout intérêt personnel.

Krishnamurti : Cette chose-là est incompatible avec tout intérêt égoïste.

Iris Murdoch : S'il y a une chose que j'aimerais savoir, et que tout le monde voudrait bien savoir, c'est comment faire pour changer, comment se défaire de cet état d'envie?

Krishnamurti : Voilà une question fort intéressante. Je suis envieux: or il n'y a pas de différence entre « je » et l'envie. « Je » suis envieux - mais l'envie, c'est moi.

Iris Murdoch : Oui, comme nous le disions précédemment, la personne est...

Krishnamurti : Je veux vraiment dire que je suis l'envie, je ne peux pas agir sur elle, car elle et moi ne faisons qu'un.

Iris Murdoch : Oui, mais vous pouvez devenir moins envieux.

Krishnamurti : Certes, mais ce sera toujours moi.

Iris Murdoch : Poursuivez.

Krishnamurti : Il ne saurait donc être question ni de refoulement, ni de transmutation, ni de fuite: car c'est de moi qu'il s'agit.

Iris Murdoch : Dans ce cas, que me reste-t-il à faire?

Krishnamurti : Puisqu'il s'agit de moi, j'observe ce moi très, très attentivement sans chercher à agir sur lui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Iris Murdoch : Il y a donc un « vous » qui observe l'envie?

Krishnamurti : Non, lorsqu'on observe, ce « vous » n'existe plus. Quand vous observez vraiment un oiseau, par exemple, vous n'existez plus.

Iris Murdoch : Mais l'observation des oiseaux est une forme d'observation tout à fait à part.

Krishnamurti : C'est certain. Existe-t-il donc une observation sans mots, sans condamnation, sans approbation, ni rejet, ni résistance, et consistant uniquement à observer?

Iris Murdoch : Il se peut qu'une telle forme d'observation existe, mais elle est difficile. Arrêtons-nous un instant. On est donc en présence de cet individu envieux, qui n'est autre que soi-même - on est envieux. Alors on prend conscience de l'envie, on l'observe, sans rien faire d'autre qu'observer.

Krishnamurti : On observe.

Iris Murdoch : Ou en d'autres termes, on est, simplement. On est sa propre envie, en toute conscience. Est-ce que cette formulation vous agrée?

Krishnamurti : On est l'envie, oui.

Iris Murdoch : Donc, quand on agit sans même y songer de manière envieuse, l'observation n'a pas lieu. Mais il y a des moments où l'on y est attentif.

Krishnamurti : C'est ce que je dis. Supposons que vous soyez en train d'observer un bijou précieux très ouvragé. Vous examinez l'extraordinaire délicatesse du travail, l'éclat des pierres et la beauté du bijou.

Iris Murdoch : Oui, dans ce cas, c'est l'envie qu'on a sous les yeux.

Krishnamurti : Je vois alors tout le mouvement de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'envie, qui est un processus de comparaison, et ainsi de suite. Je l'observe donc sans qu'aucune pensée n'interfère dans mon observation. Cela requiert une extrême attention, une attention réelle d'où l'ego est absent.

Iris Murdoch : Mais vous n'émettez pas de jugement?

Krishnamurti : Non.

Iris Murdoch : Vous observez sans juger.

Krishnamurti : Oui, sans aucun jugement de valeur. Je ne dis ni qu'il faut être envieux, ni qu'il ne faut pas, ni que c'est immoral, ni rien de la sorte. Cela fait des milliers d'années que les êtres humains vivent au contact de l'envie.

Iris Murdoch : Le résultat ne serait-il pas qu'à force d'attention, votre envie disparaisse?

Krishnamurti : Il faut observer avec attention. L'observation, c'est l'attention.

Iris Murdoch : Oui, ce mot d'attention me plaît. Vous êtes attentif, mais c'est, en somme, sans souci d'évaluation, de jugement moral. Vous ne dites pas: « je ne devrais pas être envieux. » K: Ah non! Ce serait trop...

Iris Murdoch : Cette attention n'a-t-elle pas pour but... - non, disons plutôt pour résultat certain - la dissipation de l'envie?

Krishnamurti : Oui, parce que dans l'attention le moi est absent.

Iris Murdoch : Oui, je vois. Je comprends de quel état il est question.

Krishnamurti : Vous pouvez essayer, vous savez. Observer, c'est un vrai plaisir!

Iris Murdoch : Cela recoupe ma question sur la façon dont je dois agir pour changer. Voici donc - en langage désuet - une discipline spirituelle - ... non, vous n'aimez

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas le terme de discipline!

Krishnamurti : Le mot « discipline » décrit en fait un apprentissage. Plutôt que de tout compartimenter, il faut suivre le cours des choses. Apprendre à observer, sans mettre en mémoire les choses observées, mais examiner l'envie avec tout ce qu'elle implique - la comparaison et ainsi de suite.

Iris Murdoch : Mais cette observation se limite-t-elle aux moments où l'on médite - pour reprendre un terme que vous utilisez vous-même - ou devrait-elle être de tous les instants?

Krishnamurti : Si l'on observe, ce doit être tout le temps. Ce qui veut dire qu'on ne laisse pas passer une seule pensée sans savoir ce qu'il en est d'elle.

Iris Murdoch : Oui - et une telle activité serait compatible avec la vie de contrôleur de bus ou toute autre activité professionnelle, bien que l'idée de vivre à différents niveaux, ou de vivre différents états, doive à mon avis être prise en compte. Mais il existerait donc un état d'être où s'exerce cette attention constante.

Krishnamurti : Mais vous avez aussi introduit au passage le mot « méditation ».

Iris Murdoch : Oui, c'est un terme que vous employez vous-même.

Krishnamurti : Je sais bien que je l'emploie. Mais, voyez-vous, la méditation est une affaire très complexe. Dans la méditation, il n'y a pas du tout de sujet méditant.

Iris Murdoch : Ah oui?

Krishnamurti : En fait, ce que nous faisons, c'est dire: « Je dois méditer, je dois suivre une méthode de méditation, la pratique est indispensable » - or tout ceci n'est que l'expression d'un désir, celui d' accéder à un certain état.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Iris Murdoch : Oui, cela me paraît en un sens inévitable. On m'a enseigné, il y a bien longtemps, une forme de méditation, que j'ai quelque peu pratiquée ; c'était un type de méditation sans rigueur excessive. Il existe, me semble-t-il, de meilleures approches.

Krishnamurti : Quand vous dites « meilleur », cela veut dire « plus », donc la notion de mesure entre en jeu.

Iris Murdoch : Il n'y a pas d'idée de plus, puisque vous dites qu'en méditation il n'y a ni dualité ni sujet.

Krishnamurti : Absolument, il n'y a ni l'un ni l'autre.

Iris Murdoch : Eh bien je dirais que le même phénomène a lieu dans l'expérience artistique.

Krishnamurti : Mais dès l'instant où vous parlez d'expérience, vous avez déjà...

Iris Murdoch : Je vous l'accorde! Disons que lorsque je contemple un grand tableau, si je le regarde vraiment, je n'existe plus, je m'efface. Il n'y a plus que le tableau.

Krishnamurti : Et c'est tout. Lorsque vous regardez vraiment une chose, le moi est absent.

Iris Murdoch : Cela pourrait aussi donner une image de l'amour, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Dans l'amour, aucune image n'intervient. Bien sûr que non: toute image est une élaboration de la pensée.

Iris Murdoch : Je crois que ce serait vrai pour une certaine forme d'amour, un amour désintéressé... mais le sujet est difficile à aborder, parce que l'amour s'inscrit dans le temps, et on doit se livrer à des réflexions, à des efforts, à des projets, à des actions en direction de l'être aimé. Il faudrait que l'action soit totalement dénuée d'égoïsme, et que, bien que le sujet agissant soit effectivement présent...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Bien sûr.

Iris Murdoch : ... que toute trace d'ego soit absente, que seul compte l'objet d'attention. Je crois qu'il faut essayer. Vous m'avez indiqué la fin, mais pas fourni les moyens.

Krishnamurti : Examinons les choses de plus près. La fin, et les moyens - il n'y a pas de différence entre les deux.

Iris Murdoch : Puis-je me permettre de citer Kafka? Il a dit qu'il n'existait pas de moyens, juste une fin. Ce que nous appelons le moyen, ou la voie, n'est que du temps perdu. Oui, en quelque sorte, je vois et en même temps je ne vois rien.

Krishnamurti : Essayons autrement. Vous voyez que tout changement implique la notion de futur, comme vous l'avez souligné. On passe de ceci à cela.

Iris Murdoch : Oui, et l'on imagine le futur.

Krishnamurti : Or qu'est-ce que le futur? Sinon le prolongement du passé, modifié par le présent - c'est-à-dire un mouvement.

Iris Murdoch : D'accord.

Krishnamurti : Le futur est inclus dans le présent. Si j'apprends une langue étrangère, par exemple, j'ai besoin du futur, j'ai besoin de temps, j'ai besoin d'une discipline, etc. Dans ce domaine-là, c'est légitime ; mais d'un point de vue psychologique, intérieur, subjectif, le passé, autrement dit « moi », mes souvenirs, mes expériences, bref tout le passé, est modifié dans le présent et se perpétue dans le futur - n'est-ce pas? Tel est le mouvement global de notre évolution, de notre bien-être psychologique, ou de notre mal-être, et ainsi de suite. N'est-il donc pas vrai que le présent est au cœur du futur, puisque ce que je suis aujourd'hui est ce que je serai demain, à moins que je ne change maintenant? Le présent contient donc le passé, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le futur, c'est maintenant. Le présent, c'est ce que je suis.

Iris Murdoch : Oui, en un sens, il n'y a rien d'autre, Mais je vous en prie, poursuivez.

Krishnamurti : C'est ce que je suis, ce sont mes souvenirs - c'est tout cela. Et il n'y a de futur que si je continue. Alors, y a-t-il une fin à tout cela?

Iris Murdoch : Vous voulez dire: existe-t-il une solution de rechange, un autre état d'être?

Krishnamurti : Oui, qui mettrait fin à tout ce mouvement de devenir, d'effort, d'accomplissement.

Iris Murdoch : Bien entendu, les philosophes ont de tout temps été préoccupés par la différence entre l'être et le devenir, et chez les platoniciens comme dans la théologie chrétienne, le réel c'est l'être, et l'irréel, le devenir. Et je retrouve certains éléments similaires dans vos propos. Mais je ne veux pas me fourvoyer en laissant vagabonder ma pensée. J'essaie de m'imaginer de quoi serait faite la situation que vous évoquez. Supposons que vous soyez en train d'apprendre une langue étrangère dont vous ignorez aujourd'hui les verbes irréguliers: la semaine prochaine, vous les saurez. Ainsi va la vie, c'est inévitable, il n'y a rien à dire, c'est comme cela.

Krishnamurti : Exactement.

Iris Murdoch : Mais en même temps, vous êtes attentif à tout ce que vous faites.

Krishnamurti : Mais bien sûr. Je suis attentif à tout ce que je fais à présent: le présent contient donc la totalité du temps.

Iris Murdoch : Vous brossez le portrait d'un état possible de l'être humain...

Krishnamurti : Non, je ne brosse pas un portrait, je dis simplement ce qui est arrivé à la psyché de l'homme: elle a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toujours suivi la même direction, du passé, modifié par le présent, vers le futur. C'est une chaîne qui nous retient prisonniers. Je ne dirai même pas que nous sommes « prisonniers » de tout cela - tout cela, nous le sommes.

Iris Murdoch : Oui, le terme « prisonniers » suggère pourtant qu'il existe une liberté possible - et « liberté » est aussi un terme que vous employez. Une liberté qui est liée à la vérité et à l'amour. Et quelqu'un vient alors vous dire: « Je suis pris au piège, comment faire pour en sortir? »

Krishnamurti : Si vous êtes pris au piège, regardons d'abord en quoi il consiste avant de vouloir vous en dégager.

Iris Murdoch : L'argument est peut-être sans valeur, mais je ne veux pas sortir du piège, en ce sens que j'ai envie de continuer à attendre la semaine prochaine afin de savoir mes verbes irréguliers.

Krishnamurti : Bien sûr.

Iris Murdoch : Et les choses vont plus loin encore. Je veux aussi, par exemple, parvenir à cet état d'être désintéressé.

Krishnamurti : Oui, et qu'est-ce que cela veut dire? Attention: cela veut dire que vous le désirez, que vous vous êtes créé un concept du futur.

Iris Murdoch : Oui, je sais bien que je ne suis pas désintéressée, mais j'aimerais le devenir.

Krishnamurti : Il faut donc que nous comprenions ce qu'est l'ego. On ne peut pas changer l'ego, ou plutôt le briser, sans en comprendre le processus ; on ne peut pas juste inventer un but.

Iris Murdoch : Mais dans l'observation de l'envie, par exemple, nous étions tous les deux d'accord pour admettre que l'un des résultats de cette attention serait la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

disparition de l'envie. Donc, l'ego change bel et bien.

Krishnamurti : L'important n'est pas l'abolition de l'envie, mais l'attention.

Iris Murdoch : Supposons que, tout en étant attentive à mon envie, je continue tout de même à être envieuse, en en étant pleinement consciente. Un tel état serait-il bénéfique?

Krishnamurti : Une fois de plus, voyez-vous, si vous êtes consciente - on ne sort toujours pas de l'ego.

Iris Murdoch : Loin de moi l'idée de postuler une situation totalement étrangère à la condition humaine. Il s'agit d'imaginer un état que les êtres humains pourraient éventuellement rencontrer.

Krishnamurti : Oui, nous sommes des êtres humains, nous vivons constamment dans le conflit, la douleur, la souffrance. Telle est notre vie, notre condition. Mais voici qu'un beau jour, on vient me dire: « Il existe, le savez-vous, une autre manière de vivre. Vous n'êtes pas obligé de rester interminablement dans cette ornière. » Et vous écoutez, vous faites des découvertes. Vous pouvez dire que cela ne vaut rien, et tout laisser tomber ; mais il faut qu'il y ait une relation entre l'orateur et vous-même.

Iris Murdoch : Comme en ce moment, à travers mes questions, bien sûr.

Krishnamurti : Vous me dites que l'envie, ce n'est pas l'amour, et que l'envie ne peut être éliminée. Alors observez-la, regardez-la, et laissez-la se dévoiler. Ne la condamnez pas, ne la transmuez pas, ne la niez pas, ne la fuyez pas. Observez-la simplement, autrement dit accordez-lui toute votre attention.

Iris Murdoch : Mais le résultat ne risque-t-il pas d'être que je finisse par l'inhiber?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Non, je la mets en évidence.

Iris Murdoch : Bon ; je vais dire les choses autrement: ne serait-ce pas une bonne chose pour moi que d'inhiber mon envie?

Krishnamurti : Non, car si on l'inhibe, elle resurgira.

Iris Murdoch : Oui, mais dans l'intervalle cela vaudrait peut-être mieux.

Krishnamurti : Ah! Mais je ne veux pas d'intervalle!

Iris Murdoch : Bon, d'accord, vous semblez vouloir exclure la notion d'entraînement à une discipline - vous n'aimez pas ce mot.

Krishnamurti : Discipline vient du mot « disciple » - celui qui apprend. Il faut apprendre, et non mémoriser, il faut apprendre à voir vraiment la beauté de ce joyau, que je n'ai jamais véritablement regardé, mais toujours condamné, rationalisé, etc. ; à présent seule compte l'observation de ce joyau.

Iris Murdoch : Certes, mais ce que vous regardez dans le cas du joyau, c'est un objet décrit d'avance comme étant précieux au plus haut point. Si je regarde mon envie, c'est le contraire d'un joyau, c'est quelque chose de mal.

Krishnamurti : Non, je ne la condamne pas. Il n'y a aucun esprit de condamnation, de jugement ou d'évaluation, mais rien que l'observation. Si j'observe mon fils, ce n'est pas pour dire: « Bon sang, il devrait être comme ceci, pas comme cela. » Non: je me contente de l'observer. Par exemple, quand je regarde un tableau, je le détaille, je vois la lumière, les proportions, les ombres...

Iris Murdoch : La contemplation d'un tableau est pour moi un bon exemple, qui m'aide à comprendre en quoi consiste votre idée fondamentale. Mais ce qui me trouble encore, c'est que vous suggérez qu'il existe une espèce de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

modalité d'être idéale qui n'est pourtant pas déconnectée du réel. Il n'en reste pas moins que, loin d'être dans cet état, nous sommes submergés par des flots d'illusions.

Krishnamurti : Précisément. Je suis en ce moment même dans l'illusion. Je ne suis qu'illusion, je vis dans l'illusion, mes pensées, mes croyances, ma foi, ne sont qu'illusion. Ce mot vient de ludere, jouer. Je joue donc avec les illusions.

Iris Murdoch : Et pourquoi m'en soucierais-je? En d'autres termes ces illusions qui sont les miennes, pourquoi ne pas simplement les observer? Si je suis intelligente, je peux observer ma propre envie avec amusement, sans renoncer à mon envie.

Krishnamurti : Allez-y, continuez donc! Mais en vous s'installent le conflit, un certain sentiment d'angoisse, une douleur.

Iris Murdoch : Si vous constatiez qu'un être cher se trouve dans un tel état d'illusion, n y aimeriez-vous pas le voir changer?

Krishnamurti : J'irais lui parler.

Iris Murdoch : Dans ce cas, vous suggérez qu'il devrait changer, vous sous-entendez donc des valeurs morales.

Krishnamurti : Non, je lui dirais: « Pourquoi ces illusions? »

Iris Murdoch : Pourtant, les appeler des illusions, c'est déjà...

Krishnamurti : Inutile même de qualifier d'illusions le fait que quelqu'un croie en Dieu, ou autre chose.

Iris Murdoch : Tenons-nous-en au cas de l'envie, qui est relativement simple. Quelqu'un se consume littéralement d'envie: « Tiens! Il a ça, celui-là, il vaut donc mieux que moi », et ainsi de suite. Vous observez cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

personne et vous lui dites: « Voyons, pourquoi gâcher ainsi inutilement votre énergie et votre angoisse pour une chose qui n'est pas d'une importance vitale, essentielle? Vous ne devriez pas agir ainsi. »

Krishnamurti : A supposer qu'on veuille bien écouter. Dès que quelqu'un est disposé à écouter, vous l'aidez déjà.

Iris Murdoch : C'est aussi mon avis. Mais là, vous lui avez appris quelque chose.

Krishnamurti : Ah non, je n'exerce aucune pression, je ne lui demande pas de changer.

Iris Murdoch : Je sais que tous les bons maîtres refusent ce qualificatif.

Krishnamurti : Voyez-vous, la vraie racine de tout ceci n'est autre que le conflit.

Iris Murdoch : Mais supposons un individu qui se trouve en état d'harmonie totale, tout en ayant des quantités de vices - comme on dit -, supposons qu'il soit jaloux, envieux, violent, coléreux: ne pourrait-il établir des rapports harmonieux? Et supposons qu'il réussisse dans tous les domaines ; diriez-vous qu'une telle chose est impossible?

Krishnamurti : Non. On ne peut pas pratiquer l'harmonie d'une main et la violence de l'autre.

Iris Murdoch : Oui, je suis de votre avis. Je crois exacte l'idée selon laquelle l'homme mauvais est en état de conflit, et l'homme bon en état d'harmonie.

Krishnamurti : L'homme bon est sans conflit.

Iris Murdoch : Oui, contrairement à l'homme mauvais. Cela sous-entend qu'à un certain moment, ce dernier a commis une sorte d'erreur et qu'il y a quelque chose d'irréel dans sa vision du monde. Donc, en distinguant le bien du mal, on établit une distinction entre...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, on voit bien, par exemple, que quelque chose ne va pas chez le terroriste, qui me par plaisir. Je ne dis pas qu'il est bon ou mauvais, mais il se passe des choses aberrantes chez ce pauvre bougre.

Iris Murdoch : Ce que vous voulez, donc, c'est faire éclore une personnalité harmonieuse?

Krishnamurti : Non. La question est celle-ci: est-il possible de mettre fin à tout conflit en soi-même? Là est le cœur même de la question - l'abolition de tout conflit.

Iris Murdoch : Et vous seriez prêt à renoncer aux termes « bon » et « mauvais » au profit d'« harmonie » et « dysharmonie »?

Krishnamurti : Je ne parlerais ni d'« harmonie » ni de « dysharmonie », car dès que cesse le conflit, on est un être entier, intégral, vivant une existence holistique.

Iris Murdoch : Oui, mais vous continuez pourtant à parler de bien et de mal au sens où nous l'entendons normalement. Vous avez fait allusion au terroriste, qui est un homme très mauvais - pas simplement un individu envieux, mais un être cruel.

Krishnamurti : Oui, quelqu'un qui tue.

Iris Murdoch : En pareil cas, on aurait envie que cette personne change.

Krishnamurti : S'il écoute, il changera, et c'est tant mieux. Mais en général, ils n'écoutent pas. |- | valign="top" | | valign="top" style="text-align: justify;" | La conversation se poursuit plus tard dans la journée.

Iris Murdoch : J'essaie de formuler certaines questions fondamentales que je n'arrive pas à empoigner vraiment en ce moment. Peut-être pourrais-je vous poser un ou deux types de questions différentes?

L'idée de devoir est une notion fondamentale dans tous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les systèmes de morale ; les philosophes s'affrontent sur cette question, qui est bien réelle. Chacun se voit, à mesure qu'il grandit, assigner des devoirs - par exemple celui de dire la vérité. Or vous avez des réticences quant à cette notion de devoir.

Krishnamurti : « Responsabilité » me semble préférable au terme de « devoir ».

Iris Murdoch : Bien. Le sens des responsabilités serait donc, dans certaines circonstances, synonyme de sens du devoir - on pourrait élargir ces deux notions dans diverses directions - mais le terme de sens des responsabilités a votre préférence?

Krishnamurti : Oui, car la responsabilité, cela suppose des égards, de l'affection, et un sentiment de communication avec l'autre, cela suppose d'agir non pas par obligation ou par contrainte, mais parce qu'on se sent responsable. Si j'entreprends de construire une maison, je suis responsable de sa construction. Si je suis responsable de mes enfants, j'en assume la responsabilité complète, et cela non seulement tant qu'ils vivent sous mon toit, mais je veille toujours à ce qu'ils vivent convenablement, qu'ils ne soient pas éduqués à mer.

Iris Murdoch : La responsabilité serait sans limites.

Krishnamurti : Sans limites, en effet.

Iris Murdoch : Oui. Peut-être a-t-on trop tendance à lier la notion de devoir à l'exécution d'actions très précises. Mais d'un autre côté, dans le cas d'une chose comme l'obligation de dire la vérité, c'est un devoir fondamental.

Krishnamurti : Dire la vérité fait partie de mes responsabilités. Je ne saurais être malhonnête envers moi-même.

Iris Murdoch : Cessons donc de nous tracasser à propos

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

du mot « devoir ». Mais nous avons ici affaire à ce qui est l'une des constantes de l'existence humaine. Étant donné la banalité de cette notion, et étant donné qu'elle participe au maintien dans la vie sociale d'un code de moralité décent, le devoir est-il, d'après vous, fondamentalement différent de ce dont nous parlions ce matin - à savoir de la chose réelle, de l'amour?

Krishnamurti : Oui, je considère qu'il est différent.

Iris Murdoch : Mais je ne vois pas bien la ligne de partage tre ce qu'on pourrait qualifier de bonté ordinaire ou de rigueur morale, et cette chose fondamentale.

Krishnamurti : Pourrions-nous commencer par nous demander pourquoi nous sommes fragmentés, pourquoi nous ne cessons de voir la vie et toutes nos actions, quelles qu'elles soient, comme des fragments isolés - qu'il s'agisse de religion, d'affaires, d'amour, de haine?

Iris Murdoch : Il faut bien affronter la vie jour après jour.

Krishnamurti : Oui, mais pourquoi devrais-je admettre que la vie doive forcément être abordée de cette manière-là?

Iris Murdoch : Il semble que, selon vous, nous devrions faire preuve d'une espèce de désintéressement parfaitement unitaire, qui serait alors indivisible.

Krishnamurti : Voilà, c'est cela.

Iris Murdoch : Mais dans ce cas, des mots tels que « vérité » et « amour »...

Krishnamurti : ... ne font plus qu'un. S'il y a l'amour, il y a la vérité, il y a la beauté.

Iris Murdoch : Oui, c'est vrai si l'on se place d'un point de vue philosophique.

Krishnamurti : Non, c'est réellement vrai, j'entends par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

là que si j'aime vraiment, la beauté est au cœur de cet amour ; et il m'est alors impossible d'être malhonnête.

Iris Murdoch : Je trouve le concept de beauté plus difficile à cerner dans ce contexte. Ce qui fait problème pour moi, c'est le point de rencontre entre cette vérité - qui est amour, vérité fondamentale - et les conceptions ordinaires de la vérité - comme celle de « dire la vérité ».

Krishnamurti : Supposons que j'aie menti. Je reconnais avoir menti - ou m'être mis en colère. C'est de l'honnêteté, c'est la vérité au sens banal du terme. Je ne camoufle pas mes mensonges à grands renforts d'arguments louches. Je dis que j'ai menti, que je me suis mis en colère, que j'ai été brutal. Je crois que nous sommes tellement bien rodés à camoufler ce genre de choses, à les éluder, et à manquer d'honnêteté envers nous-mêmes!

Iris Murdoch : Mais quel rapport y a-t-il entre tout cela et ce qui fait partie de vos grandes préoccupations, à savoir le dépassement des conflits, et d'une pensée qui divise? Vous faites une distinction entre le désir et l'amour, par exemple, et vous donnez ensuite une place centrale à la vérité, en disant que l'amour c'est la vérité.

Krishnamurti : Oui, bien entendu.

Iris Murdoch : Mais il me semble difficile de faire le lien entre ces choses-là et la morale ordinaire de la vie courante, et c'est là que j'introduirais volontiers la notion d'une sorte de purification du désir. Le jugement moral s'effectue, dirait-on, à deux niveaux différents: celui qui est jugé bon au sens ordinaire est imparfait de votre point de vue. N'est-il pas important que vous - que je sais si préoccupé du sort de l'humanité - n'est-il pas important, donc, que vous mettiez en évidence des liens de connexion?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, j'en ai bien conscience. Mais, voyez-vous, je poserais tout d'abord cette question, à moi-même ou à mon ami: « Pourquoi sommes-nous fragmentés? »

Iris Murdoch : Vous voulez revenir avant toute chose à une question métaphysique. Vous avez le sentiment que nous devons, dès le début, être constamment dans le vrai, le juste.

Krishnamurti : Bien entendu, il faut partir de là, toujours.

Iris Murdoch : Oui, j'aime cette idée, moi aussi ; en un sens, ce que vous voulez, c'est quelque chose de neuf, ne faisant pas partie de notre panoplie d'acquis.

Krishnamurti : J'ai posé, à l'occasion de nombreuses discussions, cette question à des étudiants: pourquoi sommes-nous ainsi fragmentés, morcelés, que nous est-il arrivé? Après des millions d'années, nous en sommes encore à nous affronter, à nous entre-mer, à être en proie à la colère - vous me suivez? Qu'est-ce qui ne va pas?

Iris Murdoch : Eh bien, il y a d'une part ce sentiment de conflit, de fragmentation, qui est nocif, puisque cela sous-entend l'affrontement, mais d'autre part il y a aussi la raison discursive ordinaire, et la façon dont nous nous y prenons pour apprendre à connaître les choses, ce qui n'est pas forcément mauvais.

Krishnamurti : Oui, c'est le recours à ma raison qui me permet de percevoir pourquoi le monde est divisé en fragments tels que les nationalités ou les religions. Vous savez bien ce qui se passe en Inde avec les sikhs, ou encore entre Juifs et Arabes. Pourquoi, pourquoi donc acceptons-nous pareille manière de vivre?

Iris Murdoch : Je crois que la réponse banale et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

empirique consisterait à dire qu'on peut essayer de mettre fin à ces problèmes, en faisant toutes sortes de choses, et par exemple en en parlant.

Krishnamurti : Mais en fait, nous n'y sommes jamais arrivés, nous n'avons pas mis fin à ces divisions. Supposons que j'aie un fils né d'une femme arabe, et un autre né l'une femme israélienne, que faire? Ils ne cesseront jamais de se battre!

Iris Murdoch : Mais vous ne niez pas qu'en partie au moins, le message que vous voulez transmettre ait un impact direct dans le domaine politique?

Krishnamurti : Oui - dans le domaine politique, et dans celui de la religion, de la vie quotidienne. Mais, plutôt que de s'embarquer dans des théories, je dirais qu'il vaut mieux d'abord se demander pourquoi nous autres humains, aux quatre coins du monde, sommes à ce point divisés, morcelés.

Iris Murdoch : Mais cette question me semble en partie empirique, en ce sens qu'il serait possible, par exemple, de découvrir pourquoi une religion donnée, qui adhérait à certaines idées à une certaine époque, a ensuite fait sécession. On pourrait aborder de cette façon l'étude de la chrétienté. Mais on a ici un type de question d'ordre métaphysique, à laquelle je crois qu'il est, pour une part, impossible de répondre. Comme pour la question: « Pourquoi y a-t-il des êtres humains sur cette terre? » - on est bien obligé de répondre: « je ne sais pas. » Évidemment, ceux qui croient en Dieu diraient que c'est Dieu qui a créé le monde.

Krishnamurti : Et les scientifiques ont d'autres explications.

Iris Murdoch : Si l'on exclut toute réponse empirique,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la question que vous posez est une espèce de question métaphysique qui d'une certaine façon n'a pas de réponse.

Krishnamurti : Pourtant c'est relativement simple. La question que j'aimerais soulever est celle-ci: serait-ce la pensée elle-même qui est fragmentée?

Iris Murdoch : Je crois que la pensée est elle-même fragmentée, et cela me paraît en un sens inévitable. Ce que nous faisons en ce moment même - à savoir utiliser un langage naturel, des concepts et des termes que nous avons appris à appréhender, etc. - dépend directement de l'intérêt grandissant que nous portons au monde et qui se manifeste de bien des manières différentes. Le terme « discursif » définit cette notion selon laquelle l'intellect doit forcément se déployer, trouver son expression dans le langage, et ainsi de suite. Mais la pensée ne peut être unique, ne peut être une - comme le souhaiteraient de nombreux philosophes. Ils se plaisent à croire en cette unité suprême. Mais il me semble que vous n'admettez pas la notion de rédemption du monde, c'est-à-dire de rassemblement de tout notre univers en un centre, en un bien, une vérité, un amour absolus. K: Je dis pourtant qu'en effet il faut que cela soit.

Iris Murdoch : Très bien, mais dans ce cas il est impossible l'éliminer toute fragmentation. Elle doit faire l'objet l'une rédemption, d'un rachat, si vous voyez ce que je veux dire.

Krishnamurti : Très bien, en avant pour la rédemption! Pourquoi donc les êtres humains sont-ils ainsi? C'est cela qui mérite rachat! Laissons de côté les explications intellectuelles - les faits sont là, les faits au quotidien, le conflit est là, la violence est là. Pourquoi?

Iris Murdoch : Il peut y avoir des raisons historiques,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par exemple, le conflit irlandais. Mais vous avez en tête des choses beaucoup plus profondes.

Krishnamurti : Beaucoup plus profondes, oui.

Iris Murdoch : Si l'on me posait la question, je dirais que je lis incapable de répondre à la question métaphysique, mais je peux rétorquer: pourquoi faudrait-il qu'il en soit autrement? Je sais, il y a là l'expression « il faudrait », que vous récusez... Nous avons une certaine conception du bien à partir de laquelle nous déployons sur le monde un vaste réseau de pensées et d'actions -que tout cela est mal exprimé!

Krishnamurti : N'ayez crainte, je comprends.

Iris Murdoch : Tout cela dans l'espoir de pouvoir graduellement rendre le monde meilleur, et éliminer les conflits, au niveau superficiel comme au niveau profond.

Krishnamurti : Cela fait au moins deux ou trois millions d'années que nous vivons sur cette terre. Nous en sommes toujours au même point. Regardez ce qui se passe actuellement.

Iris Murdoch : Oui, et qui sait ce que l'avenir nous réserve?

Krishnamurti : L'avenir, c'est ce que nous sommes aujourd'hui. Si nous n'agissons pas maintenant, demain tout sera toujours exactement pareil.

Iris Murdoch : Mais nos possibilités d'action sont actuellement très réduites. Elles se limitent à nous-mêmes, et à un tout petit nombre de personnes.

Krishnamurti : Mais quand vous dites « nous-mêmes »... nous sommes le monde!

Iris Murdoch : Et nous pouvons aussi participer à la vie politique, ce qui est une manière d'agir sur le monde.

Krishnamurti : Mais je suis l'humanité tout entière,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

puisque ma conscience est semblable à celle du reste de l'humanité.

Iris Murdoch : Oui ; vous voulez dire que si vous pouvez le faire, d'autres peuvent aussi le faire.

Krishnamurti : Si je change, j'affecte tous les autres.

Iris Murdoch : Il faut aussi tenir compte du fait qu'on dispose d'un laps de temps très limité pour parvenir à ce degré de perception, de lucidité.

Krishnamurti : C'est bien pourquoi je dis qu'il ne faut pas laisser intervenir le temps dans cette affaire. Je suis un être humain: mon mode de vie, ma façon de penser, d'agir, sont relativement semblables à ceux des autres hommes. Il peut y avoir des différences extérieures, mais au plus profond de moi, je suis semblable au reste de l'humanité, je suis l'humanité.

Iris Murdoch : Sauf que vous êtes quelqu'un de tout à fait singulier.

Krishnamurti : Non, je suis l'humanité parce que nous souffrons tous, nous passons tous par des moments terribles. Donc, je suis l'humanité tout entière, je suis l'humanité. C'est cela, l'amour réel.

Iris Murdoch : On pourrait vous rétorquer: d'accord, mais vous avez beau être l'illustration vivante de ce que présente le potentiel humain, vous n'êtes rien d'autre me vous-même, vous êtes tout seul.

Krishnamurti : Venez vous joindre à moi, venez me rejoindre!

Iris Murdoch : Bien sûr.

Krishnamurti : Laissez tomber vos nationalismes mesquins et tout le reste, et joignez-vous à moi, soyons libres, et regardons le monde avec d'autres yeux, cessons d'être toujours en conflit les uns avec les autres. Comme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

c'est le cas chaque jour entre mari et femme.

Iris Murdoch : Mais je ne peux pas m'empêcher de poser le problème sous l'angle des proportions énormes que peut prendre l'influence exercée par quelqu'un. Si l'on dispenser un enseignement - ne songeons ici ni à vous ni à moi - mais si quelqu'un souhaite exercer son influence sur autrui, en vue de mettre fin à ces conflits, il doit nécessairement entrer dans une logique de persuasion, s'engager politiquement. Et bien des gens diraient - bien des gens disent aujourd'hui - que c'est perdre son temps que de se soucier de son âme, ou de se préoccuper d'être désintéressé ou non: la seule chose à faire, c'est d'aller porter secours aux autres, et faire cesser leurs souffrances.

Krishnamurti : Mais regardez ce qui arrive à ceux qui aident et à ceux qui se font aider. Très peu de chose, en somme... Hitler voulait aider les gens. Bouddha disait: « L'humanité souffre, la souffrance doit prendre fin. » Voyez ce qui s'est passé: la souffrance continue toujours.

Iris Murdoch : J'ai toujours aussi envie d'orienter la question un peu sous un autre angle, pour y voir plus clair. Lorsque vous parlez de dépasser le conflit, de dépasser la souffrance...

Krishnamurti : ... pas les dépasser: y mettre fin.

Iris Murdoch : ... oui, y mettre fin. Cela ressemble-t-il de près ou de loin à ce que serait pour un bouddhiste le nirvana?

Krishnamurti : D'après les discussions que j'ai eues avec diverses personnes, le terme de nirvana décrit un état où le soi individuel n'est plus. Le soi, au sens de toute cette agitation. Atteignez ce point-là - ne discutez pas de la nature du nirvana - et vous trouverez la réponse.

Iris Murdoch : L'interprétation que je donne à tout

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cela, pour autant que je comprenne, c'est qu'on est dans un état désintéresse, et que le renoncement au monde est le signe de l'absence de signification de tout le reste.

Krishnamurti : Ils sont nombreux à l'avoir fait - à avoir renié le monde. Mais je ne dis pas qu'il faille le renier. Au contraire, c'est là qu'il faut vivre.

Iris Murdoch : Oui, si l'on songe à l'image de la caverne de Platon, on est d'abord dans le noir, puis on s'avance progressivement vers la lumière. Il parle aussi d'un retour à la caverne, ce qui signifie, je crois, que l'on peut accéder à une certaine forme de libération pour son propre compte, mais avec l'obligation par la suite de libérer aussi tous les autres.

Krishnamurti : Tout est là. Vous connaissez bien toute cette notion de Bodhisattva - je n'entrerai pas dans les détails -, mais si vous changez fondamentalement, l'humanité entière n'en sera-t-elle pas affectée?

Iris Murdoch : Vous influencerez un certain nombre de personnes.

Krishnamurti : Non, regardez, le christianisme a influencé des millions d'hommes.

Iris Murdoch : Oui, assurément. J'allais le dire: il y a des cas exceptionnels, comme en atteste la vie du Christ - peu importe qu'il ait réellement existé ou non en tant que personnage historique -, l'image du Christ a changé la vie des gens.

Krishnamurti : Moi je prétends qu'ils ont changé pour des raisons de propagande. Le bouddhisme a aussi influencé toute l'Asie. Je dis ceci: « Que quelques-uns d'entre nous s'y attellent - et nous changerons le monde. »

Iris Murdoch : Je crois que nous avons de grands maîtres spirituels qui ont exercé une énorme influence, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui ont, pour autant que je sache, prôné une forme de désintéressement qui n'est pas très éloigné de ce dont vous parlez.

Krishnamurti : Oui, il s'agit d'être libre, délivré de l'ego.

Iris Murdoch : Comment faire? Je n'ai pas l'impression que...

Krishnamurti : Comment faire? Il faut prendre le temps de s'asseoir, d'en parler, d'aller au fond des choses - vous comprenez? Et abattre les barrières qui nous séparent.

Iris Murdoch : Nous en arrivons peut-être à une question un peu différente, celle de l'influence.

Krishnamurti : Je ne veux influencer personne. C'est la pire chose qui puisse arriver, car si je vous influence, quelqu'un d'autre peut à son tour venir vous influencer dans un autre sens. Mais si c'est vous-même qui vous percevez les choses, alors tout est clair.

Iris Murdoch : Oui, l'un des autres points sur lesquels nous sommes d'accord c'est qu'il faut agir de sa propre initiative. Cela ne sert à rien que les directives viennent d'autrui.

Krishnamurti : Donc, pas de propagande, pas de programme imposé.

Iris Murdoch : Ce dont les théologiens se rendent compte à l'heure actuelle, je crois - c'est que Dieu ne peut être imposé à personne. La vie spirituelle, quelle qu'elle soit, doit faire l'objet d'une découverte individuelle.

Krishnamurti : La notion d'autorité n'a pas cours dans le monde spirituel. Alors qu'aujourd'hui, il n'est plus question que de cela. Le gens ont soif d'autorité, ils y voient une forme de sécurité.

Iris Murdoch : Je ne vois pas, personnellement, de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réponse à la question de savoir comment la découverte d'une vérité spirituelle, quelle qu'elle soit, pourrait changer le monde. L'avenir du monde vous inspire peut-être plus d'espoir qu'à moi.

Krishnamurti : Non, je ne suis ni pessimiste ni optimiste, mais, je le vois bien, à moins que quelques-uns d'entre nous ne modifient radicalement l'ensemble des structures psychologiques qui font de nous ce que nous sommes, les choses iront de mal en pis, voilà tout.

Iris Murdoch : Sur ce point-là aussi, je suis de votre avis. Si le monde venait à perdre ceux dont les préoccupations sont identiques aux vôtres, je crois qu'en un sens il perdrait son centre.

Krishnamurti : Mais très peu ont pour souci une libération totale.

Iris Murdoch : En fait - pour dire les choses un peu brutalement - vous voudriez qu'ils soient plus nombreux, tout en rejetant les méthodes traditionnelles, telles que les notions de devoir, d'ascétisme - pour ne citer que celles-ci - qui ont pourtant participé, en quelque sorte, a la formation de ceux qui, peut-être, atteignent l'état dont nous parlons.

Krishnamurti : Mais pourquoi devrais-je recevoir une formation? Si je vois qu'une chose est vraie, je m'en tiens là. En quoi une formation serait-elle nécessaire?

Iris Murdoch : Oui, mais vous avez probablement reçu un don, une grâce - pour reprendre la terminologie chrétienne - qui est le privilège d'une minorité. Et vous réussissez à faire avec facilité des choses qui, pour une majorité de personnes, seraient très, très difficiles.

Krishnamurti : C'est peut-être le cas. Mais après tout, il doit forcément y avoir... bon, si vous tenez au terme de grâce, d'accord. Soyez en état de recevoir cela, autrement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dit ne soyez pas égoïste, n'ayez aucun conflit, gardez en vous une espèce de silence intérieur.

Iris Murdoch : Je suis entièrement d'accord là-dessus. Oui, cessons d'argumenter sur des questions d'influence ou de politique: je comprends quelle est ici votre position. Je crois qu'il est sans doute important d'essayer d'agir sur notre environnement d'une certaine manière, mais je sais que les obstacles sont nombreux. Je préférerais m'en tenir au problème qui a déjà fait l'objet de nos préoccupations, et qui touche en partie à la question du temps et de la fragmentation. La notion que le temps, c'est la fragmentation.

Krishnamurti : Oui, c'est cela. Se libérer du temps signifie l'absence de tout mouvement vers l'avant.

Iris Murdoch : C'est donc la condition pour pouvoir être libre, être dans la vérité et l'amour, ne plus acquérir, ne plus planifier. Si l'on avait ce genre de perception, de vision pénétrante - peu importe le terme - le saurait-on?

Krishnamurti : Je crois qu'on n'en saurait rien, mais nos actions, notre vie quotidienne, en porteraient témoignage.

Iris Murdoch : Mais il me semble que votre pensée se situe à la fois sur deux plans entièrement différents. Et je cherche à relier ces deux plans.

Krishnamurti : Non, il y a le plan physique.

Iris Murdoch : Et aussi le plan psychologique. C'est de cela que nous parlons.

Krishnamurti : Pourquoi, sur plan psychologique, devrait-il exister des divisions? Pourquoi y aurait-il une psychologie qui soit d'ordre supérieur, une autre d'ordre inférieur, quand la psychologie est un tout?

Iris Murdoch : Certes. Je faisais allusion à une sorte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de... j'ai avancé le terme de rédemption.

Krishnamurti : Cela ne fait rien, je comprends.

Iris Murdoch : ... une rédemption de toute cette confusion qui agite notre esprit pourrait intervenir, et ce, me semble-t-il, d'une manière tout à fait banale. On n'en ferait pas un événement, ce serait simplement une fonction naturelle.

Krishnamurti : Mais de qui donc viendrait cette rédemption? Si j'attends qu'elle me vienne de vous, alors je suis perdu.

Iris Murdoch : Je ne songe pas à une rédemption au sens chrétien. Par « être racheté » j'entends que quelque chose qui était fragmenté se rassemble. L'image que j'ai, c'est celle d'un noyau central et de morceaux épars. J'essaie sans cesse de découvrir où est exactement la ligne de partage, par exemple, entre la vie d'un homme très bon, très vertueux, dénué d'égoïsme - au sens ordinaire - et la vie empreinte de vérité.

Krishnamurti : Ah, c'est tout à fait différent.

Iris Murdoch : Différent? Pourquoi?

Krishnamurti : C'est évident, voyons.

Iris Murdoch : Mais dire que c'est tout à fait différent est une remarque d'ordre métaphysique.

Krishnamurti : Je sais.

Iris Murdoch : Et cela ne vous dérange pas?

Krishnamurti : Non, cela m'est égal. Après tout, le moi est quelque chose de très habile et très subtil, il peut se dissimuler sous des prières.

Iris Murdoch : Alors là, cela ne fait pas le moindre doute!

Krishnamurti : Il peut se cacher, derrière la moindre petite action, l'on se dit, noblement: « Je rends service à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'humanité, je l'influence en bien. »

Iris Murdoch : « Je suis une personne remarquable, admirée de us » - voilà ce qu'on dit entre guillemets.

Krishnamurti : Il faut, pour comprendre ce qu'est le moi, savoir observer quotidiennement avec persévérance ; car il ne suffit pas, pour être libre, de se dire libre a un moment donné ; mais il faut, en revanche, être extrêmement attentif à tout ce que l'on fait.

Iris Murdoch : Vous croyez qu'être complètement absorbé par l'action extérieure n'est pas, en somme, une démarche de vérité?

Krishnamurti : C'est une démarche très dangereuse.

Iris Murdoch : Une certaine tranquillité pourrait donc être compatible avec le fait de mener une vie active?

Krishnamurti : Mais ce silence-là n'est pas issu de la pensée.

Iris Murdoch : Oui. Je vous suis tout à fait.

Krishnamurti : Ce silence ne se cultive pas.

Iris Murdoch : Oui. Je pense que moi aussi, je crois à ce silence.

Krishnamurti : Un silence, une tranquillité d'où tout mouvement est absent.

Iris Murdoch : Et cela rejoindrait ce que vous dites sur une vie qui s'inscrirait dans le présent et dans l'intemporel?

Krishnamurti : Oui, il faut savoir que la méditation est une chose extraordinaire. J'ai parlé à des gens qui pratiquent la méditation - bouddhistes de tradition zen ou tibétaine, hindous, et autres -, il s'agit à chaque fois d'un effort conscient, délibéré. Jamais d'une chose que l'on fait pour « l'amour » de la chose elle-même - on peut « aimer » tout en étant égoïste. La méditation telle que je l'entends

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

consiste à méditer sans effort conscient.

Iris Murdoch : Oui, je crois que le recours à tout moyen ayant le bien pour objectif risque de devenir un obstacle.

Krishnamurti : Absolument.

Iris Murdoch : Et ce, parce que nous sommes en quête d'idoles, nous sommes des adorateurs d'idoles.

Krishnamurti : Dès lors, tout est terminé - ce n'est plus de la méditation.

Iris Murdoch : Effectivement, surtout si l'on cherche une consolation dans le sentiment d'accomplir quelque chose. Mais la méditation peut malgré tout s'avérer utile.

Krishnamurti : Non, j'ai parlé à des gens qui ont consacré des années à cela - je parle sérieusement: un homme âgé d'environ soixante-dix ans, bien plus vieux que je ne l'étais à l'époque, me rendit un jour visite et me dit: « J'ai passé vingt-cinq ans dans la jungle, à errer d'un lieu à l'autre, et à mendier - et pendant tout ce temps, je n'ai pas cessé de me leurrer. »

Iris Murdoch : Il aurait droit à des compliments!

Krishnamurti : Je sais, cet exemple prouve quelque chose.

Iris Murdoch : Il était prêt, lui, à admettre une chose qu'on est rarement disposé à admettre.

Krishnamurti : Le silence intérieur ne se cultive pas, ne s'acquiert pas par une pratique. C'est dans la vie de tous les jours que nous devons savoir être silencieux.

Iris Murdoch : C'est peut-être un don qui nous est fait.

Krishnamurti : Car autrement, quelle est la valeur de votre silence, si votre vie quotidienne n'en est pas affectée, si votre vie quotidienne n'est pas dépourvue de conflit?

Iris Murdoch : Bien sûr, j'ai sans cesse envie de dire que ce lien avec la vie quotidienne est une notion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fondamentale. Et toute personne qui prétendrait avoir ce silence Intérieur mais se conduirait mal dans la vie de tous les jours me laisserait sceptique.

Krishnamurti : Je sais - moi aussi.

Iris Murdoch : Je crois que toutes mes réflexions à ce sujet sont influencées par Platon, et il me semble que l'un les points sur lequel vous insistez - et sur lequel il a lui-même beaucoup insisté - est cette distance, cette différence absolue, qui est propre à la notion d'intemporel, d'éternel - notion qui diffère en tous points de ce que l'on entend ordinairement par « le bien » qui, lui, n'est qu'une forme d'idolâtrie.

Krishnamurti : Oui, c'est de l'idolâtrie.

Iris Murdoch : Et Platon a recours à l'image des idoles détruites. Si l'on détruit les images, on détruit les idoles, puis on poursuit son chemin. Mais il décrit l'existence comme un pèlerinage, et ce d'une façon qui, je crois, ne correspond pas à la description que vous en faites.

Krishnamurti : Je n'ai en moi aucune image d'aucune sorte - le soi individuel est absent.

Iris Murdoch : Ce que vous décrivez là correspond, de l'avis d'un bon nombre de ceux qui se préoccupent de spiritualité, à l'ultime fin du voyage, sauf que vous insistez sur le fait que naturellement, en un sens, nous sommes déjà potentiellement à la fin du voyage.

Krishnamurti : Il faut faire aussi très attention à cela, car les hindous croient en la présence en nous de Dieu, de l'atman, et cela vous donne une chance de vous débarrasser de votre ignorance, et de devenir ensuite pareil à Dieu! C'est une hypothèse. Et je ne veux faire aucune hypothèse.

Iris Murdoch : Je n'appellerais pas cela une hypothèse,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

car c'est une chose à laquelle je souscris.

Krishnamurti : Mais c'est une hypothèse, une idée.

Iris Murdoch : Oui, c'est une hypothèse métaphysique ou religieuse - mais vous, vous éviteriez le terme « religieux » qui pourrait prêter à confusion.

Krishnamurti : Je ne fais rien d'autre que de suggérer que c'est un concept qui a été cultivé, inclus dans une tradition - et tout cela n'a aucun sens, constatons-le: je crois à ce concept de « Dieu en moi », et je vais de ce pas massacrer mon prochain!

Iris Murdoch : Oui, tout ce qui implique une idée de Dieu est déjà en un sens une idole.

Krishnamurti : C'est tout ce que je dis. Nous sommes des adorateurs d'idoles, qu'elles soient nées de la main ou nées de l'esprit.

Iris Murdoch : Pour vous, il y a clivage absolu - et je crois voir ce que vous voulez dire, mais sans en être sûre - entre le processus ordinaire de la vie et cet état de « présence au vrai », dont l'existence s'inscrit dans le présent, de la même manière que l'éternel est nécessairement inscrit au sein même du présent, et vit dans ce présent. Il faut que vous insistiez bien sur le fait que cet état n'a absolument rien à voir avec les idoles que ce monde révère.

Krishnamurti : Bien sûr, c'est tout à fait évident. L'homme est depuis toujours en quête d'éternité. On s'en façonne une idée...

Iris Murdoch : ... et pourtant ce n'est pas une continuité du temps, mais quelque chose de très différent.

Krishnamurti : Il s'agit de la fin, de l'abolition du temps.

Iris Murdoch : Je crois que ma réflexion sur Platon m'a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

donné accès à une certaine compréhension de vos propos. Je vous dois un grand merci!

Brockwood Park, le 18 octobre 1984

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le cerveau est-il différent d'un ordinateur?

Ojai, le 1er avril 1981

Asit Chandmal, consultant en informatique, et David Bohm.

Krishnamurti : Asit et moi-même avons beaucoup parlé de la nature des ordinateurs. J'ai aussi rencontré plusieurs experts indiens et américains et, d'après ce que j'ai compris, les ordinateurs peuvent assumer certaines fonctions identiques à celles de la pensée. Ils sont capables d'apprendre, de rectifier leurs erreurs, de battre aux échecs des champions, ils ont leur propre intelligence artificielle. On peut les programmer, et plus le programmateur est astucieux, habile et informé, plus vastes sont les capacités de l'ordinateur. Il sait aussi résoudre des problèmes plus rapidement que le cerveau humain. La pensée crée sa propre intelligence, l'intelligence de l'ordinateur est donc peut-être égale à l'intelligence née de la pensée. Et, de même que l'ordinateur est programmé, nous sommes nous aussi soumis à une sorte de programmation qui fait de nous des catholiques, des protestants, des hindous, des bouddhistes, et ainsi de suite.

Qu'est-ce donc que la véritable intelligence? Il y a d'une part l'intelligence artificielle de l'ordinateur, et d'autre part l'intelligence - peut-être aussi artificielle - créée par la pensée. Mais que dire d'une intelligence qui n'appartiendrait ni à l'une ni à l'autre de ces catégories? Si l'ordinateur est en mesure de faire pratiquement tout ce que la pensée peut faire, alors quel est l'avenir de l'homme? L'homme a jusqu'ici vécu par la pensée, a créé cet univers de la pensée - pas l'univers naturel, bien sûr,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mais l'univers économique, social, religieux -, or les problèmes dont la pensée est responsable, cette même pensée ne parvient pas les résoudre. Certes, elle peut régler les problèmes d'ordre économique, elle peut régler nos problèmes sociaux, mais je doute formellement qu'elle puisse jamais résoudre les problèmes psychologiques. Donc, si l'ordinateur prend le relais des activités de la pensée, et qu'il soit capable de diagnostiquer, de se corriger lui-même, d'apprendre, de devenir de la sorte de plus en plus et de mieux en mieux informé, et qu'il puisse fonctionner sur la base de son propre savoir, que devient l'homme dans tout cela? La voilà, la vraie question. L'homme vit depuis toujours sur la base de ses souvenirs, de ses expériences, de ses connaissances - toutes choses dont l'ordinateur peut disposer, puisqu'il peut apprendre, rectifier ses Erreurs, accroître ses connaissances, et peut-être découvrir des choses nouvelles. Que va-t-il donc arriver à l'homme? Je vous cède la parole, poursuivez, je vous en prie.

David Bohm : Nous devrions d'abord déterminer si But cela est exact. Car ceux qui travaillent sur les ordinateurs ne sont pas unanimes à admettre tout ce qui vient d'être dit. Par exemple, il est peu probable que les ordinateurs puissent résoudre dans l'avenir les problèmes économiques ou politiques, ces derniers étant liés à des problèmes d'ordre psychologique. Je crois que, sans aucun doute, l'ordinateur peut effectuer un grand nombre d'opérations que la pensée effectue actuellement, et peut-être encore plus, mais qu'il puisse faire tout ce dont la pensée est capable, cela reste incertain. Car le propre de la pensée, c'est que si elle veut effectuer une succession de raisonnements logiques, elle doit élaborer des hypothèses,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des classifications, des axiomes - peu importent les termes - et le mathématicien Goedel a démontré que toute série d'hypothèses en circuit fermé était impossible. Si l'on décide que les hypothèses sont complètes, elles seront alors incompatibles. Pour être compatibles, elles doivent être incomplètes, et leur nombre va alors croissant. C'est un système ouvert plutôt que fermé. Le problème est le suivant : une certaine série d'hypothèses peuvent être compatibles dans un certain contexte, mais si vous voulez que l'ordinateur sorte de ce contexte, et contrôle tout, alors il faudra modifier les hypothèses au fur et à mesure.

Asit Chandmal : La théorie de Goedel définit les limites des ordinateurs, et j'affirme que les mêmes limites s'appliquent au cerveau humain.

David Bohm : Dans le cas du cerveau humain, nous pouvons changer d'hypothèses quand nous nous apercevons qu'elles ne fonctionnent pas.

Asit Chandmal : Je vais m'expliquer. Je ne prétends pas que les ordinateurs deviennent jamais omniscients, ou omnipotents, ou deviennent Dieu, et résolvent tous les problèmes. Je dis simplement que tout ce que la pensée est capable de faire, l'ordinateur en est aussi capable. Et que la pensée humaine est elle-même extrêmement limitée. Il est tout à fait exact que le théorème de Goedel décrit les limites propres à tout système logique.

Cela soulève deux questions, dont la première est celle-ci : le cerveau humain fonctionne-t-il de la même façon, en faisant des hypothèses, des extrapolations, en ayant recours à la logique déductive et inductive, et en étant par conséquent soumis aux mêmes limites que celles qu'impose à l'ordinateur le théorème de Goedel? La seconde question étant la suivante : à partir de quel point

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ces limites commencent-elles à s'appliquer aux systèmes régissant ces gros ordinateurs? Y a-t-il un stade, antérieur au point d'application de ces limites, où les ordinateurs sont déjà bien plus performants que le cerveau humain? Et le troisième point c'est que fondamentalement, je pense avec Goedel qu'un système quel qu'il soit ne peut être logiquement compatible et complet s'il fonctionne isolément, et qu'il n'existe donc pas de système fini. Mais si le système s'avère incapable de résoudre un certain nombre de problèmes parce qu'on se heurte à une contradiction ou à une incomplétude, on pourrait recourir à d'autres systèmes informatiques pour régler ces problèmes.

David Bohm : Mais ils rencontreront à leur tour les mêmes problèmes.

Asit Chandmal : Oui, en effet. Mais c'est ainsi que fonctionnent actuellement les êtres humains. Le cerveau humain est limité. Disons par exemple que je n'y connais pas grand-chose en médecine : je me tourne vers un cerveau humain qui soit très bien informé dans ce domaine, et ensemble nous essayons de régler mes problèmes médicaux. Mais son cerveau à lui aussi est limité...

Tout ce que je dis, c'est que les ordinateurs ont certaines limitations, mais les cerveaux humains aussi.

David Bohm : Je conteste cela. Je crois, voyez-vous, que certes, il peut se faire que l'on fonctionne de cette manière-là, mais ce n'est pas une fatalité. Nous pouvons fonctionner sur la base d'hypothèses rigides, mais il n'y a aucune raison pour que ce soit obligatoire, sinon par habitude ou par tradition. Lorsqu'on se rend compte qu'une hypothèse ne marche pas, on cherche alors à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

détecter la contradiction. J'ignore si un ordinateur est capable ou non de détecter une contradiction.

Asit Chandmal : Je crois que c'est envisageable. On pourrait programmer un ordinateur et faire en sorte qu'il n'existe dans son programme aucune hypothèse contradictoire. Il resterait toujours le problème de l'incomplétude, mais le problème de logique pourrait être résolu.

David Bohm : En fait non, parce qu'il se trouverait toujours des situations dans lesquelles une série d'hypothèses n'aurait pas de compatibilité logique. Toute série d'hypothèses peut être logique dans un contexte donné, et ne plus l'être dans un nouveau contexte.

Asit Chandmal : Voulez-vous dire que le cerveau humain ne fonctionne pas ainsi?

David Bohm : Non, je crois que l'ordinateur est une forme extrêmement simplifiée par rapport au cerveau humain, mais je pense que le cerveau humain est infini, alors que l'ordinateur, lui, est fini.

Asit Chandmal : J'ai des doutes là-dessus. Le cerveau humain est programmé.

David Bohm : En partie.

Krishnamurti : Oui, il est programmé.

Asit Chandmal : On naît avec un certain capital de programmes, n'est-ce pas? Certains sont innés, comme par exemple a mise en route de la fonction cardiaque. L'enfant est de toute évidence programmé pour apprendre - un enfant de six mois ne sait ni parler anglais, ni jouer aux échecs, mais vingt ans plus tard, il en est capable : il est donc évident qu'une forme de processus de programmation a lieu.

David Bohm : Il n'est pas certain qu'il ait appris à cause

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'un programme : c'est une hypothèse. Une telle chose est très difficile à prouver.

Krishnamurti : Vous venez de dire que le cerveau humain était infini, et je crois personnellement qu'il l'est. Mais attention : pour que cet infini bouge, fonctionne, vive, toute pensée doit cesser.

David Bohm : Nous devons examiner cette question et déterminer ce qu'est la pensée. On peut dire qu'il existe une certaine forme de pensée qui est programmée, mais il peut exister une forme de pensée plus ouverte qui, elle, ne le soit pas.

Asit Chandmal : Existe-t-elle réellement? J'en doute fort.

David Bohm : Comment pourrait-on prouver qu'elle existe ou non?

Krishnamurti : Je crois que ce qu'il veut dire, c'est que, puisque le cerveau est infini...

Asit Chandmal : Mais là encore, ce n'est qu'une hypothèse, nous n'en savons rien.

Krishnamurti : Non, je ne dirais pas que c'est une hypothèse, je crois que nous sommes à même de le prouver.

Asit Chandmal : À titre d'hypothèse, laissons la question ouverte.

Krishnamurti : Pour l'instant, appelons cela une hypothèse ; et vous dites qu'il pourrait y avoir une forme de pensée différente, qui ne naît pas du savoir.

David Bohm : Et qui, de plus, n'est pas limitée par le savoir.

Krishnamurti : Elle a donc cela en plus.

Asit Chandmal : Si l'on dit qu'il peut exister une autre forme de pensée, non limitée par le savoir, il faudrait alors

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

définir la pensée. Ou alors, le cerveau se livrerait à un autre type d'action qui ne serait pas limité par le savoir.

Krishnamurti : J'aimerais introduire un autre terme, celui de « vision pénétrante » ou de « perception directe [1] ». D'accord? La vision pénétrante ne résulte pas de la pensée.

Asit Chandmal : Avant d'aborder la vision pénétrante, permettez-moi d'exprimer les choses autrement : seriez-vous gêné si le terme « pensée » était exprimé sous une autre forme? La pensée, c'est le savoir, la mémoire. Qu'on lui attribue un autre sens me gêne ; voilà pourquoi nous sommes passés à l'expression « vision pénétrante ». Je crois que c'est un problème important.

Krishnamurti : Oui, c'est un problème important.

Asit Chandmal : Le problème, c'est que la pensée ne peut agir qu'à partir du savoir et de la mémoire. Car si tel est le cas, cela sous-entend que l'ordinateur peut en faire autant, et en beaucoup mieux. Qu'advient-il alors aux êtres humains? Il devient alors capital de découvrir cette autre chose.

Krishnamurti : Oui, mais attendez un instant. La pensée est réellement la réaction ou la réponse ou le résultat de la mémoire, du savoir, de l'expérience. C'est un processus matériel. Nous sommes d'accord là-dessus. Creusons d'abord la question de l'intelligence, et nous reviendrons ensuite en arrière. D'après ce que disent Asit et d'autres informaticiens, l'ordinateur, grâce à sa programmation, et parce qu'il apprend et qu'il découvre par lui-même de nouveaux axiomes, etc., a sa propre intelligence, une intelligence artificielle.

David Bohm : C'est en ce sens que je me demande si c'est effectivement d'intelligence qu'il est doué.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Il est censé en avoir.

Asit Chandmal : C'est le cas, dans la mesure où l'ordinateur a fait des prouesses encore inimaginables cinq ans en arrière. Certains exemples équivaudraient de l'avis général à des découvertes ou des inventions de sa part, ou signifieraient qu'il est capable de penser. Il a assurément démontré son aptitude à fournir à divers théorèmes de nouvelles preuves auxquelles nul n'avait jamais songé auparavant. Or on peut définir le processus de découverte comme étant une chose qui ne vous a pas été enseignée, à laquelle personne d'autre n'a songé, mais à laquelle vous avez songé. C'est une définition raisonnablement valable.

Et puis il y a le test de Turing - où l'on a dans une pièce un homme disposant d'un terminal d'ordinateur, et dans l'autre pièce un ordinateur. Et vous dialoguez par l'intermédiaire d'un terminal, mais sans savoir si la réponse émane de l'ordinateur ou de l'être humain. Si vous n'arrivez pas à déterminer qui est l'interlocuteur, dit Turing - et la plupart l'admettent -, c'est une preuve valable que l'ordinateur est capable de penser. Citons l'exemple d'un grand champion d'échecs qui n'a pas pu déterminer s'il était en train de jouer contre un adversaire humain ou contre un ordinateur : il considère, pour sa part, que l'ordinateur a passé avec succès le test de Turing. Les exemples de ce genre sont légion. Les événements que je viens d'évoquer remontent à quelques années, et la technologie progresse à une allure si phénoménale qu'à l'heure actuelle, il doit y avoir de nouveaux exemples à profusion. Et nous aurons inévitablement, avant la fin de ce siècle, un ordinateur capable de participer à une conversation sur pratiquement n'importe quel sujet sans que personne ne sache faire la différence.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si tel est le cas, et si les ordinateurs sont beaucoup plus rapides et dotés d'une mémoire beaucoup plus infaillible que celle des êtres humains, alors deux choses pourraient se produire. La première est que l'on risque de déléguer aux ordinateurs un nombre de plus en plus grand de fonctions intellectuelles, comme les enfants qui se servent de calculatrices et ne savent plus faire les multiplications. Cela causera-t-il une atrophie du cerveau? Nous l'ignorons. Si c'est le cas, les conséquences seront alors très graves. Mais même si une telle atrophie ne se produit pas, que restera-t-il de l'esprit humain - s'il est dépassé par l'ordinateur, qu'en restera-t-i!9 Sommes-nous en fait une espèce menacée, qui a jus qu'ici réussi à survivre en comptant sur son cerveau et les progrès de celui-ci - mais voilà qu'il est en passe d'être surclassé: l'espèce va-t-elle donc disparaître?

David Bohm : Je crois que cela soulève deux questions : la première, c'est que l'ordinateur va prendre le relais des fonctions purement mécaniques du cerveau. Je crois que la logique formelle est d'ordre mécanique, et je ne suis pas surpris qu'un ordinateur réussisse mieux que l'homme dans ce domaine, puisque toute forme de logique consiste à poser certaines hypothèses, et à en tirer toutes les conclusions possibles. Tant que les hypothèses restent fixées, l'ordinateur devrait finalement - et c'est peut-être déjà vrai aujourd'hui - dépasser dans ce domaine les compétences humaines.

Asit Chandmal : Oui, vous admettez donc que l'ordinateur soit sans doute déjà capable d'effectuer, par rapport à une situation donnée, une analyse plus rigoureuse, à partir de certaines hypothèses imposées. Il se pose alors une question : se pourrait-il que le cerveau ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

surclasse l'ordinateur que dans le champ irrationnel? Si je peux me permettre cette expression!

David Bohm : Il faudrait alors ne pas avoir d'hypothèses fixes.! Car en fait, tant que l'on peut imposer des hypothèses fixes, l'ordinateur calculera toutes les conséquences, mais quand on en arrive à un domaine excluant les hypothèses fixes, je ne suis pas convaincu que l'ordinateur puisse traiter de tels cas.

Asit Chandmal : Mais qu'entendez-vous par des hypothèses qui ne soient pas fixes? A quel moment les hommes changent-ils d'hypothèses? Par exemple... si je vous ai bien compris, je vais essayer de donner un exemple d'hypothèse : j'ai pour projet d'aller d'ici jusqu'à Los Angeles en courant et je m'aperçois que je ne peux pas, je pose donc comme hypothèse que je ne peux pas rallier Los Angeles à la course, et j'essaie d'attraper le bus. L'exemple est-il valable? Pouvons-nous en donner un meilleur?

David Bohm : Il me semble que dans les mathématiques modernes, on a trop tendance à traiter les mathématiques comme si elles n'étaient que de la logique formelle. C'est à mon avis un énorme pas en arrière, une option mécaniste, et il n'est pas surprenant qu'un jour l'ordinateur fasse mieux dans ce domaine. Moi je crois que les mathématiques sont plutôt une forme d'art qu'une forme de logique. En mathématiques on part essentiellement d'une équation : on dit que A égale B, mais cela ne devient intéressant que lorsque A n'est pas égal à B. Vous affirmez alors l'égalité de choses qui sont différentes. Autrement dit, les choses prennent de l'intérêt quand la logique se brise, quand se révèle une nouvelle structure implicite que vous pressentez. Pour moi, l'intérêt des mathématiques n'est ni dans la logique, ni | dans la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

preuve, qui d'ailleurs n'est jamais parfaite parce qu'on ne peut jamais en être certain. Mais, comme vous l'avez souligné, les mathématiciens, et beaucoup d'autres comme eux, agissent de façon mécanique, et je suis tout à fait disposé à l'admettre.

Asit Chandmal : Y a-t-il une activité du cerveau humain qui soit autre que mécanique, et laquelle?

David Bohm : Mais comme je viens de le dire, dans certains cas, la logique cède, et l'on découvre des implications nouvelles qu'aucun ordinateur ne pourrait découvrir, sauf si on lui avait indiqué au préalable dans quelle direction il fallait chercher.

Krishnamurti : Selon moi, Asit, la vision pénétrante n'est pas mécanique.

Asit Chandmal : C'est l'aptitude ou le processus permettant de percer à cœur instantanément un problème donné.

Aucun autre processus, ni de pensée ni de logique, n'intervient.

Krishnamurti : C'est cela.

Asit Chandmal : Ce n'est pas une intuition mais une vision pénétrante, une perception instantanée.

Krishnamurti : Exactement : c'est une vision pénétrante. Elle ne se fonde pas sur l'expérience, sur le souvenir, et ne s'inscrit pas dans le temps. C'est un flash, une perception, une action immédiates. Cela n'a rien de mécanique.

Asit Chandmal : Voulez-vous dire aussi que pour qu'elle ait lieu, tout le processus mécanique doit cesser?

Krishnamurti : Évidemment.

David Bohm : On ne peut pas être constamment dominé par un processus mécanique. L'ordinateur, lui, y

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est entièrement soumis, même s'il est possible le rendre de plus en plus subtil.

Asit Chandmal : Mais ce que Krishnaji cherche à mettre en évidence, c'est l'existence de cette vision pénétrante qui n'a rien à voir avec le savoir, la mémoire, l'expérience - ni avec la pensée.

David Bohm : Je ne dirais pas qu'elle n'ait « rien à voir » ; je dirais plutôt qu'elle n'est pas basée sur des hypothèses élaborées par la pensée.

Krishnamurti : C'est exact.

Asit Chandmal : Mais je pose la question : faut-il, pour qu'une telle vision ait lieu, que ce processus ait pris fin?

David Bohm : Je crois en effet que le processus mécanique, logique, doit cesser.

Asit Chandmal : Il doit donc cesser... Mais dans ce cas, si c'est en cela que consiste l'intelligence véritable, pourquoi conservons-nous ce processus mécanique, pourquoi ne cesse-t-il pas?

Krishnamurti : Il s'agit là d'une tout autre question.

Asit Chandmal : Une tout autre question, certes. Mais qui explique pourquoi je m'intéresse tant aux ordinateurs. Nous fonctionnons selon un processus mécanique, et il ne s'interrompt pas.

David Bohm : Sauf si on débranche la prise!

Asit Chandmal : Je tiens à le dire clairement : selon moi, nous sommes prisonniers de ce processus, et nous n'en sortons pas pour basculer dans la vision pénétrante. Nous ne connaissons rien d'autre que ce processus mécanique.

Krishnamurti : Oui, nous sommes ainsi programmés.

Asit Chandmal : Et l'ordinateur sera bientôt capable de meilleures performances que nous. Que nous restera-t-il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alors?

Krishnamurti : C'est la question que nous posons, nous posons tous la même.

David Bohm : Les activités les plus mécaniques de la pensée peuvent vraiment être réalisées par un ordinateur.

Krishnamurti : Et c'est tout.

David Bohm : Mais nombre de ces activités n'étaient généralement pas considérées jusqu'ici comme étant mécaniques : par exemple, les mathématiques sont pour une grande part mécaniques. Les preuves ne sont à mon sens que mécaniques, elles partent simplement d'hypothèses pour arriver à des conclusions.

Asit Chandmal : Diriez-vous que la théorie d'Einstein sur la relativité soit différente de la première démonstration d'un théorème qu'un enfant réussit à faire?

David Bohm : Mais il n'était pas question de preuve - la preuve, en fait, ne peut être apportée. La perception, l'intuition fulgurante de la nécessité de cette relativité lui est venue dans un flash, et à partir de là, il s'est attelé à sa théorie - et l'essentiel du travail d'élaboration était, lui, mécanique.

Krishnamurti : La vision pénétrante est - l'élaboration, elle, est mécanique.

David Bohm : Tout est relatif. On peut avoir besoin de quelques suppléments d'intuition au fil des travaux.

Krishnamurti : Tout à fait.

Asit Chandmal : Selon vous, donc, le concept de relativité jaillit d'un flash de perception, une symphonie de Beethoven surgit d'un éclair de vision. Et l'écriture de la partition, son exécution sont d'ordre mécanique. Mais il y a un processus de vision pénétrante.

Krishnamurti : Qu'essayez-vous donc de dire, Asit?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Asit Chandmal : Qu'un tel événement est, de toute évidence, extrêmement rare. Combien existe-t-il d'Einstein ou de Beethoven? Car, en fait, nous sommes pour la plupart piégés dans un système où l'ordinateur est bien plus performant!

David Bohm : Je crois que la rareté est sans rapport avec la Question. Il se trouve que ceux qui ont tendance à se laisser piéger dans un système mécanique sont une majorité. Mais les rares exceptions n'en sont pas pour autant moins significatives.

Asit Chandmal : Non, mais j'insiste sur le fait que pour la majorité des hommes sur cette terre, le cerveau, l'intelligence est la seule garantie de pouvoir fonctionner efficacement. C'est grâce à cela qu'ils ont dominé la terre, Contrairement aux autres espèces animales. S'il doit un jour y avoir une autre espèce dotée d'un cerveau supérieur à cet égard...

David Bohm : Je doute que cela arrive un jour.

Krishnamurti : Ce n'est qu'une supposition. Asit, si nous essayions de mettre les choses au clair? Si j'ai bien compris - n'hésitez pas à me corriger -, la pensée, telle que nous l'utilisons actuellement, est mécanique et basée sur l'expérience, le savoir, la mémoire.

David Bohm : Et la logique.

Krishnamurti : Et la logique. C'est de là que naît l'action. C'est à partir de cette action que l'on apprend - cela n'étant que le prolongement du même processus. Tout cela est mécanique. Et la machine peut le faire beaucoup mieux que nous.

Asit Chandmal : Oui.

David Bohm : Mais il y a des limites, en ce sens que tout système mécanique étant limité, alors que la réalité

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est illimitée, l'ordinateur doit être sous le contrôle d'un être humain qui se situe au-delà du système mécanique, sinon à un certain moment l'ordinateur risque de faire des choses catastrophiques.

Asit Chandmal : Tout comme les êtres humains!

Krishnamurti : Bien sûr.

David Bohm : C'est parce que les humains imitent les ordinateurs!

Asit Chandmal : Je veux simplement dire ceci - au risque de me répéter : l'ordinateur ne sera jamais parfait, mais les hommes ne le sont pas non plus. Dans le cas d'Einstein et de Beethoven, je ne dirais pas qu'il se soit véritablement agi de vision pénétrante - ils n'en ont eu que des bribes. En effet, regardez leur vie!

Krishnamurti : Bien sûr, cela ne fait aucun doute.

Asit Chandmal : Nous disons donc que la pensée est mécanique à cause de ce qui en est la base. Existe-t-il une pensée qui ne soit pas mécanique?

David Bohm : Peut-être.

Krishnamurti : Elle existe, et c'est l'objet de notre interrogation.

David Bohm : La pensée est peut-être devenue mécanique parce qu'elle est mal utilisée.

Krishnamurti : Mais à supposer qu'elle soit utilisée correctement, la pensée n'est tout de même pas cette « autre chose ».

David Bohm : Non, mais ce qui rend la pensée mécanique, c'est de s'en tenir à l'hypothèse qu'elle est définitivement fixée. Alors, elle est comme une machine. Les hommes n'ont cessé d'émettre des hypothèses à propos de tout, et de dire ensuite qu'elles sont absolument vraies, absolument définitives. C'est cela qui rend la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pensée mécanique. L'intelligence, au lieu de faire des hypothèses rigides, sait lire entre les lignes. Elle rassemble donc des informations venues de toutes parts sans les ranger dans des catégories rigides. Si la pensée est aujourd'hui mécanique, c'est parce qu'elle range ses informations dans des catégories prédéterminées, absolument rigides. C'est ce que fait l'ordinateur. Pour classifier l'information dont on dispose, celle-ci doit être rassemblée, et répartie en catégories, telles que ici et là, maintenant et ensuite, avant et après, dedans et dehors. Si tout est codifié de manière rigide l'ordinateur peut...

Krishnamurti : ... faire mieux que nous.

David Bohm : Exactement. Mais ce qui s'est passé, me semble-t-il, c'est que l'homme est devenu un ordinateur...

Krishnamurti : L'homme est devenu un ordinateur!

David Bohm : ... puis il s'est mis à fabriquer un autre ordinateur, et...

Krishnamurti : Vous suivez ce qu'il dit?

Asit Chandmal : Il dit que l'homme a été mal programmé par des ordinateurs très lents.

Krishnamurti : Voilà pourquoi il a créé un ordinateur qui à son tour, etc., etc.

Asit Chandmal : Mais vous dites aussi qu'un ordinateur ne pourrait pas fonctionner dans une situation non structurée?

David Bohm : Comment pourrait-il fonctionner en l'absence de structure prédéterminée?

Asit Chandmal : C'est là que j'ai des doutes.

David Bohm : Mais que pourrait-il faire? Il a besoin d'instructions préalables.

Krishnamurti : Il peut apprendre.

David Bohm : Mais à condition d'avoir reçu des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

instructions préalables ; il ne peut pas apprendre à partir de rien.

Asit Chandmal : Mais pour les êtres humains, est-ce si différent?

David Bohm : Eh bien, je crois que les êtres humains ont cette acuité, cette aptitude à la vision pénétrante qui leur permet de supprimer les structures erronées, de les faire disparaître et de les modifier. Ah, si l'on pouvait doter les ordinateurs de cette vision-là!...

Krishnamurti : Il se peut que l'homme ait cette capacité de vision. L'ordinateur ne la possède pas, parce qu'il est pour l'essentiel programmé par un esprit humain qui est lui-même limité.

David Bohm : Et aussi parce que la structure mécanique elle-même impose des limites à ce qu'il est capable de faire.

Asit Chandmal : C'est en raison du processus mécanique qu'il est limité. En d'autres termes, la question est celle-ci : la vision pénétrante est-elle programmable? Supposons pour l'instant que ce soit impossible. Et revenons-en à l'être humain. Il fonctionne comme un ordinateur, il est programmé comme un ordinateur. Et nous disons à présent qu'il a aussi une aptitude à la vision pénétrante.

Asit Chandmal : S'il ne l'a pas, il est condamné - vous êtes d'accord?

Krishnamurti : Oui, bien entendu.

Asit Chandmal : Cette aptitude, il devient donc essentiel de la mettre au jour.

Krishnamurti : C'est exact.

Asit Chandmal : Comment fait-on?

Krishnamurti : Nous voilà lancés dans une tout autre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

question.

Asit Chandmal : Oui, mais finalement on en revient toujours à cette question. Il est devenu essentiel de mettre au jour cette aptitude. D'autant plus que l'ordinateur se développe si vite! Il n'y avait peut-être rien d'une telle importance deux cents ans en arrière.

David Bohm : C'est difficile à dire. Nous n'en savons rien, tout événement a un début, un apogée, et une fin. Il n'existe pas de situation linéaire qui se prolongerait indéfiniment. L'ordinateur est promis à une belle carrière, mais il atteindra probablement un jour ses limites.

Asit Chandmal : Mais pour l'instant, les progrès sont exponentiels...

David Bohm : ... nous sommes sur une courbe ascendante ; mais un jour elle s'infléchira.

Asit Chandmal : Toute considération temporelle mise à part, il est d'une importance vitale de trouver trace de cette capacité de vision, si elle existe.

Krishnamurti : Oui. Alors, que faisons-nous?

Asit Chandmal : Comment! C'est à un pauvre ordinateur programmé et très lent, que vous vous adressez pour découvrir le processus de vision pénétrante!

Krishnamurti : Oui, la question est posée à l'ordinateur.

Asit Chandmal : Vous êtes en train de me dire : trouvez ce processus.

David Bohm : Vous ne pouvez pas admettre de n'être « que cela » - c'est-à-dire privé de ce potentiel.

Asit Chandmal : Ce potentiel, je l'ai, mais comment le découvrir, comment l'exprimer? Vous voyez le problème?

Krishnamurti : Je vois le problème.

Asit Chandmal : Cela revient à demander en fait à un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ordinateur. ..

David Bohm : Non, ce n'est pas pareil : si on demandait à un ordinateur, donc à une machine, de faire preuve de vision pénétrante, ce serait impossible.

Asit Chandmal : Oui, car il ne possède pas le potentiel.

David Bohm : Il est limité.

Asit Chandmal : Et malgré tout, vous demandez à un système programmé...

Krishnamurti : Non, je demande, comme Asit l'a souligné au début, s'il existe une autre chose, qui, elle, ne soit pas programmée.

Asit Chandmal : Il peut exister un processus qui ne soit pas programmé.

Krishnamurti : Et qui pourrait être la vision pénétrante. Et vous voulez savoir, puisque cette vision est d'une telle importance, comment elle survient.

Asit Chandmal : Comment peut-elle surgir au sein d'un système qui fonctionne de la manière que l'on sait?

Krishnamurti : De tout évidence, elle ne le peut.pas. Si mon esprit, si mon cerveau, est programmé pour fonctionner selon un modèle donné, une catégorie donnée, etc., il faut d'abord que tout cela cesse. C'est à ce stade que les hindous et la méditation sont entrés en scène. J'en suis pratiquement certain. Le but recherché étant d'interrompre tout le processus de pensée.

Asit Chandmal : Puis-je vous poser une question? Vous me connaissez très, très bien.

Krishnamurti : Je l'espère, je le crois!

Asit Chandmal : Avez-vous jamais remarqué, dans le mode de fonctionnement de mon esprit, le moindre signe qui le distinguerait d'un esprit programmé, conditionné?

Krishnamurti : Oui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Asit Chandmal : Vraiment? Je vous pose cette question très sérieusement, monsieur. Parce que... bon, je vais m'ex-primer autrement : les hommes ne fonctionnent que sur un seul mode - celui de l'esprit programmé, conditionné.

Krishnamurti : Non, je vais dire les choses d'une autre manière. Lorsque ce n'est pas avec l'oreille physique que l'on écoute, mais que l'écoute est intérieure et totale, dans cet état-là on est complètement silencieux. Et dans le silence absolu, peut jaillir cette vision - cette perception dans laquelle il n'existe plus de division sous forme de « moi », plus de clivage entre celui qui perçoit et l'objet perçu - d'accord? Alors prend fin tout le processus mécanique de la pensée, avec tous ses conflits.

David Bohm : Tiens, à propos de question intéressante : croyez-vous qu'il y ait, dans un ordinateur, une division entre le penseur et la pensée?

Krishnamurti : Bien sûr que non : on peut le programmer pour dire que l'observateur et l'observé ne font qu'un!

David Bohm : Je pense que l'observateur, c'est en réalité le programmateur, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Oui.

Asit Chandmal : Je voudrais faire une remarque à ce sujet. Si un ordinateur passe avec succès le test de Turing, comment peut-on affirmer qu'il ne possède pas une conscience? Autrement dit s'il y avait dans la pièce voisine un ordinateur, et qu'un homme - disons moi - de cette pièce-ci entre en contact avec l'ordinateur, et que je ne dise à personne que c'est moi, un homme, qui réponds à l'ordinateur, il serait plus que probable que l'ordinateur pense en cet instant-là au moins aussi bien que cet

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

homme.

Krishnamurti : Oui, mécaniquement.

David Bohm : Pour déterminer si l'ordinateur a oui ou non une capacité de vision pénétrante, il faudrait que la communication soit beaucoup plus subtile.

Asit Chandmal : Mais comment savoir si moi, je l'ai, cette capacité?

David Bohm : Ça... c'est une question.

Asit Chandmal : Vous voyez!

Krishnamurti : Mais si, vous l'avez.

Asit Chandmal : Mais comment cela? S'il était possible de déceler si j'ai cette perception...

Krishnamurti : Ah non, il ne s'agit pas de savoir si vous l'avez. Mais la potentialité peut exister en vous.

Asit Chandmal : Et vous pourriez déceler cela rien qu'en me parlant?

Krishnamurti : Oh, oui.

Asit Chandmal : Supposons que vous parliez à un ordinateur.

Krishnamurti : Je vois où vous voulez en venir.

Asit Chandmal : Vous pourriez avoir l'impression que l'ordinateur a un certain potentiel, par exemple. Ma question est celle-ci : qu'est-ce que la conscience? Qu'est-ce qui nous permet de penser qu'un ordinateur n'en a pas? S'il imprime un message disant: « Je suis conscient » - pourquoi dirait-on le contraire? Pourquoi supposons-nous - pourquoi devrais-je supposer (car vous ne supposez rien) qu'il existe autre chose?

Krishnamurti : Non, je ne suppose rien, parce que j'ai cette vision pénétrante et c'est sur cette base que j'agis.

Asit Chandmal : Mais moi, je m'aperçois que ces flashs de perception, je ne les ai pas.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Pourquoi?

Asit Chandmal : Vous devez admettre cette chose-là.

Krishnamurti : Non, pourquoi Fadmettrais-je?

Asit Chandmal : Parce que vous voyez bien comment je vis, monsieur.

Krishnamurti : Mais vous pouvez avoir une vision partielle.

Asit Chandmal : Ce n'est pas la vraie vision.

David Bohm : Pourquoi dites-vous cela? Il y a pourtant une différence : cette vision partielle, l'ordinateur ne l'aurait pas.

Asit Chandmal : Je dis simplement ceci : si un ordinateur ayant réussi le test de Turing déclare : « Je suis conscient », quelle raison avez-vous d'en douter? S'il passait avec succès le test de Turing, en quoi serait-il différent d'un être humain?

David Bohm : Supposons qu'en ce moment même vous ayez ce type de discussion avec un ordinateur...

Krishnamurti : Va-t-il tout enregistrer?

David Bohm : ... la question est: quelles réponses l'ordinateur va-t-il concocter?

Asit Chandmal : Je pars de l'hypothèse qu'il a passé le test de Turing avec succès.

David Bohm : Mais le test de Turing ne suffit pas, car on pourrit dire que lorsqu'il s'agit d'un homme, le test décisif consiste à savoir s'il est ou non capable de vision pénétrante.

Asit Chandmal : Mais en fait, c'est la question que je pose. Comment cerneriez-vous, comment définiriez-vous, cette vision, cette perception?

Krishnamurti : Je ne chercherais pas à savoir si un être humain a ou non cette capacité de vision. Ce serait une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mauvaise question. Mais je demanderais : le processus mécanique de la pensée cesse-t-il jamais? Ou le cerveau est-il perpétuellement occupé?

Asit Chandmal : Chez la plupart des êtres humains, il est perpétuellement occupé. Mais supposez qu'un homme dise : oui, il s'arrête - que conclure alors?

Krishnamurti : Attendez un instant. Ce peut être parce que le cerveau est fatigué, ou pour diverses raisons, comme le manque d'oxygène, etc. Mais cela n'a rien à voir avec la vision pénétrante.

Asit Chandmal : L'ordinateur peut en faire autant.

Krishnamurti : Bien sûr.

Asit Chandmal : Comment feriez-vous pour découvrir si j'ai cette vision pénétrante?

Krishnamurti : Mais posez-vous la bonne question?

Asit Chandmal : Ma question est la suivante : comment sait-on qu'un être humain a cette vision pénétrante? Comment faire pour le savoir?

Krishnamurti : Vous avez dit que Beethoven et Einstein l'avaient en partie.

Asit Chandmal : Oui, mais je rétorquerais que personne avant eux n'avait fait ce qu'ils ont fait, qui était quelque chose d'extrêmement rare. Il y a, je crois, quatre milliards d'hommes sur terre à l'heure actuelle, il y en a eu des multitudes dans le passé, et il est arrivé quelque chose de spécial à Einstein et à Beethoven - c'est tout ce que je suis prêt à dire. Je ne dirais même pas qu'ils avaient une parcelle de vision pénétrante, car j'ignore ce qui s'est passé. Comment peut-on le savoir?

Krishnamurti : Je crois qu'on peut l'observer en soi-même.

Asit Chandmal : Puis-je me permettre une autre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

question, monsieur? Suffit-il de comprendre une chose pour pouvoir l'enseigner à un autre?

Krishnamurti : Il suffît pour cela qu'il veuille écouter. Écouter.

Asit Chandmal : Autrement dit, si le processus grâce auquel Beethoven a composé ses symphonies et Einstein a eu ses éclairs de perception avait été compris par eux, ils auraient pu l'expliquer à d'autres?

Krishnamurti : Je pense que oui.

Asit Chandmal : Mais de toute évidence, ils n'ont pas pu le faire, parce qu'ils n'ont pas compris.

Krishnamurti : La vision pénétrante ne peut être une chose dissonante, manquant totalement d'harmonie, elle doit imprégner toute votre vie, tout votre comportement, la symbiose doit être totale. Quand cette symbiose a lieu, la vision vient immédiatement. Je crois que c'est ainsi qu'elle opère. Êtes-vous d'accord sur ce point?

David Bohm : Oui, tous les éléments doivent agir ensemble.

Krishnamurti : Tout le monde sur le pont et chacun à son poste!

Asit Chandmal : Vous dites que c'est un processus intégral, sans fragmentation. Alors, j'aimerais vous demander - supposons donc que vous ayez cette vision pénétrante...

Krishnamurti : Cela, c'est une autre affaire.

Asit Chandmal : Si vous comprenez le processus...

Krishnamurti : Ah, non, pas le processus!

Asit Chandmal : Je crois que les choses s'éclairciront si je trouve le mot juste. À condition de découvrir quelles sont les conditions propices à l'éclosion de la vision pénétrante.

David Bohm : Il n'y a pas de conditions.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Asit Chandmal : OK.

Krishnamurti : Voyez-vous, mon ami, vous pouvez trouver vous-même la réponse.

Asit Chandmal : Je vais donc essayer de clarifier les choses. Vous dites que cela se produit comme cela, par hasard?

Krishnamurti : Non, ni par hasard, ni par calcul.

Asit Chandmal : Ni par calcul, ni suite à un effort conscient, mais, comme vous l'avez dit dans vos livres, sans sollicitation de notre part.

Krishnamurti : Sans sollicitation - en ce sens qu'on voit le problème, s'il y a problème, et qu'on ne l'analyse pas, mais qu'on le perçoit globalement.

Asit Chandmal : Et si je vous disais, monsieur, que je n'arrive pas à le voir globalement, qu'il faut m'aider. Que feriez-vous alors?

David Bohm : Pourrais-je intervenir ici, et demander : qui parle? Est-ce l'ordinateur?

Asit Chandmal : Effectivement, vous le voyez bien (rires) : je vous demande littéralement de me programmer pour que je puisse avoir cette vision pénétrante ; je vous le demande instamment!

David Bohm : Mais l'ordinateur en est incapable.

Krishnamurti : Je ne sais pas, il y arrivera peut-être quand il aura atteint ses capacités maximales! (Rires.)

Asit Chandmal : J'admets que l'ordinateur en soit incapable, je suis prêt à l'admettre. Je dis simplement que l'être humain, lui aussi en est incapable!

Krishnamurti : Je n'en suis pas sûr, monsieur.

David Bohm : Mais si c'est l'ordinateur qui dit cela, ce pourrait être simplement le programme qui le lui souffle, n'est-ce pas?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Asit Chandmal : J'admets que l'ordinateur ne peut pas avoir de vision pénétrante.

David Bohm : Non, en effet, mais je soulève une autre question, en liaison avec cette affirmation. Nous sommes, en quelque sorte, en train d'effectuer en temps réel le test de Turing. Vous avez dit que vous étiez un ordinateur. À nous de nous adresser à l'ordinateur, pour voir s'il peut répondre à la question.

Asit Chandmal : Bon, d'accord, je suis prêt à admettre que je ne suis pas un ordinateur, mais que je suis le potentiel. Je vais garder sur le sujet un esprit grand ouvert, parce que cette vision pénétrante, j'ai envie de l'avoir, je la désire vraiment. Et je vous dis : « Pouvez-vous m'aider, m'apprendre, me montrer? Y a-t-il un moyen d'y accéder? » Voilà ce que je dis.

Krishnamurti : Admettons que vous ayez de brefs instants de vision dans de nombreuses situations ; je viens vous trouver et je vous dis que j'aimerais bien avoir la même capacité. Je l'ai peut-être déjà, mais j'aimerais la loir s'épanouir pleinement. Quelle question devrais-je poser? Devrais-je dire que j'aimerais bien avoir une telle capacité? Lorsque je pose cette question, tout devient mécanique. Je ne sais pas si vous me suivez bien.

Asit Chandmal : Là, je vous suis.

Krishnamurti : Je ne pose donc pas la question. Quand vous posez ce genre de question, ce que vous demandez, c'est un système, une méthode - attendez, ce n'est pas tout -, des informations d'une espèce ou d'une autre que vous pouvez manipuler, organiser, classifier, etc. Si vous deviez poser une question qui n'aille pas dans ce sens-là - la poseriez-vous?

Asit Chandmal : Oui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Non, attendez!

Asit Chandmal : Monsieur, ma question est très simple : faites-moi percevoir, l'espace d'un instant, ce qu'est la vision pénétrante. C'est tout. Ce que je demande, ce n'est pas un système que je chercherais à reproduire ensuite.

Krishnamurti : Je comprends votre question.

David Bohm : Je crois, en fait, que vous abordez le problème à la manière d'un ordinateur. Si l'ordinateur voulait obtenir cette faculté, il demanderait comment faire, et la marche à suivre pour l'obtenir. C'est exactement le genre de question qu'un ordinateur poserait immanquablement!

Krishnamurti : Vous suivez ce qu'il dit?

Asit Chandmal : Tout à fait. Cela ne fait que confirmer ce que je dis - à savoir que je ne peux fonctionner que comme un ordinateur. C'est exactement ce que je disais.

Krishnamurti : Alors cessez de vous comporter en ordinateur! (Rires.)

Asit Chandmal : Alors ma question suivante est : « Pouvez-vous me montrer? » C'est tout ce que je sais faire, monsieur!

Krishnamurti : David, seriez-vous capable de m'apprendre - je parle sérieusement - seriez-vous en mesure de m'apprendre une chose que vous auriez, vous, saisie de manière globale et instantanée? Êtes-vous capable de me renseigner sur elle, de me l'enseigner, de me la faire apprendre?

David Bohm : Sans passer par des étapes successives?

Krishnamurti : Pouvez-vous me transmettre cela? Me faire comprendre que vous avez vu cette chose dans toute sa plénitude, et que cela vous a induit à agir comme un être humain intégral, exempt de tout conflit, etc., etc. C'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à cette source-là que puise votre action. Et je viens à vous, comme un disciple, ou à un titre quelconque, et je vous dis : « Je vous en prie, dites-moi ce qu'il en est, informez-moi - peu importent les termes - car cette chose qui advient dans l'instant, je veux la saisir, l'éprouver. » Vous comprenez? Voilà ce que vous me demandez.

Mais un instant : nous allons examiner la situation à Fond. L'état dans lequel se trouve mon esprit lorsqu'il pose cette question, quel est-il? Il veut quelque chose, cherche quelque chose, il se dit : « Il suffirait que j'aie cette chose-là, pour que mes problèmes soient résolus. »

Asit Chandmal : C'est un état parmi d'autres. Ce n'est pas le mien actuellement. Voulez-vous que je vous dise dans quel état je suis? J'ai en face de moi un homme que j'ai côtoyé dans la vie quotidienne depuis bon nombre d'années, et qui parle de cela depuis si longtemps, un homme qui, de toute évidence, possède quelque chose que je voudrais entrevoir, non pas pour résoudre mes problèmes, mais parce que je suis vraiment profondément intéressé, curieux, intensément curieux. Il parle de cette chose depuis si longtemps, il la vit, il la fait, quelle est-elle, pourquoi ne puis-je la saisir? Voilà l'état dans lequel je suis - je ne cherche pas à résoudre mes problèmes.

Krishnamurti : Non, mais je vous le demande, une fois encore : l'état dans lequel est votre esprit, quand il pose cette question, quel est-il? Quel est l'état de mon esprit quand je me tourne vers David - je vais vous appeler David, cela fait longtemps que je ne l'ai pas fait - et que je lui dis : « Écoutez, David, vous avez cette perception qui vous permet de voir la globalité des choses, moi pas. Je ne demande pas à l'avoir dans le but de résoudre mes problèmes, cela ne m'intéresse pas. Mais je veux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

apprendre, ou appréhender, ou éprouver cette qualité de l'esprit dont la complétude est entière. » Voyez-vous ce qui se passe alors? Poser cette question signifie avoir atteint un certain point à l'intérieur de moi-même. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre?

Asit Chandmal : Si.

Krishnamurti : Fini, l'engrenage mécanique. J'y ai renoncé. Vous voyez? J'y ai renoncé parce que cette chose-ci m'intéresse beaucoup plus ; l'engrenage est stoppé.

Asit Chandmal : Oui, je crois que c'est bien cela. Je n'y ai sans doute pas renonce, mais...

Krishnamurti : ... il est stoppé, mis au placard en quelque sorte - n'est-ce pas?

Asit Chandmal : Je n'en suis pas si sûr.

Krishnamurti : Est-ce que vous saisissez ce que je veux dire? Lorsque vous posez la question, votre esprit, au lieu de fonctionner mécaniquement, est-il libre?

Asit Chandmal : Je n'en suis pas sûr.

Krishnamurti : Cette question, la posez-vous de manière mécanique...

Asit Chandmal : Non.

Krishnamurti : ... ou non mécanique? Attendez, ne nous pressons pas. Supposez que j'aille voir ce monsieur et que je lui dise : « Monsieur, je suis tout à fait certain que je ne pose pas cette question de manière mécanique. »

Asit Chandmal : Mais je peux rien déclarer de tel. Je ne sais pas réellement si je la pose mécaniquement, je n'en sais vraiment rien.

Krishnamurti : Car ce que je veux, c'est capturer cette chose.

Asit Chandmal : Cela, je le veux vraiment.

Krishnamurti : Je veux comprendre ce qu'est cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose, mon esprit doit donc être totalement dépouillé de tout savoir.

Asit Chandmal : Oui.

Krishnamurti : Ah! - et il ne doit rien savoir, rien attendre, rien demander!

Asit Chandmal : Comment pouvez-vous dire qu'il ne doit rien attendre ni rien demander?!

Krishnamurti : Mais bien sûr. Je ne dois rien attendre de cet homme. Je viens à lui et je lui dis : « Je veux comprendre cette vision pénétrante susceptible de tout transformer, etc. »

Asit Chandmal : Mais n'est-ce pas là une attente, une demande?

Krishnamurti : Non. Je veux comprendre cette chose, la sentir, en percevoir les contours, le parfum.

David Bohm : Je crois que nous devrions souligner la différence qui existe entre l'attente et ce que vous décrivez. Attendre signifierait avoir déjà une sorte d'avant-goût de la chose - c'est bien cela?

Krishnamurti : Bien sûr, alors que je n'attends rien de défini.

Asit Chandmal : D'accord, dans ce sens-là je ne suis pas en attente.

Krishnamurti : J'ignore ce qu'est la chose.

Asit Chandmal : Exactement, je ne sais rien d'elle.

Krishnamurti : Donc, je n'attends rien, je ne suis pas en attente - pour reprendre son expression.

Asit Chandmal : Quand je viens vers vous, je ne suis pas en attente.

Krishnamurti : Mais venez-vous mécaniquement ou non?

Asit Chandmal : Je n'en sais rien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Eh bien, trouvez, monsieur. Votre question vient-elle d'une réaction mécanique?

Asit Chandmal : Non.

Krishnamurti : Si c'est non, je reviens à David dont je vois clairement - je suis catégorique là-dessus - qu'il possède cette qualité de perception aiguë, très forte chez lui. Il prend des décisions, il agit sans que la pensée n'intervienne dans ses décisions - nous sommes bien d'accord? Quand il voit une chose, elle n'est pas soumise à réflexion : il la voit d'emblée, de façon non mécanique, mais ensuite l'élaboration s'effectue mécaniquement.

Asit Chandmal : Elle peut recevoir l'appui de la pensée.

Krishnamurti : Effectivement. Sachant tout cela, je pose la question qu'est-ce que cette vision? Je suis déjà en communication avec elle. Vous comprenez, monsieur?

David Bohm : Pourquoi dites-vous que vous êtes déjà en communication avec elle?

Krishnamurti : Parce que mon esprit est affranchi de toute emprise mécanique.

David Bohm : En effet, c'est bien l'essence de la vision pénétrante. Vous dites qu'elle vient naturellement si l'esprit ne fonctionne pas mécaniquement.

Krishnamurti : Cette chose n'est ni mécanique, ni issue du savoir, ni inscrite dans le temps : c'est une perception immédiate. Et cela, l'ordinateur en est incapable. Mon cerveau est mécanique ; il l'est depuis un million d'années, et David me dit : « Votre cerveau est infini » ; je vois cela immédiatement. Au moment même où David a dit cela, je me suis dit : « Mais bon sang, c'est vrai! »

Asit Chandmal : C'était un flash de vision.

Krishnamurti : Rien à voir avec la logique.

Asit Chandmal : Oui, vous l'avez vu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Voir n'est pas le terme qui convient. L'infini...

Asit Chandmal : Ça s'est produit de façon totalement immédiate.

Krishnamurti : Voilà.

Asit Chandmal : Mon premier réflexe serait de dire : pourquoi tes-vous cela? Prouvez-le.

Krishnamurti : Ce qui est un réflexe mécanique.

Asit Chandmal : Oui, absolument.

Krishnamurti : Ce qui signifie - quoi? Que vous écoutez avec votre oreille sensorielle, qui est mécanique.

Asit Chandmal : Oui.

David Bohm : Vous n'écoutez que physiquement.

Asit Chandmal : Je persiste à dire que c'est justement cela que fais. Alors, quand j'en croise un autre qui l'a, cette faculté de perception, je dis...

Krishnamurti : Un instant. Par exemple, si David me dit de méditer, s'il m'affirme que cela calme l'esprit, et qu'il est absolument nécessaire que le cerveau soit tranquille pour que se manifeste cette fameuse perception - qui n'est pas mécanique -, tout cela demande du temps. Je ne sais pas si vous me suivez bien?

Asit Chandmal : Oui.

Krishnamurti : Donc, tout cela, je m'en dispense. C'est alors que David a prononcé le mot « infini ». D'accord?

Asit Chandmal : Oui, j'ai vu votre regard s'illuminer. Mais vous dites vous dispenser de toutes ces pratiques. Tel est sans aucun doute le processus de la vision pénétrante.

Krishnamurti : Quand il a dit « infini », pourquoi n'avez-vous pas sursauté?

Asit Chandmal : J'ai expliqué pourquoi. Ma réaction reste la même - si vous me dites que l'esprit est infini, je

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

demanderai toujours: « Pourquoi dites-vous cela? Pourriez-vous le prouver? » Moi, je ne vois pas qu'il soit infini.

Krishnamurti : Et qu'est-ce que cela signifie? Que l'esprit mécanique est extrêmement actif.

Asit Chandmal : Oui.

Krishnamurti : Arguments, logique, raison, opinions contradictoires, etc. - l'esprit bouge, bouge sans cesse. C'est sur la base de ce programme que vous agissez.

Asit Chandmal : C'est exact.

Krishnamurti : Mais débranchez la prise!

Asit Chandmal : Vous avez raison, on en revient toujours à ce point.

Krishnamurti : Bien sûr qu'on en revient à ce point. David me dit ceci - que le cerveau est infini. Puisqu'il est infini, il n'est pas individuel.

Asit Chandmal : Cela, je peux le concevoir intellectuellement. Vous, vous percevez instantanément que le cerveau est infini. Quelqu'un dit que le cerveau est infini, et votre vision se déclenche. Et vous continuez ainsi, de vision en vision. Votre système - accordez-moi ce terme, voulez-vous? - s'appuie une succession de flashs de vision.

Krishnamurti : Oui.

Asit Chandmal : Mon système à moi s'appuie sur la logique, celle-ci pouvant être de bonne ou de mauvaise qualité, sur l'observation, sur tout cela. A mon avis, les deux courants ne peuvent pas...

Krishnamurti : ... ne peuvent pas se rejoindre. Absolument.

Asit Chandmal : Et comme je le constate, le courant dans lequel je suis est source de multiples problèmes. Il est donc évident que lorsque je recherche cette qualité de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vision, c'est pour être délivré de mes problèmes. Et vous, vous me dites de sauter hors de ce courant.

Krishnamurti : Non, c'est impossible. Vous ne pouvez pas en sortir.

Asit Chandmal : Alors il n'y a plus qu'à y mettre fin.

Krishnamurti : Ah, enfin!

Asit Chandmal : C'est ce que vous êtes en train de dire.

Krishnamurti : Arrachez la prise!

Asit Chandmal : Et moi je dis - du plus profond de moi-même, du fond de ma conscience et de mon subconscient - que je ne peux pas. C'est la seule chose que je connaisse. Y renoncer équivaudrait pratiquement à un suicide.

Krishnamurti : Bien sûr, bien sûr, bien sûr.

Asit Chandmal : Vous me dites de renoncer à la seule chose que je connaisse ; je vous réponds : « Je voudrais bien, mais je ne peux pas. »

Krishnamurti : Non, revenons un peu en arrière. David me dit que le cerveau, étant donné qu'il est infini, n'est pas individuel - ce n'est ni le mien ni le vôtre -, ça, c'est très clair. Ce n'est ni votre cerveau ni mon cerveau - d'accord?

Asit Chandmal : Oui.

Krishnamurti : Donc, il n'a rien à voir avec les individus.

Asit Chandmal : Oui.

Krishnamurti : Le voyez-vous clairement? Voyez-le là, tout de suite, immédiatement!

Asit Chandmal : Non, monsieur, il y a une différence entre... - laissez-moi vous expliquer. C'est une chose de supposer que le cerveau est infini et de poursuivre le raisonnement à partir d'un si, c'en est une de partir d'une évidence, de dire qu'il est évident que le cerveau soit infini.

Krishnamurti : Ah! Mais c'est parce que lorsque David

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

a dit cela, je l'écoutais vraiment. Je n'argumentais pas. Je peux argumenter, après. Mais quand il a fait cette déclaration, j'étais en plein dedans.

Asit Chandmal : Je sais.

Krishnamurti : Pourquoi? Analysez-le. Pourquoi? Parce que j'écoutais, mon esprit était à l'écoute, en recherche, aux aguets, et voilà que David lance son caillou dans la mare, et...! Vous, vous n'écoutez pas, vous argumentez - vous vous demandez sans cesse si c'est bien exact, etc.

Asit Chandmal : Quand vous dites que vous écoutiez, avez-vous soumis à examen l'affirmation de David?

Krishnamurti : Non, je ne l'ai pas examinée. La chose est ce qu'elle est, c'est tout, et à partir de là le cerveau cesse d'être personnel. Et étant infini, le cerveau ne peut pas être individuel. C'est la pensée mécanique qui dit: « C'est mon cerveau. »

Asit Chandmal : Là, je vous suis, monsieur. Selon vous, la vision pénétrante consiste à percevoir ou à écouter sans se livrer à aucun examen de type critique ou analytique.

Krishnamurti : Bien sûr.

Asit Chandmal : Mais dans ce cas, comment sait-on que la chose est bien ainsi?

Krishnamurti : Parce qu'à partir de cette perception, on peut argumenter logiquement.

Asit Chandmal : Si l'on ne pouvait pas en discuter logiquement, cette perception existerait toujours, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Non, il n'y aurait plus rien.

Asit Chandmal : Elle n'existerait plus?

Krishnamurti : Non.

Asit Chandmal : Donc, d'après vous, vous « voyez » quelque chose, et vous pouvez appuyer cette vision.sur des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

arguments logiques?

Krishnamurti : Oui.

Asit Chandmal : Mais alors, pourquoi ne peut-on pas l'atteindre grâce à la logique?

David Bohm : Partir de la logique, c'est partir d'hypothèses fausses, car liées à notre passé. Vous voyez le problème. Quand vous partez d'un flash de vision, vous partez de quelque chose de neuf, d'une perception nouvelle, et vous pouvez ensuite raisonner sur la base inédite que constitue cette perception. Mais si vous vous appuyez d'emblée sur la logique, vous partez inévitablement sur des bases déjà connues de vous, toujours fondamentalement fausses.

Krishnamurti : Oui, bien sûr.

Asit Chandmal : Je ne vais pas me laisser convaincre aussi facilement que cela.

Krishnamurti : C'est pourtant simple.

David Bohm : Des bases purement logiques sont inévitablement fausses.

Krishnamurti : Vous venez de dire à l'instant que la pensée est limitée, que la pensée est mécanique, que la logique est mécanique - n'est-ce pas?

Asit Chandmal : Oui.

Krishnamurti : Ce n'est donc pas par la logique qu'on accède à cette « autre chose ». En revanche, si une vision pénétrante vous advient, la pensée peut alors opérer logiquement.

Asit Chandmal : Prenons un exemple : vous êtes en haut d'une montagne, vous pouvez en redescendre, et moi je suis en bas. Ou bien il y a deux voies d'accès parallèles, sans point de rencontre, ou bien il existe un point de rencontre ; dans ce cas, si vous pouvez logiquement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

descendre jusqu'à lui, je peux tout aussi logiquement monter jusqu'à ce point.

Krishnamurti : Ce n'est pas une question de logique, la vision dont nous parlons n'a rien à voir avec la logique.

Asit Chandmal : Mais vous avez dit qu'elle pouvait s'appuyer sur la logique.

David Bohm : Il faudrait plutôt dire, à mon avis, que cette vision peut faire l'objet d'un développement logique, à des fins de communication. Ce n'est pas vraiment la même chose que la vision elle-même. L'expression logique est un moyen de communication à propos de cette vision.

Krishnamurti : Exactement.

Asit Chandmal : Cela revient à dire - corrigez-moi si je fais erreur - qu'elle est incommunicable par des voies logiques.

Krishnamurti : La logique ne permet pas de la faire partager, car la logique, c'est la pensée.

David Bohm : Il me semble, voyez-vous, que la vision pénétrante change nos bases de raisonnement. On commence par raisonner sur une fausse base - qui est la base normale ; et à partir de là, on ne va nulle part. Il n'y a aucun moyen d'arriver où que ce soit en partant de là où nous sommes, mais si cette vision vous vient, alors les choses changent, notre raisonnement part de cette vision-là, et non de choses déjà connues de nous.

Asit Chandmal : En fait, si l'on a cette vraie perception, il devient inutile de raisonner sur elle : on l'a, c'est tout. Le processus de raisonnement n'interviendrait que lorsqu'on veut faire partager quelque chose la concernant.

David Bohm : Et aussi si l'on veut l'appliquer. Si vous voulez appliquer votre flash de perception à la fabrication d'un ordinateur, par exemple. Ces aperçus fulgurants, sur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la gravitation par exemple, vous permettraient par la suite de mettre votre raison logique au service d'une application.

Krishnamurti : Nous avons donc commencé par dire que la pensée était mécanique. L'ordinateur est mécanique. Ce que la pensée peut faire, l'ordinateur peut aussi le faire, jusqu'à un certain point. Mais la pensée étant mécanique, jamais elle ne pourra saisir ce qui n'est pas d'ordre mécanique. Or, la vision pénétrante n'a rien de mécanique, absolument rien. Écoutez ces propos, sans argumenter. Vous avez développé assez d'arguments disant que la pensée est mécanique, l'ordinateur aussi, et qu'il était capable, jusqu'à un certain point, d'égaler la pensée, qu'il pouvait apprendre, réapprendre, s'adapter, faire toutes sortes de choses que la pensée peut faire, sur la base du savoir, etc., etc. Nous sommes tous deux d'accord là-dessus. David me fait signe que jusque-là, tout est parfaitement exact. Mais cela n'explique pas la vision pénétrante, dit-il. Alors, je dis: « Bien, que dois-je faire? » Dès l'instant où je dis: « Que dois-je faire? » on retombe dans le même cycle. Vous suivez? Voilà ce qu'il me dit. Il me dit aussi que je dois voir cette situation très lucidement, sans bouger d'un iota. Nous avons suffisamment discuté de ce processus mécanique. Certes, on peut encore approfondir, entrer dans les détails, etc., mais nous en avons saisi le principe. N'est-ce pas? C'est tout. Il faut en rester là. Ne pas dire : « Qu'est-ce que la vision pénétrante? » Si vous ne bougez pas - elle est là. Je ne sais pas si j'ai réussi à faire passer l'idée.

Asit Chandmal : Ah, maintenant je commence à voir ce que vous dites. Vous dites : « Voyez ce processus mécanique de votre esprit, ne faites rien d'autre que le regarder sans relâche, sans vous en écarter » - c'est cela?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Voyez-le complètement, ce processus. Certes on peut prendre des bribes de pensée par ci, par là et les additionner, mais on voit bien que la pensée est mécanique. Dès que vous vous écartez de ce fait, elle devient mécanique. Si vous voyez cela, n'allez pas plus loin - arrêtez-vous là.

Asit Chandmal : Oui, tout mouvement qui nous éloigne de là est...

Krishnamurti : Le mouvement, c'est le temps, nous en avons déjà parlé. S'il n'y a pas de mouvement du savoir... - les anciens hindous avaient, eux, cette notion du Vedanta. Le Vedanta signifie la fin de tout savoir. Mais nous, nous disons tout de suite : « Comment faire pour y mettre fin? » ou : « Je vais adopter telle ou telle pratique » - c'est toujours la même roue qui tourne sans fin.

(Après un long silence.) Je crois que c'est exactement ce qui s'est passé à la mort de ce frère - il n'y a pas eu le moindre mouvement de fuite face à cela [2].

Asit Chandmal : Face à la souffrance?

Krishnamurti : Face à la souffrance, face à ce choc, face à cette émotion. Ce qui signifie que K n'a cherché aucun réconfort, ne s'est tourné ni vers la réincarnation ni vers des maîtres. Je ne sais pas si vous me suivez?

Asit Chandmal : Oui.

Krishnamurti : Il n'y a pas d'autre fait que celui-là.

Asit Chandmal : L'esprit est donc demeuré en présence de ce fait.

Krishnamurti : Oui, il faut que vous voyiez ce qui se passe lorsqu'on demeure en présence du fait, de l'intensité de sa force.

Ojai, le 1er avril 1981

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1 ↑ C'est la notion d'insight. Ce terme qui, en langage courant, s'applique à l'intuition, a chez Krishnamurti un sens très particulier : il désigne une vision, une perception de la réalité des faits, à la fois lucide, pénétrante, instantanée, fulgurante, spontanée. Nous avons opté pour l'expression « vision pénétrante » ou « perception directe ». (N.d.T.)

2 ↑ Allusion au chagrin qu'avait éprouvé Krishnamurti lorsque son frère Nytia, qu'il aimait tendrement, mourut prématurément en 1925.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Existe-t-il une pensée spécifiquement orientale ou occidentale?

Brockwood Park, le 24 juin 1983

Pupul Jayakar, écrivain ; elle fut conseillère culturelle d'Indira Gandhi.

Pupul Jayakar : Krishnaji, un étrange phénomène se manifeste dans le monde d'aujourd'hui: l'Orient compte sur l'Occident pour assurer sa subsistance, et l'Occident se tourne vers l'Orient pour y puiser une « sagesse » - j'insiste sur les guillemets - susceptible de combler un certain vide existant. Selon vous, y a-t-il une pensée spécifiquement indienne, qui partagerait les mêmes tendances, le même lot de souffrance, de cupidité, de colère, etc., que la pensée occidentale, mais qui puiserait à une source, à des origines différentes?

Krishnamurti : Vous voulez savoir si la pensée orientale, la culture orientale, le mode de vie oriental sont différents de ceux de l'Occident?

Pupul Jayakar : Il est évident que l'on vit en Inde d'une autre façon qu'en Occident, parce que les conditionnements respectifs sont différents. Mais en un sens les deux tendances se complètent.

Krishnamurti : De quelle manière?

Pupul Jayakar : En ce sens que l'Orient, et plus particulièrement l'Inde, ne possède peut-être pas cette précision qui permet de passer de l'abstraction à l'action concrète.

Krishnamurti : Voulez-vous dire qu'en Inde on vit plutôt dans les abstractions?

Pupul Jayakar : Oui, les gens ne se préoccupent guère d'agir sur leur environnement, ils sont peu motivés par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'action.

Krishnamurti : À votre avis, qu'est-ce qui les motive?

Pupul Jayakar : À l'heure actuelle, de grands changements se dessinent, bien sûr, et il est très difficile de définir la spécificité de l'esprit indien. Car à un certain niveau l'esprit indien s'oriente aujourd'hui vers le confort matériel...

Krishnamurti : ... vers le progrès technologique, qu'il cherche à appliquer dans la vie quotidienne.

Pupul Jayakar : Oui, le progrès technologique et le consumérisme se sont infiltrés en profondeur dans la mentalité indienne.

Krishnamurti : Dans ce cas, où est la différence, en définitive, entre l'esprit indien, la culture indienne, et la culture occidentale?

Pupul Jayakar : En dépit de ses tendances matérialistes, l'Inde a peut-être gardé relativement intacte l'acuité du processus d'exploration intérieure - si je peux risquer ce terme - cette exploration du moi, de l'être intime, de la perception profonde des choses. Depuis des siècles, l'esprit indien s'est abreuvé à la source de cette sensibilité-là. Alors qu'en Occident, dès l'Antiquité grecque, on s'en est écarté au profit d'un mouvement orienté au-dehors, vers le milieu extérieur.

Krishnamurti : Je comprends. Mais, en regardant l'autre jour la télévision, j'ai entendu un Indien très célèbre dire qu'à l'heure actuelle, la technologie est en train d'« humaniser » la mentalité indienne. Je me demande ce qu'il entendait au juste par « humaniser »? Voulait-il dire qu'au lieu de vivre dans les abstractions, les théories, la complexité des idées, etc., grâce à la technologie, les gens ont remis les pieds sur terre?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pupul Jayakar : C'est peut-être nécessaire dans une certaine mesure.

Krishnamurti : Ça l'est, de toute évidence.

Pupul Jayakar : Ainsi, si ces deux formes d'esprit sont d'essence différente...

Krishnamurti : Je conteste fermement l'idée que la pensée puisse être spécifiquement orientale ou occidentale. L'expression de cette pensée peut être différente en Inde et en Occident, mais le processus de toute pensée reste identique.

Pupul Jayakar : Mais n'est-il pas vrai aussi que tout ce que contiennent les cellules cérébrales, en Occident, et tout le savoir et la « sagesse » millénaires de l'Orient ont donné au cerveau un contenu spécifique qui fait que l'Occident et l'Orient perçoivent les choses différemment?

Krishnamurti : Je me demande si vos propos sont exacts. J'aimerais les remettre en question, si vous me le permettez. Je constate que lorsque je me rends en Inde, le matérialisme est beaucoup plus présent que par le passé - on accorde plus d'importance à l'argent, à la situation sociale, au pouvoir - tout cela compte beaucoup plus qu'avant. Et puis, bien sûr, il y a la surpopulation et toutes les complexités de la civilisation moderne. Et vous dites que l'esprit indien a une tendance à la recherche intérieure qui est plus marquée qu'en Occident?

Pupul Jayakar : À mon avis, oui. De même que l'esprit occidental, lui, a plutôt...

Krishnamurti : ... des préoccupations technologiques.

Pupul Jayakar : ... non seulement technologiques, mais également d'ordre environnemental.

Krishnamurti : Oui, environnemental, économique, etc. et écologique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pupul Jayakar : Donc, orientées vers l'extérieur. Il y a l'environnement intérieur et l'environnement extérieur. Les choses étant ainsi définies, je dirais que l'Occident s'intéresse à l'environnement extérieur et l'Orient, l'Inde, à l'environnement intérieur.

Krishnamurti : Mais ces préoccupations n'ont jamais touché qu'un nombre infime de personnes.

Pupul Jayakar : Ceux qui créent une culture ne sont toujours qu'une poignée. Comment naît la culture?

Krishnamurti : C'est une question qui mérite discussion. Mais avant d'aborder cela - y a-t-il vraiment une différence entre la pensée orientale et la pensée occidentale? - je voudrais établir les faits. Ou bien n'y a-t-il que cet extraordinaire phénomène de division du monde en deux camps - l'Orient et l'Occident?

Pupul Jayakar : Mais qu'est-ce qui l'a divisé?

Krishnamurti : D'abord, la géographie ; ensuite, la politique et l'économie. L'Inde a une civilisation beaucoup plus ancienne que celle de l'Occident. Tout cela constitue l'esprit indien - à supposer que le mot « esprit » s'applique à ce contexte. D'après mes constatations, qui sont peut-être fausses, le monde occidental s'intéresse beaucoup plus à l'univers matériel.

Pupul Jayakar : Mais pourquoi s'est-il orienté dans cette voie?

Krishnamurti : Le climat est beaucoup plus froid, et toutes les inventions, toutes les technologies modernes proviennent de l'hémisphère nord, des habitants du nord de la planète.

Pupul Jayakar : Oui, mais s'il ne s'agissait que de climat, alors l'Afrique, l'Afrique équatoriale aurait la même mentalité que l'Inde.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Ce n'est pas uniquement affaire de climat, bien sûr. La vie dite religieuse de l'Occident est très différente de ce qu'elle est en Orient.

Pupul Jayakar : C'est bien ce que je dis. À un certain moment, des populations issues d'une même souche raciale se sont apparemment divisées.

Krishnamurti : Oui, et la division s'est poursuive, depuis Sumer...

Pupul Jayakar : Et la voie suivie par l'Occident a été celle du dialogue avec la nature, qui donna naissance à la technologie, à l'expression des grandes vérités scientifiques. L'Inde aussi a entamé le dialogue avec la nature, mais d'une autre manière.

Krishnamurti : D'après vous, donc, la pensée orientale, la pensée indienne, est plus préoccupée que la pensée occidentale par les questions religieuses? Ici, en Occident, les préoccupations religieuses restent assez superficielles, même si l'on pense généralement le contraire. Et en Inde, la tradition, la littérature - bref tout indique que le monde matériel compte moins que la compréhension de l'être, de l'univers, du principe suprême - Brahman.

Pupul Jayakar : La vivacité de pensée que l'esprit oriental peut déployer dans son domaine de recherche n'est sans doute pas la même qu'en Occident, où la recherche, les grandes découvertes, se sont orientées dans d'autres directions.

Krishnamurti : Oui, mais ici en Occident, le doute, le scepticisme et le questionnement sont absolument proscrits. Ici, c'est la foi qui prime. Dans la religion indienne, dans le bouddhisme, le doute, l'interrogation, l'enquête ont une place primordiale.

Pupul Jayakar : Le résultat, c'est qu'aujourd'hui les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

deux cultures sont en crise.

Krishnamurti : Oui, bien sûr. Ne dirait-on pas qu'outre les cultures, c'est toute la conscience humaine qui est en crise?

Pupul Jayakar : Faites-vous une distinction entre conscience humaine et culture? En un sens, elles sont une seule et même chose.

Krishnamurti : En effet elles ne sont pas fondamentalement différentes.

Pupul Jayakar : Les origines mêmes de la crise poussent l'Orient et l'Occident à chercher un moyen de se fuir eux-mêmes. Chacun, se sentant inadéquat, se tourne vers la culture de l'autre. La réaction est la même des deux côtés.

Krishnamurti : Mais voyez-vous, Pupulji, je me demande si en fuyant leurs horizons matérialistes - si je peux me permettre ce terme - ils ne se sont pas laissé piéger en chemin par toutes sortes d'idées teintées de superstition, de romanesque, de surnaturel, avec ces gourous venus jusqu'ici, et tout ce que cela suppose. Ce que je tiens à découvrir, c'est si cette crise au sein de la conscience humaine peut non seulement être résolue, sans que la guerre ne vienne anéantir l'humanité, mais encore si les êtres humains pourront jamais dépasser leurs limitations. Je ne sais pas si je m'explique clairement?

Pupul Jayakar : Puis-je simplement dire ceci: l'extérieur et l'intérieur sont comme le matérialisme et la quête intérieure - un double reflet de ces deux directions qu'a empruntées l'humanité. Le problème, c'est que si l'homme doit survivre, les deux doivent...

Krishnamurti : ... absolument cohabiter.

Pupul Jayakar : Non, pas cohabiter - mais il est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

indispensable que naisse une culture humaine qui engloberait ces deux tendances.

Krishnamurti : Quel sens donnez-vous au juste à ce mot de « culture »?

Pupul Jayakar : La culture n'est-elle pas tout ce que le cerveau fait sien?

Krishnamurti : Pourrait-on dire de la culture qu'elle est tout ce qui contribue à la formation du cerveau et à son raffinement? Et qu'elle est l'expression de ce raffinement dans l'action, le comportement, les relations? Qu'elle est aussi un processus d'investigation qui nous donne accès à une chose qui est totalement vierge de tout contact avec la pensée? Pour moi, c'est cela, la culture.

Pupul Jayakar : Pour vous, cette investigation serait à inclure dans le champ de la culture?

Krishnamurti : Bien sûr.

Pupul Jayakar : Mais la culture n'est-elle pas un circuit fermé?

Krishnamurti : On peut faire en sorte qu'elle le soit, ou on peut briser le cercle et le transcender.

Pupul Jayakar : Telle que nous la comprenons aujourd'hui, Krishnaji, la culture, c'est notre faculté de perception, notre manière de considérer les choses, nos pensées, nos sentiments, nos attitudes, nos activités sensorielles. La liste est loin d'être close.

Krishnamurti : On pourrait y ajouter la religion, la foi, la croyance, la superstition.

Pupul Jayakar : L'extérieur et l'intérieur, tous deux en expansion constante. Mais cette expansion s'effectue toujours en circuit fermé. Or quand vous parlez d'une quête qui est sans rapport avec tout ceci, incluez-vous dans le champ même de la culture cette quête, cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

investigation, cette observation?

Krishnamurti : Bien entendu. Pour essayer de clarifier les choses, peut-être pourrait-on comparer tout le mouvement de la culture au flux de la marée qui monte et qui descend - l'effort humain étant ce processus de flux et de reflux, dont nul ne se pose jamais la question de savoir s'il peut jamais s'arrêter? Je veux dire par là que nous ne faisons qu'agir et réagir. C'est dans la nature humaine que d'agir et de réagir, comme le flux et le reflux. Je réagis, puis cette réaction me pousse à agir, et cette action me fait réagir à nouveau, et le mouvement de va-et-vient recommence. Cette réaction de punition et de récompense peut-elle s'interrompre et prendre un tournant radicalement différent? - je pose la question. Nous fonctionnons, nous vivons, et nous réagissons sur la base du principe de châtiment et de récompense. Et ce, sur le plan physique, psychologique comme sur tous les autres plans. Et pour l'essentiel, tout ce que nous connaissons se limite à cela. Or ce que je demande, c'est s'il existe une autre qualité d'action, qui ne soit pas fondée sur cette alternance entre action et réaction?

Pupul Jayakar : Oui, et ce va-et-vient entre action et réaction est déclenché par les cellules cérébrales.

Krishnamurti : C'est notre conditionnement.

Pupul Jayakar : C'est ainsi que réagissent les cellules cérébrales, qu'elles captent les messages de nos sens.

Krishnamurti : Mais notre véritable question est: qu'est-ce que la culture?

Pupul Jayakar : Exactement, et nous avons approfondi cette question. On peut l'élargir et l'élargir encore, mais elle restera toujours dans le même champ.

Krishnamurti : Le champ peut être élargi, mais c'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toujours le même.

Pupul Jayakar : La culture, selon vous, serait-ce donc le contenu des cellules cérébrales?

Krishnamurti : Bien sûr, ce sont tous nos souvenirs passés.

Pupul Jayakar : Y a-t-il autre chose?

Krishnamurti : La question est difficile, là il faut être très prudent. S'il y a quelque chose d'autre - je dis bien « si » - alors cette autre chose peut agir sur les cellules cérébrales qui sont conditionnées. D'accord? S'il existe quelque chose d'autre dans le cerveau, alors l'activité de cette chose peut être l'occasion d'une délivrance vis-à-vis de cette culture étroite, limitée. Mais y a-t-il quelque chose d'autre dans le cerveau?

Pupul Jayakar : Mais même sur le plan physiologique, les échos les plus récents affirment que l'activité des cellules du cerveau ne représente qu'une infime partie de ses potentialités.

Krishnamurti : Je sais. Mais pourquoi?

Pupul Jayakar : Parce qu'il est limité par le conditionnement, et il n'a jusqu'ici jamais pu échapper aux processus qui le limitent.

Krishnamurti : Ce qui signifie que la pensée est limitée.

Pupul Jayakar : Oui, elle a mis tous ses œufs dans le même panier.

Krishnamurti : La pensée a ses limites, et nous fonctionnons dans le cadre de ces limitations, car l'expérience, le savoir et la mémoire sont toujours limités. Voilà pourquoi la pensée est limitée.

Pupul Jayakar : Et là, quelle est la place des sens dans le processus de la perception?

Krishnamurti : Cela soulève une autre question, que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

voici: les sens peuvent-ils opérer sans interférence de la pensée?

Pupul Jayakar : Dans leur fonctionnement actuel, Krishnaji, ils ont une unique source: le mouvement des sens et le mouvement de la pensée ne font qu'un.

Krishnamurti : Le mouvement des sens est donc limité.

Pupul Jayakar : Et quand vous demandez s'il est possible que les sens puissent fonctionner sans que la pensée n'intervienne - que faire d'une question pareille?

Krishnamurti : Je m'interroge, avec beaucoup d'hésitation, et un certain scepticisme, je me demande si le cerveau, qui a évolué au fil de milliers d'années d'expériences diverses - de tant de souffrances inexprimées, de solitudes tues, de désespoirs secrets, et que sais-je encore - et de tentatives pour échapper à ses propres peurs par toutes sortes de prouesses de religiosité, je me demande, donc, si ces cellules cérébrales peuvent jamais changer, provoquer en elles-mêmes une mutation. Faute de quoi jamais une nouvelle culture ne pourra voir le jour.

Pupul Jayakar : Mais si elles ne provoquent pas une mutation en elles-mêmes... et que d'autre part il n'y ait rien d'autre dans le cerveau... voyez-vous, il y a là un paradoxe.

Krishnamurti : Je comprends votre question. C'est l'éternelle question - que les hindous ont soulevée il y a bien longtemps, il y a des siècles, et vous en savez sans doute beaucoup plus que moi là-dessus. La question était: existe-t-il un agent extérieur? - Dieu, le principe suprême, ou que sais-je encore, peu importe le nom. Et cette chose peut-elle agir sur le cerveau conditionné?

Pupul Jayakar : Ou bien s'éveiller au sein du cerveau? Il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

y a deux choses différentes. Dans le premier cas c'est un agent extérieur - ou une énergie - qui est à l'œuvre. À moins que ne se produise, au sein même des cellules cérébrales, à partir de la zone encore inexploitée du cerveau, un éveil qui viendrait tout transformer?

Krishnamurti : Creusons la question, examinons-la. Y a-t-il un agent extérieur - gardons ce terme pour l'instant - susceptible de provoquer une mutation dans les cellules présentement conditionnées du cerveau?

Pupul Jayakar : Le problème, c'est que cette énergie ne touche jamais les cellules cérébrales. Nous avons interposé tant d'obstacles que le courant d'énergie issu de la nature ne semble jamais en mesure de toucher, de créer.

Krishnamurti : De quoi discutons-nous tous deux en ce moment?

Pupul Jayakar : Nous discutons de l'éventualité d'une culture qui, plutôt que d'être proprement indienne ou occidentale, engloberait, si j'ose dire, l'humanité tout entière.

Krishnamurti : Une humanité qui ne soit ni occidentale ni orientale.

Pupul Jayakar : Et où cesse toute division entre ce qui est extérieur et ce qui est intérieur. Et où la perception soit la vraie perception, pas une perception orientée soit vers l'extérieur, soit vers l'intérieur. Mais pour que cela arrive, il faut que quelque chose intervienne dans le cerveau.

Krishnamurti : Oui, selon moi c'est possible. Et ce, sans recourir à l'idée d'un agent extérieur venant en quelque sorte purifier ce cerveau conditionné - et sans inventer non plus de toutes pièces un agent extérieur, comme l'ont fait la plupart des religions. Au lieu de cela, notre cerveau conditionné peut-il s'éveiller à son propre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

conditionnement, percevoir ainsi ses propres limitations, et se maintenir un moment à ce stade-là? Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. N'est-il pas vrai, en effet, que nous agissons sans cesse sur la base de l'idée que celui qui fait une action est différent de l'action effectuée? Supposons, par exemple, que mon cerveau soit conditionné et que toutes mes activités, tous mes sentiments, et toutes mes relations avec les autres soient limités. J'en prends conscience. Et je dis alors que cette limitation doit voler en éclats. J'agis donc sur cette limitation. Mais le « je » est lui aussi limité, le « je » et ce qui est autre que lui - la limitation en l'occurrence -ne sont pas distincts. Pouvons-nous passer par-dessus ces limites, voir que le « je » n'est pas distinct de cette limitation qu'il veut pulvériser? Les limitations de l'ego et celles du conditionnement sont identiques, et en rien différentes. Le « je » ne diffère en rien de ses qualités.

Pupul Jayakar : Ni de ce qu'il observe.

Krishnamurti : Alors qu'en apparence une partie en observe une autre.

Pupul Jayakar : Lorsque vous dites que nous essayons sans cesse de faire quelque chose...

Krishnamurti : D'agir sur ce que nous croyons autre que nous. Exception faite du monde technologique, toute notre vie se résume à cela: je suis ceci et je dois changer cela. Le cerveau est dès lors conditionné à cette distinction entre un « acteur » et une action dissociés l'un de l'autre. Et ainsi se poursuit ce conditionnement. Mais lorsqu'on s'aperçoit qu'acteur et action ne font qu'un, alors les perspectives changent du tout au tout. Mais pour l'instant, revenons à notre question, qui est, n'est-il pas vrai, Pupulji, de savoir ce qui peut déclencher un changement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans le cerveau humain?

Pupul Jayakar : Là est le point crucial. Qu'est-ce qui peut mettre fin a cette situation?

Krishnamurti : Oui, creusons encore un peu. L'homme vit sur cette terre depuis environ un million d'années. Et psychologiquement parlant, nous sommes aussi primitifs que par le passé. Fondamentalement, nous n'avons guère changé, nous nous entre-tuons, nous sommes avides de pouvoir, de statut social, nous sommes corrompus: tel est le panorama de ce que, psychologiquement parlant, font actuellement dans le monde les êtres humains. Qu'est-ce donc qui peut changer les hommes, changer l'humanité, changer tout cela?

Pupul Jayakar : Un immense flash de vision pénétrante.

Krishnamurti : Un instant. La vision pénétrante, dites-vous? Serait-ce la soi-disant culture qui fait obstacle à tout ceci? Vous comprenez ma question? Prenez la culture indienne: quelques rares personnes, de grands penseurs, se sont penchés sur cette question. Et la majorité des gens ne font ensuite que répéter, répéter: il ne reste plus qu'une tradition, une chose morte. Ils vivent avec une chose morte. Ici aussi, la tradition a un énorme pouvoir...

Pupul Jayakar : Oui, mais c'est dans l'autre direction, celle de la science, que quelques rares individus ont des intuitions fulgurantes...

Krishnamurti : Lorsqu'on voit tout cela, quel est-il donc, ce facteur capable de provoquer en l'homme une mutation radicale? La culture a essayé d'introduire certains changements dans le comportement humain. Et les religions ont dit aux hommes de se conduire de telle façon, de ne pas faire ceci, de ne pas tuer, mais ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

continuent à tuer. Elles ont dit: soyez fraternels, et ils ne le sont pas ; aimez-vous les uns les autres, et ils ne s'aiment pas. Tels sont les édits, telles sont les injonctions, et nous faisons tout l'inverse.

Pupul Jayakar : Mais il y a eu un effondrement des cultures, en fait.

Krishnamurti : C'est cela que je cherche à découvrir. Cet effondrement est-il effectif, la culture a-t-elle vraiment perdu toute valeur, l'homme se retrouve-t-il en conséquence complètement perdu? Si vous allez en Amérique, par exemple - il n'y a pas de traditions. Chacun agit comme bon lui semble, et mène sa vie comme il l'entend! Et on fait la même chose ici, c'est simplement la manière qui change. Alors, quelle étincelle provoquera une mutation des cellules cérébrales?

Pupul Jayakar : Selon vous, peu importe que la matrice indienne soit différente de la matrice occidentale, le problème est le même: une mutation s'impose dans le cerveau humain.

Krishnamurti : Oui, c'est cela même. Restons-en à ce constat. Les Indiens, y compris les plus pauvres d'entre eux, souffrent exactement de la même manière que les gens d'ici - leur solitude, leur désespoir, leur détresse sont les mêmes qu'ici. Oublions donc les notions d'Occident et d'Orient et voyons ce qui fait obstacle à cette mutation.

Pupul Jayakar : Existe-t-il, pour qu'elle survienne, d'autre moyen que la vraie perception du réel?

Krishnamurti : Le réel. Cela fait soixante ans que nous affirmons que le réel, autrement dit ce qui est, est plus important que l'idée du réel. Les idéaux, les concepts et les conclusions sont sans valeur aucune, parce qu'ils nous éloignent du fait, de l'événement réel. Voir le réel est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

apparemment très difficile car nous tombons dans le piège des idées.

Pupul Jayakar : Mais dès qu'on perçoit le réel, tout mouvement cesse dans le cerveau.

Krishnamurti : C'est exactement ce que je dis. Si l'on observe les faits très attentivement, les faits eux-mêmes provoquent un changement. Je ne sais pas si je me fais clairement comprendre. La souffrance humaine n'est pas proprement occidentale ou orientale. C'est la souffrance humaine, voilà tout. Et nous essayons sans cesse de nous écarter de la souffrance. Pourrions-nous, au contraire, faire en sorte de comprendre la profondeur, la signification de la souffrance? - de la comprendre non pas au niveau intellectuel, mais de plonger au cœur de la nature même de la souffrance - comprendre que la souffrance n'appartient ni à vous ni à moi. Quel obstacle empêche donc le cerveau humain d'explorer jusqu'au plus profond de lui-même?

Pupul Jayakar : J'aimerais vous poser une question: vous avez employé les termes de plonger, explorer au plus profond de soi - tous deux évoquent le mouvement. Et pourtant, vous dites que la fin de tout mouvement est...

Krishnamurti : Bien sûr. Le mouvement, c'est le temps, le mouvement c'est la pensée, la fin de tout mouvement... mais cette fin est-elle vraiment possible, ou croyons-nous simplement qu'elle l'est? Car en définitive, ceux qui ont quelque peu étudié ce genre de notions, autrefois comme aujourd'hui, ont toujours fait une distinction entre l'entité qui examine et l'objet de son examen.

Mon objection est là. Je crois que c'est là l'obstacle majeur.

Pupul Jayakar : Dans ce cas, lorsque vous employez le mot investigation, est-ce comme synonyme de perception?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : De perception, d'observation, de vigilance. Nous allons approfondir cela dans un instant. Mais permettez-moi de revenir à une question que je ramènerai à des termes très simples: qu'est-ce donc qui pourrait amener les hommes à changer leur manière d'agir? Qui va la faire changer? Ni les hommes politiques, ni les prêtres, ni ceux qui parlent de l'environnement - écologistes et autres - aucun de tous ceux-là ne changera jamais les hommes. Si l'homme ne se change pas lui-même, qui donc va le changer? L'Église s'y est essayée, sans succès. Les religions ont essayé, aux quatre coins du monde, d'humaniser l'homme, ou de le rendre plus intelligent, plus attentionné, plus aimant, et ainsi de suite, et elles ont échoué. La culture n'a pas mieux réussi.

Pupul Jayakar : Malgré tout ce que vous dites, Krishnaji, cela n'amène pas l'homme à en prendre conscience.

Krishnamurti : Alors, qu'est-ce qui aura ce pouvoir? Prenons un exemple: si vous et tel autre jouissez de cette perception, et pas moi, quelle influence votre perception a-t-elle sur moi? Ou, dans un autre ordre d'idée: si vous jouissez à la fois de la perception, du pouvoir et d'un statut social, ou bien je vous vénère ou bien je vous tue. Vous me suivez? La question que je pose est beaucoup plus profonde: je veux réellement savoir pourquoi les êtres humains, après tant de millénaires, sont ainsi faits - clan contre clan, tribu contre tribu, nation contre nation. Toute cette horreur sans fin. Une nouvelle culture peut-elle changer quoi que ce soit? D'ailleurs, l'homme veut-il changer? Ou dit-il: « Tout va bien, continuons comme cela. Nous finirons bien par évoluer. »

Pupul Jayakar : C'est ce que pensent la plupart des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gens.

Krishnamurti : Oui, c'est ce qui est si affreux. « Qu'on nous laisse encore un millier d'années, et nous deviendrons des êtres merveilleux »... c'est tellement absurde. Et dans l'intervalle, nous nous détruisons les uns les autres.

Pupul Jayakar : Krishnaji, puis-je vous demander quelque chose? Quel est l'instant de vérité, la véritable rencontre avec le fait?

Krishnamurti : Qu'est-ce qu'un fait, Pupul? Nous en avons récemment discuté ici avec un groupe: un fait, c'est ce qui a eu lieu, qui a été enregistré dans la mémoire, et qui a actuellement lieu. C'est l'événement présent, celui qui s'est passé hier, et le souvenir de ce fait.

Pupul Jayakar : Ou même l'apparition d'une vague de peur, d'horreur, ou que sais-je encore.

Krishnamurti : Attention, un instant. Il faut être clair quand on dit: « En quoi consiste le fait en question? » L'événement d'hier - ou l'incident de la semaine dernière - n'est plus, mais je m'en souviens. Il y a le souvenir d'un événement agréable ou désagréable, d'un fait qui est emmagasiné dans le cerveau. Et ce qui se passe en ce moment est aussi un fait coloré par le passé, contrôlé par le passé, façonné par le passé. Puis-je donc voir tout ce mouvement comme étant un fait?

Pupul Jayakar : Le voir en tant que fait...

Krishnamurti : L'ensemble du mouvement - le futur, le présent, le passé.

Pupul Jayakar : Le voir en tant que fait, c'est le voir sans idée préconçue.

Krishnamurti : Sans idée préconçue, sans préjugé, sans a priori.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pupul Jayakar : Ou encore, le voir hors de tout contexte.

Krishnamurti : C'est cela. Ce qui veut dire...?

Pupul Jayakar : Qu'il faut avant tout ignorer les réactions qui surgissent.

Krishnamurti : Ignorer les souvenirs. Tenez-vous-en à cela pour l'instant.

Pupul Jayakar : Les souvenirs qui surgissent de...

Krishnamurti : ... du fait du plaisir ou de la douleur, de la récompense ou du châtiment de la semaine dernière. Est-ce chose possible?

Pupul Jayakar : Oui, c'est possible, car l'attention même dont on fait preuve...

Krishnamurti : ... dissipe le souvenir. En d'autres termes: le cerveau peut-il être attentif au point que l'incident qui s'est produit la semaine dernière soit fini pour de bon, et ne s'inscrive pas dans le souvenir? Mon fils est mort, et j'ai souffert. Mais le souvenir de ce fils est tellement vivace dans mon cerveau qu'il me revient sans cesse en mémoire. Mon cerveau peut-il donc dire: « Oui, mon fils est mort ; c'est fini »? Approfondissez encore un peu. Mon fils est mort, je me souviens de tant de choses, etc. Il y a une photo de lui sur le piano ou sur la cheminée, et il y a ce souvenir constant - qui passe et qui revient.

Pupul Jayakar : Mais cette élimination, cette dissipation de la douleur n'ont-elles pas une influence directe sur le cerveau?

Krishnamurti : J'y viens. Donc, qu'est-ce que cela signifie? Mon fils est mort. C'est un fait. Je ne peux pas changer un fait. Il est parti. Cela paraît cruel de le dire, mais il est parti. Et pourtant, je le porte, je le perpétue en moi, n'est-ce pas? Le cerveau le garde toujours en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mémoire, et le souvenir est là, perpétuel. Jamais je ne dis: il est parti, c'est un fait. Je vis de souvenirs, qui sont des choses mortes. Les souvenirs ne sont pas réels. Et je répète: le fait doit prendre fin. Mon fils est mort. Cela ne veut pas dire que j'aie perdu l'amour. Mais mon fils est mort, c'est un fait.

Pupul Jayakar : Que reste-t-il quand ce fait a été perçu?

Krishnamurti : Puis-je dire les choses sans que cela choque? Il ne reste rien. Mon fils, ou mon frère, ma femme ou je ne sais qui, a disparu. Ce n'est ni une affirmation cruelle, ni le reniement de mon affection, de mon amour. Il n'y a pas reniement de l'amour de mon fils, mais de la façon dont j'identifie l'amour à mon fils.

Pupul Jayakar : Vous faites une distinction entre l'amour de mon fils et l'amour...

Krishnamurti : ... et l'amour tout court. Si j'aime mon fils au sens le plus profond du terme, j'aime l'humanité. Je ne fais pas qu'aimer mon fils, j'aime le monde entier, la terre, les arbres, tout l'univers. Mais cela, c'est une autre histoire.

Vous posez une très bonne question quand vous demandez: « Que se passe-t-il lorsqu'il y a pure perception du fait, sans aucun a priori, sans la moindre tentative de fuite, etc.? » Voir vraiment ce fait, est-ce possible? Quand je suis dans la peine à cause de la mort de mon fils, je suis perdu, c'est un immense choc, c'est un événement terrible qui vient de se passer là. Et dans de tels moments, on ne peut rien dire à celui qui le subit. Mais à mesure qu'il émerge de la confusion, de la-solitude, du désespoir et du chagrin, il sera peut-être suffisamment sensitif pour percevoir ce fait.

Pupul Jayakar : Je reviens toujours à cette seule et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

unique chose cette perception du fait, n'exige-t-elle pas...

Krishnamurti : ... une immense attention?

Pupul Jayakar : ... énormément d'observation?

Krishnamurti : De l'observation - bien sûr.

Pupul Jayakar : On ne peut pas dire à quelqu'un qui vient de perdre...

Krishnamurti : Non, ce serait cruel. Mais celui qui dit: « Mon fils est mort, la mort est le lot commun de l'humanité, à quoi tout cela rime-t-il...? », celui qui est sensitif, qui s'interroge, qui cherche, celui-là est éveillé, il veut trouver la réponse à tout ceci.

Pupul Jayakar : Les choses paraissent si simples en un certain sens.

Krishnamurti : Et je crois qu'il faut leur laisser leur simplicité, et ne pas y introduire tout un tas d'idées et de théories.

Pupul Jayakar : Pourquoi le faisons-nous - notre esprit a-t-il peur de ce qui est simple?

Krishnamurti : Non, nous sommes excessivement intellectuels, je crois, parce que cela fait partie de notre éducation, de notre culture. Pour nous, les idées sont extrêmement importantes, les concepts sont considérés comme essentiels, cela fait partie de notre culture. Pour dire: « Mais voyons, les idées n'ont guère d'importance, ce sont les faits qui comptent », il faut être un homme extraordinairement simple.

Pupul Jayakar : Vous rendez-vous compte de la portée de vos propos, Krishnaji? La notion que toute la culture indienne tient pour la plus élevée est la dissolution de l'ego. Et vous, vous parlez de la dissolution du fait, qui est essentiellement la dissolution du moi.

Krishnamurti : Oui, mais la dissolution de l'ego est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

devenue un concept. Et on vénère un concept - comme tous le font partout dans le monde. Les concepts sont inventés par la pensée, ou résultent de l'analyse, avec tout ce que cela suppose - on aboutit ainsi à un concept auquel on s'accroche comme s'il s'agissait d'une chose tout à fait extraordinaire.

Mais revenons à la question: qu'est ce donc qui pourrait amener les hommes du monde entier à se conduire dignement? Il ne s'agit pas qu'ils alignent leur comportement sur le mien ou sur le vôtre, mais qu'ils se conduisent dignement, c'est-à-dire qu'ils ne tuent pas, qu'ils n'aient pas peur, qu'ils soient aimants, etc. - qu'est-ce qui peut les y amener? Rien n'a réussi jusqu'ici. Le savoir n'a pas aidé l'homme. N'est-ce pas?

Pupul Jayakar : Ne serait-ce pas parce que la peur le suit partout comme une ombre?

Krishnamurti : Oui, il y a la peur, mais aussi le fait que nous voulons connaître l'avenir.

Pupul Jayakar : Et cela contribue à notre peur.

Krishnamurti : Oui, nous voulons connaître l'avenir tout simplement parce que nous avons misé notre sécurité dans des objets divers, mais cette quête a toujours échoué. Et nous disons à présent que la sécurité doit forcément exister quelque part. Or je doute que la sécurité existe en aucun lieu, fût-ce en Dieu - qui n'est autre que la projection de nos propres peurs.

Pupul Jayakar : Comment cette dissolution agit-elle sur les cellules cérébrales, sur le cerveau lui-même?

Krishnamurti : J'emploierais, pour décrire cette action, le terme de « perception directe », ou de « vision pénétrante ». Elle n'est ni affaire de mémoire ni affaire de temps - ceux-ci n'étant autres que la pensée. Je dirais donc

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que la vision pénétrante est l'absence totale de tout mouvement de la pensée sous forme de temps et de souvenir. Il y a donc perception directe. Tout se passe comme si j'avais voyagé vers le nord depuis dix mille ans, que mon cerveau se soit accoutumé à aller vers le nord, et voilà que soudain quelqu'un vient me dire: « Cela ne te mènera nulle part, va vers l'est. » Lorsque je change de cap pour me diriger vers l'est, les cellules de mon cerveau ont changé. Parce que je vois, dans un éclair de vision fulgurante, que le chemin du nord ne mène nulle part.

Je vais dire les choses autrement. Tout le mouvement de la pensée, qui est limitée, est en ce moment même à l'œuvre partout dans l'univers. C'est, de toutes les influences, la plus importante: nous sommes dirigés par la pensée, qui est pourtant incapable de régler nos problèmes - sauf ceux d'ordre technologique. Si je vois vraiment cela, je quitte d'emblée la direction du nord. Je crois que cette fin de notre orientation dans une certaine direction, la fin d'un mouvement qui dure depuis des milliers d'années, coïncide avec une perception directe, immédiate, qui provoque un changement, une mutation dans les cellules du cerveau. Les gens voient bien la situation, et ils demandent: qu'est-ce qui peut faire changer l'humanité? Qu'est-ce qui peut faire changer mon fils, ma fille? Ils prêtent l'oreille à tout cela, et font quelques lectures sur le sujet, écoutent l'avis des biologistes, des psychologues, etc., mais n'en persistent pas moins dans leurs vieilles habitudes. Les traditions passées sont-elles si fortes? J'ai passé lès mille dernières années à réfléchir sur moi-même, et je continue - « je dois m'accomplir, je dois être grand, je dois devenir quelqu'un, ou quelque chose ». Tel est mon conditionnement, telle est ma tradition. Le passé a-t-il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

donc une telle force? Or le passé s'incarne perpétuellement. Cette perpétuation de notre conditionnement fait-elle donc partie de notre culture?

Pupul Jayakar : À mon sens, elle en fait partie.

Krishnamurti : Voyez comment les choses se passent. J'ai observé tout cela très attentivement et j'ai vu quelle emprise terrible, paralysante, exerce la tradition - je ne fais pas allusion ici aux traditions liées à la superstition, mais de cette tendance des choses passées à persister, à continuer. Le passé continue sur son élan. Et nous sommes cela. Il se peut que l'obstacle, pour nous, se situe en partie du côté de la culture, des concepts religieux. Que peut faire le cerveau? On dit ces temps-ci qu'une partie du cerveau est archaïque, et que l'autre est totalement neuve, et que si nous pouvions ouvrir la porte donnant accès à cette partie-là, un changement pourrait se produire. Car selon les spécialistes, nous n'utilisons qu'une infime partie de notre cerveau.

Pupul Jayakar : De toute évidence, lorsqu'on est pleinement attentif, la fragmentation cesse.

Krishnamurti : Oui, c'est cela. Nous pouvons parler du problème en ces termes, poser la question de ce qu'est l'attention, la creuser, et à la fin un auditeur va' dire: « Bon, je comprends tout ce que vous dites, mais je suis comme je suis. Au niveau intellectuel, verbal, je comprends, mais je n'ai pas été profondément, intimement touché. »

Pupul Jayakar : Mais la question n'est-elle pas d'abord celle du premier contact avec la pensée, au sein de l'esprit même? J'ai l'impression que nous ne faisons que parler de l'observation de la pensée. Ce qui n'a rien à voir avec la réalité de l'état d'attention.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Je comprends. Mais nous nous écartons du problème de base. Le monde devient de plus en plus superficiel, de plus en plus axé sur l'argent, le pouvoir, l'importance sociale, l'identification - moi, moi, moi, c'est tout ce qui compte. Et tout ce qui nous environne nous encourage à suivre cette pente. Vous, qui avez voyagé, qui avez aussi été témoin de tout cela, que pensez-vous de la situation? Il y a toutes ces personnes extraordinairement intelligentes et habiles, et tous ces gens stupides et névrosés, ceux qui ont une opinion toute faite dont ils ne démordent jamais, comme les communistes ; l'univers totalitaire, c'est ça: on arrive à une certaine conclusion, et c'est définitif.

Pupul Jayakar : Mais face à des engagements de ce type, on est impuissant. On ne peut toucher que ceux qui sont libres de tout engagement.

Krishnamurti : Et qui sont-ils?

Pupul Jayakar : Je dirais qu'à l'heure actuelle, la réticence aux engagements de tous ordres est un signe de bonne santé.

Krishnamurti : Sont-ils jeunes, ceux-là?

Pupul Jayakar : Il y a de nos jours, et surtout depuis les deux dernières décennies, de plus en plus de gens qui ne s'impliquent pas dans quoi que ce soit.

Krishnamurti : J'ai des doutes à ce sujet. J'aimerais vraiment beaucoup remettre cette idée en cause.

Pupul Jayakar : C'est vrai, je vous assure, Krishnaji. On constate d'une part une dégradation générale, et de l'autre le refus de tout engagement. Sans doute les gens ne savent-ils plus vers quoi se tourner, ou quelle direction prendre, ils...

Krishnamurti : Mais ils ne participent à rien,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'appartiennent à rien.

Pupul Jayakar : Non, en effet.

Krishnamurti : Je sais que des gens comme ceux-là, il en existe. Mais, voyez-vous, ils ont tendance à être indécis et confus.

Pupul Jayakar : Oui, parce qu'ils traduisent tout sous forme de concepts ; c'est si facile de transformer vos propos mêmes en concepts.

Krishnamurti : Bien sûr, bien sûr.

Pupul Jayakar : Et d'avoir des axiomes qui font écho à ce que vous dites. Alors que si l'on vivait dans une culture où l'existence s'appuie sur la vision pénétrante…

Krishnamurti : Je n'utiliserais pas dans ce cas le mot « culture ».

Pupul Jayakar : Mais je songe à une culture humaine qui sera peut-être celle où l'esprit serait enfin ancré dans la perception directe. Si je puis me permettre la question, qu'advient-il alors, dans ce contexte-là, de toutes les civilisations que le monde a vues et connues?

Krishnamurti : Elles disparaissent, comme l'a fait la civilisation égyptienne.

Pupul Jayakar : Non, ces civilisations ont sans doute disparu, mais elles font toujours partie intégrante de l'espèce humaine.

Krishnamurti : Bien sûr, cela revient au même.

Pupul Jayakar : Mais quand vous effacez d'un geste…

Krishnamurti : En d'autres termes, Pupulji, qu'est-ce que la liberté? Nous rendons-nous compte que nous sommes prisonniers de nos propres fantasmes, de notre imaginaire, de nos conclusions et de nos idées, sommes-nous conscients de tout cela?

Pupul Jayakar : Je crois que oui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Pupul, si nous sommes conscients, attentifs à tout cela, tout le système est grillé, fini!

Pupul Jayakar : Cela suppose, bien entendu, qu'à un moment donné, il nous devienne impossible... car vous n'admettez pas qu'il puisse y avoir un stade intermédiaire, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Non, c'est exclu.

Pupul Jayakar : Tout le problème est là.

Krishnamurti : C'est la même chose lorsqu'un homme violent s'efforce de devenir non violent: pendant tout le stade intermédiaire, il est violent.

Pupul Jayakar : Non, pas forcément. N'est-ce pas là aussi une question de temps?

Krishnamurti : Question de temps et de pensée, etc., c'est-à-dire de quoi? Question de limites. Si, tout d'abord, nous reconnaissons, nous percevons le fait que la pensée est limitée, quels qu'en soient l'orientation, le domaine d'action - chirurgie, technologie, informatique, etc. -, y compris lorsque la pensée se livre à des investigations sur elle-même: la pensée étant limitée, votre investigation sera forcément très, très limitée.

Pupul Jayakar : Oui mais voilà, Krishnaji: même si je vois tout cela, ce qui manque, c'est l'attention suffisante pour que les choses restent vivaces tout au long de la journée. C'est l'intensité, la force de cette attention, la capacité de vigilance qui...

Krishnamurti : Voyez-vous, Pupul, comment fait-on pour avoir cette passion? Pour avoir en soi ce mouvement d'énergie si stable que ni la pensée ni une activité quelconque ne peuvent le dissiper? Je crois que cela n'advient que lorsqu'on a compris la souffrance, et la cessation de toute souffrance: alors est la compassion,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'amour, et tout le reste. Cette intelligence est une énergie sans la moindre défaillance.

Pupul Jayakar : Vous voulez dire qu'il n'y a ni hauts ni bas?

Krishnamurti : Non, bien sûr, comment serait-ce possible? Pour qu'il y ait des hauts et des bas, encore faut-il en avoir conscience. Et qui donc est celui qui en prendra conscience?

Pupul Jayakar : Mais est-il possible de maintenir, tout au long de la journée, ce...

Krishnamurti : Cette énergie, elle est là. On ne peut pas la garder captive, c'est comme un parfum qui est là, palpable. C'est pourquoi il nous faut comprendre l'ensemble du conditionnement de notre conscience. Je crois que c'est cela, la véritable étude, la véritable investigation: elle consiste à explorer cette conscience qui est le terreau, le fondement commun de toute l'humanité. Et jamais nous ne l'explorons en profondeur - pas à la manière d'un professeur ou d'un psychologue, ce n'est pas cela que je veux dire - mais jamais on ne dit: « Oui, je vais étudier, examiner cette conscience qui n'est autre que moi. »

Pupul Jayakar : Mais si, on le dit. On ne me fera pas dire le contraire: nous le disons vraiment.

Krishnamurti : Mais on ne le fait pas.

Pupul Jayakar : Si, on le fait.

Krishnamurti : En partie seulement.

Pupul Jayakar : Je ne suis pas du tout d'accord. Nous le faisons, nous sommes attentifs, nous explorons.

Krishnamurti : Alors? Êtes-vous allée jusqu'au bout, jusqu'à la fin?

Pupul Jayakar : On s'aperçoit soudain qu'on a manqué

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'attention.

Krishnamurti : Non, je ne crois pas que l'inattention ait de l'importance. La fatigue est peut-être due au fait que le cerveau est saturé d'exploration, cela suffit pour aujourd'hui. Il n'y a rien de mal à cela. Mais, voyez-vous, je récuse cette question d'attention et d'inattention.

Pupul Jayakar : Mais c'est le problème essentiel, celui qui préoccupe la plupart des esprits.

Krishnamurti : Je n'exprimerais pas les choses ainsi. Je dirais plutôt que là où intervient cette fin totale, définitive, un nouveau commencement se fait jour, doté de son propre élan. Et qui n'a rien à voir avec moi. Cela signifie qu'il faut être totalement libéré de l'ego. Et il est excessivement difficile de s'en affranchir, car il se dissimule sous de multiples masques, tantôt sous un rocher, tantôt derrière un arbre, tantôt sous le couvert d'une activité.

Brockwood Park, le 24 juin 1983

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Brockwood Park, le 24 juin 1984

Ronald Eyre, était écrivain et producteur de télévision.

Ronald Eyre : Je voudrais vous demander ce que vous pensez de la notion de légèreté, qui est pour moi une chose de plus en plus importante ; sachant que si j'entame un travail avec une certaine pesanteur, il se détruit de lui-même, en quelque sorte, alors que si j'aborde les choses avec un brin de légèreté, de jeu, sans les forcer...

Krishnamurti : Je me demande quel sens vous donnez à ce mot - « légèreté ».

Ronald Eyre : Par exemple, lorsqu'on a un projet en tête, la fin est déjà connue d'avance, on sait dès le début ce qui va se passer. Ce que j'entends par légèreté, c'est le fait de permettre à des choses - à des idées ou des notions - d'advenir inopinément.

Krishnamurti : Voulez-vous dire que lorsque vous travaillez, vous vous concentrez, mais que lorsque cette concentration n'est plus focalisée, alors ces autres choses adviennent?

Ronald Eyre : Oui. Comme bon nombre d'entre nous, j'ai reçu une éducation très puritaine, prônant la valeur de l'effort. Je dois aujourd'hui apprendre à admettre que l'effort peut être aussi à double tranchant, et que, s'il est excessif, il peut nous pousser à des conclusions hâtives, nous rendre sourds et aveugles à toutes sortes de choses qui mériteraient pourtant d'être vues et entendues. J'ai l'impression d'avoir besoin de prendre du recul, et de « jouer » plus. Est-ce bien logique?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Il s'agit d'être ouvert à d'autres pensées plutôt que de s'en tenir à un seul mode de pensée ou d'effort?

Ronald Eyre : Et de permettre à la pensée de bouger librement, de sorte qu'elle se façonne de manière spontanée, et prenne éventuellement des directions inattendues.

Krishnamurti : Diriez-vous que la distraction est nécessaire?

Ronald Eyre : C'est de la distraction, sans en être. On pourrait peut-être appeler cela de la distraction attentive, mais elle ne consiste pas simplement à être à ouvert à tout.

Krishnamurti : Ce n'est pas avoir l'esprit vide.

Ronald Eyre : Exactement.

Krishnamurti : La concentration s'accompagne donc d'une forme de distraction dont on a conscience.

Ronald Eyre : Ce dernier aspect me paraît très important.

Krishnamurti : Mais lorsqu'on a conscience qu'il s'agit de distraction, est-ce encore de la distraction?

Ronald Eyre : C'est peut-être une forme très subtile de concentration. Il me semble qu'il s'y mêle aussi un élément de peur - la crainte qu'une erreur ou un événement fâcheux ne surviennent. Alors on est paralysé, et l'on croit se concentrer, alors qu'en réalité on s'est coupé de tout. Ce constat vous paraît-il exact?

Krishnamurti : Seulement en partie. Pouvons-nous examiner ensemble ce qu'est la concentration, et revenir ensuite au reste? Que signifie pour nous le terme « se concentrer »? Focaliser notre pensée sur un point précis?

Ronald Eyre : Le terme « focaliser » suggère une intention peut-être un peu trop appuyée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, on se concentre sur ce qu'on fait, sans admettre aucune intrusion extérieure.

Ronald Eyre : Être totalement disponible à l'égard de ce qu'on fait - voilà peut-être une autre définition possible.

Krishnamurti : Oui, en effet. Que se passe-t-il lorsqu'on est ainsi concentré, focalisé sur une chose? N'est-ce pas une manière de s'isoler de toute autre forme de pensée, de toute autre forme de distraction, si l'on peut dire? On barricade derrière un mur, et l'on dit: « Ne pensons rien d'autre, ne pensons qu'à cela. »

Ronald Eyre : En disant cela, vous avez mimé le geste de léger agacement qui signifie: « Ne venez pas m'embêter, fous voyez bien que je me concentre. » Bien que moi aussi je fasse souvent cela, ce désir d'isolement est, je crois, mêlé de peur, et il serait sans doute plus utile d'essayer cette concentration qui, simplement, tranquillement, met les autres choses à l'écart.

Krishnamurti : Je n'en suis pas sûr.

Ronald Eyre : Ah ! Il faut m'en dire plus !

Krishnamurti : Pourrions-nous d'abord examiner ce qui nous incite à la concentration? C'est d'avoir un motif, une direction, un objectif, un désir intense, c'est-à-dire une volonté, qui nous fait dire: « Je dois faire ceci, ou cela est nécessaire. » Je me concentre, et je repousse alors toute autre manifestation de ma pensée. Je m'isole donc momentanément à l'abri d'un mur, et c'est une forme de résistance ; ou, en d'autres termes, une forme de volonté égoïste de m'accrocher à quelque chose, qui se mue alors en peur.

Ronald Eyre : Oui, il semble évident que vu sous cet angle-là, c'est un prélude à l'échec, l'annonce d'une paralysie face à l'action. Ce qui m'intéresse, c'est donc

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'état suivant, celui où l'on est réellement « en état de concentration » - pour reprendre encore une fois le même terme, bien qu'il y en ait peut-être un meilleur -, où l'on est donc parfaitement libre, ouvert et disponible face à l'événement.

Krishnamurti : Il y a un autre terme, qui est l'« attention ».

Ronald Eyre : L'attention, oui, c'est nettement mieux.

Krishnamurti : Mais c'est beaucoup plus compliqué. L'important n'est pas d'être disponible, mais attentif.

Ronald Eyre : L'attention nous laisse-t-elle toute latitude d'être surpris par les événements qui nous adviennent?

Krishnamurti : J'aimerais préciser un peu ce point. « Être attentif » signifie donner toute son énergie, sa sensitivité, impliquer tout le système nerveux, de telle sorte que non seulement l'ouïe ou les yeux, mais tout en soi est intensément vivant. Dans cet état d'attention, il n'y a pas de centre, pas de « moi » en train d'être attentif. Cet état est donc dénué de peur. Je ne sais pas si je me fais clairement comprendre.

Ronald Eyre : Oui, je comprends.

Krishnamurti : Dès l'enfance on nous a entraînés à la concentration. A l'école, les maîtres nous disent: « Concentrez-vous, au lieu de regarder par la fenêtre. » Mais il y a contradiction, car moi, j'ai envie de regarder" par la fenêtre: ainsi naissent l'effort et la peur.

Ronald Eyre : Je crois que c'est pour cette raison que j'ai tout de suite évoqué la légèreté, le goût du jeu. Je m'intéresse beaucoup à cette indispensable attention dénuée de peur dont vous parlez, et qui, sans être solennelle, n'est pas dépourvue de sérieux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : L'attention c'est l'attention, c'est tout.

Ronald Eyre : Elle est simplement ce qu'elle est. Si le mot « jeu » m'intéresse, c'est que dès la plus tendre enfance, mais aussi en raison de ma profession, j'ai une soif insatiable d'histoires. C'est depuis toujours pour moi à la fois un plaisir et un fardeau, j'ai donc tout naturellement opté pour le théâtre, qui me permet de raconter des histoires, aux autres et à moi-même, ou d'en écrire. Et le terme « jouer », bien sûr, est parfaitement adapté aux pièces et autres événements liés au spectacle, d'ailleurs, lorsque j'étais en Inde pour y tourner des films...

Krishnamurti : Avez-vous vu la statue de Shiva dansant?

Ronald Eyre : Bien évidemment. J'avais justement envie que vous me parliez de cela, car il semble merveilleux que le terme de « jouer », ou de « jeu », soit effectivement celui qui permet de décrire la réalité des choses.

Krishnamurti : Mais la danse, le football, le golf - pourquoi ces choses-là ont-elles pris de nos jours une telle importance? Un jeu, c'est un jeu. Mais quand nous jouons, c'est un exutoire, loin de toute concentration. C'est ce que nous faisons - après une longue journée de bureau, nous entrons dans un bar, ou nous allons au cinéma, nous faisons telle chose ou telle autre, dans le but de nous distraire - il y a là une énorme contradiction.

Ronald Eyre : Mais rien de tout cela n'est du domaine du jeu.

Krishnamurti : Non, en effet, ce n'est pas du jeu, mais de la distraction. Mais si on oubliait un instant les termes de distraction » et de « jeu » - que se passerait-il alors?

Ronald Eyre : Que voulez-vous dire?

Krishnamurti : Admettons que je travaille en usine, où

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

j'effectue des tâches terriblement fatigantes et salissantes dans une atmosphère bruyante et malodorante. En quittant l'usine, je rentre chez moi, ou bien je fais halte dans un bar, où je me détends en prenant un verre, etc. Je rentre à la maison dans cet état de détente ; mais ma femme se met à me faire une scène, je m'énerve et nous n'arrêtons plus de nous disputer. Le sexe occupe les intervalles d'accalmie, avec tout ce que cela suppose - voilà ce qu'est ma routine habituelle. La sexualité n'est plus qu'une distraction. Vous me suivez? Le travail, et tout le contexte ambiant me forcent à me distraire - me poussent vers les boîtes de nuit, etc.

Ronald Eyre : Oui, je me crois sans doute libre comme l'air, sous prétexte que je change sans cesse d'activité. Mais dans un autre sens, je passe d'une distraction à l'autre ; en fait si je me lance dans une nouvelle occupation, c'est pour des raisons de confort personnel - quand on commence un nouveau job, la situation paraît confortable, au moins temporairement, mais elle finit par devenir un carcan qui vous emprisonne, et il faut quitter cette prison. Donc, je ne sais pas trop... si, en fait, je sais que l'alternative existe sûrement !

Krishnamurti : Voyez-vous, il y a dans toutes ces situations un élément de peur. Je ne fais pas correctement mon travail, ou bien je bois trop, ou je fais trop l'amour, et je ne sais plus où j'en suis... - c'est ainsi que s'installe un cycle de peur.

Ronald Eyre : Mais ce n'est pas par la seule vertu de la pensée qu'on peut briser le cercle, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Il y a une autre question: ce que nous faisons, le faisons-nous avec amour, par amour?

Ronald Eyre : Si amour il y a, il n'y en a guère ! (Rires.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, encore faut-il qu'il soit là ! Donc, les circonstances nous forcent à nous spécialiser - dans la menuiserie, la science ou l'écriture. Ainsi, notre cerveau devient graduellement de plus en plus étroit et limité. Et cette limitation finit elle-même par devenir ennuyeuse. On a envie de s'évader de tout cela, alors on va jouer, on va s'amuser - la bière, le sexe, les boîtes de nuit, le golf, le football sont là pour ça.

Ronald Eyre : On dirait que toutes ces formes de distraction obéissent à un même processus. Dans les premiers instants de nouveauté, on ressent comme une bouffée d'oxygène, un trop-plein d'énergie, mais dès la phase suivante - c'est vrai pour le sexe, la bière, ou autre chose - l'euphorie initiale se dissipe, et l'oxygène vient bientôt à manquer.

Krishnamurti : Existe-t-il une énergie qui échappe à tout gaspillage? Ce qui élimine donc la peur?

Ronald Eyre : Et qui soit aussi constamment disponible?

Krishnamurti : Cette énergie existe.

Ronald Eyre : Vraiment?

Krishnamurti : Bien sûr. Mais je l'utilise mal, je fais à contre-cœur des choses que je déteste. J'irais volontiers faire un tour à pied par une si belle matinée, mais ma femme me dit: « Allons à l'église ! »

Ronald Eyre : Oui, c'est typique ! Alors, de quoi donc avons-nous peur?

Krishnamurti : C'est exactement la question que je voulais poser. « Jouer ou ne pas jouer », peu importe: le véritable sujet du débat, c'est l'abolition de la souffrance - donc, la vraie vie, ne croyez-vous pas?

Ronald Eyre : Croyons-nous donc que nous allons

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mourir, si nous ratons la prochaine diversion au programme?

Krishnamurti : Bien sûr, bien sûr qu'il y a cette terrible peur de la mort.

Ronald Eyre : Sous une diversité de formes subtiles.

Krishnamurti : Mais je ne sais pas si vous avez envie d'approfondir tout cela.

Ronald Eyre : Mais si, je vous en prie.

Krishnamurti : Tout est lié, en fait, au devenir, non seulement au devenir physique - je suis faible mais je vais devenir fort, je n'ai pas énormément couru ces temps-ci, mais je vais m'y remettre et retrouver la forme ; je fais d'énormes efforts pour y arriver. Tout le monde fait cela aujourd'hui, c'est la mode. Cette quête du progrès aurait-elle fait tache d'huile et gagné le domaine psychologique? Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Ronald Eyre : Oui, je comprends. En fait, notre discussion ne porte pas sur la peur de la mort, mais en quelque sorte sur nos velléités de fuite face au cycle de la vie.

Krishnamurti : Oui, de sorte que l'ensemble de l'existence s'est mué en un vaste mouvement de peur - peur de la mort, peur de perdre son emploi, peur du conjoint, peur de l'échec. Vous suivez? Ce mode de vie est devenu un mécanisme nous menant pas à pas jusqu'à l'ultime peur, celle de la mort.

Ronald Eyre : Oui, tout cela est remarquablement juste. Toute peur a des racines qui se rejoignent dans la peur de la mort. Mais que la peur soit absente à un moment quelconque, et c'est une victoire sur la mort.

Krishnamurti : Non, l'important, c'est de comprendre le sens de la vie, de comprendre que la vraie vie n'est pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette bataille, cette lutte, ce conflit perpétuels, ce désir que j'ai d'avoir toujours plus, d'être toujours meilleur, de me mesurer sans cesse aux autres - puisque un tel est célèbre, je dois le devenir ; comment, il passe à la télévision, et pas moi ! La vie n'est pas non plus ce terrible sentiment de pauvreté ; et toute tentative de devenir riche porte son poids de peur. Je ne vais peut-être jamais devenir riche car il existe des gens tellement plus riches.

Ronald Eyre : En un sens, donc, je vois que ces petites prisons où nous faisons des séjours successifs, autrement dit ces petites distractions, sont incomplètes: quelque chose ;n nous sait que ça ne marchera jamais. Bien des malheurs viennent de là. Au moins, si nous entrons dans un lieu supposé agréable, nous ne tombons pas de haut dès qu'il se révèle infect ! Il y a en nous quelque chose qui sait que les choses ne vont pas marcher.

Krishnamurti : Nous savons que ça ne marche pas, mais nous persistons tout de même dans la même voie.

Ronald Eyre : N'est-ce pas étrange?

Krishnamurti : C'est comme la guerre: nous savons qu'elle est horrible, parfaitement inutile et destructrice. J'ai appris récemment, à l'occasion des cérémonies de commémoration du débarquement allié, que vingt mille jeunes gens avaient été tués au cours de la première attaque. Vingt mille, vous rendez-vous compte ! Et les politiciens glissent discrètement là-dessus.

Ronald Eyre : Mais n'est-il pas vrai que le problème, c'est que, par exemple, si vous dites que vous refusez de regarder les cérémonies à la télévision, ou si vous manifestez ouvertement votre mépris pour ce genre de commémorations, on considère cela comme un manque de respect envers ceux qui sont morts. Alors que c'est tout le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

contraire - il y a de quoi être furieux ! Mon sentiment à moi, c'est que si je fuis les cérémonies du souvenir, c'est justement parce ces morts me touchent. Chaque fois que j'ai fait des films sur la religion, j'ai remarqué que les religions ont souvent servi de refuge évident contre la peur de la mort. Mais cela va beaucoup plus loin: en effet, n'importe quoi - une maison, un travail ou une distraction - peut en ce sens-là faire office de religion - dans ce cas, le monde n'est pas à la veille d'être en ordre, n'est-ce pas? Si l'on pouvait dire que seules les religions ont ces effets-là, on se sentirait libre. Mais ce n'est pas le cas.

Krishnamurti : Où en étions-nous donc?

Ronald Eyre : Nous parlions de la peur de la mort, il me semble. Je la sens omniprésente, et je n'arrive pas à comprendre la présence de cet espèce de juge ou de censeur, à chaque seconde de ma vie...

Krishnamurti : Diriez-vous que la mort fait partie du jeu?

Ronald Eyre : Absolument, une bonne mort fait partie du jeu, en effet.

Krishnamurti : Qu'entendez-vous par une « bonne mort »?

Ronald Eyre : Comparons cela à l'escalade: vous pouvez tomber, mais ça vous est égal. C'est cela, pour moi, une « bonne mort ».

Krishnamurti : C'est comme l'exemple d'un homme très riche, qui a eu tout ce qu'il voulait dans la vie, qui écrit des livres - bref, et voilà qu'à la fin, il déclare: « J'ai eu une belle vie » - et il meurt. Mais il y a tous ceux qui sont paralysés ou infirmes, et tous ces cas terribles de plus en plus nombreux dans le monde. Pour ceux-là, les invalides, les incurables, la mort peut être un événement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

extraordinaire. Mais est-ce de la peur de la mort que nous parlons, ou de la peur de la vie, qui nous fait tant redouter la mort?

Ronald Eyre : De la peur de la vie, plutôt.

Krishnamurti : Pourquoi donc cette peur de la vie? L'une des raisons, c'est que dès l'enfance, on m'a forcé à apprendre, à faire du « par cœur », et on m'a entraîné à résoudre des problèmes. Notre cerveau a été conditionné à résoudre des problèmes mathématiques, ce ne sont que problèmes, toujours et encore, tout au long de l'enfance, puis au collège, à l'université. L'esprit est donc conditionné aux problèmes, et ensuite, lorsqu'il en rencontre un, la solution du problème ne fait que le compliquer encore, sa résolution donne lieu à une bonne dizaine d'autres problèmes ! C'est ainsi que procèdent les politiciens.

Ronald Eyre : Oui, telle que vous la décrivez, notre éducation ressemble à une série de devoirs d'essai, qui servent d'entraînement ,à la résolution des problèmes. Mais le problème qu'on nous pose en définitive n'est jamais le même que dans les devoirs d'essai.

Krishnamurti : Non ; donc que se passe-t-il?

Ronald Eyre : On applique les règles apprises dans l'espoir qu'elles vont marcher.

Krishnamurti : Et elles ne marchent pas.

Ronald Eyre : Non, elles ne marchent pas.

Krishnamurti : Voilà pourquoi l'un des problèmes réels aux-quels sont confrontés les hommes, c'est d'aborder les problèmes en n'en ayant eux-mêmes aucun.

Ronald Eyre : Très juste. En fait, je suppose que c'est le type l'éducation reçue qui nous donne d'avance la définition les problèmes. Or les problèmes rencontrés peuvent être très différents. On ne peut donc résoudre que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les problèmes que l'on a déjà appris à résoudre. On ne peut considérer comme étant des problèmes que les choses que l'on nous a appris à résoudre, or il peut s'en trouver de plus vastes et plus terrifiantes.

Krishnamurti : C'est donc avec un esprit rodé aux problèmes qu'on aborde ceux-ci. Par exemple, la plupart des gens religieux dans le monde croient en Dieu, et ils croient aussi que pour accéder à la divinité, il faut se torturer, jeûner, observer toutes sortes d'interdits - pas de vie sexuelle, interdiction de lever les yeux, ou de ressentir quoi que ce soit, il faut contrôler ses désirs. Et nous sommes ainsi conditionnés. Donc, pour trouver Dieu je subis tout cela, et ensuite je deviens un saint !

Ronald Eyre : C'est fou, quand on y pense! Dans les Écritures chrétiennes, par exemple, il y a de nombreuses allusions à des personnages un peu marginaux, la prostituée par exemple, mais au fur et à mesure que la religion se rigidifie dans ses pratiques, ces cas à part disparaissent, n'est-ce pas?

Krishnamurti : C'est incroyable! Penchons-nous quelques instants sur la question. Nous avons peur de vivre. Nous voudrions connaître la signification, le sens de la vie ; et n'en trouvant pas, nous inventons - les philosophes, les spécialistes, les psychologues entrent alors enjeu -nous inventons ; et cette invention nous tient lieu de sécurité. Ensuite, je m'accroche à cette idée, je suis prêt à me battre, prêt à tuer pour elle.

Ronald Eyre : C'est comme un poison, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Oui, exactement - et c'est ce qui se passe à l'heure actuelle.

Ronald Eyre : Je vais vous raconter une petite histoire. Quand je suis venu ici pour la première fois, il y avait deux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

heures d'attente, on m'a donc installé dans une salle pour voir des vidéos de vos entretiens. Au bout de ces deux heures, j'en étais arrivé à éprouver pour vous une aversion profonde.

Krishnamurti : De l'aversion? Bravo !

Ronald Eyre : Une aversion très nette. J'allai donc déjeuner, en compagnie de mon aversion, quand j'entendis derrière moi une voix qui disait: « Vous devriez essayer les carottes râpées, c'est un délice » - c'était vous, et notre entente a été immédiate et durable. Le plus curieux, c'est que de toute évidence, je m'étais forgé une opinion, j'essayais de prédire l'impression que vous alliez me faire. Je me faisais toutes sortes d'idées et leur effet sur moi était très déprimant. Et pourtant, les carottes étaient délicieuses, votre présence le fut aussi, et ni l'une ni les autres ne me posèrent le moindre problème !

Krishnamurti : Nous cherchons donc à savoir pourquoi la vie est devenue si vide de sens. L'arbre ou le tigre ne se posent même pas la question. Ils disent simplement: « Je vis. » S'il n'y a pas de conflits dans notre vie, pas le moindre conflit, jamais nous ne poserons cette question.

Ronald Eyre : Celle de l'absence de signification de la vie?

Krishnamurti : La question du sens de la vie.

Ronald Eyre : Parce que cette question sous-entend l'idée d'une perfection qu'il nous faudrait avoir - ce qui, une fois plus, n'est que pure fiction. Nous nous nous heurtons à des fictions successives.

Krishnamurti : Nous allons d'illusion en illusion, de fantasme en fantasme, et ainsi de suite. Qu'est-ce qui pousse les êtres humains à poser cette question? Est-ce parce que leur propre vie n'a pas de sens - la vie et les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

horaires de bureau jusqu'à soixante ans, avec toutes ces responsabilités, la maison, les hypothèques, les assurances, les conflits relationnels, et ainsi de suite. Et à soixante-cinq, soixante-dix ou quatre-vingts ans, on finit par claquer ! Alors, vous demandez-vous, quel sens tout cela a-t-il? Car après, il y a la mort. On dit alors: « Je vais mourir, j'espère avoir une autre vie. » Commence alors tout le cycle de l'espoir, du désespoir, de la dépression, de la peur. J'ai accompli tant de choses dans cette vie: voir tout cela s'achever, qu'est-ce que cela signifie? On m'a raconté l'histoire d'un homme qui était immensément riche, ses armoires étaient remplies d'or, d'argent liquide en coupures de toutes sortes, suisses surtout. Alors qu'il était à l'agonie, il déclara: « Puisque je ne peux pas emporter mon argent avec moi, laissez les armoires ouvertes, pour que je puisse le voir en mourant. » Imaginez cela !

Ronald Eyre : Drôle de dernière pensée! J'ai le sentiment, lorsque nous parlons de la mort, que pour nous, c'est un tabou obscène ; au siècle dernier c'était la sexualité, de nos jours c'est la mort - j'ai le sentiment que c'est justement le fait de ne pas vraiment vivre au contact de la mort, de ne pas la côtoyer, qui nous rend la situation à ce point impossible.

Krishnamurti : Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse de cela. La mort, après tout, signifie la fin absolue, définitive - de tous les souvenirs, toutes les expériences, tout le savoir, tous les attachements, toutes les peurs, les souffrances, les angoisses. La fin ultime, c'est comme si quelqu'un coupait en mille morceaux tout l'écheveau que vous aviez filé. Il faudrait que nous parlions de ce qu'est cette fin de l'existence. Cessons-nous jamais d'exister? Ou y a-t-il dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la cessation de l'existence une autre continuité? Qu'est-ce que la fin? Sinon la mort. Certes, je peux croire que je vais renaître dans une autre vie. Je veux y croire, parce que c'est rassurant. Cela me console énormément de me dire qu'au moins j'aurai une autre chance.

Ronald Eyre : Je vois ce que vous voulez dire.

Krishnamurti : Le monde asiatique tout entier croit en la réincarnation. Et l'idée fait aussi son chemin en Occident à l'heure actuelle, on écrit des livres à ce sujet, certains disent y croire.

Ronald Eyre : Oui, ici, dans ce pays, il est dans les traditions de croire en une vie dans l'au-delà.

Krishnamurti : Dans le monde de la chrétienté, cette croyance prend une autre forme, celle de la résurrection, etc.

Ronald Eyre : C'est une manière subtile de nous inciter au silence à propos de tous les événements actuels.

Krishnamurti : Oui, donc il y a la mort, la fin définitive, et il y a la vie. L'existence est devenue... mais inutile d'insister, nous sommes au courant. Et il y a la mort, qui nous guette - non, elle ne nous guette pas, en fait elle est là, nous allons tous claquer, tous mourir. Le problème est là. Il y a un intervalle de temps, qui peut être de cinq ans, de cinquante ou de cent ans, et dans cet intervalle de temps, je vis, j'agis, je souffre, je suis en proie au désespoir - et j'en passe. Jusqu'ici, je n'ai pas résolu le problème que pose cette façon de vivre, ni découvert s'il en existe une autre, exempte de douleur, de souffrance. Puis il y a la mort, qui est la fin définitive de tout cela. Sans cet intervalle de temps, la vie et la mort seraient confondues. Ce qui signifie que chaque jour, tout doit s'achever - que cesse votre attachement ; qu'on cesse de dire mon école,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mon ceci, mon cela - vous suivez? C'est cela qui rend le cerveau si rabougri, si limité.

Ronald Eyre : Mais tous les prétextes à s'attacher nous sont bons ! Par exemple, on peut se féliciter de s'être débarrassé de l'attachement A, tandis que tous les autres, de B jusqu'à Z, sont prêts à prendre la relève !

Krishnamurti : Oui, vous avez raison.

Ronald Eyre : Le problème est si énorme qu'il en devient tuant.

Krishnamurti : Est-il donc possible de vivre sans le moindre attachement?

Ronald Eyre : À votre avis?

Krishnamurti : Oui, je le crois. C'est la seule manière possible de vivre, sinon la vie est infernale. La seule voie possible, c'est de vivre de façon à ce que l'existence englobe aussi la mort, de sorte que vivre soit en même temps mourir, et que chacun se déleste chaque jour de ce qu'il a accumulé au fil de la journée. Si je tiens à cette maison, je sais que la mort viendra un jour me dire: « Assez vécu, mon vieux, c'est fini » - alors je dis: « Bon, je vais en finir avec mon attachement pour cette maison. » Il ne faut pas s'attacher.

Ronald Eyre : Ne pas s'attacher à la maison, tout en s'en servant. Cela pose problème, car le non-attachement peut fréquemment devenir une forme de résistance.

Krishnamurti : Il faut être libre de tout attachement. Autrement dit je vis dans cette maison, j'en suis responsable, comme de tout ce qui s'y passe, mais en même temps, je sais que je vais mourir. Mais tant que je suis en vie, je suis pleinement responsable.

Ronald Eyre : Il doit y avoir quelque chose en nous qui pense que la vie va nous faire souffrir si nous la vivons.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tandis que notre esprit dit: « Oui, je sais que c'est stupide d'espérer trouver refuge en quoi que ce soit - relations, alcool ou travail », il semble qu'il y ait, ailleurs dans notre esprit, une autre voix, douce et subtile, qui nous souffle: « Mais l'alternative est bien plus terrifiante. »

Krishnamurti : Oui, voilà pourquoi il faut se demander s'il existe un devenir - voilà pourquoi la fin du devenir, c'est la peur.

Ronald Eyre : La fin du devenir, c'est la peur - oui.

Krishnamurti : Le devenir psychologique existe-t-il vraiment? Le devenir existe dans le monde, en ce sens qu'un apprenti qui travaille avec le maître charpentier va peu à peu devenir son égal. Mais cette même conception fait tache d'huile, s'étend à une autre zone, au domaine psychologique, intérieur - je dois devenir quelque chose, sinon, je suis perdu, je suis un raté, je suis déprimé, d'ailleurs, tiens, regarde, toi tu es devenu quelqu'un, alors que moi je ne suis rien.

Ronald Eyre : Cela sous-entend que le stade actuel vaut mieux que le précédent, que le maître vaut mieux que l'apprenti. J'ai l'impression que les gens que j'admire ont, outre leur âge officiel, celui du calendrier, un âge tendre qu'ils n'ont jamais quitté. Les gens que j'aime vraiment ont cette étrange faculté de fraîcheur, d'étonnement. Moi, je me méfie toujours de toute idée de progrès à accomplir, de contrat à remplir. Et quel que soit le moyen par lequel nous cherchons à briser les murs de nos petites prisons, chacun de ces moyens, n'étant rien d'autre qu'une idée, sera toujours marqué par la peur.

Krishnamurti : Tout à fait. Et l'idée se transforme en peur.

Ronald Eyre : Exactement. L'idée de libération, c'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

donc de la peur. Alors, on attend.

Krishnamurti : Non.

Ronald Eyre : Que fait-on, alors?

Krishnamurti : Nous cherchons à savoir s'il est possible de mettre fin à la peur.

Ronald Eyre : Mettre fin à la peur...

Krishnamurti : En s'en prenant non pas à une branche particulière de la peur, mais à l'arbre entier. Or, nous nous contentons d'élaguer les peurs.

Ronald Eyre : Mais avec quelle hache? Comment attaquer l'arbre?

Krishnamurti : Nous allons examiner cela. Qu'est-ce que le temps? Je ne parle pas ici du temps de la montre, de l'horloge, du temps scandé par le soleil levant, le soleil couchant.

Ronald Eyre : Je crois que je ne peux comprendre le temps qu'à partir de ce qui est lié au passé.

Krishnamurti : Je ne vous le fais pas dire. Le temps, c'est donc ce qui s'est passé hier.

Ronald Eyre : Voilà une chose qui sait me donner la notion du temps.

Krishnamurti : Oui, c'est ce qui s'est passé hier, ou voici un millier d'hiers, ou ce qui s'est passé pendant les quarante-cinq mille ans où l'homme a vécu sur terre, le temps c'est tout cela, réactualisé au présent.

Ronald Eyre : Notre pensée se situe dans le présent et tout ce que nous savons du passé se situe dans le présent.

Krishnamurti : Oui, tout est inclus dans le présent. Et le futur, lui aussi, est inclus dans le présent.

Ronald Eyre : Nous partons du principe qu'il va forcément y avoir un futur, et nous nous y projetons.

Krishnamurti : Nous nous projetons dans le futur, dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un demain. Et le passé, c'est aujourd'hui, dans le présent.

Ronald Eyre : C'est sous cet angle qu'il faut voir les choses.

Krishnamurti : C'est un fait, une réalité. Je me souviens de notre rencontre de l'an dernier: les éléments enjeu sont donc d'une part ce laps de temps, de l'autre la reconnaissance (si je vous reconnais), le futur étant identique au présent, car je vous retrouverai l'année prochaine, et je vous redirai: « Bonjour, mon ami. » Le futur, c'est donc aussi maintenant. Le présent contient le passé, le présent et le futur. Il n'y a donc pas de futur. Je ne sais pas si vous voyez bien cela.

Ronald Eyre : Oui, je vois effectivement ce que vous voulez dire.

Krishnamurti : Le futur, c'est ce que vous êtes maintenant.

Ronald Eyre : Oui, il est étonnant de voir à quel point nous habitons ce futur, inventé de toutes pièces.

Krishnamurti : Le futur, c'est donc maintenant. Et si le « moi » n'est pas mis en pièces dès maintenant, demain je serai toujours parfaitement identique à moi-même. Je doute qu'il y ait la moindre possibilité d'une évolution psychologique.

Ronald Eyre : Moi de même.

Krishnamurti : Il n'y en a aucune.

Ronald Eyre : Il semble bien que non, sauf sous forme de fiction, fruit de notre imagination.

Krishnamurti : Je vois donc que, pour moi, il n'existe pas de « plus » ni de « mieux ». Le mieux, c'est le futur, c'est la mesure de comparaison, c'est ce que je devrais être. Et ce que je devrais être est une évasion face à ce que je suis. Et cela crée un conflit. Si je vois, de manière effective,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et non théorique ou sentimentale, le fait réel, à savoir que dans le présent est contenue la globalité du temps, et qu'il n'y a par conséquent ni devenir, ni objectif à atteindre...

Ronald Eyre : Cette façon de penser est si radicale ! On a l'impression que l'idée n'est pas totalement inédite: elle semble familière, mais aussi terriblement insolite, en ce sens qu'elle est un défi à tous nos principes de vie. Parlez-moi aussi de cette fameuse hache.

Krishnamurti : J'y viens.

Ronald Eyre : Parce que je veux pouvoir l'emporter avec moi !

Krishnamurti : Posons-nous la question, monsieur: qu'est-ce que le changement? Si je change en fonction d'un idéal à venir, cet idéal est une projection de ma pensée, qui implique aussi le temps - la pensée, c'est le temps. Si l'on saisit vraiment le sens profond de cette affirmation, ou de cette perception du fait que le temps est tout entier dans l'instant, et qu'il n'y a donc pas de demain au sens de « demain, je vais devenir quelqu'un », alors le conflit prend fin.

Ronald Eyre : Oui.

Krishnamurti : L'enjeu est énorme. Nous considérions jusqu'ici le conflit comme étant un mode de vie admissible, et voilà qu'il cesse à présent. En d'autres termes, il faut que je comprenne le changement: je suis ceci, mais si je ne change pas, demain je serai exactement tel que je suis à présent. Je me pose donc la question: le changement psychologique est-il vraiment possible? Ou serait-ce plutôt qu'il n'y a rien d'autre que ce qui est - et que c'est l'attention qu'on porte à ce qui est qui met justement fin à ce qui est? Mais on ne peut pas être totalement attentif à ce qui est lorsqu'on a un idéal.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ronald Eyre : C'est exact.

Krishnamurti : On m'a demandé un jour de prendre la parole aux Nations unies. Notons déjà la contradiction dans les termes « Nations unies »... Leur idéal, c'est le rassemblement, l'amitié entre les peuples, bref tout ce bla-bla-bla, or rien de tout cela ne se réalise jamais. Parce que le principe - mon pays et le vôtre, mon Dieu et le vôtre - est faux. Les Russes ont leur idéal, les autres ont le leur. Ainsi, si l'on perçoit vraiment, si l'on éprouve vraiment dans toute sa dimension, le fait que le temps, le temps tout entier, c'est maintenant, tout change comme sous l'effet de la foudre.

Ronald Eyre : Quand vous dites que le temps c'est maintenant, ce « maintenant » est-il toujours heureux?

Krishnamurti : Pourquoi devrait-il être heureux?

Ronald Eyre : Justement, on peut se le demander.

Krishnamurti : Pourquoi devrait-il être une chose plutôt qu'une autre? Ce point mérite d'être approfondi, je crois. Qu'est-ce que n'être rien? Car nous voulons tous être quelque chose. Ce désir est un sentiment de manque. Ma maison n'est pas très belle, j'en veux une plus belle. Je n'ai pas toutes les connaissances contenues dans les livres - il faut que je lise. Il y a donc en nous cette soif immense. Et de quoi avons-nous soif? Nous voulons la paix, nous avons soif de paix, et nous vivons dans la violence.

Ronald Eyre : C'est toujours ailleurs qu'en nous-mêmes que nous cherchons les sources de la violence.

Krishnamurti : Exactement, d'où le discours non violent. L'homme est un être violent, qui vit sans cesse dans la violence, l'affrontement, la querelle, le conflit, tout en œuvrant parallèlement pour la paix !

Ronald Eyre : Je vais vous expliquer comment m'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

venu le terme d'« heureux » - qui n'avait pour moi aucune connotation sujette à caution. Je me suis soudain rappelé une grande exposition à l'Olympia, intitulée « l'Intellect, l'Esprit et »... je ne sais plus le titre exact. Il y avait là de nombreux stands tenus par des participants de diverses obédiences religieuses, et ils souriaient tous. Ils vendaient, en somme, cette espèce de qualité souriante, de « ravissement » radieux. J'aurais donné n'importe quoi pour croiser un stand où tout le monde aurait souffert d'une horrible migraine !

Krishnamurti : Comme on vous comprend ! Ainsi, le mot « changement » sous-entend: je suis ceci, je dois devenir cela. Nous sommes conditionnés de la sorte dès la plus tendre enfance.

Ronald Eyre : Conditionnés à attendre quelque chose.

Krishnamurti : Et ce conditionnement a une telle force ! Je vois une petite voiture, j'ai envie d'une plus grosse. Je vous vois à la télévision - pourquoi n'y suis-je pas, moi? Vous connaissez bien cette soif insatiable, non seulement la soif de publicité, mais la soif de Dieu, la soif d'illumination, la soif d'une vie juste, la soif d'unisson. Pourquoi sommes-nous torturés par tant de soifs?

Ronald Eyre : Je l'ignore. Il y a cette immense béance affective, ce sentiment de n'être pas vraiment aimé, avec en compensation l'espoir que, peut-être, la grosse voiture vous enveloppera dans un cocon plus douillet qu'une petite voiture ! Je crois qu'il y a transfert sur un objet du manque d'affection ressenti.

Krishnamurti : En partie. S'agit-il de ce sentiment d'insuffisance que l'on a en soi? Je ne suis pas aimé...

Ronald Eyre : Cette impression me paraît très réelle.

Krishnamurti : Je ne suis pas aimé. Je ne suis pas aimé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de cette femme ou de cet homme, et il faut absolument que je sois aimé d'elle ou de lui. Mais cela nous amène à une autre question très complexe: qu'est-ce que l'amour?

Ronald Eyre : J'aurais tendance à dire que c'est le plus souvent de la possessivité.

Krishnamurti : Bien sûr. La possessivité, l'attachement, la jalousie, le plaisir sexuel, le désir de renouveler ce plaisir.

Ronald Eyre : C'est aussi l'amour de soi.

Krishnamurti : C'est toute cette zone émotionnelle que nous qualifions d'« amour ». J'entends dire autour de moi: « Comment peut-il y avoir d'amour sans jalousie? » Autrement dit sans haine ! Une autre question s'impose aussi: quelle relation y a-t-il a entre l'amour et la mort? Cela fait donc deux questions: qu'est-ce que l'amour, et quel cet état où l'amour et la mort se côtoient? Au sens ordinaire du terme « amour », une quelconque relation existe-t-elle? Et si la relation existe, quelle en est l'expression, la manifestation?

Ronald Eyre : L'amour au sens ordinaire dont nous parlons, je le vois comme une série de contrats d'assurance contre la mort, où la compagnie d'assurances court à la faillite certaine. Mais nous signons tout de même le contrat.

Krishnamurti : Pour commencer, jamais nous ne posons cette question.

Ronald Eyre : A propos des liens entre amour et mort? Non, en effet. En tout cas, certainement pas au moment où l'on plonge dans l'amour.

Krishnamurti : Et si - avec votre permission - je vous pose la question de cette relation entre l'amour et la mort, quelle est votre réaction? Y a-t-il une relation entre les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

deux? Et -si oui, quelle en est la nature?

Ronald Eyre : Eh bien... l'amour au sens de possession consiste, semble-t-il, à essayer d'éviter la mort, à empêcher qu'elle ne survienne. La possession, vue sous l'angle évoqué, consiste à vouloir trouver une permanence là où nulle permanence n'est possible. C'est donc une tentative d'aller à l'encontre de cette réalité, qui est que tout meurt un jour.

Krishnamurti : C'est cela. La mort, c'est l'impermanence.

Ronald Eyre : La mort c'est l'impermanence - un terme permanent sert ainsi à décrire un phénomène impermanent.

Krishnamurti : La mort, c'est l'impermanence, et la possessivité espère une permanence.

Ronald Eyre : Absolument, elle voudrait que l'amour dure éternellement. Curieusement, c'est dans les mauvais poèmes que l'amour est éternel, alors que dans les plus beaux, tout s'effondre en général !

Krishnamurti : Quelle relation y a-t-il, alors? Quelle relation y a-t-il entre l'obscurité et la lumière? L'obscurité d'une nuit sans lune, sans étoiles, l'obscurité de la forêt. J'ai connu cette situation, où l'on est dans le noir absolu, dans une obscurité impénétrable. Puis le soleil se lève et tout n'est que lumière. Quelle relation y a-t-il entre les deux?

Ronald Eyre : Dites-le-moi.

Krishnamurti : Je ne crois pas qu'il y en ait une. La lumière, c'est la lumière - un point, c'est tout. Disons les choses en d'autres termes: quelle relation y a-t-il entre le bien et le mal? Y en a-t-il même une?

Ronald Eyre : Avant de parler de bien et de mal,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prenons l'exemple de l'obscurité et de la lumière. Si l'on me demande de décrire une chose quelconque, j'ai effectivement besoin de la présence de l'une - l'obscurité - avant de pouvoir aborder l'autre - la lumière. Par exemple, si je décris cette forêt dans laquelle je ne vois pas un seul arbre, c'est cela, l'obscurité ; puis naturellement, quand monte la lumière du jour, les arbres deviennent visibles.

Krishnamurti : C'est donc en fonction de vos perceptions que vous évaluez la lumière.

Ronald Eyre : Oui, c'est exact.

Krishnamurti : C'est évident. Mais creusez un peu plus loin, un peu plus profond. Quelle relation y a-t-il entre ce qui est bon et ce qui est soi-disant mauvais ou mal? Le bien est-il issu du mal? Je sais ce qui est mal, ou je fais l'expérience de ce qui est douloureux, et c'est pour cette raison que je me tiens à l'écart du mal, ou que je tâche de m'en éloigner pour aller vers le bien.

Ronald Eyre : Pour ma part, j'emploierais les termes de bien ou de mal pour qualifier des phénomènes très transitoires.

Krishnamurti : Le bien serait transitoire? Non. Ce qui est bon, ce qui est beau, n'est pas transitoire.

Ronald Eyre : Pourquoi pas?

Krishnamurti : Examinons un instant la question. Si le bien - peu importe le nom que vous lui donnez - résulte du mal, est enraciné dans le mal, alors il n'est pas le bien, mais il fait au contraire partie du mal. Tout contraire prend racine dans son propre contraire.

Ronald Eyre : Oui, j'ai saisi cela.

Krishnamurti : Existe-t-il un bien qui ne soit pas issu du mal?

Ronald Eyre : Je crois que rien ne répond à ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qualificatif, car nous avons déjà utilisé ce terme dans une acception précise.

Krishnamurti : Donnez-lui un autre nom, cela n'a pas d'importance. Le bon, le beau, le vrai - ce sont là de bons vieux mots démodés. Mais je conteste qu'il puisse exister un contraire.

Ronald Eyre : Un contraire au bien, ou un contraire à tout autre contraire?

Krishnamurti : Un contraire dans l'absolu. Bien sûr, il y a l'homme et la femme, le petit et le grand, mais je ne parle pas de cela.

Ronald Eyre : Ce sont que des conventions d'ordre pratique.

Krishnamurti : Oui, mais en dehors de la convention, existe-t-il quelque chose d'aussi absolu, sans lien avec le relatif?

Ronald Eyre : J'hésiterais beaucoup moi-même à me prononcer sur ce point. Je ne m'en sens pas capable. Et je crains comme la peste ceux qui se risquent à le faire, car ils deviennent des meurtriers.

Krishnamurti : Non, au contraire !

Ronald Eyre : Que voulez-vous dire?

Krishnamurti : Ce dont je parle, c'est de la liberté inhérente au bien, pas du mauvais usage que l'on fait de la liberté. Ce dont on voit l'exemple dans le monde, c'est du mauvais usage de la liberté. Mais la liberté est bonne, elle a en elle cette qualité du bien. Je n'aime pas recourir au terme de vertu morale, qui est si dévalué, pourtant la liberté a en elle cette même profondeur, cette même intensité.

Ronald Eyre : Une fois de plus, la question de l'absence de peur nous ramène en quelque sorte au voisinage de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

peur.

Krishnamurti : Bien sûr. D'où notre question: est-il possible d'être complètement libéré de la peur? La peur, qui n'est ni de ce qui risque d'arriver et que je pourrais craindre, ni de ce qui est déjà arrivé et que je crains - mais qui est faite de ces deux éléments, le passé et le futur, qui sont le « maintenant ». Le « maintenant » - autrement dit la peur - peut-il être complètement effacé?

Ronald Eyre : La présence de ce « maintenant », tel que vous l'envisagez ici, est étroitement liée au fait que nous portons en nous ces fantasmes du passé et du futur.

Krishnamurti : C'est juste.

Ronald Eyre : Il est donc plutôt risqué de vouloir même parler de « maintenant ».

Krishnamurti : Mais nous sommes bien obligés de recourir à ce terme. Vous êtes assis là, je suis assis ici, c'est cela, « maintenant ».

Ronald Eyre : Mais le scalpel doit trancher plus profondément dans le vif.

Krishnamurti : Bien entendu. Toutes ces questions exigent un brin de subtilité !

Ronald Eyre : Oui, c'est vrai. Mais la peur persistera tant que le couteau n'aura pas touché beaucoup plus profond.

Krishnamurti : Naturellement. Qu'est-ce donc que la peur? Pas la peur théorique, mais la peur réelle, celle qui envahit le cœur, le cerveau, qu'est-ce que la peur, et comment survient-elle? Quelle en est la source, la racine, l'origine?

Ronald Eyre : La première impression, c'est en gros que la peur est le sentiment de ne pas se sentir à sa place, de ne pas être là où l'on devrait être. La peur sous-entend

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un « il faudrait » - ce qu'il faudrait être.

Krishnamurti : Nous l'avons déjà dit: « il faudrait être », « je devrais être ». Mais quelle en est la racine? Nous avons dit que la peur était un arbre immense - mais quel arbre fabuleux nous avons là, c'est un chêne gigantesque, qui couvre une énorme surface! Voilà à quoi ressemble notre peur. Mais la racine de ce chêne, malgré l'énormité des branches, elle est là, au cœur de ce centre, au cœur du « moi ».

Ronald Eyre : Cette racine, quelle est-elle, comment la décririez-vous? Ou seriez-vous en train de me demander d'en faire la description?

Krishnamurti : Il ne s'agit pas de la décrire. C'est un fait lié au temps et à la pensée. Le temps et la pensée sont la racine de la peur. Nous essayons de comprendre s'il est possible, psychologiquement, de s'affranchir complètement de la peur. Et la racine de tout cela, à partir de laquelle naît et croît cet énorme chêne, la racine, c'est le temps et la pensée - le temps, synonyme de: « je dois exister, si je n'existe pas, j'ai peur ». La pensée dit: « J'ai existé jusqu'ici et, mon Dieu, j'espère continuer d'exister. »

Ronald Eyre : Y a-t-il une forme de peur qui ne soit pas liée à la pensée? Ou toute peur est-elle systématiquement liée à la pensée?

Krishnamurti : La peur, quelle qu'en soit la forme, est liée à la pensée.

Ronald Eyre : Si un événement soudain vous arrive, tout l'organisme est terrifié.

Krishnamurti : Sur le coup, la peur est absente, mais ensuite la pensée intervient.

Ronald Eyre : Oui, son intervention est très rapide, elle va plus vite que la lumière, et la peur se déclenche par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réaction.

Krishnamurti : Cela soulève une question: la pensée peut-elle être active dans certains domaines - par exemple être pleinement active pour écrire une lettre, pour parler - et dans d'autres domaines, dans le domaine psychologique, rester parfaitement inactive?

Ronald Eyre : Je n'ai jamais rien compris à la pensée discursive. Je n'ai même jamais su préméditer mes phrases. J'ai toujours eu l'impression que toutes les choses importantes pour moi ont chaque fois jailli soudain, comme un éclair.

Krishnamurti : Notre pensée est linéaire.

Ronald Eyre : En fait, nous sommes rodés à un mode de pensée linéaire, mais je ne m'y suis jamais senti à l'aise. C'est toute notre éducation, n'est-ce pas ; c'est la clé de l'échec ou de la réussite aux examens.

Krishnamurti : La pensée est toujours une suite de connexions, d'associations d'idées.

Ronald Eyre : Dirigez-vous donc ici à Brockwood une école fondée sur la pensée mais visant à lui faire barrage?

Krishnamurti : Non, la pensée est absolument nécessaire dans certains domaines, qui requièrent aussi énormément d'attention, de connaissances, de capacités, de savoir-faire, d'ingéniosité et d'invention. Mais cette même activité aurait-elle fait tache d'huile, se serait-elle étendue au domaine voisin?

Ronald Eyre : La formule est excellente: il faut savoir où la pensée est utile, l'avoir sous la main comme un outil efficace.

Krishnamurti : Bien sûr. Si je comprends ce fait, si j'en vois vraiment toute la dimension, la gravité, alors je remettrai en cause les raisons qui font que la pensée ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cesse de bouger, d'être active, dans le domaine psychologique. L'univers psychologique, c'est le « moi », ma conscience, mes échecs, mes succès, ma réputation, mes « je dois être », « je ne dois pas être », ma foi, mes croyances, mes dogmes, mes convictions religieuses, la politique, la peur, la douleur, le plaisir, la souffrance - « moi », c'est tout cela. Ce sont les souvenirs: le « moi » n'est que mémoire.

Ronald Eyre : Et le « moi », pour peu qu'on ait été élevé, comme beaucoup d'entre nous dans ce pays...

Krishnamurti : ... et partout dans le monde.

Ronald Eyre : ... et peut-être bien partout dans le monde, dans une espèce de tradition héritée de Bunyan [1] - dans laquelle il importe de garder son quant-à-soi, d'être responsable de ses actes -, tradition qui est, à certains, égards, sensée, mais à d'autres égards complètement destructrice.

Krishnamurti : Donc, la pensée et le temps sont à la racine de la peur. D'où la question suivante: pourquoi la pensée pénètre-t-elle dans cette zone, dans cet univers de la psyché?

Ronald Eyre : Je me le demande. La pensée donne l'impression de vouloir faire obstacle au danger. Quand une pensée vous vient, c'est comme un gant d'amiante qui permet de garder en main un objet très chaud, on a l'illusion que la pensée permet de contrôler une chose qui, si elle échappait à tout contrôle, pourrait vous submerger.

Krishnamurti : Il y a donc le penseur qui tient quelque chose de très chaud, et la pensée qui dit « Il ne faut pas garder cela entre les mains. »

Ronald Eyre : Oui, elle dit: « Attention. »

Krishnamurti : Il y a donc deux entités séparées. Le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

penseur, et l'objet auquel on pense. Mais qu'est-ce au juste que le penseur?

Ronald Eyre : Une pensée.

Krishnamurti : C'est vrai, mais la pensée dit: « Je suis le penseur, je suis distinct de »... tout le reste.

Ronald Eyre : Oui.

Krishnamurti : Pour réaliser que d'une part, l'observateur, le penseur, le sujet de l'expérience, et d'autre part l'observé, la pensée, l'expérience, ne sont pas séparés, cela suppose une révolution intérieure, une formidable révolution psychologique. Cela signifie qu'il n'y a plus de division, plus de conflit. Et quand vous prêtez alors attention au fait, le fait vole en éclats. Mais on conservera la pensée qui peut servir pour planter un arbre, pour faire éclore cette fleur.

Ronald Eyre : Cela paraît logique, oui.

Krishnamurti : Si l'on est attentif à cela, jamais la pensée ne créera de problèmes.

Ronald Eyre : Oui, je comprends. Tout cela étant dit, nous sommes au pied du mur: étant incapables de concevoir cette situation, nous avons du mal à admettre que nous devons abandonner certaines conceptions du monde.

Krishnamurti : Comme le disait récemment quelqu'un: « Il faut savoir brûler ses idoles. »

Ronald Eyre : Brûler ses idoles - en effet, oui. Et c'est pénible, et irrémédiable.

Krishnamurti : Donc quand on brûle ses idoles, la mort est - vous comprenez?

Ronald Eyre : Oui.

Krishnamurti : Il y a une autre question - j'ignore si vous vous y êtes déjà plongé, non pas théoriquement, mais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réellement: qu'est-ce que la création? Je ne parle pas de l'invention, qui, elle, est issue du savoir - les scientifiques peuvent inventer de nouvelles bombes atomiques, ou d'autres nouveautés, mais ces inventions-là seront toujours issues du savoir.

Ronald Eyre : Mais alors, la création dans quel sens?

Krishnamurti : Une création qui ne soit pas née du savoir. Car le savoir est limité.

Ronald Eyre : Il est certain que parmi toutes les choses que j'ai été amené à faire, à ma manière routinière, il y a eu des moments à part, des instants où l'écriture ne jaillissait assurément d'aucune forme de savoir préalable. Dans ces moments-là, mes limites me semblaient illusoires. Pour une raison inexpliquée, je ne me sentais plus à l'étroit: en ces moments-là quelque chose investit tout l'être, et l'on écrit ou on fait quelque chose qui est l'expression d'une énergie qui ne vient pas de nous.

Krishnamurti : Certes, mais soyons clairs. La création a-t-elle toujours besoin d'une expression, doit-elle nécessairement être mise en mots, s'exprimer sous forme de sculpture, de tableau?

Ronald Eyre : Non, je ne vois pas pourquoi elle devrait obligatoirement s'exprimer.

Krishnamurti : Donc si nous voyons l'un comme l'autre que la création ne saurait naître du savoir...

Ronald Eyre : Cela, c'est certain.

Krishnamurti : Il peut exister diverses formes, différents niveaux d'invention, etc., toujours nés du savoir. Mais existe-t-il un état du cerveau ou de l'esprit d'où tout savoir soit absent?

Ronald Eyre : Et où soit la création? Je crois qu'il existe forcement, je suis sûr qu'un tel état existe.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Tout d'abord, moi, l'écrivain ou l'inventeur, je qualifie ce que je fais de « création ». Devant un tableau de Léonard de Vinci, je dis encore: « Quelle merveilleuse création ! » Nous avons donc employé ce terme de « création » à la fois pour décrire l'acte d'inventer et...

Ronald Eyre : ... et le produit fini. Ainsi, par exemple, une esquisse de la main d'un grand peintre, qui est une œuvre incomplète, faisant partie d'un processus inachevé, peut vous donner un frisson d'émotion que le tableau terminé ne susciterait peut-être pas.

Krishnamurti : Bien sûr.

Ronald Eyre : Le client, le commanditaire du tableau, déborde sur l'œuvre en quelque sorte, et ce, souvent au stade final de l'exécution du tableau. Alors que l'énergie, ce qui soutient l'acte créateur, n'avait nul besoin de cette conclusion finale - et c'est cette énergie qui est présente au moment de la genèse de l'œuvre.

Krishnamurti : C'est l'une des plus vieilles questions au monde: y a-t-il un état de l'esprit ou du cerveau où le savoir n'existe plus? Le savoir est utile dans d'autres domaines, mais il ne faut pas tout mélanger. Ce n'est que lorsque tout savoir s'achève totalement que quelque chose d'inédit voit le jour. Et c'est cela, la création.

Ronald Eyre : La fin du savoir est la création ; oui.

Krishnamurti : Cela demande non pas une discipline conformiste, mais une extrême vigilance, un sens profond de l'observation, de sorte que rien d'autre ne vienne s'immiscer.

Ronald Eyre : Il faut donc tout abandonner... mais nous cesserions alors d'être qui nous sommes. C'est une idée qui fait frémir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Il vaudrait mieux que nous en restions là pour l'instant.

Brockwood Park, le 24 juin 1984

1 ↑ John Bunyan (1622-1688) est un écrivain religieux dont les ouvrages allégoriques, représentatifs d'une morale puritaine fondée sur le sentiment de culpabilité, connurent un immense succès populaire, en particulier le Voyage du pèlerin, qui figura longtemps parmi les livres les plus lus en Angleterre après la Bible. (N.d. T.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Brockwood Park, le 25 mai 1981

Bernard Levin, écrivain, journaliste et homme de radio.

Bernard Levin : Krishnaji, quel est le secret? Que savez-vous donc que tous les autres ignorent?

Krishnamurti : Mais je n'en sais rien!

Bernard Levin : Vous savez forcément quelque chose. Regardez-vous! Regardez l'homme que vous êtes - serein, réalisé, plein, ignorant le conflit -, comment avez-vous fait? Quelle est la clé de tout cela?

Krishnamurti : Je n'ai jamais connu le moindre conflit dans ma vie.

Bernard Levin : Jamais le moindre conflit? S'il en est ainsi, vous devez être un cas pratiquement unique dans l'humanité.

Krishnamurti : Ce n'est pas dû aux circonstances, ni à une quelconque protection, ni à une influence extérieure me garantissant d'être en sécurité. Mais c'est, à mon avis, parce que j'ai réalisé que le conflit détruisait non seulement l'esprit, mais aussi toute la sensitivité de notre prise de conscience. Je n'ai donc jamais eu le moindre conflit ; ce qui me semblait naturel, car pour éviter le conflit, je n'ai jamais eu à faire le moindre effort.

Bernard Levin : Alors que pour nous c'est généralement l'inverse. Comment pouvons-nous donc vaincre le conflit?

Krishnamurti : Je crois que cette victoire a lieu lorsqu'on perçoit d'emblée que le conflit détruit la dignité humaine, qui est l'une des qualités essentielles de l'homme. Si le conflit est perçu avec une lucidité

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

immédiate et profonde, il cesse immédiatement - en tout cas pour moi.

Bernard Levin : Ah! Et pour nous aussi?

Krishnamurti : Oui, c'est valable pour tous.

Bernard Levin : Pour tous? Dans ce cas, comment y arriver? C'est comme la quête du nirvana, du but ultime, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Non, car le but ultime - si telle est l'expression qui convient - consiste à rencontrer cette chose absolument sacrée, qui est totalement vierge de toute contamination émanant de la pensée.

Bernard Levin : L'agent contaminant serait donc la pensée?

Krishnamurti : Oui.

Bernard Levin : Beaucoup trouveront ce concept très étrange.

Krishnamurti : Ce n'est pas un concept, c'est une réalité effective. Pourquoi la réduisez-vous à un concept?

Bernard Levin : Sans doute parce que c'est, ainsi que nous pensons; on nous a inculqué l'idée que la pensée était l'atout le plus essentiel, le plus fort, le plus puissant dont nous disposions.

Krishnamurti : Bien sûr.

Bernard Levin : N'est-ce donc pas exact?

Krishnamurti : Mais la pensée est très limitée.

Bernard Levin : Pourquoi? N'hésitez pas à le dire.

Krishnamurti : Parce qu'elle est issue du savoir, de la mémoire, de l'expérience ; le savoir n'est donc jamais absolu dans aucun domaine.

Bernard Levin : Mais qu'y a-t-il de plus absolu que la pensée? Elle est, dites-vous, issue de l'expérience, de la mémoire, du savoir - mais comment peut-on aller au-delà?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : En fait, je crois qu'il faut pour cela savoir remettre la pensée à sa juste place. Certes, elle est nécessaire - c'est grâce à elle que nous allons et venons, ou que nous avons des caméras, des projecteurs, comme ceux qui sont ici. La pensée sert aussi à fabriquer la bombe atomique et les missiles de croisière... Mais elle est limitée, conditionnée par le savoir, qui n'est jamais absolu quelles que soient les circonstances. Donc, dès qu'on réalise cela, la pensée prend sa juste place, et dès lors, psychologiquement parlant, on cesse de se forger des images - de soi-même comme de quoi que ce soit d'autre. On voit alors les faits tels qu'ils sont.

Bernard Levin : Nous nous plaisons à croire que c'est ce que nous faisons en permanence.

Krishnamurti : Oui, mais prenez l'exemple des religions - chrétienne, hindoue, bouddhiste ou musulmane, peu importe -, elles sont toutes fondées sur la pensée. Or rien de ce que crée la pensée, aucun des rituels, aucune des pratiques que l'on observe au nom de Dieu ne sont sacrés.

Bernard Levin : Vous parlez ici des rituels, et des structures, des hiérarchies propres aux Églises - mais que dire de l'enseignement qui est à leur origine? Vous ne diriez pas cela, par exemple, de l'enseignement du Christ, ou du Bouddha, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Je dirais la même chose. Car ces enseignements ont été imprimés, puis accommodés par l'homme à sa convenance ; les chrétiens appellent cela la Révélation, et dans le bouddhisme, il y a un message précis émanant du Bouddha et transmis par ses disciples, mais ce n'est toujours pas la perception directe, la compréhension directe, la vision directe et essentielle qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pénètre jusqu'au cœur même de l'éternel.

Bernard Levin : Mais quel autre moyen y a-t-il de transmettre ce type d'enseignement - après tout, vous écrivez bien des livres, et vous passez à la télévision, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Oui, malheureusement.

Bernard Levin : Mais la transmission passe forcément par là - comment pourrait-il en être autrement?

Krishnamurti : Il faudrait que l'on comprenne, entre autres choses, que le mot n'est pas la chose, que le livre, quels que soient les textes imprimés, n'est pas la chose réelle, mais un simple outil de communication utilisé par ceux qui ont vu quelque chose pour faire comprendre aux autres ce qu'ils ont vu.

Bernard Levin : Assurément.

Krishnamurti : Mais en cours de route, tout se déforme, et le porteur du message prend le pas sur le message.

Bernard Levin : C'est exactement ce que je voulais dire, quand je faisais allusion aux Églises voilà quelques instants. Les Églises institutionnalisent les grands maîtres, les grands leaders spirituels, les grands visionnaires, et ils déforment leur message - mais cela n'affecte pas le message en soi. Prenons un exemple familier à tous - le Sermon sur la Montagne: le Christ a prononcé ces paroles, elles ont été retranscrites, et nous pouvons les lire nous-mêmes aujourd'hui. Ce sont toujours les paroles du Christ, non?

Krishnamurti : Pourrions-nous dire les choses autrement? Il faut être à chacun sa propre lumière.

Bernard Levin : Hummm... mais je vous en prie, poursuivez.

Krishnamurti : Et il ne faut absolument dépendre de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

personne. On ne peut recevoir la lumière de quiconque - ni de Dieu ni des Bouddhas. Elle est intransmissible, chacun doit être à lui-même sa propre lumière, absolument, complètement - ce qui ne veut pas dire égoïstement ce qui n'implique aucune action égocentrique: au contraire, être sa propre lumière signifie se comprendre de manière si totale que cette compréhension de ce que l'on est ne souffre d'aucune distorsion.

Bernard Levin : Voulez-vous dire qu'aucun d'entre nous n'a besoin de cet enseignement transmis et reçu en héritage, que nous pouvons découvrir ces choses-là par nous-mêmes?

Krishnamurti : Chaque homme est à lui seul l'histoire de l'humanité - c'est évident. Et si l'on sait se déchiffrer soi-même, déchiffrer sa propre histoire, qui est très complexe - ce qui requiert énormément d'attention -on a alors un esprit qui ne déforme pas les faits, les choses constatées pour vraies ; grâce à cette attention consciente, à cette vigilance aiguë et sensible, qui ne dépend pas de l'effort, on peut déchiffrer ce qu'il en est de soi, sans illusions.

Bernard Levin : Mais la frontière est très mince entre ce que vous dites de l'attention, et l'attitude que nous adoptons en général, et consistant à se concentrer sur soi-même.

Krishnamurti : Mais cela, c'est une simple activité égocentrique.

Bernard Levin : Bien évidemment - mais nous sommes égocentriques!

Krishnamurti : Et c'est notre égocentrisme qui est cause de tout ce chaos dont notre monde est la proie. Pourquoi ne nous rendons-nous pas compte de tout le mal

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que nous suscitons?

Bernard Levin : Je voudrais justement vous poser la question pourquoi ne le réalisons-nous pas?

Krishnamurti : Soit parce que nous sommes totalement indifférents au monde et à ce qui s'y passe, soit parce que nous sommes consumés par nos propres désirs et nos propres plaisirs au point que rien ne compte pour nous, sinon leur satisfaction.

Bernard Levin : Mais faut-il aller jusqu'à s'interdire toute quête de bonheur?

Krishnamurti : Le bonheur n'est pas une fin en soi, mais un résultat annexe.

Bernard Levin : Non, ce que à quoi je songe, c'est un bonheur qui ne cause aucune souffrance à quiconque ; si personne n'a à en souffrir, est-ce mal de cultiver les conditions propices au bonheur, le nôtre, mais aussi celui des autres - de ceux qu'on aime?

Krishnamurti : Qu'entendez-vous au juste par « bonheur »?

Bernard Levin : Ce qu'on entend généralement, c'est, en somme, le plaisir innocent.

Krishnamurti : Et voilà! Dès que le plaisir est là, vous appelez cela le bonheur. Mais le plaisir est-il l'amour, le désir est-il l'amour?

Bernard Levin : Ils en font partie, c'est clair.

Krishnamurti : Non, non.

Bernard Levin : C'est pourtant le sens que nous donnons à ce mot, et pour l'instant, c'est ainsi que nous vivons l'amour.

Krishnamurti : Je l'admets volontiers, c'est la condition humaine, et jamais nous n'arrivons à y échapper, semble-t-il. Alors, quelle est la chose capable d'arracher les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hommes du monde entier à leur condition, de faire qu'ils en finissent avec tout cela?

Bernard Levin : Mais pourquoi? En définitive, l'amour n'est-il pas - loin de moi l'idée de vous imposer un point de vue, je veux simplement avoir votre avis -, l'amour n'est-il pas l'un des aspects les plus positifs en l'homme?

Krishnamurti : Oui, mais à condition qu'on ne l'identifie pas au désir, au plaisir, au sexe, à la notion de satisfaction, ou au désir de prendre du bon temps dans la vie - bref à toutes ces choses qu'on appelle l'amour. Je pense que l'amour, ce n'est pas cela.

Bernard Levin : Alors, qu'est-ce que c'est?

Krishnamurti : Je crois qu'on peut arriver à réaliser ce qu'est l'amour, ou la compassion, qui sont aussi l'intelligence, en découvrant ce que l'amour n'est pas - et l'amour n'est assurément pas l'ambition.

Bernard Levin : J'admets que ce soit vrai de l'ambition égoïste, l'ambition d'exercer un pouvoir sur les autres. Mais l'ambition de faire le bien, d'aider les autres?

Krishnamurti : Le bien, on le fait, on n'ambitionne pas de le faire, sinon cela devient un acte d'égoïsme, un geste égocentrique. Le bien, on le fait, et c'est tout.

Bernard Levin : Mais nous vivons dans un monde qui est devenu dépendant de tout cela, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Nous vivons dans un monde que la pensée a créé, un monde où l'on accorde une énorme importance à la pensée, or c'est la pensée qui a créé tous ces problèmes, la bombe atomique, les guerres et les instruments de guerre, les divisions nationales, les divisions religieuses.

Bernard Levin : Certes, elle a engendré tout cela, mais n'est-elle pas aussi à l'origine de choses positives dans le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

monde?

Krishnamurti : Oui, j'allais le dire: la chirurgie, la médecine.

Bernard Levin : Et l'art.

Krishnamurti : L'art, et bien d'autres choses encore. Mais nous vivons sous la coupe de la pensée dans ce qu'elle a de plus destructeur, avec ces guerres qui n'en finissent pas. Et personne, semble-t-il, ne peut y mettre fin - personne ne veut y mettre fin, pour des raisons commerciales, avec tout ce que cela implique.

Bernard Levin : Dans ce cas, comment mettre fin à cette situation? Nous ferions mieux de commencer par nous-mêmes, je suppose.

Krishnamurti : Oui, voilà, c'est tout.

Bernard Levin : Mais comment faire?

Krishnamurti : Après tout, chaque homme porte en lui la conscience de l'humanité. Ce n'est pas ma conscience ni votre conscience, mais la conscience de l'humanité, et le contenu de cette conscience a été mis en place par la pensée: cupidité, envie, ambition, conflits de tous ordres, désespoir, angoisse, tout cela habite notre conscience. Ainsi que nos croyances - je crois en Dieu, en la foi -, or là croyance entraîne une atrophie du cerveau.

Bernard Levin : Mais rejetez-vous la croyance elle-même?

Krishnamurti : Oui.

Bernard Levin : Vraiment?

Krishnamurti : Oui, totalement.

Bernard Levin : Vous ne nous laissez guère de marge, n'est-ce pas, Krishnaji?

Krishnamurti : Bien sûr que non, c'est pourquoi j'ai dit qu'il fallait se libérer de toutes les illusions qu'a créées la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pensée, afin de voir cette chose authentiquement sacrée qui advient grâce à la vraie méditation.

Bernard Levin : Et qu'est-ce que la vraie méditation? Vous suggérez donc qu'il existe une méditation fausse, ou erronée.

Krishnamurti : Oh, toutes les formes de méditation et autres pratiques actuellement prônées par les gourous (rires) ne sont que pure stupidité.

Bernard Levin : Mais pourquoi?

Krishnamurti : Parce que nous devons d'abord mettre de l'ordre dans notre propre maison.

Bernard Levin : Mais n'est-ce pas là, justement, le moyen de le faire?

Krishnamurti : Ah non, c'est une erreur. Les gens croient qu'en méditant ils vont remettre leur vie en ordre.

Bernard Levin : Et ce n'est pas le cas?

Krishnamurti : Non, au contraire. Il faut d'abord remettre les choses en ordre, faute de quoi on ne fait que fuir.

Bernard Levin : Pourtant, n'est-il pas vrai que nous avons grand besoin de fuir notre ego, notre moi, tous ces désirs, toutes ces demandes qui sont en nous, et le silence de la méditation est certainement un moyen valable d'accéder à tout cela?

Krishnamurti : Cette question est très complexe, voyez-vous. Mettre la maison en ordre signifie l'absence de peur, la compréhension du plaisir, l'abolition de la souffrance. De là naît la compassion, l'intelligence, et ce processus - gardons le terme de processus pour l'instant - fait partie de la méditation, puis il faut découvrir si la pensée peut jamais prendre fin, ce qui signifie que le temps doit nécessairement s'arrêter. Et de là naît ce grand silence,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans lequel on peut rencontrer le sacré.

Bernard Levin : En ce qui me concerne - et je suis sûr que c'est vrai pour la plupart des gens - interrompre la pensée, faire taire l'esprit, est l'une des choses les plus difficiles au monde.

Krishnamurti : Mais là encore, la chose est complexe. En effet, qui fait taire l'esprit?

Bernard Levin : Je devrais sans doute répondre que c'est l'esprit lui-même.

Krishnamurti : C'est effectivement l'esprit lui-même.

Bernard Levin : Ce qui est à mon avis impossible.

Krishnamurti : Non, lorsqu'on réalise que l'observateur est l'objet observé, que celui qui contrôle n'est autre que ce qu'il contrôle, que le sujet et l'objet de l'expérience ne font qu'un, lorsqu'on réalise cela, non pas de manière purement intellectuelle ou verbale, mais d'une façon réelle, profonde, alors cette perception même fait que la pensée cesse. C'est comme en cas de danger: dès qu'on voit le danger, on s'en écarte. Par exemple, un homme qui est perpétuellement en proie au conflit a beau « méditer », et faire toutes sortes de choses, le conflit n'en continue pas moins ; mais dès qu'il aura vu le danger, le poison que constitue le conflit, sur le plan psychologique, alors il y mettra fin, et l'affaire sera définitivement close.

Bernard Levin : Mais ce qu'il ressort de vos propos, me semble-t-il, c'est qu'il n'y a pas de chemin menant jusque-là.

Krishnamurti : Ah, non, en effet.

Bernard Levin : Alors, comment fait-on pour y arriver? Accéder à un lieu dépourvu de chemin - voilà une notion qui paraît vraiment très ardue.

Krishnamurti : Les chemins évoqués, c'est la pensée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui les a tracés - il y a tout ce concept hindou de progression, il y a la voie bouddhiste, la voie chrétienne; mais la vérité n'est pas un point fixe. Voilà pourquoi nul chemin ne peut y mener.

Bernard Levin : Mais il doit forcément exister un chemin qui mène à la fin du conflit - du moins je l'espère.

Krishnamurti : Il n'y a pas de chemin ; mais le conflit, la souffrance et tout le reste cessent lorsqu'on réalise... non, disons plutôt les choses ainsi: lorsque nous sommes sensibles, attentifs à ce que nous sommes, et que la conscience que nous avons cet état de fait est une conscience sans choix, sans aucune distorsion, cela provoque la fin de tout ce chaos.

Bernard Levin : Mais quand vous dites que seule compte la conscience de ce que l'on est, la pleine conscience sans choix, sans illusion, on a l'impression qu'il va falloir rester là, à attendre patiemment la venue de la révélation instantanée!

Krishnamurti : Alors on peut attendre un million d'années!

Bernard Levin : Exactement.

Krishnamurti : Comme nous l'avons fait.

Bernard Levin : C'est ce que nous avons fait, il est vrai.

Krishnamurti : Il nous faut, dans ce cas, découvrir ce qu'est l'action authentique. Existe-t-il une action qui ne suscite aucun conflit, aucun regret, et qui, quelles que soient les circonstances - que l'on vive au sein d'une société de pauvreté ou d'abondance - soit toujours juste? Pour le découvrir, il faut examiner notre façon d'agir actuelle. Nos actions sont soit idéalistes, et axées sur le futur, soit fondées sur des souvenirs passés, autrement dit sur le savoir. Existe-t-il une action qui soit indépendante du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

futur, du temps? Là est toute la question, n'est-ce pas?

Bernard Levin : Mais nul ne peut arrêter le temps, l'empêcher de suivre son cours.

Krishnamurti : Ce qui suit son cours, c'est le temps des horloges, celui qui s'égrène sous forme de jours; mais le temps intérieur, le temps psychologique, existe-t-il, lui? Non, il n'existe pas, c'est nous qui avons inventé cette fiction.

Bernard Levin : Il semble donc que cette chose soit en même temps complète et instantanée, et ne soit pas le fruit d'une élaboration progressive.

Krishnamurti : Effectivement, il n'y a absolument pas de processus graduel; ce n'est donc pas l'illumination, parce que cette dernière suppose que le temps intervienne dans l'accès progressif à un devenir.

Bernard Levin : Puisque nous sommes dans ce contexte, j'aimerais vous poser une question. Vous avez ici une école [1] - qu'enseignez-vous aux enfants? Si vous ne pouvez pas leur paver la voie - pas plus à eux qu'à nous, jeunes ou vieux, du moins je le suppose - alors qu'enseignez-vous?

Krishnamurti : Les disciplines générales.

Bernard Levin : Oui, mais dans le domaine de ces disciplines...

Krishnamurti : Et bien sûr, nous insistons sur ce qui vient d'être évoqué - la façon de mener une vie correcte, et ce que cela veut dire.

Bernard Levin : Les philosophes ont de tout temps débattu de cette question de la façon de mener une vie correcte - ce que Socrate appelle une vie juste.

Krishnamurti : Oui, une vie juste.

Bernard Levin : Peut-on enseigner cela?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Jusqu'à un certain point. On peut dire à ces jeunes qu'il ne faut pas être esclave de la société, ou qu'il ne faut pas être ceci ou cela ; mais il faut le prouver, en montrer l'évidence, et ensuite c'est à eux de décider.

Bernard Levin : Mais est-il possible de vivre dans l'univers réel où nous vivons, où il faut attraper son train, aller au bureau, faire ses courses, acheter le pain...?

Krishnamurti : Oui, toutes ces choses-là, je les ai faites.

Bernard Levin : Mais comment pouvons-nous concilier cette vie juste et les contraintes matérielles qui pèsent sur nous de toutes parts?

Krishnamurti : Jamais je n'agis sous la contrainte.

Bernard Levin : Vous, peut-être - mais moi... si seulement je pouvais en faire autant!

Krishnamurti : En effet, je refuse d'agir sous la contrainte, qu'elle soit d'ordre intellectuel ou psychologique. Peu m'importe d'avoir faim ou d'être sans travail, mais je refuse d'être placé dans ce genre de situation.

Bernard Levin : C'est précisément à cela que je faisais allusion en vous demandant quel était votre secret, car vous dites que jamais vous ne cédez à aucune pression, et cela, je le constate et le comprends tout à fait, il suffit pour s'en persuader de vous regarder, de vous lire ou de vous écouter - mais nous? Comment échapper à ce fardeau?

Krishnamurti : Il suffit que chacun d'entre nous refuse d'être soumis à la contrainte.

Bernard Levin : Mais nous y sommes perpétuellement soumis.

Krishnamurti : Non, cela, nous le refusons.

Bernard Levin : Mais comment refuser? Comment pouvons-nous vivre dans le monde réel - où le travail nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

attend, et où l'on va être en retard, et où l'on a un rendez-vous, etc.

Krishnamurti : Un instant. La question qui se pose ici est celle de savoir si la société peut être changée. Les communistes et les socialistes ont essayé, différents systèmes ont tenté de changer la société. Mais qu'est-ce que la société? C'est une notion abstraite qui nous distrait de nos relations personnelles. Il suffit que ces relations changent radicalement pour que la société change. Mais nous n'avons pas envie de changer, nous acceptons les guerres, nous admettons tous ces aspects horribles de l'existence.

Bernard Levin : Oui. Comment faire cesser tout cela?

Krishnamurti : Il faut se révolter contre cette situation. Non en devenant communiste, ou quelque chose de similaire, mais en se révoltant psychologiquement contre cette situation.

Bernard Levin : Et vraisemblablement, cela incombe à chacun à titre individuel. L'action ne peut pas être collective.

Krishnamurti : Mais là encore, qu'entendez-vous par « individu »?

Bernard Levin : Eh bien, nous sommes tous des individus distincts, des personnalités isolées.

Krishnamurti : Vraiment?

Bernard Levin : Ce n'est pas votre avis?

Krishnamurti : Je conteste cette idée. Nous ne sommes pas des individus, nous sommes le résultat d'un million d'années d'expériences collectives, de mémoire collective, etc. Nous croyons être des individus, nous croyons être libres, nous ne le sommes pas. Pour nous, la liberté, c'est le choix. Or le choix est synonyme de confusion; si l'on a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'esprit clair, on ne choisit pas.

Bernard Levin : Vous avez dit un jour - et c'est une des phrases les plus frappantes dont j'aie gardé le souvenir - que votre objectif était de libérer l'homme.

Krishnamurti : (en riant): Oui, ça peut paraître...

Bernard Levin : C'est, en définitive, la chose au monde la plus importante, mais comment s'y prend-on? Comment faire pour nous libérer, car, si j'ai bien compris vos propos, c'est effectivement nous qui devons nous libérer. Comment faire pour nous libérer?

Krishnamurti : Il faut être conscients de notre conditionnement. Quel est-il?

Bernard Levin : Il varie vraisemblablement d'un individu à l'autre.

Krishnamurti : J'en doute fort. Nous sommes conditionnés par la peur, par le plaisir, qui sont communs à toute l'humanité. Nous sommes conditionnés par nos angoisses, par notre solitude, notre incertitude désespérée - c'est tout cela qui est responsable du conditionnement de l'esprit.

Bernard Levin : Et pouvons-nous simplement en faire abstraction?

Krishnamurti : Non, ce n'est pas la bonne question; il suffit de voir vraiment les conséquences, la douleur, bref tout ce qu'entraîne ce conditionnement, pour qu'il cesse naturellement. L'intelligence, c'est cela - et non une entité qui me dit que je dois y mettre fin.

Bernard Levin : Et alors, nous sommes libres?

Krishnamurti : Qu'entendez-vous par « libres »?

Bernard Levin : Je veux dire par là qu'on est libéré de ces peurs, de ces angoisses, de ces désirs impossibles, de ces vaines attentes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Oui, c'est cela, la liberté.

Bernard Levin : Je suis tout à fait d'accord.

Krishnamurti : Tant qu'il n'y a pas cette liberté, on ne peut pas être à soi-même sa propre lumière ; tant qu'il n'y a pas cette liberté, la méditation n'a aucun sens.

Bernard Levin : Tout le monde pense que c'est exactement le contraire. Vous avez inversé les facteurs, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Mais c'est un fait.

Bernard Levin : Nous considérons les systèmes, les croyances, la foi, le travail comme autant de moyens pour accéder à cet état de liberté, alors que vous partez au contraire de l'état de liberté.

Krishnamurti : Les croyances atrophient le cerveau. Si vous ne faites que répéter, répéter, comme on le fait si souvent, votre cerveau s'atrophie.

Bernard Levin : La seule solution consiste donc à plonger d'un bond dans la liberté?

Krishnamurti : C'est cela. En ayant une perception directe, une vision immédiate des événements.

Bernard Levin : Une vision instantanée? Et n'importe qui peut le faire?

Krishnamurti : Oui, c'est à la portée de toute personne attentive, prête à s'interroger, à explorer, et désireuse de comprendre cette terrible confusion de l'existence.

Bernard Levin : Et ce, quel que soit l'âge?

Krishnamurti : Non, bien sûr, ce n'est pas à la portée d'un bébé, d'un enfant!

Bernard Levin : Mais nous ne sommes pas obligés de passer une vie entière à pratiquer?

Krishnamurti : Bien sûr que non. D'autant que la mort vous guette.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bernard Levin : Elle nous guette tous.

Krishnamurti : Oui, tous.

Bernard Levin : Krishnamurti, je vous remercie infiniment.

Brockwood Park, le 25 mai 1981

1 ↑ Allusion à l'école de Brockwood Park, à Bramdean, non loin de Winchester, dans le sud de l'Angleterre. (N.d. T.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La lucidité est-elle possible dans ce monde de confusion?

Claremont, novembre 1968

Huston Smith, professeur de philosophie au Massachusetts Institute of Technology.

Huston Smith : Krishnamurti, j'ai une seule question à vous poser, qui reviendra d'une manière ou d'une autre sous diverses formes, et qui est celle-ci: vivant comme nous le faisons, dans un monde qui est à la fois source et lieu de confusion, déchirés à l'extérieur par l'appel de voix discordantes, et à l'intérieur par des tensions conflictuelles, le cœur en proie aux déchirures, soumis à des tensions incessantes, pouvons-nous, compte tenu de l'existence qui est la nôtre, vivre en étant totalement lucides? Et si la chose est possible, comment faire?

Krishnamurti : Je me demande, monsieur, ce que vous entendez par ce terme de « lucidité ». Je me demande si vous voulez parler de clarté de perception.

Huston Smith : Oui, c'est ce qui vient en premier à l'esprit.

Krishnamurti : Et cette clarté est-elle une perception d'ordre intellectuel, ou bien, loin de se confiner à un simple fragment de notre être, concerne-t-elle la totalité de l'être?

Huston Smith : Il s'agit assurément du second cas de figure.

Krishnamurti : Elle n'est pas fragmentaire, et elle n'est par conséquent pas d'ordre intellectuel, émotionnel ou sentimental. Est-il donc possible, au sein de cet univers de confusion, où les contradictions foisonnent, non seulement sur le plan extérieur - où misère et famine coexistent avec des sociétés d'abondance - mais aussi sur le plan intérieur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

- où il a de telles carences psychologiques - est-il donc possible que l'être humain trouve en lui-même une clarté de perception qui soit constamment présente, et vraie - vraie au sens d'exempte de contradiction: est-il possible à l'être humain de trouver cette clarté?

Huston Smith : C'est précisément ma question.

Krishnamurti : Je ne vois pas pourquoi la chose ne serait pas possible à toute personne vraiment sérieusement motivée. Mais en général, nous manquons de sérieux, nous voulons qu'on nous distraie, qu'on nous donne des directives, qu'on nous montre comment vivre, qu'on nous dise ce qu'est cette clarté, ce qu'est Dieu, ce qu'est la bonne attitude, et ainsi de suite. Mais si l'on était capable de rejeter totalement toute autorité émanant des spécialistes en matière de psychologie ou de religion, si l'on parvenait à renier totalement ce genre de tutelle, alors chacun pourrait enfin se fier entièrement à lui-même.

Huston Smith : Au risque d'être en décalage, ou d'aller à rencontre de ce que vous suggérez - car à présent que vous l'avez dit, cela vous paraît possible - ma réaction immédiate est de vous demander: mais comment faut-il faire?

Krishnamurti : Un instant, monsieur.

Huston Smith : Mais vous diriez alors que je me tourne vers une autorité.

Krishnamurti : L'essentiel, ce n'est pas le « comment » ; l'essentiel, c'est de se libérer de la tutelle de l'autorité. Le « comment » suppose une méthode, un système, une voie déjà foulée par d'autres, et quelqu'un qui vous dise: « Faites ceci et vous trouverez. »

Huston Smith : Êtes-vous en train de dire que vous demander comment parvenir à cette lucidité est une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

question hors de propos?

Krishnamurti : Non, pas du tout. Mais le « comment » sous-entend une méthode, un système. Or dès qu'on suit une méthode, un système, on devient une machine, qui fait ce qu'on lui dit. Ce n'est pas cela, la clarté. Un enfant qui attend que sa mère lui dise du matin au soir ce qu'il faut faire devient dépendant de ses parents. La condition primordiale pour avoir la clarté, c'est la liberté: il faut être affranchi de toute tutelle, de toute autorité.

Huston Smith : Me voici en quelque sorte pris entre deux feux: cette liberté est séduisante, et j'ai envie d'aller dans sa direction, mais en même temps, je voudrais piocher dans vos idées, et vous demander la voie à suivre. Est-ce que, ce faisant, je m'éloigne de ma liberté?

Krishnamurti : Non, mais je souligne simplement le problème et les sous-entendus liés au mot « comment ». Il est indissociable d'une demande de la part de l'esprit, qui veut qu'on lui dise ce qu'il faut faire.

Huston Smith : Oui, mais je le demande encore une fois - la question est-elle erronée, ou mauvaise?

Krishnamurti : Je crois que oui, en effet. Si vous voulez savoir quels sont les obstacles, les entraves à la clarté, cela, nous pouvons l'examiner. Mais si vous demandez d'emblée quelle est la méthode - des méthodes, il y en a eu à la douzaine, et elles ont toutes échoué, elles n'ont fait éclore en l'homme nulle clarté, nulle illumination, nulle paix. Au contraire, ces méthodes n'ont fait que diviser les hommes: vous avez votre méthode, un autre en a une deuxième, et ces méthodes se livrent une guerre éternelle.

Huston Smith : Voulez-vous dire que dès lors que certains principes sont isolés, conceptualisés sous forme de méthode, celle-ci n'est pas assez fine pour prendre en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

compte les subtilités...?

Krishnamurti : Oui, les subtilités, les complexités et l'aspect vivant de la clarté.

Huston Smith : Il faudrait faire en sorte que le « comment » soit toujours adapté, et de manière immédiate, à toute situation donnée, pour chaque individu spécifique.

Krishnamurti : Je bannirais totalement l'idée de « comment », cette notion de « comment » ne devrait même jamais effleurer notre^ esprit.

Huston Smith : La leçon est dure. Elle est sans doute juste, et j'essaie de m'y faire, et pourtant je ne suis pas sûr qu'il soit possible - en fait je ne crois pas qu'il soit possible -de renoncer complètement à la question du « comment ».

Krishnamurti : Monsieur, je crois que nous comprendrions mieux si nous allions un peu moins vite - pas dans l'examen du « comment », mais dans l'examen de tout ce qui fait obstacle à la clarté. Abordez la clarté par la négative, et non par la méthode « positive » consistant à suivre à un système.

Huston Smith : Bien, d'accord. L'approche par la négative me convient parfaitement.

Krishnamurti : Je crois que c'est la seule voie. La voie « positive » - celle du « comment » - a amené les hommes à se diviser, en fonction de leurs fidélités respectives, de leurs quêtes respectives ; à côté de votre « comment », il y a aussi celui de l'autre, cette méthode-ci et celle-là, si bien qu'à la fin tout le monde s'y perd. Si nous pouvions donc laisser de côté pour l'instant la question du « comment », il est probable que vous ne la reposiez jamais plus dans l'avenir. En tout cas je l'espère.

Huston Smith : Nous verrons bien.

Krishnamurti : L'important est donc de découvrir quels

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sont les obstacles, les entraves, les blocages qui empêchent d'avoir une claire perception de l'angoisse, de la peur, de la souffrance des hommes, de la douleur liée à la solitude, de l'absence totale d'amour, et de tout le reste.

Huston Smith : Examinons donc les vertus de l'approche négative. Quelles sont-elles?

Krishnamurti : Tout d'abord, la liberté est indispensable: il faut être affranchi de toute autorité.

Huston Smith : Pourrions-nous nous attarder un peu sur cette question de l'autorité? Quand vous dites que nous devons renoncer a toute allégeance à l'égard de l'autorité, l'objectif visant à une liberté et à une autonomie absolues me semble être valable, et pourtant il me semble en même temps que nous nous fions, et qu'il faut savoir se fier, dans certains domaines, à des autorités de référence de tous ordres. Quand je suis en territoire inconnu, et que je m'arrête pour demander mon chemin au pompiste, j'admets son autorité, car il en sait plus long que moi en la matière.

Krishnamurti : De toute évidence, le spécialiste en sait un peu plus que le profane. L'expert, que ce soit en chirurgie ou en technologie, en sait beaucoup plus que celui qui est novice dans le domaine en question. Mais ce que nous considérons ici, ce n'est pas l'autorité liée à un domaine spécialisé, mais l'aspect global du problème.

Huston Smith : Nous devons discerner les domaines où il existe une autorité spécialisée, à laquelle nous devons souscrire, et les domaines dans lesquels...

Krishnamurti : ... l'autorité est nocive et destructrice. Cette question de l'autorité soulève donc deux problèmes: il y a d'un côté l'autorité de l'expert - laissons-lui ce nom pour l'instant -, qui est nécessaire, mais il y a aussi

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'autorité de celui qui dit « Dans le domaine psychologique, moi je sais, vous pas. »

Huston Smith : Oui, je vois.

Krishnamurti : « Telle chose est vraie, telle autre est fausse, vous devez faire ceci, vous ne devez pas faire cela »...

Huston Smith : Il ne faut donc jamais confier le soin de sa vie à...

Krishnamurti : ... à personne. Car les diverses religions, aux quatre coins du monde, ont dit: « Confiez-nous votre vie, nous allons la guider, la façonner, nous allons vous dire ce qu'il faut faire. Faites ceci, suivez le sauveur, suivez l'Église, et vous aurez la paix. » Alors qu'au contraire, les Églises et les religions de toute espèce ont causé de terribles guerres, et donné lieu à une fragmentation de l'esprit. Le problème n'est donc pas celui de l'affranchissement d'un joug lié à une autorité particulière, mais la question globale de la soumission intellectuelle à l'autorité.

Huston Smith : Oui, je me rends bien compte qu'il ne faut jamais abdiquer sa propre conscience.

Krishnamurti : Non, je ne parle pas ici de conscience.

Huston Smith : Ce à quoi je songeais en fait, c'est la conscience comme étant ce qui nous dit comment mener notre vie, comment nous devons vivre.

Krishnamurti : Mais notre question de départ était celle-ci: pourquoi l'homme, après dix millions de vie sur terre, au bas mot, n'est-il toujours pas capable de perception et d'action claires? C'était cela, la question.

Huston Smith : D'accord, et votre premier argument de réponse était que l'homme refuse d'être pleinement responsable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Je n'en suis pas encore arrivé là. Je dis que nous devons aborder le problème par la négative, par élimination, ce qui signifie que je dois déceler les blocages.

Huston Smith : Les obstacles.

Krishnamurti : Les obstacles qui bloquent la perception. L'un des principaux obstacles, ou des entraves majeures, est la soumission totale à l'autorité.

Huston Smith : Soyez donc votre propre lumière.

Krishnamurti : Exactement, chacun doit être à lui-même sa propre lumière. Pour ce faire, il faut renier toute autre source de lumière, quelle qu'en soit la grandeur, qu'elle émane du Bouddha, de X ou de Y.

Huston Smith : On peut peut-être l'accepter ici ou là, cependant vous restez sur vos positions quant aux circonstances où le message pourrait être valide.

Krishnamurti : Non, car ce serait l'expression de ma propre autorité. Et de quelle autorité puis-je me prévaloir? Sinon celle que me confère la société. Je suis conditionné à accepter l'autorité, et quand je rejette l'autorité dans le domaine extérieur, je l'accepte dans le domaine intérieur. Et mon autorité sur le plan intérieur est le résultat du conditionnement propre à l'éducation que j'ai reçue.

Huston Smith : D'accord. J'ai des doutes sur un seul point: il me semble que tout en assumant, en admettant, en affirmant et en maintenant sa propre liberté...

Krishnamurti : Ah, mais c'est impossible! Comment, sinon à titre purement idéologique ou théorique, un prisonnier peut-il admettre qu'il est libre? Il est en prison, et c'est de ce fait-là qu'il faut partir.

Huston Smith : Je vois.

Krishnamurti : Il ne faut ni souscrire, ni obéir à une liberté idéologique et illusoire, qui n'existe pas. Ce qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

existe, c'est le fait que l'homme s'est soumis à cette autorité absolue.

Huston Smith : Je suis d'accord, et c'est la première chose à voir et à éliminer.

Krishnamurti : Absolument. Tout cela doit disparaître, afin que tout homme faisant preuve de sérieux, et soucieux de découvrir la vérité, puisse avoir une vision très claire des choses. C'est l'un des points essentiels. Et cela suppose que l'on s'affranchisse non seulement de l'autorité, mais aussi de la peur qui pousse l'homme à s'y soumettre.

Huston Smith : Cela me paraît tout à fait exact. Derrière la soif d'autorité se cache la peur dont nous cherchons à nous libérer en recourant à l'autorité.

Krishnamurti : Exactement. Or la peur rend l'homme violent ; il se livre non seulement à des violences d'ordre territorial, mais aussi à la violence sexuelle, et à diverses autres formes de violence. S'affranchir de l'autorité suppose donc que l'on s'affranchisse de la peur, ce qui à son tour suppose la cessation de toute forme de violence.

Huston Smith : Si nous cessons d'être violents, alors la peur cède?

Krishnamurti : Disons plutôt que c'est l'inverse. Psychologiquement parlant, linguistiquement parlant, l'homme est violent ; c'est sa violence dans la vie quotidienne qui aboutit à la guerre. L'homme a accepté que la guerre lui tienne lieu de mode d'existence, tant au bureau qu'à la maison ou sur les stades. Il a laissé la guerre devenir partout la norme de vie, ce qui est l'essence même de la violence, de l'agression, avec de tout ce que cela implique. Tant que l'homme continue d'accepter la violence, de mener une vie pleine de violence, il perpétue la peur et une violence accrue, et par la même occasion, il se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plie aussi à l'autorité.

Huston Smith : Oui, c'est une espèce de cercle vicieux, où une attitude joue sur l'autre et vice-versa.

Krishnamurti : Et les Églises vous enjoignent d'être pacifiques, d'être bons, d'aimer votre prochain - quel tissu d'absurdités! Tout cela n'est que verbiage insignifiant, idées en l'air, car la morale en vigueur dans la société, et aussi dans l'Église, est immorale.

Huston Smith : Donc, en cherchant à voir les obstacles qui se dressent entre nous d'une part et la lucidité et la liberté d'autre part, nous découvrons que l'autorité, la peur et la violence agissent de concert comme autant d'entraves qui nous bloquent. À partir de là, où allons-nous?

Krishnamurti : Il ne s'agit pas d'aller où que ce soit, mais de comprendre ce fait - à savoir que notre vie se déroule le plus souvent dans ce contexte-là, dans cette cage où nous emprisonnent l'autorité, la peur et la violence. On ne peut pas aller au-delà des barreaux de cette cage, à moins de se libérer de toute forme d'autorité - et l'affranchissement ne doit être ni intellectuel ni théorique, mais effectif, réel ; de même, ce n'est pas de l'autorité de l'expert, mais du sentiment de dépendance à l'égard de l'autorité qu'il faut se libérer. L'être humain peut-il être totalement délivré de toute peur? Non seulement au niveau le plus superficiel, celui de la conscience, mais aussi au niveau le plus profond, que l'on appelle l'inconscient.

Huston Smith : Est-ce possible?

Krishnamurti : Là est la question ; si c'est impossible, vous êtes fatalement voué à vous soumettre à l'autorité de quelqu'un - le premier quidam venu, avec trois brins de savoir, quelques explications habiles ou quelques formules

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

intellectuelles, vous fera tomber sous sa coupe. La question est donc de savoir si l'être humain, malgré le conditionnement pesant imprimé en lui par la propagande de l'Église, de la société, de la morale, pour ne citer qu'elles, peut véritablement s'affranchir de la peur. C'est la question essentielle.

Huston Smith : Et je suis impatient d'entendre la réponse.

Krishnamurti : Eh bien, je dis que c'est possible, et pas dans l'abstrait, mais que c'est concrètement possible.

Huston Smith : Et mon premier réflexe, là encore, est de dire: comment?

Krishnamurti : Et là encore, voyez-vous, dès qu'on demande « comment », on n'apprend plus, on a cessé d'apprendre. Car nous sommes ici en train d'apprendre: nous apprenons quelle est la nature, quelles sont les structures de cette peur qui est en l'homme. Nous apprenons à la découvrir au niveau profond comme au niveau superficiel. Quand on est en train d'apprendre, on ne peut pas se mettre soudain à demander comment il faut faire pour apprendre. Si vous êtes réellement intéressé, alors il n'y-a pas de « comment » ; si le problème est pour vous d'une importance vitale, essentielle, si sa résolution est la condition nécessaire pour pouvoir vivre en paix, alors il n'y a pas de « comment » - vous dites simplement: « Apprenons! » Mais dès l'instant où vous faites intervenir un « comment », vous vous éloignez déjà de ce fait primordial qu'est l'acte d'apprendre.

Huston Smith : Alors poursuivons le chemin de cet apprentissage.

Krishnamurti : Apprendre, qu'est-ce que cela veut dire?

Huston Smith : Cela signifie saisir comment il convient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'agir dans un domaine donné.

Krishnamurti : Non, certainement pas. Voyons le problème de la peur. Je veux savoir ce qu'il en est. Tout d'abord, je ne dois pas la condamner. Je ne dois pas dire: « La peur, c'est affreux », et fuir cette peur.

Huston Smith : Mais à vous entendre, elle semble plus ou moins condamnée d'avance.

Krishnamurti : Non, je cherche seulement à apprendre. Quand je cherche à savoir ce qu'est une chose, je la regarde, sans condamnation aucune.

Huston Smith : On aborde le problème par la voie négative.

Krishnamurti : C'est ce que je fais en ce moment même.

Huston Smith : Et la peur est un obstacle.

Krishnamurti : Que je vais apprendre à connaître. C'est pourquoi je ne peux en aucun cas la condamner.

Huston Smith : La condamnation n'étant pas une bonne chose, vous ne la conseillez pas.

Krishnamurti : Je ne la conseille pas plus que je ne la déconseille. Nous sommes confrontés à un fait: la peur. Je veux savoir ce qu'il en est. Le préalable, pour pouvoir apprendre quoi que ce soit, est la cessation absolue de toute condamnation, de toute justification.

Huston Smith : Oui, je vois très bien. Si l'on veut comprendre une chose, il faut que les émotions soient tenues à distance.

Krishnamurti : Si je veux apprendre ce qu'est cette caméra, je commence par la regarder, la démonter, l'examiner en détail. De même, pour apprendre ce qu'est la peur, il ne faut ni la condamner, ni la justifier, et on ne doit donc pas chercher, à travers le discours, à fuir le fait, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réalité de cette peur. Mais on a le plus souvent tendance à la nier.

Huston Smith : À nier la réalité.

Krishnamurti : La réalité de la peur, le fait que la peur est responsable de tous ces événements. On la nie en disant: « Je dois cultiver le courage. » Si nous approfondissons ce problème de la peur, c'est parce qu'il est vraiment essentiel de savoir si l'esprit humain pourra jamais s'en affranchir.

Huston Smith : C'est une question cruciale en effet.

Krishnamurti : En d'autres termes, il s'agit de savoir si l'esprit est capable de voir la peur, non comme une abstraction, mais de l'observer au moment où elle se manifeste.

Huston Smith : De faire face à la peur. Oui, c'est ce que nous devrions faire, et je pense, comme vous, qu'il ne faut surtout pas la nier.

Krishnamurti : Il faut faire face à la peur, en prendre conscience. Pour savoir ce qu'elle est, il ne doit y avoir ni condamnation, ni justification. La peur est un fait. L'esprit peut-il donc la regarder en face? Qu'est-ce que la peur? Elle a de multiples visages - on a peur du noir, peur de sa femme, ou de son mari, peur de la guerre, peur de l'orage ; la peur est psychologiquement si multiforme que jamais on ne pourra disposer d'assez de temps pour en analyser tous les aspects - et même en y passant sa vie entière, on n'arriverait pas à les comprendre tous.

Huston Smith : Il faut donc étudier le phénomène de la peur en soi plutôt que l'un ou l'autre de ses...

Krishnamurti : ... plutôt qu'une peur spécifique.

Huston Smith : Bon, alors que nous faut-il apprendre?

Krishnamurti : Doucement, n'allez pas si vite. Pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

apprendre à connaître une chose, il faut être en contact total avec elle. Je cherche à connaître la peur. Donc, je dois la regarder, lui faire face. Or affronter la peur suppose que l'esprit ne cherche pas à résoudre le problème de la peur.

Huston Smith : Regarder la peur, donc...

Krishnamurti : ... n'est pas résoudre le problème de la peur. C'est une chose essentielle à comprendre, car si je cherche à dissoudre la peur, c'est que je suis préoccupé de trouver une solution à la peur plus que de lui faire face. Si je dis: « Je dois la faire disparaître », alors je ne suis pas en train de regarder le problème en face, je suis passé à côté, il est déjà loin derrière moi.

Huston Smith : Selon vous, si l'on essaie de résoudre le problème de la peur, on ne l'affronte pas?

Krishnamurti : Exactement. En fait, voyez-vous, pour faire face à la peur l'esprit doit y être totalement attentif ; or si vous y êtes partiellement attentif - c'est-à-dire désireux de la résoudre et de la dépasser - l'attention que vous lui accordez n'est pas absolue. Plusieurs problèmes sont en cause ici. Nous considérons généralement la peur comme étant extérieure à nous. Il y a donc la question de l'observateur et de la chose observée. L'observateur dit: « J'ai peur », et se dissocie ainsi de sa peur.

Huston Smith : Je n'en suis pas si sûr. Quand j'ai peur,"cette peur, je la ressens, je la sens là, très présente en moi.

Krishnamurti : Présente en vous, certes, mais dès que vous l'observez, c'est différent.

Huston Smith : Quand j'observe la peur...

Krishnamurti : ... alors je la place en position extérieure.

Huston Smith : Non, là encore, cela ne me paraît pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout à fait exact.

Krishnamurti : Bon, disons qu'à l'instant même de la peur, il n'y a plus ni observateur ni observé.

Huston Smith : C'est très vrai.

Krishnamurti : Mais je ne dis rien d'autre. Au plus fort de la crise, de la manifestation effective de la peur, il n'y a pas d'observateur.

Huston Smith : La peur envahit tout à perte de vue.

Krishnamurti : Mais dès l'instant où vous vous mettez à l'observer, il y a cette division.

Huston Smith : ... entre la part de nous qui a peur et...

Krishnamurti : ... la part de nous qui n'a pas peur. Donc, lorsqu'on cherche à découvrir ce qu'est la peur, il y a cette division entre observateur et observé. Est-il donc possible de regarder la peur sans qu'il y ait d'observateur? C'est une question vraiment très complexe, qui mérite d'être approfondie. Tant qu'il y a un observateur qui va apprendre ce qu'est la peur, il y a division.

Huston Smith : C'est vrai, nous ne sommes pas pleinement en contact avec elle.

Krishnamurti : Par conséquent cette division se double d'un conflit - lié au désir de se débarrasser de la peur ou de la justifier. Peut-on donc regarder la peur sans qu'il y ait d'observateur? De façon à être constamment en contact avec elle.

Huston Smith : C'est en cet instant-là qu'on vit la peur, qu'on en fait l'expérience.

Krishnamurti : J'éviterais plutôt le terme de « faire l'expérience », car l'expérience suppose de passer par un certain vécu.

Huston Smith : D'accord. Mais ce terme paraît préférable à celui de « regarder » qui, lui, suggère une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

division entre l'observateur et la chose observée.

Krishnamurti : On peut employer le terme d'« observer » la peur, ou dire qu'on a d'elle une conscience sans choix, puisque tout choix suppose un observateur, qui choisit entre ce qui me plaît et ce qui ne me plaît pas. Donc, quand l'observateur est absent, il y a une conscience sans choix de la peur. Que se passe-t-il alors? Là est la question. L'observateur instaure une différenciation linguistique entre lui-même et la chose observée. Le langage entre enjeu ici, et le mot nous empêche d'être en contact avec la peur.

Huston Smith : Oui, les mots peuvent faire écran.

Krishnamurti : C'est bien ce que nous disons. Le mot ne doit donc pas interférer.

Huston Smith : Il faut aller au-delà.

Krishnamurti : Mais transcender le mot, est-ce possible? En théorie oui - c'est ce que nous disons - mais nous sommes esclaves du mot.

Huston Smith : Oui, et même à l'excès.

Krishnamurti : Notre esprit doit prendre conscience de cette soumission servile aux mots, se rendre compte que le mot n'est pas la chose. De sorte que l'esprit se libère du mot « regarder ». Et cela s'applique aussi bien à la relation... en fait, monsieur, la relation entre deux personnes, entre mari et femme, par exemple, n'est qu'une relation entre deux images.

Huston Smith : C'est une évidence.

Krishnamurti : Vous avez une certaine image d'elle, et elle se fait une certaine image de vous. La relation, c'est entre ces deux images qu'elle se noue. Or, la relation humaine authentique s'instaure lorsqu'il n'existe pas d'images. De la même façon, la relation entre observateur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et observé cesse quand le mot est absent. C'est ainsi qu'on est en contact direct avec la peur.

Huston Smith : On passe de l'autre côté de l'écran.

Krishnamurti : Oui. Mais la peur existe non seulement au niveau conscient, où elle est relativement facile à comprendre, mais aussi à d'autres niveaux plus profonds, dans les zones soi-disant occultes de l'esprit. Est-il donc possible d'être conscient de tout cela sans passer par l'analyse? Car l'analyse prend du temps.

Huston Smith : C'est certainement possible.

Krishnamurti : Vous dites que c'est possible. L'est-ce vraiment? Il y a tout ce réservoir de peur, l'ensemble du contenu de l'inconscient - ce contenu étant l'inconscient. Prendre conscience de tout cela, autrement que par l'intermédiaire des rêves, prend trop de temps, je le répète.

Huston Smith : Posez-vous la question de savoir si nous pouvons être explicitement conscients de toute la dimension de notre esprit?

Krishnamurti : Oui, de son contenu global, de sa pleine dimension, de ses zones conscientes comme de ses zones profondes, bref de la totalité de notre conscience.

Huston Smith : Peut-on en être conscient de manière explicite? Je n'en suis pas sûr.

Krishnamurti : Je persiste à dire que c'est possible. À condition d'être attentif tout le long du jour à ce que l'on dit, aux mots que l'on emploie, aux gestes que l'on fait, aux propos tenus, à la façon dont on parle, dont on marche, dont on pense - il faut avoir de tout cela une conscience totale et absolue.

Huston Smith : Pensez-vous que tous ces événements puissent faire l'objet d'un regard pleinement conscient?

Krishnamurti : Oui, absolument. Dès lors qu'il n'y a ni

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

condamnation ni justification, et que l'on est en contact direct avec eux.

Huston Smith : Il me semble que l'esprit ressemble plutôt à un iceberg, dont une part importante reste...

Krishnamurti : Pendant la journée, il est possible de tout voir, à condition d'être conscient de ses pensées, de ses sentiments, de ses motifs, ce qui exige une extrême sensibilité d'esprit.

Huston Smith : Il est certain qu'il est possible d'atteindre un niveau de conscience très élevé, bien plus élevé que ce n'est généralement le cas. Mais quand vous dites qu'on peut être conscient...

Krishnamurti : Totalement, oui monsieur.

Huston Smith : ... de tous les facteurs psychologiques...

Krishnamurti : La preuve, je vous la donne, je vous la montre en ce moment même. Mais si vous la refusez, si vous dites que ce n'est pas possible, alors ça ne l'est pas.

Huston Smith : Non, loin de moi l'idée de croire cela.

Krishnamurti : Il ne s'agit pas de foi, de croyance. Ce que je vois ne m'est pas imposé comme un article de foi. Ce n'est que lorsque je ne vois rien que je me mets à croire en Dieu, ou en telle chose ou telle autre.

Huston Smith : Pour moi, c'est une affaire de foi ; peut-être pas pour vous, parce que vous...

Krishnamurti : La croyance est l'un des éléments les plus destructeurs de l'existence. Pourquoi devrais-je croire que le soleil se lève? Je le vois de mes propres yeux. On ne croit en l'amour que lorsqu'on ignore ce qu'il est.

Huston Smith : Très souvent, lorsque je vous écoute, j'ai l'impression d'entendre énoncer une demi-vérité comme étant une vérité pleine et entière, et je me demande si c'est juste pour la mettre en relief, ou si c'est le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

signe que vous y adhérez pleinement.

Krishnamurti : Non, monsieur, tout cela est bien réel pour moi.

Huston Smith : Nous avons parlé de tout ce qui fait obstacle, de tout ce qui nous empêche de jouir d'une vie de lucidité, de liberté - ces entraves étant l'autorité, la violence, la peur. Mais je ne souhaite pas y consacrer la totalité du temps qui nous est imparti. Cet état de choses peut-il nous inspirer quelque remarque d'ordre positif, affîrmatif?

Krishnamurti : Toute affirmation est un indice d'autorité. Seul l'esprit autoritaire ose dire: « affirmons ». Cette attitude va à l'encontre de la démarche négative. Mais la négation dont nous parlons n'a pas de contraire.

Huston Smith : Lorsque je vous demande de faire un commentaire d'ordre affirmatif, je ne crois pas que ce soit par besoin d'autorité. Je veux simplement savoir si vous avez quelque chose d'intéressant à dire, et sur quoi je pourrais fonder mon jugement.

Krishnamurti : À quel propos?

Huston Smith : J'aimerais savoir si ce que vous dites coïncide avec ma situation, et avec la réalité de cette existence que nous nous efforçons tant bien que mal de décrire en nos propres termes.

Krishnamurti : Êtes-vous en train de suggérer que la vie n'existe qu'au présent? Faut-il diviser la vie sous forme de passé, présent, futur, auquel cas elle devient fragmentaire, ou bien faut-il percevoir la vie comme un tout?

Huston Smith : Là encore, comme en de si nombreux cas, il me semble que les deux attitudes se défendent. Dans un sens, l'existence est une, et se passe au présent, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nous ne disposons de rien d'autre que le présent, mais dans un autre sens, l'homme est un animal lié à un contexte de temps, et qui regarde à la fois devant lui et derrière lui.

Krishnamurti : L'homme est donc le résultat du temps, non seulement en termes d'évolution, mais aussi d'un point de vue chronologique et psychologique. Il est le résultat du temps: passé, présent et futur. Mais il vit principalement dans le passé.

Huston Smith : C'est vrai.

Krishnamurti : Il est le passé. Il est le passé parce qu'il vit dans les souvenirs.

Huston Smith : Pas totalement.

Krishnamurti : Suivez-moi pas à pas, sans précipitation. Il vit dans le passé ; par conséquent il pense, il examine, il regarde à partir de cet arrière-plan du passé.

Huston Smith : Qui est à la fois bon et mauvais.

Krishnamurti : Non, la question n'est pas que le passé ait été bon ou mauvais. L'homme vit dans le passé, il examine toute chose à la lumière du passé, et projette l'avenir à partir du passé. Il vit dans le passé, il est le passé. Et lorsqu'il songe au futur, ou au présent, il pense en termes de passé.

Huston Smith : C'est exact, je l'admets, dans la plupart des circonstances, pourtant, des perceptions nouvelles, des expériences nouvelles surgissent malgré l'élan pris par le passé.

Krishnamurti : Il ne surgit d'expérience neuve que si le paSsé est absent.

Huston Smith : Il me semble qu'en fait il y ait une sorte de fondu enchaîné où notre acquis passé, inévitable, colore la nouveauté, l'inédit du présent. Il y a fusion entre les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

deux.

Krishnamurti : Mais si je veux comprendre une chose inédite, je dois la regarder avec des yeux limpides. Je ne peux en aucun cas continuer à porter en moi le passé, avec tout ce processus de reconnaissance, et tous ces souvenirs, et traduire ensuite ce que je vois en termes d'inédit. Il est certain que pour pouvoir inventer le moteur à réaction, il aura fallu que l'inventeur, à force de familiarité, finisse par oublier l'hélice, et il aura fallu que ce savoir soit absent pour que l'inédit puisse être découvert. Il n'y a pas d'autre façon d'agir dans l'existence. Autrement dit, je dois être parfaitement conscient - il faut avoir parfaitement conscience du passé, mais seule l'absence de ce passé permet la perception ou la rencontre de l'inédit.

Huston Smith : C'est avec quelque réticence que je vous rejoins sur ce point ; car si je crois comprendre ce que vous dites, si je pense être d'accord avec l'argument exposé, il est également vrai de dire que chacun d'entre nous agit en fonction de symboles qui lui sont propres. Ce n'est pas comme si on partait de zéro.

Krishnamurti : Mais il faut partir de zéro, car la vie l'exige, car nous avons vécu ainsi jusqu'à présent, en admettant la guerre, la haine, la brutalité, la compétition, l'angoisse, la culpabilité: nous avons accepté tout cela, c'est ainsi que nous vivons. Je dis que si l'on veut voir naître une nouvelle qualité de vie, une nouvelle manière de vivre, le passé doit disparaître.

Huston Smith : Nous devons être ouverts à l'inédit.

Krishnamurti : Oui, il faut donc que le passé soit sans importance.

Huston Smith : Je ne peux pas souscrire à cela.

Krishnamurti : Le monde entier s'y oppose. L'ordre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

établi dit: « Impossible de lâcher prise pour que l'inédit voie le jour. » Et les jeunes du monde entier disent: « Révoltons-nous contre l'ordre ancien. » Mais ils ne comprennent pas toutes les complexités de la situation. Ils disent alors: « Que nous avez-vous donné, à part les examens, le travail, et la répétition des vieux schémas? - la guerre, la sacro-sainte guerre. »

Huston Smith : Vous soulignez, me semble-t-il, à quel point il est important de ne pas être esclaves du passé. Et c'est très vrai.

Krishnamurti : Le passé étant la tradition, le passé étant le code de moralité, c'est-à-dire la morale en vigueur dans la société, qui pourtant est loin d'être morale.

Huston Smith : Mais en même temps, une génération seulement - qui n'est autre que nous-mêmes - sépare la génération à venir de celle de l'homme des cavernes.

Krishnamurti : Je suis d'accord là-dessus.

Huston Smith : Si l'on pouvait effacer l'homme des cavernes, tout commencerait pour nous en ce moment même.

Krishnamurti : Oh, non. Pour se désengoncer du passé, il faut énormément d'intelligence, énormément de sensibilité à l'égard de ce passé. On ne peut pas simplement rompre avec lui, sans plus.

Huston Smith : D'accord, vous m'avez convaincu.

Krishnamurti : Le problème est donc celui-ci: est-il possible de vivre différemment? D'une manière autre, où il n'y aurait ni guerres, ni haine, où les hommes s'aimeraient les uns les autres hors de toute compétition, de toute division, où l'on ne se dirait ni catholique ni protestant, ou autre. Tout cela est si immature, si dénué de sens. Ces divisions ne sont que des divisions sophistiquées d'ordre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

intellectuel. Cela n'a rien a voir avec l'esprit religieux, ce n'est pas cela, la religion. L'esprit religieux n'est pas haineux, il vit sans la moindre peur, la moindre angoisse, sans la plus petite once d'antagonisme. C'est donc un esprit qui aime - et la vie prend alors une tout autre dimension. Or de cela personne ne veut.

Huston Smith : Et d'un autre côté, tout le monde en a envie.

Krishnamurti : Mais personne ne court après! Il y a tant d'autres sources de distractions, et tous sont si pesamment conditionnés par leur passé qu'ils s'y accrochent.

Huston Smith : Certains sont pourtant prêts à entamer la quête.

Krishnamurti : Mais ils sont rares.

Huston Smith : Le nombre importe peu.

Krishnamurti : La minorité est toujours celle qui a le plus de poids.

Huston Smith : Krishnamurti, lorsque je vous écoute, et que j'essaie de percer les mots pour saisir votre message, la première chose que j'entends, me semble-t-il, c'est qu'il incombe à chacun, à commencer par moi-même, d'être l'artisan de son propre salut, sans s'appuyer sur une autorité quelconque ; la seconde, c'est qu'il ne faut pas laisser les mots s'interposer comme un écran entre nous et l'expérience réelle ; et la troisième, qu'il ne faut pas laisser le passé s'emparer du présent, l'engloutir, en réagissant en fonction de notre conditionnement passé, plutôt que de rester en permanence ouvert à l'inédit, à ce qui est frais et neuf. Et vous dites enfin, à ce qu'il me semble, que la clé, dans toute cette démarche, consiste en un revirement radical de point de vue de notre part. Nous sommes un peu

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme des prisonniers agrippés aux barreaux dans l'espoir de voir la lumière, tendus vers cette faible lumière que nous apercevons tout là-bas, nous demandant comment faire pour sortir de là, pour l'atteindre, alors qu'en fait, là derrière nous, la porte de la cellule est ouverte - il nous suffirait de nous retourner, et nous pourrions quitter les lieux pour entrer de plain-pied dans la liberté. D'après moi, tel est votre message. Ai-je raison?

Krishnamurti : C'est une petite partie de ce message.

Huston Smith : Bien, qu'y a-t-il d'autre?

Krishnamurti : Le fait est que l'homme est impliqué dans des luttes, des conflits perpétuels, piégé par son propre conditionnement, et qu'il s'efforce obstinément, désespérément d'être libre. Et nous avons admis, en raison d'influences diverses, en premier lieu celle des religions, que l'effort était une nécessité, qu'il faisait partie de notre vie. Affirmer la sempiternelle nécessité de l'effort est à mes yeux l'expression de l'aveuglement le plus extrême, l'illustration des limites imposées à l'homme. Mais vivre sans effort requiert une grande sensibilité ainsi qu'une forme suprême d'intelligence, ce qui ne signifie pas que je cesse de lutter, que je n'aie plus du tout de nerf! Il nous faut comprendre comment naît en nous le conflit, la dualité - le conflit entre ce qui est et ce qui devrait être. Si la notion de ce qui devrait être est absente - or elle n'est que pure idéologie, elle n'est pas réelle, mais fictive - et qu'au contraire on voie ce qui est et qu'on l'affronte, qu'on vive avec cette réalité-là et non avec la fiction de ce qui devrait être, alors tout conflit cesse. Ce n'est que lorsqu'on compare, qu'on évalue tout en fonction de ce qui devrait être, et que ce qui est est vu sous l'angle de ce qui devrait être, que le conflit apparaît.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Huston Smith : Il ne devrait pas y avoir de tension entre l'idéal et la réalité.

Krishnamurti : Il ne devrait pas y avoir d'idéal du tout. Pourquoi devrait-on avoir un idéal? L'idéal est la notion la plus imbécile qu'on puisse imaginer - pourquoi donc devrais-je avoir un idéal? Le fait est là, dans toute son incandescence, pourquoi devrais-je avoir un idéal dans quelque domaine que ce soit?

Huston Smith : À vous entendre, il me semble une fois de plus que vous posez une alternative: il faut opter pour ceci ou cela - ne pas opter pour l'idéal mais pour le réel ; alors qu'il me semble que la vérité est en quelque sorte dans les deux camps à la fois.

Krishnamurti : La vérité n'est pas un panachage d'idéal et de ce qui est, dont on ferait une mixture trouble. Il n'y a rien d'autre que ce qui est. Prenons un exemple simple: nous les humains, nous sommes des êtres violents. Pourquoi devrais-je avoir un idéal de non-violence? Pourquoi ne puis-je affronter le fait - celui de la violence - sans cette notion de non-violence? L'idéal n'est qu'une abstraction, une distraction. Le fait, c'est que je suis violent, que l'homme est violent. Affrontons cette réalité-là, prenons-la à bras-le-corps, et voyons si nous sommes capables de vivre sans violence. Il n'y a là aucun processus dualiste. Il y a uniquement le fait que je suis violent, que l'homme est violent, et la question de savoir s'il est possible de se libérer de tout cela. Pourquoi devrais-je faire entrer en jeu ces absurdes notions idéalistes?

Huston Smith : Pas de dualisme, dites-vous, pas de séparation ; selon vous, est-il effectivement vrai qu'il n'y ait pas division?

Krishnamurti : Absolument.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Huston Smith : Existe-t-il une division entre vous et moi?

Krishnamurti : Physiquement, oui. Vous portez un complet noir, vous avez le teint plus clair que moi, etc.

Huston Smith : Mais vous n'avez pas le sentiment d'une dualité.

Krishnamurti : Si j'avais ce sentiment, je ne resterais pas là à discuter avec vous - car dans ce cas, ce serait un simple jeu intellectuel.

Claremont, novembre 1968

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pourquoi votre enseignement est-il si difficile à vivre?

Ojai, le 3 mars 1983

Renée Weber, professeur de philosophie, Rutgers University.

Renée Weber : Ma question est d'ordre général et concerne un aspect de votre discours qui relève, pourrait-on dire, du tout ou rien. Prenons l'exemple de l'enseignement et de l'éducation. Ce que vous semblez dire, entre autres choses, c'est qu'un maître qui n'est pas totalement libéré de la peur, de la souffrance et de tous les problèmes humains ne peut pas vraiment être un maître authentique. L'impression finale est qu'il n'y a qu'une alternative: ou l'on est parfait, ou l'on n'est bon à rien.

Krishnamurti : Je crois qu'il s'agit d'un malentendu.

Renée Weber : Espérons-le.

Krishnamurti : Car si, pour pouvoir enseigner, il fallait d'abord avoir atteint la perfection - peu importe le terme utilisé - et s'être affranchi de certains états d'esprit, alors la situation serait impossible, n'est-ce pas?

Renée Weber : Oui.

Krishnamurti : En pareil cas, l'élève, ou celui à qui s'adresse votre enseignement, va se sentir perdu. L'éducateur peut-il alors dire: « Je ne suis pas libre, vous ne l'êtes pas non plus, nous sommes tous deux conditionnés, nous avons des formes de conditionnement diverses, parlons-en et voyons si nous pouvons nous en libérer »? On peut ainsi briser le conditionnement.

Renée Weber : Mais ne croyez-vous pas qu'il faille au moins que l'éducateur comprenne ce processus mieux que ne le fait l'élève.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Il peut avoir lu plus de choses à ce sujet, avoir étudié un peu plus.

Renée Weber : Mais il ne sait pas forcément mieux que l'élève comment il faut s'y prendre.

Krishnamurti : Ainsi, grâce à cette communication avec l'élève, ou avec lui-même, l'éducateur se rend compte qu'il est à la fois le maître et l'élève. Plutôt que d'apprendre d'abord pour transmettre ensuite, le professeur enseigne à l'autre en même temps qu'il apprend de lui.

Renée Weber : Ce que vous dites, c'est qu'il n'est pas un oracle au message péremptoire. S'il est ouvert, il enseigne et apprend en même temps.

Krishnamurti : C'est cela, un véritable éducateur de qualité ; il ne se contente pas de dire: « Moi, je sais, et je vais vous dire ce que je sais. »

Renée Weber : Ce qui veut dire qu'entre autres défauts, cette personne doit être dépourvue d'orgueil, je suppose.

Krishnamurti : Ce sont des choses évidentes. Supposez que j'enseigne et que je sois plein d'arrogance, de vanité, d'ambition et tout ce qui s'ensuit - bref, toutes les stupidités habituelles ayant cours chez les êtres humains. En parlant avec l'élève, ou quelqu'un d'autre, j'apprends - j'apprends que je suis arrogant et que l'élève aussi est arrogant à sa manière ; nous commençons donc à en discuter. Et une discussion comme celle-là, si l'on est honnête et vraiment prêt à l'autocritique, à une prise de conscience, ouvre d'immenses perspectives.

Renée Weber : Selon vous, donc, ce processus peut fonctionner entre le maître et l'élève même si ni l'un ni l'autre n'est parfait?

Krishnamurti : Ce n'est pas le mot que j'emploierais, j'ignore ce qu'est la perfection - et cela nous entraîne dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une autre direction. Mais s'il est possible de nouer une relation entre nous et l'élève, ou une relation les uns avec les autres dans laquelle s'instaure un dialogue ouvert et libre, orienté vers l'autocritique, la prise de conscience de ce que l'on est, un dialogue ponctué de remises en cause, de doutes, de questionnements, alors nous apprenons, l'un comme l'autre, nous partageons dans une même communion nos points de vue, nos difficultés. Et de cette façon, pour peu qu'on ait vraiment envie d'aller au fond des choses, on s'apporte mutuellement aide et assistance.

Renée Weber : Supposons - même si cela ne reflète pas forcément mon sentiment - supposons qu'on dise: « Mais là, il y a problème, car l'élève peut avoir l'impression que le professeur n'en sait guère plus que lui - et cela peut miner sa confiance. »

Krishnamurti : Je répondrais à l'élève: « Écoutez, j'ai étudié un petit peu plus que vous. J'ai approfondi, par exemple, diverses philosophies indiennes, bouddhistes, j'en sais un petit peu plus que vous à ce sujet. »

Renée Weber : Exactement. .

Krishnamurti : Cela ne veut pas dire pour autant que je sois extraordinaire.

Renée Weber : Vous estimez donc que si l'enseignant, en toute honnêteté...

Krishnamurti : Il a pour fonction d'être honnête.

Renée Weber : ... explique en toute honnêteté ses points forts et ses points faibles: « J'en sais plus que vous, mais je ne sais pas tout »...

Krishnamurti : Supposons, par exemple, que le thème de discussion soit le bouddhisme, ou Aristote, ou Platon - disons Platon. Vous avez étudié le sujet plus que moi. Moi je n'ai pas du tout étudié Platon, mais vous, si. Vous dites

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

donc: « J'en sais un peu plus que vous sur ce sujet, naturellement, sinon je ne serais pas votre professeur. »

Renée Weber : Exactement, sinon je n'enseignerais pas, ce ne serait pas honnête.

Krishnamurti : Et moi, qui n'ai lu ni Platon, ni Aristote ni aucun de ces philosophes, je dirais: « Je ne les ai pas lus, mais je suis disposé à étudier les choses en profondeur, non pas à partir d'un point de vue spécifique, bouddhiste, platonicien ou aristotélicien ou autre, mais en tant qu'être humain face à un autre être humain: alors, discutons-en, posons-les, ces questions telles que: qu'est-ce que la vie? Quel est le but de l'existence? Y a-t-il une justice dans ce monde? Pourquoi n'y en a-t-il pas? » et ainsi de suite.

Renée Weber : Je crois que cela rend les choses beaucoup plus claires, car dans ce cas-là, des adultes à la fois attentifs et capables d'autocritique se sentiraient alors aptes à enseigner. Alors que s'il faut être la perfection incarnée, qui pourrait se porter candidat?

Krishnamurti : Mais très peu de gens sont capables de se remettre en cause, de faire preuve d'honnêteté envers eux-mêmes, d'avoir conscience de la nature de leurs pensées - l'important n'étant pas leur aptitude plus ou moins grande à exprimer leur pensée, etc. Je crois qu'il faut d'abord être fondamentalement honnête dans toutes ces choses-là.

Renée Weber : Comment expliquez-vous que certains en soient capables, et d'autres pas? Les personnes honnêtes sont si rares, dites-vous. Pourquoi?

Krishnamurti : C'est un fait, certains sont sérieux, d'autres pas.

Renée Weber : Quelles qualités doit-on avoir pour être vraiment honnête avec soi-même?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Il ne faut pas avoir peur de découvrir ce que l'on est, ne pas avoir honte, ne pas craindre de découvrir. Mais pouvoir dire simplement: voilà ce que je suis - je suis un tas de mots, un tas d'idées empruntées à d'autres, je suis incapable de penser par moi-même, je ne cesse de citer autrui, je dépends de l'environnement, des pressions exercées sur moi, de ceci et de cela... Si l'on n'est pas conscient de soi-même, critique envers soi-même, on finit par être...

Renée Weber : Il faut donc au moins avoir assez de lucidité et de courage pour le dire.

Krishnamurti : Je n'aime guère le terme de « courage ».

Renée Weber : Quel terme utiliseriez-vous?

Krishnamurti : Tout homme réellement sérieux, ayant vraiment envie d'explorer ce domaine, n'éprouve aucune crainte ; il dira: « Bon, si je dois perdre mon travail, je le perds et n'en parlons plus. »

Renée Weber : Mais même en dehors de toute sanction extérieure, comme dans le cas du travail, ne croyez-vous pas qu'en général, on a le sentiment ou la peur, si l'on regarde les choses en face, de voir la situation s'aggraver, y compris pour soi-même, plutôt que de la voir s'améliorer? Voilà ce que l'on craint.

Krishnamurti : On craint une incertitude accrue.

Renée Weber : C'est cela, et voilà pourquoi...

Krishnamurti : Il faut affronter cette incertitude, plutôt que de dire: « Une incertitude encore plus grande, des problèmes encore plus graves se profilent à l'horizon, alors mieux vaut ne rien faire » - ce qui revient en réalité à mener une existence dénuée de sens.

Renée Weber : Vous diriez sans doute que cela revient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à fuir et à se cacher.

Krishnamurti : Oui, on se cache en partie.

Renée Weber : Certains pourraient aussi avoir pour argument -j'ai déjà entendu cela - que cette « autre chose » va me désintégrer et altérer ma santé mentale.

Krishnamurti : Ce que vous appelez santé mentale est peut-être de la folie. Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde est pure folie. Si vous avez envie de participer à toute cette folie, allez-y, prenez place parmi les insensés. Mais supposons que vous refusiez de perdre la raison, dans ce cas vous dites: « Désolé, moi je suis à contre-courant, ou je refuse de suivre le courant. »

Renée Weber : Cela soulève une deuxième question, qui revient sans cesse ; elle est reliée à la précédente, mais plus vaste. Ce qui trouble les gens - moi y compris - et les laisse perplexes, ici comme en Inde, c'est cet état dont vous parlez, et qui semble être un certain état - d'intégration, d'équilibre mental, peu importe le terme, vous employez même celui de « lumière » - ; or nous sommes un certain nombre à dire: « Oui, pour y avoir goûté de temps en temps, j'ai une modeste notion de cet état. »

Krishnamurti : La plupart des gens disent cela.

Renée Weber : Exactement. Ils disent aussi qu'ensuite cet état semble disparaître, s'enfuir, se diluer.

Krishnamurti : Il s'éclipse.

Renée Weber : Vous avez toujours dit que si jamais cet état s'éclipsait, c'est qu'on n'en avait jamais fait l'expérience réelle, car ce n'est pas le genre de chose qui peut apparaître pour disparaître ensuite. Pourriez-vous clarifier ce point? Car cette question plonge en permanence les gens dans la confusion, voire dans la détresse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Quel est le problème? Le problème est le suivant: J'ai vécu une expérience - j'ai éprouvé une grande clarté d'esprit, ou l'impression d'une plénitude, d'une existence holistique. À peine entrevu, tout cela s'est évanoui. L'expérience a pu durer un jour, ou une semaine, mais elle s'est évanouie. Et je m'en souviens, elle a laissé une empreinte, un souvenir, et je voudrais la retrouver. Je voudrais qu'elle continue, je voudrais qu'elle fasse partie de mon existence, ou je voudrais la vivre en permanence, faire en sorte qu'elle soit toujours présente à mes côtés. La question est donc celle-ci: cet état, cette chose qui survient si rarement dans une vie d'homme, a-t-elle été sollicitée, l'a-t-on appelée de ses vœux, ou bien est-elle venue naturellement, spontanément, sans aucune préparation, aucun entraînement systématique? Elle est venue naturellement, elle est venue lorsque vous n'aviez pas de problèmes, etc. - c'est alors qu'elle est venue. Et à présent elle est partie, et vous vous retrouvez dans votre ancien état d'esprit, et vous voulez qu'elle revienne. Vous voulez savoir s'il ne serait pas possible de trouver un quelconque moyen de jouir en permanence de sa présence.

Renée Weber : Oui, mais cela ne signifie pas qu'on veuille la ?retrouver à cause...

Krishnamurti : Vous voulez vivre avec.

Renée Weber : En sa présence, on a l'impression de mieux s'en sortir, de trouver des solutions intelligentes à tout.

Krishnamurti : Oui, vous avez fait l'expérience d'un état d'esprit qui est né spontanément, sans sollicitation ; c'est quand vous ne songiez pas à vous-même qu'il a surgi.

Renée Weber : Oui, soudain, on se sent unifié.

Krishnamurti : C'est lorsque vous n'êtes pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

continuellement préoccupé de vous-même, mais que vous êtes au contraire absent à vous-même, que cette chose advient. Et vous dites ensuite: « Dans cet état-là, je voyais tout avec une grande clarté. »

Renée Weber : Exactement.

Krishnamurti : Aucun problème n'était insoluble, rien ne pouvait vous résister, vous faire obstacle, rien.

Renée Weber : C'est cela.

Krishnamurti : Que dois-je donc faire?

Renée Weber : Précisément.

Krishnamurti : En réalité, la question est celle-ci: cet état d'esprit - peu importe le nom qu'on lui donne - a surgi lorsque le moi était absent - que notre ego, notre personnalité, nos problèmes, notre chaos, nos ambitions, notre avidité, etc., étaient temporairement en suspens. C'est à ce moment-là que cet état a surgi.

Renée Weber : Voilà ma première question: le moi n'est plus ; pourtant vous avez dit qu'il était « temporairement en suspens ». Cela signifie qu'il est simplement passé dans les coulisses, il n'est plus à l'avant de la scène?

Krishnamurti : Ici, je dis: peut-être.

Renée Weber : Ou bien s'est-il tout simplement dissous?

Krishnamurti : Non, bien sur que non. S'il se dissolvait, le reste n'y survivrait pas.

Renée Weber : C'est juste ; donc, en quelque sorte, cet état a été provoqué...

Krishnamurti : Non, il est advenu. Vous descendez une allée bordée d'une multitude d'arbres, et devant tant de beauté, vous vous exclamez soudain: « Quel spectacle! Je n'en reviens pas! » En cet instant-là, le moi, avec tous ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

petits problèmes, n'est plus.

Renée Weber : Je vois.

Krishnamurti : Le « moi », avec ses plaisirs, ses joies, et tout le reste. Et lorsque cesse cet état, vous retrouvez votre ancien moi. La question est donc de savoir s'il est possible de se libérer de l'ego, et non de demander comment il faut faire pour retrouver cet état d'esprit, ou pour le vivre en permanence, ou pour le retenir grâce à une discipline ou un système de méditation - pratiques qui ne font que renforcer l'ego.

Renée Weber : Très bien. Pouvons-nous revenir un instant sur cet état d'esprit. Dans cet état - à supposer que j'aie été totalement présente à...

Krishnamurti : Non, pas vous - c'est exclu.

Renée Weber : Que diriez-vous, dans ce cas?

Krishnamurti : Je dirais que cet état d'esprit a suscité une sensation telle que vous pouviez tout percevoir de façon très claire.

Renée Weber : Oui.

Krishnamurti : Tous vos problèmes - tout était perçu très clairement.

Renée Weber : Oui. Les entraves habituelles, les sempiternels obstacles n'étaient plus là pour barrer la route, la voie était libre. Mais cet état, qu'est-ce qui le fait naître, et qu'est-ce qui le fait disparaître à nouveau?

Krishnamurti : Ce qui le fait naître? C'est très simple: quand le « moi » n'est pas, il est là.

Renée Weber : Mais quel est le facteur déclenchant? Pourquoi n'y a-t-il plus d'ego tout à coup?

Krishnamurti : Parce que vous ne vous préoccupez pas de vos problèmes ; vous regardez ces orangers, vous contemplez la beauté de ces fleurs. Et le temps d'une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

seconde, vous n'êtes plus.

Renée Weber : Et la seconde d'après, vous êtes de retour.

Krishnamurti : Vous dites alors: « Me voici revenu ; mon Dieu, si seulement je pouvais retrouver cet état! » Sans vous rendre compte que c'est précisément cette demande qui...

Renée Weber : ... fait obstacle.

Krishnamurti : Non seulement elle fait obstacle à cet état, mais en outre elle renforce l'ego.

Renée Weber : Parce que c'est de moi que vient la demande.

Krishnamurti : Bien sûr. On retombe sur les vieilles résistances. C'est pourquoi j'ai dit que dans ce domaine, il fallait avoir énormément d'humilité toute simple, d'honnêteté, plutôt que d'arborer un savoir arrogant. Les deux choses sont incompatibles.

Renée Weber : Mais d'après vous - et je vais vous dire pourquoi cette question est importante pour nous tous - même si l'on ne fait qu'entrevoir cette chose, est-ce utile ou non?

Krishnamurti : Nous devons être ici relativement prudents. Qu'entendez-vous par cette chose? Car il ne s'agit pas de quelque chose de mystérieux, d'occulte, qui s'obtiendrait à grand renfort de fausse méditation ou autres pratiques du même genre.

Renée Weber : Ce n'est pas ce que je voulais dire ; dans mon esprit, cette chose...

Krishnamurti : Je dirais plutôt: cet état.

Renée Weber : On entrevoit donc cet état, oui.

Krishnamurti : Je dis que cet état n'est pas quelque chose de mystérieux, et qu'il n'est nullement nécessaire,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour l'obtenir, de passer par une multiplicité de processus.

Renée Weber : Je comprends, mais vous avez admis la rareté de cet état.

Krishnamurti : Mais c'est parce que les êtres humains sont terriblement égoïstes, et qu'avant toute chose, c'est d'eux-mêmes qu'ils se préoccupent de diverses manières.

Renée Weber : Oui, subtilement ou de manière flagrante.

Krishnamurti : Oui, et plus la manière est subtile, plus elle est difficile à déceler, mais cela revient toujours au même.

Renée Weber : D'accord, disons donc que si l'on a entr-aperçu cet état d'être…

Krishnamurti : Ce n'est pas un état d'être.

Renée Weber : … cette modalité de fonctionnement? Comment diriez-vous?

Krishnamurti : Un état d'où le moi est absent. Le moi signifie le temps, le moi signifie l'évolution, le moi signifie toute cette accumulation de souvenirs, de problèmes, et toutes ces choses terribles à travers lesquelles le moi se manifeste.

Renée Weber : Je vois.

Krishnamurti : Le pouvoir, le statut social, la dépendance à l'égard d'autrui. Lorsque tout cela cesse, ne serait-ce qu'une seule seconde, cette « autre chose » est. Cette « autre chose » n'a rien d'extraordinaire.

Renée Weber : Elle n'a rien d'exotique, ou de romanesque.

Krishnamurti : Évidemment.

Renée Weber : Oui, mais la question qui revient sans cesse, et elle a resurgi, rappelez-vous, en Inde, à Madras. Tous vos amis réunis là l'ont posée, cette question:

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pourquoi cet état, s'il s'est manifesté, n'est-il que fluctuant? Pourquoi fait-il, pour certains, partie de leur mode de vie même, alors que d'autres ne font que l'entrevoir parfois, de façon sporadique?

Krishnamurti : C'est très simple. Celui chez qui cet état demeure est dénué d'égoïsme. Et il semble qu'on fasse assez peu de cas de cet état d'esprit quand l'ego est absent.

Renée Weber : Qu'est-ce que cela signifie?

Krishnamurti : Ne pas être égoïste - avec toutes ces complexités.

Renée Weber : Vous n'entendez pas forcément par là qu'il faille être altruiste? Ce n'est pas du tout ce que vous voulez dire.

Krishnamurti : Cela, ça relève des œuvres sociales.

Renée Weber : Bien - ne pas être égoïste, donc.

Krishnamurti : Et ne pas se faire moine, ne pas se faire ermite, ne pas s'efforcer non plus de devenir quoi que ce soit.

Renée Weber : D'accord. Mais ne pas être égoïste, qu'est-ce que cela veut dire? Je suis moi - c'est ce que dirait l'homme de la rue, je suis moi, je dois prendre mes propres décisions, je dois...

Krishnamurti : Que veut dire être égoïste? Cela signifie s'intéresser au moi par des biais différents, plus ou moins grossiers, subtils ou raffinés, en se dissimulant sous le masque généreux de l'entraide ou derrière le nom d'un gourou. Les cas flagrants abondent, il n'y a qu'à regarder autour de soi.

Renée Weber : Je comprends. Si l'on part de ce que vous décrivez...

Krishnamurti : Il ne s'agit pas d'une description, mais d'une réalité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Renée Weber : D'accord. Si l'on vous disait: et ceux qui ne sont pas des intellectuels ni des adeptes de la méditation, qui ne courent pas les gourous, mais qui sont des gens simples ne pensant que fort peu à eux-mêmes...? Mais ce n'est pas non plus à eux que s'appliquent vos propos.

Krishnamurti : Non, bien entendu. En premier lieu, la faculté de pensée est commune à toute l'humanité, partagée entre tous. Elle appartient aussi bien aux scientifiques de pointe qu'à l'être humain le plus pauvre, le moins éduqué, le moins sophistiqué - elle est donc le bien commun de tous les êtres humains.

Renée Weber : Oui.

Krishnamurti : Elle est le bien commun de tous les êtres humains, ce n'est donc pas ma pensée, une pensée individuelle. La pensée nous est commune à tous - vous, moi, Une telle ou Un tel. Mais nous avons décrété que c'était ma pensée.

Renée Weber : Vous avez le sentiment que c'est en tant que processus collectif qu'elle est partagée?

Krishnamurti : Elle n'est pas « collective », mais simplement partagée. Je n'ai pas à la vivre comme étant collective ou non collective, elle est ainsi. Le soleil est partagé par tous les êtres humains. Ce n'est pas mon soleil.

Renée Weber : La situation est analogue pour la pensée?

Krishnamurti : Bien sûr.

Renée Weber : On pourrait vous rétorquer: « Je suis le seul à connaître mes pensées, et je ne connais pas vos pensées, ni les pensées d'Un tel. »

Krishnamurti : Non, c'est de la faculté, du processus de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la pensée qu'il s'agit. Mais pourquoi devrais-je connaître vos pensées?

Renée Weber : Le processus de la pensée et son résultat sont deux choses différentes.

Krishnamurti : Évidemment. L'expression de la pensée peut varier, le savant exprimera la sienne de la manière la plus scientifiquement complexe, et le pauvre villageois, le pauvre homme inculte dira: « J'ai envie de ça. » Mais la pensée nous est commune à tous.

Renée Weber : En tant que fonction, oui.

Krishnamurti : Et vous pouvez l'exprimer différemment parce que vous avez lu Platon, contrairement à moi. Je l'exprimerai donc sans doute en des termes plus simples.

Renée Weber : Mais au fait, nous n'avions pas fini de parler du rôle de l'égoïsme présent chez la plupart des gens...

Krishnamurti : Laissez-moi vous montrer. Donc, quand je dis que c'est ma pensée et non la vôtre, je sais que l'expression de la pensée est diverse - d'accord? Vous êtes platonicienne, pas moi, ou bien vous êtes bouddhiste, pas moi, et si vous êtes chrétienne, vous exprimez votre pensée en ayant recours à un certain...

Renée Weber : ... système de symboles.

Krishnamurti : ... à des symboles, à un jargon, etc. Pour vous, le sauveur est important, pour moi il ne l'est pas, je ne crois à rien de tout cela. Votre expression et la mienne diffèrent donc, et nous croyons que ces expressions différentes confèrent une individualité.

Renée Weber : Je comprends.

Krishnamurti : Mais il n'en est rien. La pensée est commune à tous, elle n'appartient ni à vous, ni à moi.

Renée Weber : D'après vous, donc, l'essentiel réside

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans l'activité de la pensée, qui est partagée, et non dans le résultat ou le contenu de la pensée.

Krishnamurti : C'est exact.

Renée Weber : Alors que nous nous polarisons sur le résultat et le contenu.

Krishnamurti : Je peins, je suis un artiste. Ma condition d'artiste fait que je me sens supérieur aux autres, meilleur que les autres, etc. Je ne me rends jamais compte que ma pensée est identique à la vôtre, parce que ma manière de l'exprimer - sur la toile - est différente de la vôtre. Cela me donne le sentiment d'être différent. Vous ne savez pas peindre, moi je sais. Mais voyez la beauté de cette idée que nous partageons tous le même soleil, la même lumière. Ce soleil - vous pouvez vous en protéger en bâtissant une superbe demeure, tandis que je vis dans une petite hutte, ou dans une modeste chaumière - mais cette chose-là, nous la partageons. Mais dès l'instant où je m' identifie à mon expression en tant que peintre, ou à mon immense demeure, alors surgit la différence. L'identification est donc l'un des facteurs de l'égoïsme. De même que l'attachement à cette identification, et le fait de tenir à ses opinions. Je dis avoir une immense foi en jésus, et je suppose que vous en êtes dépourvue - dans ce cas, je suis manifestement un croyant, je suis distinct de vous.

Renée Weber : Je vois.

Krishnamurti : Mais vous croyez aussi en quelque chose d'autre.

Renée Weber : Supposons - ce n'est qu'un exemple, je ne parle pas en mon nom propre - que l'on soit persuadé que ceux qui croient en quelque chose sont crédules et stupides, et que là réside ma supériorité: je ne crois en rien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Dès lors que vous vous identifiez à votre supériorité, vous entrez en scène.

Renée Weber : Bon, disons alors: je suis moderne, je ne crois en rien.

Krishnamurti : Dès l'instant où vous vous identifiez à cela, c'est la même chose. Et l'égoïsme est si extraordinairement habile à sa façon, il peut se dissimuler derrière les choses les plus brutales comme sous les formes d'expression les plus subtiles, peaufinant sans cesse le raffinement de l'ego, le rendant de plus en plus égocentrique.

Renée Weber : Le plus égocentrique de tous étant l'ego « désintéressé ». Car il se berne lui-même.

Krishnamurti : C'est juste. C'est pourquoi j'ai dit qu'il fallait un sens profond de l'humilité et de l'honnêteté, et jamais de double langage à quelque propos que ce soit. Lorsqu'on veut vraiment vivre ainsi, on mène un existence scrupuleusement honnête, et si l'on est honnête on est naturellement très lucide tout en restant humble. Alors l'évolution devient superflue.

Renée Weber : Quel rapport y a-t-il entre la confiance en soi, ou son absence, et cette honnêteté absolue vis-à-vis de soi-même?

Krishnamurti : Pourquoi faudrait-il qu'on ait confiance en soi?

Renée Weber : Disons plutôt confiance en sa propre lucidité de conscience.

Krishnamurti : En quoi cette confiance est-elle nécessaire?

Renée Weber : Puis-je vous donner une réponse évidente? Je crois que ceux qui n'en ont pas sont les plus égocentriques, il sont toujours dans l'incertitude, à se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tracasser sans cesse.

Krishnamurti : La plupart des gens sont névrosés.

Renée Weber : Je suis de votre avis, c'est très répandu. Mais vous n'avez donc pas l'impression que ce refus de se protéger dont vous parlez, ce désintéressement largement ouvert...

Krishnamurti : Il faut comprendre très clairement ce que veulent dire pour nous le désintéressement ou l'ouverture. On ne peut pas employer ces mots à la légère. Nous avons plus ou moins défini ce qu'est la nature de l'ego. Il crée des dieux et il vénère des dieux. C'est encore une autre forme d'égocentrisme.

Renée Weber : Mais diriez-vous la même chose de tout ce qu'il crée: l'art serait-il donc une forme d'égocentrisme?

Krishnamurti : Dès lors que je m'identifie à la forme d'expression que j'ai créée et que je vénère, ou que je qualifie de merveilleuse, ou dont je tire profit, etc., il s'agit d'un mouvement de l'ego. Sachons donc vivre sans nous identifier à rien - ni à nos expériences, ni à notre savoir, ni à nos créations, que leur expression passe par l'intermédiaire de la main ou l'esprit. Voilà pourquoi cette « autre chose » se rencontre si rarement.

Renée Weber : Croyez-vous que cela puisse être à la portée de quiconque?

Krishnamurti : Je l'espère.

Renée Weber : À mon avis, c'est incontestablement une chose très difficile à comprendre pour la majorité des gens.

Krishnamurti : Parce qu'ils ne la mettent pas en pratique.

Renée Weber : Ils voudraient bien. Pourquoi ne le font-ils pas?

Krishnamurti : Non, ils ne veulent pas vraiment, ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

font ce qui leur plaît. Si on veut vraiment faire une chose, on la fait.

Renée Weber : C'est une démarche difficile à suivre. En fait, la plupart de ceux qui s'intéressent sérieusement à ces questions...

Krishnamurti : Mais ils ne veulent pas vraiment.

Renée Weber : ... ils passent pourtant des années à essayer.

Krishnamurti : Non, cela ne s'essaye pas. De même que nul ne peut essayer de ne pas être violent.

Renée Weber : Je comprends. Mais selon vous, on n'en a pas vraiment envie. La preuve étant que si on voulait vraiment le faire, on le ferait.

Krishnamurti : Bien sûr: les hommes ont voulu aller dans la Lune, et ils l'ont fait.

Renée Weber : Cela, c'est plus facile.

Krishnamurti : Ah, non!

Renée Weber : Mais si, c'est plus facile.

Krishnamurti : Non, cela demande aussi énormément d'énergie.

Renée Weber : Mais les choses se passent hors de moi.

Krishnamurti : Mais même dans ce cas-là, il faut de l'énergie.

Renée Weber : C'est vrai.

Krishnamurti : Là aussi, il faut de la coordination, de la coopération, de l'efficacité, tout cela est nécessaire. Si vous vous fixez un programme identique, et si vous dites: « Cette chose me fait vraiment envie - je veux vivre sans conflit - » alors, bien sûr que vous pouvez le faire.

Renée Weber : Puis-je revenir à l'exemple de la conquête lunaire? Je peux appliquer de l'énergie, de la passion, des efforts, à une chose qui m'est extérieure, mais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ici, c'est sur mon être même que j'agis, et il s'agit en quelque sorte de mourir à mon propre ego.

Krishnamurti : Nous avons dit au début de cette conversation qu'il fallait nécessairement une certaine qualité d'honnêteté, une certaine qualité dans la démarche d'apprendre - c'est-à-dire de l'humilité ; il ne s'agit pas de confiance ou je ne sais quoi d'autre.

Renée Weber : Ni de confiance, ni d'assurance.

Krishnamurti : Bien sûr que non. Confiance en quoi, d'ailleurs?

Renée Weber : En sa propre honnêteté, en sa lucidité.

Krishnamurti : Non, soit on est honnête, soit on ne l'est pas: cela se voit.

Renée Weber : Vous voulez dire que quand on l'est, on le sait tout de suite.

Krishnamurti : Exactement. C'est tout simple, comme par exemple quand je me sais ambitieux, et que je fais semblant de ne pas l'être ; quand je veux être à la tête de quelque chose, et que je parle de l'absurdité du pouvoir - c'est si simple à voir. Ou quand je veux dominer les autres tout en me disant démocrate. Tout cela finit par être tellement puéril!

Renée Weber : Mais selon vous, il suffirait d'être réellement sérieux et prêt à agir pour que l'événement ait lieu.

Krishnamurti : Bien sûr.

Renée Weber : La chose paraît tellement simple, et ceux qui vous entendent dire cela ont beau essayer, mais rien ne se passe!

Krishnamurti : Dans ce domaine, on ne peut pas essayer. Vous n'essayez pas de mettre votre main dans le feu, n'est-ce pas? Vous savez que le feu brûle, et vous n'y

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

touchez pas.

Renée Weber : Mais les deux situations sont-elles analogues?

Krishnamurti : Oui. Vous réalisez que ce mode de vie égocentrique et complexe suscite une cascade de problèmes - à peine avez-vous résolu un problème que dix autres surgissent. Cela se vérifie dans ce pays sur le plan politique, et les mêmes événements se produisent dans le monde entier. Lorsque je réalise que ce mode de vie est dénué de sens, et qu'il a pour base un égocentrisme profond et inexploré - nous avons plus ou moins défini le mot « égocentrisme » - je réalise tout cela, et je dis: « Est-ce ainsi que je veux vivre? » Pour la plupart, la réponse est oui, car c'est la voie la plus facile - la voie la plus facile, parce qu'on reste dans le troupeau. Mais si vous répondez non, vous dites alors: « Désolé, mais je ne veux pas de cela. »

Renée Weber : Bien. Supposons que vous en soyez à ce stade - quelle est l'étape suivante?

Krishnamurti : Alors, que je sois professeur, cuisinier ou autre, je poursuis mes activités.

Renée Weber : Qu'est-ce qui a changé?

Krishnamurti : Ce qui a changé, ce n'est pas ma profession, c'est toute mon attitude face à la vie. Si je suis charpentier, je dois gagner ma vie en faisant ce métier, mais cette notion que « je » suis charpentier a disparu. Ce n'est qu'une fonction que j'assume, mais la fonction ne me confère aucun statut particulier.

Renée Weber : Selon vous, il n'y a pas forcément de changement perceptible de l'extérieur: tout est dans la façon dont je me situe par rapport à toute chose, dans la façon dont je perçois le monde.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : La question n'est pas comment vous vous situez. Dès que vous dites « je me situe », vous donnez la priorité à l'ego.

Renée Weber : Oui. Comment exprimer cela?

Krishnamurti : Pourquoi cette volonté d'identification? On tient au nom, à la forme.

Renée Weber : Le nom, la forme? Mais il faut bien que je sache rentrer chez moi le soir, que je sache reconnaître les enfants qui sont à ma charge.

Krishnamurti : Regardez les choses de beaucoup plus près. Pourquoi ai-je envie de savoir qui était mon arrière-grand-père? Quelle importance? Ce qui compte, c'est ce que je suis maintenant. Quelle importance, que l'on soit prince, ou reine? Tout cela est si puéril.

Renée Weber : Là, c'est plus facile à voir. Certaines personnes, tout en ne prêtant guère attention aux titres, voudraient pourtant bien...

Krishnamurti : Un instant. Dans leur immense majorité, les gens ont envie d'être en position de dominer le monde. Regardez, les exemples sont là, sous vos yeux.

Renée Weber : C'est indéniable, je m'en rends compte. Ma question, je le suppose, est celle-ci: ces quelques rares personnes qui veulent vivre autrement ne le font pourtant pas. Pourquoi?

Krishnamurti : Ce n'est pas par manque de volonté, car la volonté n'a rien à voir avec cette chose-là. Il est évident que le vouloir, c'est le désir. Je désire être non-violent, mais je suis toujours violent.

Renée Weber : Mais vous avez dit précédemment que si l'on voulait sérieusement cette chose, on le ferait. N'est-ce pas une allusion au désir?

Krishnamurti : À présent comprenez ce qui s'est passé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je dis que c'est possible parce que je le sens, parce que c'est ainsi que je vis. Je dis que c'est possible et vous, vous dites: « Montrez-moi comment il faut faire. » Je vous l'ai montré, mais votre intention peut être très, très superficielle, vous vous contentez d'une simple description, d'une simple analyse, d'une simple définition, puis, ayant récolté tout cela, vous vous en faites une certaine idée, et vous dites: « Comment faire pour mettre cette idée en pratique? »

Renée Weber : Oui, ce n'est pas la bonne méthode.

Krishnamurti : C'est fini pour vous, terminé!

Renée Weber : Bien ; disons alors que je viens vers vous avec le plus grand sérieux. Je déclare que je voudrais vivre d'une manière intelligente, sans ego. Je suis sérieusement motivée. Que faire alors?

Krishnamurti : C'est assez clair, n'est-ce pas? L'important n'est pas ce que vous faites. Mais ce que nous ne faites pas, car la négation est ce qu'il y a de plus positif. Vous dites alors: « Mais quels sont donc les actes qu'il m'est inutile d'accomplir? »

Renée Weber : Qu'est-ce qui est superflu?

Krishnamurti : Ce qui est inutile, c'est que vous fassiez des efforts. L'effort est synonyme d'accomplissement, de réussite. Par exemple, je reconnais que la possibilité de vivre de cette façon-là existe, et je fais un effort pour y accéder. Mais celui qui fait l'effort reste toujours le même.

Renée Weber : C'est clair. Mais il y a là un paradoxe, car en même temps, vous avez dit, aujourd'hui et par le passé, que l'on doit être très sérieusement motivé, et considérer cette motivation comme étant ce qui compte le plus.

Krishnamurti : Mais c'est le cas. Lorsque vous dites que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

c'est ce qui compte le plus - attendez un instant. Tuer un autre être humain au nom de son pays, de son Dieu, du Christ, et ainsi de suite - tout cela, on l'a fait. Il faut réaliser que tuer un homme est le plus grand mal, le plus grand péché au monde - peu importe le terme employé. Et il faut dire: « Jamais, au grand jamais je ne tuerai, même si mon Dieu, ou monsieur le Président, ou le Premier ministre me le demande. » Avez-vous lu ce qu'a dit ce célèbre écrivain argentin...? Son nom m'échappe.

Renée Weber : Jorge Luis Borges?

Krishnamurti : Oui, c'est probablement lui. Il a dit que la guerre des Malouines faisait penser à deux chauves en train de se battre pour un peigne. (Rires.)

Renée Weber : La formule est belle! Et selon vous, c'est ainsi que nous agissons la plupart du temps? Vous suggérez qu'il se passe des choses du même ordre, sur des modes divers, dans ce qu'on appelle communément les conflits mondiaux?

Krishnamurti : Dans le monde dit civilisé, et dans le monde primitif également. D'où notre question: est-il possible de vivre dans ce monde sans un seul problème, sans un seul conflit? Or les problèmes, les conflits continueront d'exister tant que les hommes seront égocentriques. Nous en sommes arrivés à ce point. Nous sommes égoïstes au sens profond comme au sens superficiel du terme. Si vous me dites cela, je réponds: « Regardez, je suis quelqu'un de sérieux, je vois les absurdités dont le monde est affligé, et tout cela, je le laisse de côté, je reste totalement en dehors. Pas physiquement, bien sûr - ça, c'est impossible - mais intérieurement, psychologiquement. Je suis en dehors de tout cela, ce qui me rend déjà différent. La question n'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas que j'aie conscience de cette différence - mais je suis en dehors du courant. »

Renée Weber : Vous êtes en dehors de ce courant?

Krishnamurti : Oui, je suis en dehors de ce courant auquel quatre-vingt-dix-neuf pour cent des hommes appartiennent...

Renée Weber : Cela veut-il dire « je n'y contribue plus »?

Krishnamurti : Non, je n'y appartiens pas, je ne pense pas dans les mêmes termes, je ne vois pas la vie de cette façon-là. Ma question est donc celle-ci: qu'est-ce qui donne à l'ego une telle importance? Quelles sont les choses que je devrais ne pas faire? Les choses superflues?

Renée Weber : Que puis-je abandonner? comme vous l'avez dit tout à l'heure.

Krishnamurti : Mes attachements. Ce qui sous-entend énormément de choses. Être dénué de tout attachement suppose de ma part un esprit vif et subtil, car le plus souvent, je suis attaché à tant de choses!

Renée Weber : Qui entravent l'énergie.

Krishnamurti : Oui. Par exemple, je tiens à cette table. C'est un meuble ancien, qui a coûté très cher, et j'y suis attaché ; ou bien ce que je chéris, ce sont certaines connaissances, ou le savoir en général.

Renée Weber : Voulez-vous dire que l'attachement puise dans cette énergie et la réduit?

Krishnamurti : Non, l'attachement est une forme d'égocentrisme.

Renée Weber : Il y entre une part de moi-même.

Krishnamurti : Non, pas une part de moi-même - je suis cet attachement.

Renée Weber : Je me confonds avec lui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Si je tiens à cette commode, qui est très ancienne, et d'un grand prix, et que je dise: « Mon Dieu, elle est à moi, je dois en prendre soin », j'y suis attaché, je deviens ce meuble! Je suis attaché à ma femme, à mon mari, à mes enfants, à mon Dieu, à mon expérience, à mon savoir. Tous sont des expressions de mon « moi ».

Renée Weber : Selon vous, je suis véritablement fait de toutes ces choses. Et c'est ainsi que naît le « moi ».

Krishnamurti : Bien sûr. L'attachement, c'est le « moi ».

Renée Weber : Je vois. Et donc, à la question: « Que puis-je abandonner? », la réponse est...

Krishnamurti : ... l'attachement.

Renée Weber : ... l'abandon de l'attachement est la priorité.

Krishnamurti : Bien sûr, lorsqu'on est sans attachements, on est libre, et sans peur. Mais je suis attaché à ces meubles, à mon corps, à mon expérience, et j'ai peur de mourir, c'est pourquoi j'invente un Dieu qui me protégera, et je vénère ce que j'ai inventé. Comment croyez-vous que l'univers chrétien se soit constitué? Ou n'importe quelle autre forme de culture religieuse, d'ailleurs. Par l'intermédiaire de la pensée.

Renée Weber : En vous entendant, tout paraît si clair, si logique, si simple même, et pourtant nous savons tous que ce n'est pas facile. Pourquoi est-ce si difficile?

Krishnamurti : Je ne dirais pas que c'est facile, car c'est complexe.

Renée Weber : Mais pourquoi est-il si difficile de vivre ainsi?

Krishnamurti : Sans vouloir vous offenser, votre question n'est pas la bonne. Demandons-nous plutôt

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pourquoi les hommes vivent comme ils le font - autrement dit pourquoi acceptent-ils tout ce qui se passe actuellement dans le monde, les guerres, les problèmes, les conflits, la misère? Pourquoi vouloir cela?

Renée Weber : Vous avez inversé la question.

Krishnamurti : Bien sûr.

Renée Weber : À vos yeux, c'est notre façon de vivre qui est difficile.

Krishnamurti : C'est la plus malcommode qui soit!

Renée Weber : C'est pourtant celle que nous choisissons. C'est bien votre avis?

Krishnamurti : Oui, l'unique question, la voilà: pourquoi les gens tiennent-ils à vivre d'une telle façon, avec jour après jour, soir après soir, les mêmes distractions, politiques, sportives, ou guerrières? Pourquoi choisissent-ils de vivre ainsi? En partie, par tradition.

Renée Weber : Oui. Nous y sommes habitués, alors cela paraît plus facile.

Krishnamurti : Nous y sommes habitués, et quand on vit ainsi, inutile de réfléchir.

Renée Weber : Oui, c'est une vie moins exigeante, même si elle est plus pénible.

Krishnamurti : Bien sûr - moins exigeante, mais douloureuse, à cause de toutes ces souffrances. Et c'est cela que tout le monde veut, tous les collèges, toutes les universités sont complices de cette situation.

Renée Weber : Oui, bien qu'à mon avis vous introduisiez ici...

Krishnamurti : Il n'y a aucune dichotomie.

Renée Weber : Non, il ne s'agit pas de dichotomie, mais - comment dire - dans cet autre état d'être...

Krishnamurti : Vous parlez d'un « autre état d'être ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ce n'est pas d'être qu'il s'agit.

Renée Weber : De quoi, alors?

Krishnamurti : En fait, voyez-vous, c'est indescriptible. Mais attendez...: qui dit être dit devenir.

Renée Weber : Je ne vois pas les choses de cette façon. Être, ce n'est pas devenir, c'est simplement demeurer dans l'instant.

Krishnamurti : Bon... mais attendez un peu. Être, cela signifie quoi?

Renée Weber : C'est un état non dualiste, dans lequel je ne fais pas d'effort, je ne...

Krishnamurti : Et qu'est-ce que cela signifie? Un gland est un gland, il ne prétend pas devenir une pomme. Il est. D'accord?

Renée Weber : Oui.

Krishnamurti : Mais qui est en mesure de dire: « ceci est », et rien d'autre? Vous comprenez?

Renée Weber : Pas vraiment.

Krishnamurti : Voyez-vous, nous sommes habitués à ce mouvement perpétuel et contradictoire, ce mouvement qui nous porte tantôt vers l'avant, tantôt vers l'arrière, et qui ne cesse jamais. Par conséquent, celui qui est pris dans ce mouvement ne peut jamais dire: « Ceci est. » Ce n'est que lorsque le mouvement cesse que l'on peut dire: « Ceci est. »

Renée Weber : Exactement. Mais cela suppose que l'on vive dans le plan de l'intemporel, de l'éternel.

Krishnamurti : Autrement dit, le contraire de ce mouvement. N'en venez pas trop vite à la notion d'éternel - cela devient trop compliqué. Disons plutôt que cet état dont nous parlons n'est pas ce mouvement perpétuel et désordonné de la pensée, cause de tout cet horrible

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chaos...

Renée Weber : Il est, tout simplement.

Krishnamurti : C'est impossible à dire avant de...

Renée Weber : ... avant d'être précisément dans cet état. Et alors, on n'en parle pas.

Krishnamurti : Bien sûr, ce n'est pas une simple idée abstraite.

Renée Weber : Je m'en rends bien compte. Mais la question est de savoir - comme nous nous le sommes demandé au début - si à certains moments, certaines personnes peuvent avoir un aperçu de cela.

Krishnamurti : Oui, nous avons examiné cette question.

Renée Weber : Et ces personnes-là constatent de manière consciente une certaine différence.

Krishnamurti : Non, ils se rendent seulement compte qu'ils ont envie de cela, pour pouvoir vivre mieux. N'est-il pas vrai qu'en général, lorsqu'une chose nous procure un grand plaisir, quand elle s'achève, on en garde le souvenir et on voudrait tellement...

Renée Weber : On voudrait qu'elle revienne.

Krishnamurti : On voudrait que les choses en restent au même niveau. Regardez autour de vous, le cinéma, la télévision, le sexe - qui a ici une place prédominante, tout tourne autour du sexe, la mode féminine en témoigne ; mais je ne vous apprends rien. Je ne suis ni pour ni contre, je dis simplement que c'est ce genre de vie que tout le monde veut. Et je dis: « Bon, d'accord, agissez à votre guise, mais en vivant de cette façon vous allez vous détruire. Vous allez détruire la Terre, à force de pollution, et ainsi de suite, tout cela pour suivre votre mouvement. » Et j'ajoute: « Désolé, mais vous êtes tous vraiment trop

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bizarres et névrosés, alors avec votre permission, je préfère vous fausser compagnie. »

Renée Weber : Vous citez cet exemple parce qu'il illustre le problème qui se pose quand une chose donnée se transforme en objet de désir.

Krishnamurti : Bien sûr.

Renée Weber : Et qu'il s'agisse d'un état de paix de l'esprit, ou d'un objet, ou d'une expérience sexuelle...

Krishnamurti : Dès lors que l'on désire, on appartient à l'objet de son désir.

Renée Weber : Oui. Cette chose, qui est devenue un objet de désir, elle est face à moi, je suis face à elle, et je la veux.

Krishnamurti : Supposons que vous me détestiez - j'espère qu'il n'en est rien! - et que je vous déteste également, c'est la situation normale.

Renée Weber : Oui, malheureusement.

Krishnamurti : Vous me giflez, je vous gifle. Mais si je dis: « Je ne veux ni donner ni recevoir de gifles, alors ça suffit, laisse-moi tranquille, continue sans moi, si tu veux continuer comme ça, ne te prive pas, continue. » Voyez-vous ce qui se passe alors? Vous quittez ce courant. Et l'on dit de vous: « Quel homme étrange! Il doit être un peu dérangé, ou bien c'est un héros ou un saint, dans ce cas vénérons-le » - et on a là une nouvelle forme de distraction! Voilà donc comment les choses se passent. L'homme en question dit alors: « Non, je vous en prie, ne faites rien de tout cela. La porte est ouverte: venez si vous voulez, mais c'est vous qui devez franchir le seuil, je ne vais pas vous pousser, c'est vous qui devez venir de votre plein gré, la décision vous incombe. Il n'y a de ma part ni insensibilité, ni indifférence ni manque de compassion.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais c'est ainsi: à prendre ou à laisser. Le festin est prêt, mais si vous n'avez pas faim, alors tant pis. »

Renée Weber : Pourtant ils ont faim.

Krishnamurti : Je sais, bien sûr qu'ils ont faim, les pauvres bougres, mais ils tombent dans toutes sortes de pièges. Ce pays regorge de gourous - gourous religieux, catholiques, protestants, hindous, ou bouddhistes, tous les gourous semblent s'être donné rendez-vous ici.

Renée Weber : Sans compter les gourous athées!

Krishnamurti : Oui, n'oublions surtout pas les gourous athées! Eh bien, vous pouvez les garder, tous ces gourous - ou, pour paraphraser la Bible, tous ces « faux dieux ». A mon avis, la chose est tellement simple que nous passons à côté sans la voir. Nos esprits sont si compliqués, si intelligents, si habiles - nous avons l'habitude de cela.

Renée Weber : Mais la chose est-elle vraiment si simple?

Krishnamurti : Non.

Renée Weber : Mais vous avez dit qu'elle état si simple que nous passions à côté sans la voir.

Krishnamurti : Bien sûr.

Renée Weber : Alors, il faut simplement abandonner le « moi » et ne plus nous identifier à rien?

Krishnamurti : Oui, c'est un début.

Renée Weber : Cela suppose de prendre le temps d'effacer des années de conditionnement!

Krishnamurti : Non.

Renée Weber : Mais comment la chose pourrait-elle être aussi simple?

Krishnamurti : Le conditionnement est le mouvement de la pensée.

Renée Weber : Oui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Il faut donc prendre conscience de tout l'ensemble de ce mouvement de la pensée, ne pas le renier, ne pas se demander non plus comment faire pour y échapper - mais être conscient de tout ceci. Voyez tout ce dont la pensée est responsable, dans le domaine de la technologie, de la religion, voyez toute cette structure du monde chrétien. Vous avez sûrement entendu prêcher les évangélistes dans ce pays!

Renée Weber : Krishnaji, je voudrais vous poser une question. Nous ne sommes pas obligés de l'enregistrer, c'est à vous de décider. C'est une question qui revient souvent, et que je vous pose avec un respect réel et sincère. Pour tous ceux - dont je fais partie - qui sont fréquemment venus vous écouter, la question qui revient sans cesse est celle-ci: « Pourquoi la chose est-elle si claire pour un seul homme, et malgré tous ses efforts pour l'expliquer, la rendre plus claire, plus accessible aux autres, pourquoi ceux-ci échouent-ils? Cette chose est-elle à la portée de tous? »

Krishnamurti :J'affirme que ce qu' un individu peut faire, tout le monde peut le faire.

Renée Weber : Mais c'est cela qui est sans cesse remis en question. Car si c'était vrai, tout le monde ne le ferait-il pas?

Krishnamurti : Écoutez-moi bien. Tout d'abord, nous sommes si fortement conditionnés, en tant que chrétiens, bouddhistes et ainsi de suite, et ce conditionnement sous-entend... vous le savez bien tout ce qu'il sous-entend. Par exemple, si j'ambitionne de devenir directeur d'école, ou Président de ce pays, croyez-vous que je vais abandonner mes projets au profit d'une chose qui paraît tellement...

Renée Weber : ... vague.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Non, tellement claire au contraire! Intellectuellement, je comprends très bien que c'est quelque chose qui peut s'avérer plutôt difficile, et qui signifie en outre que je risque de ne plus vouloir être Président!

Renée Weber : C'est vrai.

Krishnamurti : J'opte donc pour la Présidence!

Renée Weber : D'un autre côté, je crois que mon rôle de Président va m'apporter le bonheur ; donc, si je suis convaincu que cette chose m'apportera encore plus de bonheur, pourquoi ne m'engagerais-je pas...

Krishnamurti : Parce que rien n'est garanti.

Renée Weber : C'est juste!

Krishnamurti : On échange une chose pour une autre.

Renée Weber : Exactement, c'est ce que je voulais souligner. Je dois savoir lâcher tout cela et sauter dans l'inconnu.

Krishnamurti : Ah non! Je dois voir la fausseté de tout ceci.

Renée Weber : La fausseté de tout ceci?

Krishnamurti : Et donc l'abandonner - renoncer à ce que je fais actuellement.

Renée Weber : Mais sans la moindre garantie.

Krishnamurti : Bien sûr.

Renée Weber : Nous sommes d'accord.

Krishnamurti : C'est comme si l'on renonçait à une chose pour en avoir une autre.

Renée Weber : Exactement. C'est l'exemple à ne pas suivre, mais les gens ont peur de tomber dans un gouffre et de se retrouver sans rien. Je veux bien renoncer à cette réalité-ci, mais je ne vais pas comprendre ou réaliser l'autre, et je vais me retrouver les mains vides.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Je veux bien renoncer à telle chose-ci, à condition que telle autre me soit garantie.

Renée Weber : Exactement.

Krishnamurti : Tous les systèmes religieux sont basés sur ce principe.

Renée Weber : Vous avez effectivement répondu à la question, en disant que si la motivation des gens était sérieuse, totale, eux aussi y arriveraient, eux aussi comprendraient.

Krishnamurti : C'est si simple. C'est comme si quelqu'un vous disait: « Vous ne savez pas nager, laissez-moi vous aider », mais vous refusez d'entrer dans l'eau, parce que vous avez déjà peur, vous ne voulez pas faire un geste. Mais si l'on vous dit: « Je vous garantis que vous n'allez pas couler, grâce à ceci, cela et autre chose encore », alors vous allez...

Renée Weber : Et pourtant, personne n'est en droit de dire cela, c'est impossible à dire.

Krishnamurti : Non, ce serait sacrilège de dire pareille chose...

Renée Weber : Je sais, ce serait impossible, et là est le problème.

Krishnamurti : Mais c'est de cette façon que les gourous s'enrichissent! C'est ainsi que toutes les Églises du monde se sont enrichies.

Renée Weber : Vous dites que c'est tout simple et que nous avons l'esprit saturé de connaissances, mais un simple paysan qui n'a pas l'esprit encombré n'y arrive pas mieux.

Krishnamurti : Évidemment pas, parce qu'il est obtus, contrairement aux autres.

Renée Weber : Exactement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Krishnamurti : Il faut avoir l'esprit délié, et percevoir clairement les choses telles qu'elles sont.

Renée Weber : Un esprit que rien n'encombre.

Krishnamurti : Absolument, c'est la condition requise pour voir les choses telles qu'elles sont.

Renée Weber : Un esprit délié, mais qui ne soit pas engorgé par son contenu.

Krishnamurti : Engorgé par des concepts. Oui, c'est cela - des concepts, des idéaux. En définitive, il n'y a pas de justice dans le monde. N'est-ce pas? C'est évident.

Renée Weber : Il y en a très peu.

Krishnamurti : Il n'y en a aucune. Parce que vous êtes intelligente, moi pas. Vous êtes grande, je suis petit. Vous êtes née riche, je suis né dans une cabane. Vous roulez dans les plus belles voitures, je vais à pied. Vous avez un esprit vif, moi pas. Vous êtes libre, je ne le suis pas. C'est si évident: il n'y a aucune justice. Nous avons soif de justice, mais elle n'existe pas.

Renée Weber : Que conclure de tout cela? Que la Nature a distribué les choses de façon inégale?

Krishnamurti : Il faut d'abord admettre cela, voir que la justice n'existe pas - d'accord?

Renée Weber : Je dirais plutôt que l'égalité n'existe pas.

Krishnamurti : Il n'y a pas d'égalité. Non, aucune justice.

Renée Weber : Dans ce sens, je suis de votre avis. Quelles sont les conséquences?

Krishnamurti : C'est ce qui m'arrive lorsque je vois qu'il n'y a pas de justice. Je suis pauvre, il n'y a pas de justice en ce monde. Ou bien je deviens amer, violent, je suis en colère...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Renée Weber : Ou je suis déprimé.

Krishnamurti : Déprimé, bien sûr. Mais si je ne fais rien de tout cela, si je ne parle pas d'égalité, si je ne la recherche même pas - alors je suis un homme libre.

Renée Weber : La démarche n'est pas claire.

Krishnamurti : Tant que je fais des comparaisons, je suis pris au piège.

Renée Weber : Mais la rancœur va persister.

Krishnamurti : Je suis pris au piège. Donc, je ne compare pas. Je n'ai personnellement jamais fait la moindre comparaison. Cela peut paraître bizarre, ou fou, mais c'est un fait.

Renée Weber : Croyez-vous que si vous étiez un métayer ayant six enfants à nourrir, et que vous voyiez le propriétaire sillonner nonchalamment ses terres, vous ne feriez pas de comparaisons?

Krishnamurti : Bien sûr, je serais en colère.

Renée Weber : Ce ne serait que naturel.

Krishnamurti : J'aurais de la rancœur, car j'aimerais pouvoir le surclasser, car j'aurais envie de lui ressembler.

Renée Weber : Oui, vous voulez pouvoir nourrir vos enfants, et...

Krishnamurti : Oui, et tout ce qui s'ensuit. Mais si toute comparaison est absente - ah, là, c'est une tout autre existence!

Renée Weber : Tout cela est très intéressant. Merci beaucoup.

Ojai, le 3 mars 1983

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Qu'est-ce que la méditation?

San Diego, le 15 février 1972

Chôgyam Trungpa Rimpoché, bouddhiste tibétain, maître de méditation et fondateur du Naropa Institute au Colorado.

Krishnamurti : Comme vous le savez, dans toutes les organisations religieuses, avec leurs dogmes, leurs croyances, leurs traditions, etc., la personne et l'expérience personnelle ont toujours joué un grand rôle. La personne a pris une formidable importance, prenant le pas sur les enseignements, sur leur réalité. Les hommes, dans le monde entier, ont encensé la personne du maître. La personne représente pour eux la tradition, l'autorité, tout un mode de vie, ils espèrent à travers elle atteindre l'illumination, parvenir au ciel, ou que sais-je encore. Et la plupart des gens sont en quête d'expériences personnelles, ce qui est en soi dénué de valeur, car cette démarche peut n'être qu'une projection de leurs propres intentions, de leurs peurs et de leur espoirs. L'expérience personnelle n'a donc aucune validité en matière de religion. Elle n'a en fait aucune valeur lorsqu'il est question de vérité.

Or, nier l'expérience personnelle revient à nier le « moi », car le « moi » est l'essence même de toute expérience - celle-ci n'étant autre que le passé ; et lorsque des personnalités religieuses partent en mission, ou quittent l'Inde, ou d'autres pays pour venir en Occident, elles font en réalité de la propagande, et par rapport à la vérité, tout cela est sans valeur, et prend des allures de mensonge.

Donc, si on laisse totalement de côté toutes les expériences des êtres humains, leurs systèmes, leurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pratiques, leurs rituels, leurs dogmes, leurs concepts - autrement dit si l'on est capable d'éliminer tout cela, non de façon théorique, mais de manière effective - quelle est alors la qualité de cet esprit qui n'est plus emprisonné dans la matrice de l'expérience? En effet, la vérité n'est pas une chose dont on puisse faire l'expérience, la vérité n'est pas une chose vers laquelle on progresse graduellement, on ne l'atteint pas grâce à une succession infinie de jours de pratique, de sacrifice, de maîtrise, de discipline. Ce qu'on a alors, c'est une « expérience personnelle », et lorsqu'il y a « expérience personnelle », il y a division entre le « moi » - la personne - et l'objet de son expérience, et quelles que soient nos tentatives d'identification à cet objet, à cette expérience, à cette chose, la division persiste.

Face à tout cela, voyant à quel point les religions organisées ont en fait détruit la vérité, en donnant en pâture aux hommes un quelconque mythe afin de leur imposer une ligne de conduite, si l'on parvient néanmoins à se démarquer de tout cela, quelle place la méditation peut-elle avoir dans ce contexte? Quelle est la place du guide, du gourou, du sauveur, du prêtre? J'ai rencontré récemment en Inde un maître de méditation transcendantale ; on assiste à ses cours et l'on suit une pratique quotidienne, l'idée étant que l'on finit par avoir une énergie accrue, et par atteindre au bout du compte une sorte d'expérience transcendantale. C'est vraiment - et je n'aurai jamais de mots assez durs -, c'est vraiment une terrible calamité de voir les gens se livrer à de telles pratiques. Lorsqu'ils viennent de l'Inde, de Chine ou du Japon pour enseigner la méditation, ils font de la propagande. La méditation est-elle une pratique quotidienne, ce qui suppose de se plier à un schéma établi,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'astreindre à l'imitation, au refoulement? Vous savez très bien tout ce que sous-entend le conformisme. Cette soumission à un modèle, quel qu'il soit, peut-elle jamais mener quiconque à la vérité? Évidemment non.

Donc, si l'on voit réellement - pas simplement théoriquement, mais de manière effective - la fausseté de cette mise en pratique d'un système, fut-il noble ou absurde ; si l'on comprend que cela n'a pas de sens, alors que reste-t-il de la méditation? Mais tout d'abord, qu'est-ce que la méditation traditionnelle? - qu'elle soit chrétienne, hindoue, bouddhiste, tibétaine ou zen ; on connaît les diverses formes et les diverses écoles de méditation. Pour moi, cela, ce n'est pas du tout de la méditation. Alors, qu'est-ce que la méditation? Peut-être pourrions-nous aborder ensemble cette question?

Chôgyam Trungpa : : Je crois que oui.

Krishnamurti : Pourquoi faudrait-il faire de la méditation un problème? Les êtres humains que nous sommes ont suffisamment de problèmes, tant sur le plan physique que psychologique, pourquoi y ajouter celui de la méditation? Et la méditation est-elle un moyen d' échapper à ses propres problèmes, et d'éluder les faits réels, auquel cas ce n'est pas du tout de la méditation? Ou bien la méditation consiste-t-elle à comprendre le problème de l'existence? Plutôt que de l'éluder, mieux vaut comprendre la vie quotidienne avec tous ses problèmes. Si cela n'est pas compris, clairement réglé, j'aurai beau aller m'asseoir dans un coin pour suivre les directives d'un gourou qui m'enseigne la méditation transcendantale, ou une autre forme absurde de méditation, tout cela n'aura pas de sens. Qu'est-ce donc que méditer, qu'est-ce que cela signifie? J'espère que je ne vous aurai pas rendu la réponse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trop difficile, en réfutant ainsi toutes ces formes de méditation, en refusant les pratiques répétitives de formules, comme cela se fait en Inde, au Tibet, et dans le monde entier, cette répétition sans fin d'Ave Maria ou d'autres paroles, ressassées sans fin, est dénuée de sens. Cela finit par abêtir l'esprit de façon grotesque.

Si nous pouvions donc approfondir ensemble cette question? Est-ce en raison d'une longue tradition bien établie que l'on doit méditer - et qui fait que, par conséquent, nous méditons? Je me souviens vaguement, lorsque j'étais petit, avoir participé, en tant que brahmane, à une cérémonie où nous devions nous asseoir en silence, les yeux fermés, et penser à une chose ou une autre - tout était programmé. Si nous pouvions donc, vous et moi, examiner ensemble ce qu'il en est de la méditation, avec tout ce que cela suppose, et nous poser la question: mais au fait, pourquoi devrait-on méditer? Parce que si la méditation doit devenir un problème supplémentaire, alors mieux vaut s'abstenir! Pourrions-nous donc examiner cette question? Voir les approches traditionnelles, en voir l'absurdité. Car si l'homme n'est à lui-même sa propre lumière, rien d'autre ne compte: si l'on dépend de quelqu'un d'autre, alors on est dans un état d'angoisse perpétuelle. Pourrions-nous donc examiner d'abord l'approche traditionnelle. Pourquoi devrions-nous méditer?

Chôgyam Trungpa : Ne pensez-vous pas que la méditation est l'un des événements faisant partie de la vie d'un homme?

Krishnamurti : Monsieur, chaque être humain est en butte à des problèmes innombrables. Il doit d'abord les résoudre, ne croyez-vous pas? Il doit mettre en ordre sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

propre demeure, cette demeure étant le « moi » - mes pensées, mes sentiments, mes angoisses, ma culpabilité, ma souffrance: je dois mettre de l'ordre dans tout cela. Car sans cet ordre, comment puis-je aller plus loin?

Chôgyam Trungpa : Le problème, c'est qu'on essaie à la fois de résoudre le problème, et de rechercher aussi l'ordre - n'est-ce pas la promesse d'un chaos encore accru?

Krishnamurti : Dans ce cas, je cesse de rechercher l'ordre. J'explore ce qu'est le désordre, et je cherche à savoir d'où vient ce désordre ; je renonce à trouver l'ordre, car alors les gourous et toute la clique entrent en scène! Ce dont j'ai envie, ce n'est pas de l'ordre, mais de découvrir pourquoi la vie est si pleine de désordre et de chaos. C'est à chacun de le découvrir, au lieu de demander à un autre de lui dire s'il y a du désordre.

Chôgyam Trungpa : Mais cette découverte n'est pas d'ordre intellectuel.

Krishnamurti : L'intellect fait partie de notre structure globale, on ne peut pas disqualifier l'intellect.

Chôgyam Trungpa : Mais on ne peut pas se servir de l'intellect pour résoudre des problèmes intellectuels.

Krishnamurti : Non, ces problèmes ne peuvent être résolus à aucun niveau, si ce n'est en totalité.

Chôgyam Trungpa : Oui, c'est tout à fait exact.

Krishnamurti : En d'autres termes, monsieur, pour résoudre le problème du désordre, la méditation - au sens ordinaire du terme - est-elle indispensable?

Chôgyam Trungpa : Pas la méditation au sens ordinaire, au sens conventionnel ; ce qu'il faut, c'est une méditation hors de l'ordinaire.

Krishnamurti : Si je puis me permettre... qu'entendez-vous par là?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Chôgyam Trungpa : La méditation hors de l'ordinaire consiste à voir le désordre comme faisant partie d'une certaine forme d'ordre.

Krishnamurti : Voir le désordre.

Chôgyam Trungpa : Voir le désordre en tant qu'ordre, si vous voulez.

Krishnamurti : Ah, non. Voir le désordre, c'est tout.

Chôgyam Trungpa : Mais si Ton voit le désordre, il devient un ordre.

Krishnamurti : Il faut d'abord que je le voie.

Chôgyam Trungpa : Je dois le voir clairement.

Krishnamurti : Tout dépend, donc, de la façon dont on observe le désordre.

Chôgyam Trungpa : Il ne faut pas vouloir le résoudre.

Krishnamurti : Bien sûr que non. Car si vous essayez de le résoudre, c'est en fonction d'un schéma préétabli que vous tenterez de le faire...

Chôgyam Trungpa : Un schéma rigide.

Krishnamurti : ... qui est le résultat de votre propre désordre, qui eh est l'opposé. Si l'on essaie de régler le désordre, c'est toujours selon une idée préconçue de l'ordre - que ce soit l'ordre chrétien, hindou ou autre, l'ordre socialiste, l'ordre communiste. Alors que si l'observation est intégrale, qu'est-ce que le désordre? Alors, il n'y a là plus aucune dualité.

Chôgyam Trungpa : Je vois.

Krishnamurti : Comment observer ce désordre total dans lequel vivent les êtres humains? Le désordre tel que le montre la télévision, avec la publicité, cette frénésie de violence, toutes ces absurdités. L'existence humaine est le désordre absolu - tueries, violence, et en contrepoint un discours de paix. Nous en venons donc à cette question: en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quoi consiste l'observation du désordre? L'observation se fait-elle à partir d'un « moi » distinct de cet objet d'observation qu'est le désordre?

Chôgyam Trungpa : Dans ce cas, le désordre est déjà là.

Krishnamurti : Oui, n'est-ce pas! Vais-je donc observer le désordre à la lumière de mes préjugés, de mes conclusions, de mes concepts, d'une propagande millénaire - qui ne sont autres que le « moi »? Ou bien l'observation va-t-elle se faire sans le « moi »? Est-ce possible? C'est pourtant cela, la méditation. Vous me suivez, monsieur? Et non tout ce fatras dont on parle tant. Il faut observer sans division, hors de la présence du « moi », qui est l'essence même du passé, le « moi » qui dit: « Je devrais, je ne devrais pas, il faut, il ne faut pas. » Le « moi » qui dit: « Je dois réussir, je dois atteindre Dieu », ou que sais-je encore. Peut-il donc y avoir une observation d'où le « moi » soit exclu? Si l'on pose cette question à quelqu'un qui pratique une forme « orthodoxe » de méditation, il va dire: « C'est impossible, car le "moi" est bel et bien là. Il faut donc que je me débarrasse du "moi". Et pour ce faire, je dois m'astreindre à une pratique. » Ce qui a pour effet de renforcer le « moi »! J'espère, grâce à la pratique, récuser la pratique, j'espère, grâce à la pratique, effacer les résultats de cette pratique - qui n'est toujours rien d'autre que le « moi », je suis donc pris dans un cercle vicieux.

L'approche traditionnelle, telle que nous l'avons observée à travers le monde, renforce le « moi » de façon très subtile mais très notable - ce « moi » qui sera assis à la droite de Dieu - ce qui est une absurdité! Le « moi » qui va faire l'expérience du nirvana, du moksha ou du ciel, de l'illumination - tout cela ne veut rien dire. Nous voyons donc que l'approche orthodoxe de la méditation maintient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'homme prisonnier du passé, en le valorisant au travers de son expérience personnelle. Or, la réalité n'est pas une expérience « personnelle ». Nul ne peut faire l'expérience personnelle de l'immensité de la mer ; certes elle s'offre à votre regard, mais ce n'est pas votre mer.

Si on laisse tout cela de côté, une question se pose: est-il jamais possible de voir sans la présence du « moi », d'observer ce désordre total qui affecte les êtres humains, toute leur existence et leur mode de vie - est-il possible d'observer sans qu'il y ait division? Car toute division suppose un conflit, comme c'est le cas entre l'Inde et le Pakistan, ou la Chine, l'Amérique et la Russie, etc. Les divisions politiques engendrent le chaos, les divisions psychologiques engendrent des conflits sans fin, tant sur le plan extérieur qu'intérieur. En fait, mettre fin au conflit, c'est observer sans le « moi ».

Chôgyam Trungpa : Je ne dirais même pas « observer ».

Krishnamurti : Observer ce qui est.

Chôgyam Trungpa : Mais lorsqu'on observe, on juge.

Krishnamurti : Non, ce n'est pas ce que je veux dire. On peut observer d'un œil critique, évaluateur. C'est une attitude partiale. Mais lorsqu'on observe de manière totale, absolue, il n'y a là aucune évaluation.

Chôgyam Trungpa : Une observation totale. À ce moment-là, il n'y a plus d'observateur.

Krishnamurti : Et dans ce cas, qu'est-ce que la méditation?

Chôgyam Trungpa : La méditation, c'est cela.

Krishnamurti : Oui, c'est cela, la méditation. Donc, c'est en observant le désordre - et la méditation consiste essentiellement en cela -, c'est dans cette observation du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désordre qu'est l'ordre, mais pas un ordre issu de l'intellect. La méditation n'est donc pas une quête d'expérience personnelle. Ce n'est pas la quête d'une expérience transcendantale qui vous insufflera une immense énergie pour vous permettre d'être encore plus malfaisant.

La méditation n'est pas un accomplissement personnel, le but étant de siéger un jour auprès de Dieu. La méditation est un état d'esprit d'où le « moi » est absent, et c'est cette absence même qui engendre l'ordre. Et pour pouvoir aller plus loin, cet ordre est indispensable. Sans cet ordre, tout n'est qu'un tissu d'absurdités. Cela fait penser à ces gens qui parcourent les rues en dansant, en chantant et en répétant « Hare Krishna! » - l'ordre, ce n'est pas cela. Au contraire, ces gens-là suscitent un désordre colossal! De même que les chrétiens sont source de désordre, de même que les hindous, ou les bouddhistes. Tant qu'on est prisonnier d'un modèle, on ne peut qu'être cause de désordre dans ce monde. Dès que vous dites: « Il faut que l'Amérique soit la superpuissance », vous allez fatalement susciter le désordre.

Vient alors la question suivante: l'esprit peut-il observer sans qu'interviennent ni le temps ni la mémoire, qui sont la trame même de l'esprit? Le temps et la mémoire sont le matériau constitutif de l'esprit. Celui-ci peut-il observer en l'absence de ces deux éléments? Car s'il observe avec sa mémoire, cette mémoire est le centre, le « moi ». N'est-ce pas? Et le temps est aussi le « moi », le temps, c'est l'évolution des cellules du cerveau, sous forme de devenir. L'esprit peut-il donc observer sans le temps et sans la mémoire? Ce qui n'est possible que si l'esprit est parfaitement immobile. Et les tenants de la tradition, qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

reconnaissent ce fait, disent alors: « Nous devons pratiquer, afin de devenir silencieux! » Il faut donc selon eux contrôler votre esprit - vous êtes au courant des tours qu'ils savent jouer.

Chôgyam Trungpa : Je ne vois pas en quoi il importe particulièrement d'insister sur l'immobilité de l'esprit, car si l'on est capable d'avoir une vision non dualiste des situations, alors un flot d'énergie coule en nous.

Krishnamurti : On ne peut avoir ce surcroît, ce flot d'énergie, que lorsque l'esprit est tranquille et silencieux.

Chôgyam Trungpa : Mais mettre l'accent sur la tranquillité...

Krishnamurti : Non, nous avons dit: observez le désordre, sans le « moi », avec ses souvenirs, sa structure liée au temps, et alors, dans cette situation, l'esprit qui observe a cette tranquillité. Cette tranquillité n'est pas une chose acquise, obtenue à force de pratique, elle vient spontanément quand l'ordre est en vous.

Voyez-vous, monsieur, tout ce qu'on peut faire, c'est attirer l'attention des gens et les accompagner jusqu'au seuil de la porte, mais c'est à eux de l'ouvrir, on ne peut rien faire de plus. L'idée d'aider les autres est très répandue, on finit par devenir un faiseur de bonnes œuvres. Et un faiseur de bonnes œuvres n'est pas du tout un homme religieux. Devons-nous poursuivre sur ce thème?

Chôgyam Trungpa : Je crois que oui. Il y a un autre point à clarifier - c'est lorsque vous insistez sur la notion de paix absolue.

Krishnamurti : Ah! J'ai dit que l'ordre absolu était la tranquillité absolue de l'esprit. Cette tranquillité est le summum de l'activité de l'esprit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Chôgyam Trungpa : C'est ce que je voulais vous entendre dire.

Krishnamurti : L'esprit est alors extrêmement dynamique, il n'est pas mort, éteint.

Chôgyam Trungpa : Certains auraient pu mal vous comprendre.

Krishnamurti : C'est parce qu'ils sont habitués à s'en tenir aux pratiques qui les incitent à devenir - et cela, c'est la mort. Mais tout esprit qui a creusé la question, qui a exploré tout cela de la façon que nous avons évoquée, devient extraordinairement actif, et donc silencieux et tranquille.

Chôgyam Trungpa : Oui, c'est ce que je voulais dire.

Krishnamurti : C'est comme une énorme dynamo.

Chôgyam Trungpa : Oui.

Krishnamurti : Plus la vitesse est grande, plus la puissance est grande. Bien sûr, l'homme est de plus en plus en quête d'énergie, il en a de plus en plus besoin, pour explorer la Lune, pour vivre sous la mer. Il se débat pour en avoir de plus en plus. Et je crois que la recherche du toujours plus mène au désordre. La société de consommation est une société en désordre. J'ai même vu récemment des mouchoirs en papier magnifiquement décorés!

Notre question est donc la suivante: l'observation du désordre fait-elle naître l'ordre? C'est un point vraiment très important, car pour la plupart d'entre nous, l'instauration de l'ordre exige de notre part des efforts. Les êtres humains sont habitués à l'effort, habitués à lutter, à se battre, à se brimer, à se forcer. Et tout ceci a abouti au désordre, sur le plan social, à l'extérieur comme à l'intérieur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le problème avec les hommes, c'est que jamais ils n'ont observé un arbre, un oiseau, sans être divisés. Et n'ayant jamais observé de manière totale ni l'arbre ni l'oiseau, ils ne peuvent s'observer eux-mêmes totalement. Nous ne pouvons pas observer la totalité du désordre dans lequel nous vivons, il y a toujours dans un coin de notre esprit l'idée qu'une partie de nous-même - censée être l'ordre - est en train d'observer le désordre. On invente donc l'être suprême, qui va remettre de l'ordre dans tout ce désordre - Dieu est en vous, priez-le et il vous apportera cet ordre... Il y a toujours cette idée d'effort. Or nous affirmons que là ou est le « moi », le désordre est inévitable. Et si c'est avec les yeux du « moi » que je regarde le monde - l'univers extérieur ou intérieur - non seulement la division est présente, mais on aboutit au conflit, cette division engendre le chaos et le désordre dans le monde. Il faut donc observer tout cela de manière totale, d'une manière excluant toute division: cette observation-là, c'est la méditation. Pour cela il n'est nul besoin de pratique, il n'y a rien d'autre à faire que d'être attentif à absolument tout ce qui se passe en soi et au-dehors - être vigilant, c'est tout.

San Diego, le 15 février 1972

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comment peut-on surmonter le désespoir du deuil?

Saanen, le 26 juillet 1982

L'interlocutrice était venue assister à l'une des causeries publiques de Krishnamurti, organisées à Saanen, en Suisse.

Interlocutrice : J'ai perdu mon mari et mon fils voici trois ans. Il m'est encore très difficile de me défaire du souvenir de ce désespoir absolu. Il doit y avoir un moyen, vous le connaissez peut-être. Je suis venue de très loin pour assister à vos causeries, et j'y ai trouvé un certain réconfort. Puis-je vous demander de parler de la mort et du détachement?

Krishnamurti : Tout d'abord, parlons un peu ensemble de ce que signifie le fait d'être attaché, et de la différence qui existe entre attachement et détachement. Qu'est-ce que l'attachement? Pourquoi sommes-nous attachés à un pays, à une personne, à une expérience, une idéologie, à des a priori? Pourquoi l'attachement nous touche-t-il tous, dans le monde entier, même si pour chacun les circonstances, l'environnement social et moral peuvent varier? L'homme ne fait que reproduire sempiternellement les mêmes schémas. À un certain moment du passé, j'ai vécu une expérience qui m'a profondément remué, qui a donné une couleur à mon existence, qui lui a insufflé un sens, alors je m'accroche au souvenir de cette expérience, qui est maintenant passée, qui n'est plus qu'une expérience morte. Pourquoi faisons-nous cela, me demande mon amie - pourquoi les êtres humains, où qu'ils vivent, restent-ils agrippés d'une manière ou d'une autre à leur pays, à leurs biens, à leurs richesses, à leur femme, à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

leur mari, et ainsi de suite? Pourquoi? Mon amie et moi allons en discuter - tandis que le reste de l'auditoire nous écoute. Pourquoi nous accrochons-nous aux choses, pourquoi y sommes-nous attachés? Le mot attachement est de la même famille que l'italien attacare, qui signifie s'accrocher à quelque chose sans lâcher prise.

L'attachement est-il dû à nos insuffisances intérieures? Est-ce en raison de notre solitude que naît en nous ce sentiment de possession, qui peut s'adresser aussi bien à un meuble qu'à une maison ou à une personne? Posséder quelque chose, pouvoir dire « ça m'appartient » procure un grand plaisir. Les êtres humains que nous sommes, vous et moi, n'auraient-ils donc rien de profond, d'essentiel sur quoi s'appuyer, ce qui expliquerait que nous nous accrochions à des choses superficielles, sans doute éphémères, ou même mortelles? Nous savons inconsciemment que cette mort est annoncée, mais nous continuons à nous accrocher. Tant pis si c'est une illusion. « Illusion » a pour racine un mot qui signifie jouer. Nous jouons avec nos illusions, et nous y trouvons apparemment notre compte. Ou alors nous nous inventons subtilement un personnage, évoluant à un autre niveau, et auquel nous nous accrochons.

Ainsi, toutes ces choses que nous créons de toutes pièces, nous ne les lâchons plus. Pourquoi? Est-ce par peur de n'être rien, de n'avoir rien à quoi s'accrocher? Est-ce parce que le fait de posséder, de tenir à quelque chose, de s'y agripper, nous donne un profond sentiment de sécurité, de bien-être, quand la vie est si pleine d'incertitude, de danger et d'une incroyable violence? Le monde où nous vivons ressemble de plus en plus à un camp de concentration.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pourquoi sommes-nous tous, sans exception, attachés à quelque chose? Et en ayant sous les yeux toutes ces formes d'attachement des plus divers, pourquoi ne voyons-nous pas tout ce qu'il en résulte de peur, d'angoisse, de douleur? Cela, il faut le voir en toute lucidité, et ne pas compter sur le temps pour y mettre fin. Par exemple, je suis attaché à ma femme, et je constate, aussi bien intellectuellement que d'un point de vue plus fondamental, que cet attachement a de nombreuses conséquences douloureuses, terribles. Le constat a beau être des plus logique et rationnel, je n'arrive pas à lâcher prise, parce que j'ai trop peur de me retrouver seul, la solitude me hante. Pourtant, je vois clairement les choses - et mon amie et moi-même étant tous les deux assez intelligents, rien n'échappe à notre regard. Je pourrais très bien dire alors: « Avec le temps, je viendrai à bout de cet attachement, je comprendrai petit à petit, je finirai peu à peu par lâcher prise. » Pourtant, croire que la situation puisse évoluer de manière progressive est une absurdité totale: ou bien je saisis l'ensemble du problème et j'y mets fin immédiatement, ou bien je me conduis de façon stupide, en choisissant de me raccrocher à quelque chose, au souvenir défunt de ce qui n'est plus.

L'intelligence consiste donc à voir l'intégralité de ce mouvement d'attachement, tant sur le plan intérieur qu'extérieur, à en saisir le processus complet, et cette perception même suffit à y mettre fin. L'intelligence ne consiste pas à remettre à plus tard, à laisser le temps faire son travail de sape sur l'esprit, sur le cerveau, car en réalité, remettre toujours à plus tard, laisser aller ou laisser faire trop de choses, c'est vivre dans des schémas déjà révolus, dans le souvenir du passé défunt. Le cerveau

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

finit ainsi par vivre au contact de choses caduques, appartenant au passé. Et vivre dans le passé a toujours pour effet d'entamer les qualités du cerveau, d'émousser sa vivacité.

Imaginons-nous tous les deux tranquillement assis sur un banc dans la forêt, ayant ainsi fait le tour de cette question de l'attachement. Et examinons à présent ce qu'est le détachement. Est-ce le contraire de l'attachement? Si l'on s'efforce au détachement, cela équivaut à contracter une autre forme d'attachement, et on se retrouve au même point. J'espère que c'est clair. En d'autres termes, si le détachement est diamétralement opposé à mon attachement, alors il y a conflit. Nous sommes bien d'accord? Il y a conflit entre mon attachement et mon objectif - être détaché. Toute mon attention, toute mon énergie tendent vers un seul but - le détachement - tout en sachant que je suis attaché.

Il nous faut donc découvrir la nature de la relation - à supposer qu'il y en ait une - entre l'attachement et le détachement. À moins qu'il n'en existe aucune?

Lorsque cesse l'attachement, le mot « détachement » devient superflu. L'attachement prend fin, et voilà tout. Mais pour la plupart d'entre nous, notre cerveau est conditionné à admettre cette loi des contraires.

Or, on peut se demander si la notion de contraire est bien réelle. Bien sûr, au niveau physique les contraires existent: le grand s'oppose au petit, le large à l'étroit, le beau au laid, etc. Mais sur le plan psychologique, intérieur, existe-t-il des contraires? Ou n'existe-t-il que des faits - autrement dit ce qui est? Et c'est pour nous débarrasser de ce qui est que nous lui inventons un contraire. J'espère que vous et moi, grâce à notre conversation sur ce banc, nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sommes en passe de nous comprendre. Entre amis, toute notion d'autorité est hors de question. Entre amis qui ont exploré ensemble le sujet, toute affirmation péremptoire est exclue. La coopération et la compréhension mutuelle sont totales. L'un ne dicte pas sa loi à l'autre, tous deux suivent ensemble le même chemin, avec la même ferveur, la même intensité.

Supposons qu'entre vous et moi, il soit clair à présent qu'il n'y a aucun rapport, aucune relation entre l'attachement et le détachement, qu'il y a seulement cessation de l'attachement, et rien de plus. Et l'amour dans tout cela? L'amour est-il l'attachement? Je suis attaché à ces conversations, où sur ce banc familier, chaque soir, je peux évoquer mes problèmes avec mon ami. Et quand la rencontre n'a pas lieu, il me manque. Nous cherchons ensemble la réponse à la même question: l'amour, est-ce l'attachement? L'amour consiste-t-il à posséder quelqu'un, à se cramponner à quelqu'un ou à quelque chose, que ce soit à l'idée de Dieu, à l'idée de libération, à la notion de liberté, ou au concept selon lequel la possession contribue à l'épanouissement de l'amour? Nous voulons donc savoir s'il existe un lien entre l'attachement et l'amour. Mon ami est marié, il n'en est pas à son premier mariage, et ces expériences ont été douloureuses. Il n'est pas très heureux, mais il pense être toujours amoureux de sa femme actuelle. Et il me dit: « La perdre est impensable, il faut que je m'accroche, car sans elle ma vie est un désert. » Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas? Il dit: « Je ne veux pas qu'elle s'en aille. Elle a des projets très différents des miens, cela risque de l'éloigner de moi. Alors, à bout d'arguments, j'étouffe mes propres envies, et je finis par lui céder. Mais le conflit intime qui nous oppose est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

perpétuellement présent. » Cette histoire a un goût de déjà-vu que vous connaissez bien, n'est-ce pas?

J'ai donc réduit à une petite chose triviale toute cette immensité de l'amour, qui est extraordinaire, et que je ne comprends pas. Autrement dit, je suis attaché, je suis possessif, je refuse de perdre. Si je perds, je suis malheureux. Et c'est cela que j'appelle l'amour! Est-ce vraiment cela, l'amour? Ne soyez pas trop vite d'accord. Ne dites pas trop vite: ce n'est pas cela. Car si l'amour, ce n'est pas cela, la question est close. Mais la plupart du temps, nous avons peur, comme mon ami, d'en voir toutes les complexités. Mon ami, lui, préfère changer de sujet, car s'il se rendait vraiment compte que l'attachement n'est pas de l'amour, alors il irait tout droit trouver sa femme et lui dirait: « Je t'aime, pourtant je ne suis pas attaché à toi. » Que se passerait-il? Elle pourrait fort bien lui lancer une brique à la figure. Ou s'en aller, car sa vie n'est faite que d'attachements - que ce soit aux meubles, aux idées, aux enfants ou au mari - vous me suivez?

Quelle relation puis-je avoir, à présent que j'ai compris que l'amour n'était ni l'attachement, ni la jalousie, ni l'ambition ou la compétition? Pour moi, c'est une réalité, pas une simple construction verbale. Quelle relation puis-je avoir avec ma femme qui est si différente? Allez-y, cherchez, c'est votre problème, pas le mien.

Elle va refuser d'admettre ce qui pour moi est la vérité. Voyez ce que cela implique. Voyez combien la situation est douloureuse. Cela n'a rien de superficiel ; on est touché jusqu'au tréfonds de l'être. Que dois-je faire? Faire preuve de patience? La patience n'a pas besoin de temps. Elle n'est pas le temps. Alors que l'impatience, elle, contient un élément de temps. Réfléchissez-y. Lorsque je réalise que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ma femme et moi sommes différents, qu'à ses yeux tout ce que je pense est totalement faux, et que je dois vivre sous le même toit qu'elle, .et ainsi de suite, est-ce que je sais faire preuve de patience, et est-ce que je me rends compte que la patience n'est pas un processus de temps? Est-ce que je réalise cela? La patience ne consiste donc pas à encaisser, à compter sur le temps pour résoudre la question - du genre « pour l'instant je ne peux rien faire, mais qui sait, un autre jour, une autre fois, une autre année, tout finira par s'arranger. » Et je tolère la situation. Cette tolérance, est-ce de l'amour? Allons, réfléchissez. Tolérer une chose que l'on sait - entre guillemets - « mauvaise », en se disant: « Le temps finira par tout arranger », signifie en fait que l'on est impatient de voir des résultats. Voilà pourquoi j'encaisse la situation. Que faut-il donc faire? Divorcer? Partir? Lui laisser ma maison, mes biens, etc.? Puis dire adieu, et disparaître définitivement?

Ou alors, je me pose une autre question: mon amour peut-il, par la force de son intensité, opérer un changement en elle? Ce changement, est-ce moi - moi qui ai compris l'ensemble de ce phénomène dans toute sa profondeur - qui peut le faire naître en elle, cette intensité d'amour, de compassion, d'intelligence, va-t-elle faire naître en elle un changement? Il suffit qu'elle soit quelque peu sensible, observatrice, à l'écoute de ce que je dis, qu'elle veuille que nous nous comprenions, pour que le changement soit possible. Mais si elle dresse un mur entre nous, comme le font la plupart des gens, alors que faire? Allez, cherchez. Ce n'est pas moi, mais vous, qu'il faut regarder. Le plus bizarre, chez nous, c'est que nous voulons toujours des réponses claires et nettes, des choses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

clairement établies - après quoi on est libre, et l'on peut faire tout ce qu'on veut. Mais cette question n'a pas de réponse précise, tout dépend de la qualité, de l'intensité de votre attention, de votre intelligence, de votre amour.

C'est alors qu'une autre amie vient me dire: « Mon fils et mon mari sont morts. Je suis très attachée à leur souvenir, je suis de plus en plus désespérée, de plus en plus déprimée. Je vis dans le passé, et le présent porte toujours les couleurs du passé. Que faire? »

Nous décidons donc de parler du problème de la mort. Vous et l'orateur, assis là sur un banc, environnés par le chant d'une myriade d'oiseaux, et par des milliers d'ombres, tandis que cascadent à nos pieds les eaux vives et mélodieuses de la rivière - et voilà qu'elle soulève la question. Elle dit: « Je suis jeune encore, mais à tout moment un accident peut arriver, et cela peut signifier la mort, celle de mon fils et de mon mari, mais aussi ma propre mort. » Elle dit: « Parlons-en. »

Depuis des temps immémoriaux, comme en témoignent l'histoire et la culture, à travers l'œuvre des peintres et des sculpteurs, les hommes ont toujours voulu savoir ce qu'il y avait après la mort. Nous avons engrangé des tonnes d'expériences, de connaissances, nous avons lutté dans le camp de la morale, de l'ascétisme, nous avons exploré les replis les plus profonds de l'être. Si la mort est la fin définitive, à quoi bon tout cela, à quoi bon tant de luttes, de douleurs, d'expériences, de savoir, de richesses? La mort nous attend toujours au bout du chemin. Je peux appartenir à une secte, me plier en raison de cela à certaines coutumes, ce qui a pour effet de m'isoler. Mais la mort est le facteur qui nous est commun à tous, aussi bien le gourou, le pape, que les innombrables autres papes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

disséminés sur la planète. La mort est un fait incontournable, et nous voulons tous comprendre la signification, la dimension de cet événement extraordinaire - et extraordinaire, il l'est. Quelle relation y a-t-il entre la mort et la vie? « J'espère que vous suivez tout ceci? » dis-je à mon amie. Elle me répond: « Continuez, je vous suis, en tous cas au niveau des mots, je comprends ce que vous dites. »

Diverses civilisations aux quatre coins du globe ont essayé de vaincre la mort. On a donc décrété que la vie après la mort était plus importante que la vie actuelle. Et l'on s'est préparé à la mort. Et il y a aujourd'hui des gens qui disent: « Nous devons aider nos patients, nos amis, à mourir en paix. » Jamais nous ne nous demandons: « Qu'est-ce qui compte le plus, la période avant la mort, les nombreuses années qui précèdent la mort, ou la période après la mort? » Je pose la question à mon amie. Elle répond naturellement: « La période avant la mort, les longues années que l'on a vécues, dix ans, ou quinze, trente, cinquante, ou quatre-vingt-dix ans - ces longues années avant que la vie ne s'achève. La période où l'on vit. Elle a beaucoup plus d'importance que la fin de l'existence. »

Pourquoi ne posons-nous pas cette question, plutôt que chercher à savoir ce qui se passe après, ou comment on peut m'aider à mourir en paix? Mais qu'a été ma vie, qu'ont été ces quatre-vingts ans d'existence? Une lutte incessante, avec quelques accalmies par-ci, par-là, où douleur et lutte se sont provisoirement tues, mais ces accalmies occasionnelles sont des événements si rares! Mais le reste de ma vie n'a été que lutte après lutte. Et j'appelle cela « vivre ». C'est ce que nous faisons tous, pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

seulement mon amie et moi, mais tous les êtres humains - ils sont tous logés à la même enseigne: on se bat pour trouver du travail, on veut toujours plus de richesses, on est opprimé par la tyrannie d'un État totalitaire, et ainsi de suite. C'est une vaste jungle. Telle a été ma vie. Et je m'accroche à cela, à ces luttes, ces souffrances, cette angoisse, cette solitude - car c'est tout ce que j'ai. N'est-ce pas? C'est cela qui est devenu prépondérant.

Je me demande donc, nous nous demandons réciproquement: « Mais dans la mort, qu'est-ce qui meurt? » Et la question devient soudain assez complexe. Mon amie et moi avons tout notre temps, c'est dimanche matin, et nous ne travaillons pas, nous pouvons donc approfondir les choses à loisir. Je vous en prie, posons-nous la question, d'ami à ami: qu'est-ce qui meurt? Mis à part la fin biologique de l'organisme, qui a été maltraité, a souffert de diverses maladies - cette fin est inévitable. On peut toujours trouver une nouvelle drogue qui permette à l'homme de vivre jusqu'à 150 ans, mais au bout de ces 150 ans, cette chose extraordinaire est là, qui nous guette. Ma conscience, dans son intégralité, avec tout son contenu, m'appartient-elle? Ma conscience n'est autre que son contenu, ce contenu étant mes croyances, mes dogmes, mes superstitions, mon attachement à mon pays, mon patriotisme, la peur, le plaisir, la souffrance, etc. - c'est tout cela, le contenu de ma conscience, et de la vôtre. Alors, tous deux, installés sur notre banc, nous reconnaissons ce fait - que la conscience est faite de son contenu. En dehors de son contenu, la conscience telle que nous la connaissons n'existe pas. Mon amie et moi voyons donc l'aspect logique et rationnel de tout ceci. Nos opinions convergent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette conscience, selon nous individuelle, à laquelle mon amie et moi nous accrochons comme si elle nous appartenait en propre, est-elle en fait différente des autres consciences? Voyez-vous la question? Il faut que pour vous ce point soit très clair. Si vous avez la chance de pouvoir voyager, d'observer, de parler à des gens divers, vous vous apercevrez que les autres sont comme vous: ils souffrent, ils se sentent seuls, ils ont mille dieux et vous avez un seul Dieu, ils croient ou ils ne croient pas, et ainsi de suite. Certes, il peut y avoir des différences de surface. Vous pouvez être grand ou petit, ou très intelligent, très cultivé, avoir beaucoup lu, avoir des capacités, ou maîtriser efficacement certaines techniques, mais ce ne sont que les apparences extérieures. Car intérieurement, nous sommes tous semblables. C'est un fait. Et donc, notre conditionnement, qui dit que nous sommes des être distincts, individualisés, va à rencontre des faits. C'est là que mon amie commence à regimber, car elle est hostile à l'idée de ne pas être un individu. Elle n'arrive pas à affronter ce fait, parce que tout son conditionnement l'a persuadée du contraire. Alors je dis à mon amie: « Regardez les choses, ne les fuyez pas, ne leur résistez pas, regardez-les. Faites appel à votre cerveau, pas à vos sentiments, pas à votre désir - regardez simplement les choses - s'agit-il oui ou non d'un fait? » Et elle l'admet vaguement.

Si la conscience de chacun d'entre nous est semblable à celle de l'humanité, alors je suis l'humanité. Vous comprenez? Comprenez, je vous en conjure, à quel point la chose est belle et profonde. Si je suis l'humanité, l'humanité tout entière, alors ce qui meurt, qu'est-ce que c'est? Vous comprenez? Je peux donc soit contribuer à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alimenter tout ce contenu de conscience qui constitue le « moi », soit m'en dissocier, l'évacuer de mon être. Ainsi je ne suis plus un individu, je suis l'humanité tout entière.

Mais cette conscience, faite de mes croyances, de mon angoisse, de ma souffrance, et de tout le reste, peut-elle être vidée de son contenu? Y a-t-il une fin possible à tout cela? Si j'y mets fin, quelle est l'importance de ce geste? Quelle en est la portée, la valeur, pour l'humanité? Je suis l'humanité, et je pose cette question. Quelle portée, quelle importance cela a-t-il si, après y avoir mis beaucoup d'intelligence et d'amour, j'observe tout ceci, et que cette observation soit le lieu et la cause de la fin définitive de tous ces contenus? Cela a-t-il une valeur? Une valeur au sens où cela fasse bouger l'humanité de sa condition actuelle. Vous comprenez? Cette valeur est assurément réelle, n'est-ce pas? Il suffit d'une goutte de clarté dans une mare de confusion - et cette unique goutte se met à faire effet.

Et mon interlocutrice et amie dit alors: « Je commence à comprendre la nature de la mort. Je me rends compte que si je m'attache aux choses, si je m'y agrippe, la mort me tient sous sa coupe. Mais si chaque jour, à mesure qu'elles surviennent, je sais m'en délester, alors je vis avec la mort. La mort, c'est la fin définitive, je mets donc fin, alors même que je suis en vie, à tout ce que je perdrai au moment de mourir. » La question que je pose à mon amie est donc celle-ci: « Puis-je donc ne rien, retenir de ce que j'ai accumulé chaque jour, puis-je y mettre un terme, de sorte qu'au lieu de vivre dans le passé, dans les souvenirs, ma vie ne soit que fraîcheur sans cesse renouvelée? »

Tout cela soulève une question complexe. Qu'est-ce que l'immortalité? Désolé qu'une seule question appelle de si

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

longs développements! Qu'est-ce que l'immortalité - ce qui est au-delà de la mortalité, au-delà de la mort? Comme nous l'avons déjà dit, où il y a cause, il y a fin. L'effet prend fin, mais la cause demeure et occasionne un nouvel effet. D'où un changement perpétuel. Et notre question est celle-ci: existe-t-il une vie qui soit exempte de toute causalité?

Comprenez-vous ce que je dis? Notre vie est indissociable de la loi de cause à effet - vous le savez, je n'insisterai pas. Toute notre vie est basée sur une innombrable succession de causes. Je vous aime parce que vous me donnez quelque chose en échange. Je vous aime parce que vous m'apportez un réconfort. Je vous aime parce vous me comblez sexuellement, et ainsi de suite. On a une cause, et un effet - le mot « amour », que j'emploie bien qu'il ne s'agisse nullement d'amour. Le moindre de mes motifs a des liens de causalité. Je pose donc la question à mon amie: est-il possible de vivre hors de toute cause, de n'adhérer à aucune cause, au sens de structure au service d'une cause, m'est-il possible d'être, au plus profond de moi, étranger à toute cause? Sachant que s'il y a causalité, cela suppose une fin, autrement dit l'intervention du temps.

Nous allons à présent découvrir ensemble si, dans nos relations de tous les jours, dans nos activités quotidiennes - activités non pas théoriques, mais bien réelles - on peut vivre hors de toute cause. Examinez la question, mon amie, ne vous tournez pas vers moi, mais regardez d'abord la question, et rien qu'elle. Compte tenu du fait que lorsque je dis: « Je vous aime », c'est parce que vous me donnez quelque chose en échange que je vous aime, dans cette relation de causalité, la fin de la relation est forcément inscrite d'avance. Posons-nous donc la question: une vie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sans cause, est-ce possible? Voyez d'abord toute la beauté, voyez la profondeur, voyez la force de cette question, qui ne se réduit pas à de simples mots. Comme nous l'avons dit, l'amour véritable n'a pas de cause - bien évidemment. Si je vous aime parce que vous me donnez quelque chose, cet amour est une marchandise, un objet de troc. Puis-je donc vous aimer - ou plutôt peut-il y avoir amour - sans qu'il y ait aucune demande d'ordre physique, psychologique, intérieur, aucune attente, sous quelque forme que ce soit? C'est cela, l'amour, cet amour qui, n'ayant pas de cause, est donc infini. Est-ce que vous comprenez? L'intelligence est elle aussi sans cause, infinie, éternelle ; tout comme la compassion.

Si cette intensité d'amour imprègne notre existence, notre activité entière change complètement. Quant à cette question, nous nous en tiendrons là. Et j'espère que l'amie qui l'avait posée aura compris.

Saanen, le 26 juillet 1982

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Qui êtes-vous, Krishnamurti?

Saanen, le 31 juillet 1981

L'interlocuteur est ici l'un des auditeurs venus assister à une causerie publique à Saanen, en Suisse.

Interlocuteur : Qui êtes-vous, Krishnamurti?

Krishnamurti : La question est-elle si importante? Ne vaudrait-il pas mieux que notre interlocuteur se demande qui il est, et non qui je suis? Si je vous dis qui je suis, en quoi est-ce important? C'est une simple question de curiosité, n'est-ce pas? C'est comme au restaurant: le menu est affiché dans la devanture, mais si l'on veut goûter aux plats, il faut entrer à l'intérieur. La lecture du menu ne suffira pas à calmer votre faim. Donc, vous expliquer qui je suis n'a absolument aucun sens.

Sachez pour commencer que je ne suis personne. C'est tout ; c'est aussi simple que cela: je ne suis personne. L'important, c'est de savoir qui vous êtes et ce que vous êtes. La question, telle qu'elle a été posée, suppose l'existence d'une personne « extraordinaire ». Et voilà que je me mets à vous imiter, à marcher, à parler comme vous, à me brosser les dents comme vous, et que sais-je encore! Je vais vous imiter - l'imitation fait partie de nos schémas familiers. Le voilà donc, le héros, l'éveillé, ou le gourou, et vous vous dites: « Je vais imiter ses actes en tous points » - ce petit jeu est si bête! Quoi de plus puéril que d'imiter autrui? Ne sommes-nous pas, d'ailleurs, le résultat de maintes imitations? Les religions, n'aimant guère le mot « imiter », préfèrent dire: « Abandonnez-vous, suivez-moi, je suis ceci, je suis cela, prosternez-vous. » C'est de tout

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cela que vous êtes fait. À l'école aussi vous imitez. L'acquisition des connaissances est une forme d'imitation, et il y a aussi la mode, bien sûr - robes courtes, robes longues, cheveux courts, cheveux longs, visages glabres ou barbus -, on imite, on imite toujours. Mais l'imitation touche aussi notre univers intime, notre psychisme, nous le savons tous.

Plutôt que de chercher à savoir qui est l'orateur, il vaudrait tellement mieux découvrir qui vous êtes, et pour faire cette découverte, vous devez mener votre propre enquête. Car chacun de vous est toute l'histoire de l'humanité. Quand cette notion-là est perçue pour de bon, vous en retirez une force, une énergie, une beauté, un amour immenses, car vous cessez alors de n'être qu'une minuscule entité qui se débat sur son coin de Terre. Vous faites partie de l'humanité tout entière. Les responsabilités en jeu sont immenses, comme la vitalité, la beauté et l'amour qui vont de pair avec elle. Mais la plupart d'entre nous refusent de le voir ; nous nous préoccupons surtout de nous-mêmes, de nos petits problèmes individuels, de nos petites douleurs personnelles, et ainsi de suite. Et il nous est quasiment impossible de sortir de ce cercle vicieux, tant nous sommes conditionnés, programmés comme des ordinateurs, et incapables d'apprendre quoi que ce soit de neuf. L'ordinateur en est capable - pas nous!

Voyez à quel point tout cela est tragique. Cette machine que nous avons créée, l'ordinateur, a la capacité d'apprendre beaucoup plus vite et infiniment plus de choses que le cerveau, et le cerveau, qui l'a pourtant inventé, est devenu paresseux, lent, obtus, à force de conformisme, d'obéissance, de soumission de notre part: le gourou, le prêtre, les riches veillent au grain - vous voyez ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que je veux dire? Et quand vous vous révoltez pour de bon, comme le font les révolutionnaires et les terroristes, cela reste très superficiel - on change les schémas politiques, les schémas de notre soi-disant société qui n'est en fait que le tissu relationnel liant les individus entre eux ; or nous parlons ici d'une révolution qui n'est pas matérielle mais psychologique, et qui exclut tout conformisme - tout sentiment intérieur de conformisme. Le conformisme existe dès qu'il y a comparaison. Et avoir l'esprit libre de toute comparaison, c'est observer l'histoire complète de l'humanité, qui est là, gravée en chacun de vous.

Saanen, le 31 juillet 1981

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert